
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution
1861

GLOSSAIRE GAULOIS.

GLOSSAIRE GAULOIS.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Questions bourguignonnes, *ou Mémoire critique sur l'origine et les Migrations des anciens Bourguignons, et sur les divers peuples, royaumes ou contrées qui ont porté leur nom*; avec deux cartes. — Ouvrage honoré d'une médaille d'or par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au concours de 1847.

Ces questions, dont le rapport fait à l'Institut a dit *qu'elles devaient laisser une trace durable dans l'étude de notre histoire*, font partie, comme introduction, de la nouvelle édition de Courtépée, *Description générale et particulière du duché de Bourgogne*, publié à Dijon en 1847, 4 vol. in-8°.

Carte du premier royaume de Bourgogne, *avec un Commentaire sur l'étendue et les frontières de cet État, d'après les vingt-cinq signatures épiscopales du Concile d'Épaone, en 517.* — Ouvrage honoré d'un rappel de médaille par la même Académie, au concours de 1849.

Cette carte avec son Commentaire, *véritable service rendu à la géographie des temps mérovingiens*, dit le rapport fait à l'Institut, est le complément quelquefois rectificatif des *Questions bourguignonnes*, notamment pour la manière dont la Suisse et la Franche-Comté se trouvèrent partagées entre les Bourguignons et les Alamans, à la suite de leur double invasion. Cet ouvrage fait partie des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon*, dans le volume des années 1847 et 1848.

Origines dijonnaises, dégagées des fables et des erreurs qui les ont enveloppées jusqu'à ce jour, et suivies d'une *Dissertation particulière sur les actes et la mission de saint Bénigne, l'apôtre de Dijon*, avec une triple carte et un tableau généalogique des ancêtres et de la famille de Grégoire de Tours. — Dijon, 1851, in-8°. Ouvrage honoré d'une médaille d'or par la même Académie, au concours de 1851.

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie,
rue Garancière, n. 5, derrière St-Sulpice.

ETHNOGÉNIE GAULOISE

OU

MÉMOIRES CRITIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LA PARENTÉ DES CIMMÉRIENS,
DES CIMBRES, DES OMBRES, DES BELGES, DES LIGURES
ET DES ANCIENS CELTES,

PAR

ROGET, B^on DE BELLOGUET

HONORÉ DE PLUSIEURS MÉDAILLES D'OR PAR L'INSTITUT.

Quid verum... curo et rogo, et omnis in hoc sum.
(HOR.)

INTRODUCTION — PREMIÈRE PARTIE

GLOSSAIRE GAULOIS

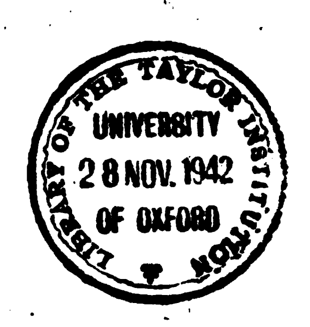
AVEC DEUX TABLEAUX GÉNÉRAUX DE LA LANGUE GAULOISE.

PARIS

BENJ. DUPRAT
libraire de l'Institut
7, RUE DU CLOITRE ST-BENOIT.

LIBRAIRIE A. FRANK
67, RUE RICHELIEU
en face de la Bibliothèque impériale.

1858


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 NOV. 1942
OF OXFORD

SOMMAIRE DE CETTE I^RE PARTIE.

AVANT-PROPOS ET DÉFINITIONS.

PREMIER INDEX. — MOTS DONNÉS POUR GAULOIS, OU QU'ON A QUELQUE RAISON D'ADMETTRE COMME TELS.

(N. B. — V. signifie voyez. — Ap. indique les mots qui sont dans l'Appendice, où leur place est indiquée par la série des lettres de l'alphabet.)

DEUXIÈME INDEX. — MOTS NON ADMIS, REJETÉS OU SIMPLEMENT CITÉS POUR DIVERSES RAISONS.

(Voir pour ceux qui n'ont pas d'indication, le préliminaire de l'Appendice, p. 265, et pour ceux qui sont renvoyés à Cl. le 1er n° des Classifications, p. 267 et 268.)

ETHNOGÉNIE GAULOISE

INTRODUCTION

AVANT-PROPOS ET DÉFINITIONS.

I. Si j'osais commencer par une image poétique la préface d'un ouvrage aussi sérieux, je dirais au lecteur que c'est du fond d'un abîme que je lui rapporte ce livre, écrit sous le choc des systèmes les plus contradictoires, et au milieu des ténèbres dont trois siècles de disputes et d'exagérations passionnées ont encore recouvert les origines celtiques. Français, Belges, Allemands, Anglais, Irlandais sont descendus dans l'arène, les uns accaparant le nom de Celtes comme une gloire, les autres le repoussant avec mépris; les enthousiastes voulant que l'Europe entière, Rome et la Grèce elle-même aient dû à cette race unique leur population primitive et jusqu'aux dieux qu'elles adoraient; les exclusifs refusant même de reconnaître pour frères des voisins dont la langue, les institutions et les plus lointains souvenirs attestaient

l'étroite consanguinité avec ceux qui les reniaient. Depuis Camden et Cluvier jusqu'à M. Am. Thierry, sans parler des Pezron, des Pelloutier, des Spener, je me suis vu successivement ballotté de Jos. Scaliger à Pontanus, de Fréret à Sharon Turner, de D. Martin à Shœpflin, d'Ed. Davies à Betham, et de Betham à Chalmers, de Mone à M. Holtzmann et de M. Holtzmann à MM. Brandes et Gluck, dans une mêlée ardente, opiniâtre, où j'ai encore rencontré le grand Leibnitz, Niebuhr et Schafarik, des géographes célèbres comme Mannert, Ritter et Ukert, et d'illustres philologues tels que Adelung, J. Grimm, Pott et Bopp. Si nos celtomanes ont voulu faire parler basbreton à toute l'Europe, d'autres écrivains, emportés vers un extrême contraire, ont résolûment contesté à cet idiome et à ses frères d'Angleterre et d'Irlande leur origine celtique, et changé en vieux tudesque la langue de Brennus et de Vercingétorix. Du moins l'exagération des premiers avait-elle une excuse avant la découverte du Sanscrit, et l'explication de l'étonnante parenté qu'ils remarquaient si justement, depuis Ed. Lluyd, entre les débris du Gaulois et les autres langues indo-européennes, l'Allemand, le Grec, le Latin, etc. Enfin l'histoire naturelle de l'homme a évoqué à son tour cet immense procès à son tribunal, et la science des Prichard, des Edwards et de MM. Nott et Gliddon est encore venue croiser ses arrêts avec tous ceux qu'on avait déjà rendus au nom de l'histoire et de la philologie. Dépassant même l'époque celtique, elle nous a fait entrevoir sur le vieux sol des Gaules et de la Calédonie, dans un lointain où se perdent tous les regards de la critique historique, des races antérieures à ces Gaëls qu'on avait crus jusqu'ici les plus anciens habitants de l'Occident. Mais ces *Pré-celtiques* de MM. Wilson et Boucher de Perthes, ces races *Kymbo-céphales* et *Brachy-céphales*, ne sont point encore sorties des arcanes de la géologie, à laquelle nous les laisserons, ayant assez à faire sur le terrain des sciences historiques.

II. Parmi ces dernières, les études celtiques ont été frappées d'une telle défaveur par l'abus qu'on en a fait, et beaucoup d'esprits ont encore gardé contre elles de si fortes

préventions que je crois utile d'apprendre au lecteur comment j'ai été amené sur ce terrain. A cet âge où l'on ne doute de rien, où le peu que nous avons appris ne nous révèle pas encore toutes les difficultés ou l'impossibilité même d'une œuvre dont la grandeur nous a séduits, j'avais formé le projet d'une *Ethnologie universelle*, complément de toutes les histoires qui ont usurpé ce titre, malgré les plus étranges omissions. Je voulais, pour en combler toutes les lacunes, que des mers du Japon aux extrémités de l'Occident et aux dernières îles de la Polynésie, depuis la première aube des temps historiques jusqu'à nos jours, si petite qu'eût été la moindre peuplade ayant joui d'une autonomie quelconque, monarchie, république ou simple tribu indépendante de ses voisins, elle eût sa place dans ce répertoire complet de tous les peuples qui avaient existé. Je voulais, en outre, que la biographie de chacun fût résumée d'après les sources originales de son histoire, ce qui n'impliquait rien moins que la connaissance de toutes les langues écrites des uns, et de toutes les traditions orales des autres. C'était un travail à tuer dix bénédictins et à remplir je ne sais combien d'in-folios. Quand l'âge et l'expérience des études sévères et consciencieuses m'eurent appris combien une pareille entreprise était au-dessus des forces d'un seul homme, mon ambition se réduisit à ne tenter qu'une petite partie de ce travail gigantesque, et se renferma dans l'histoire de nos pères, dans le vieux monde gaulois. Je m'occupai dès lors de rassembler, sous la forme de monographies particulières et par ordre alphabétique, tout ce que l'antiquité et nos travaux modernes nous avaient appris sur chaque peuple des Gaules, jusqu'à sa réunion définitive à l'empire romain [1].

III. Je me trouvai immédiatement aux prises avec cette formidable question de nos origines celtiques, et voulant

[1] C'était justement le sujet du prix proposé, pour 1858, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Je n'ai point voulu, pour les chances de ce concours qui se présentait inopinément à moi, abandonner les fondations de mon ouvrage, et le plan que je m'étais consciencieusement proposé.

m'édifier complétement à leur sujet, je commençai l'examen approfondi du système le plus en faveur aujourd'hui, celui de M. Am. Thierry. L'édifice est beau, et je me plairai toujours à rendre hommage au talent qui l'a élevé, quoiqu'il ait profité plus qu'il n'a voulu dire, des travaux de ses devanciers, et nié même, chose étrange, *qu'on eût tenté avant lui de ramener aux proportions d'une histoire ces fragments sans liaison, qui contiennent le secret de la vie de nos pères* [1]. Mais je reconnus bientôt avec surprise que la base de ce monument où s'étaient logés la plupart de nos historiens français contemporains, était pour une part incomplète et pour l'autre ruineuse, c'est-à-dire formée de matériaux peu solides ou employés à contre-sens; de telle sorte que la moitié de l'édifice devait s'écrouler sous la main de la critique, et qu'à l'autre, destinée, pensai-je, à rester debout, manquait une partie de ses meilleurs appuis. C'est en voulant creuser ces questions préliminaires, que je suis descendu dans cet abîme dont j'ai parlé au lecteur, et c'est à lui de juger si j'en suis victorieusement revenu. Mon ambition serait satisfaite si je pouvais réhabiliter à ses yeux ces études celtiques, malheureusement discréditées par de nombreuses extravagances, mais qu'ont déjà relevées, en Allemagne et en Angleterre, les progrès de la critique contemporaine.

IV. Pour ne pas m'égarer, comme tant d'autres l'ont fait, dans ces ténèbres vraiment cimmériennes, j'ai emprunté successivement leur lumière aux divers flambeaux de l'Ethnologie, cette science nouvelle ou plutôt cet ensemble de sciences dont on a donné en France et jusqu'en Amérique [2] de si magnifiques définitions. A croire ses enthousiastes, elle embras-

[1] Préf. de la 3e édit. Comment M. Thierry a-t-il pu oublier qu'il existait, entre autres, une *Histoire des Gaulois*, par D. Martin, 2 vol. in-4°, 1752, non terminée; une autre par Picot, qui se dit aussi le premier (p. ix), en 3 vol. in-8, Genève, 1804?

[2] M. Jomard, Appendice sur l'Arabie, dans le troisième volume de l'*Égypte sous Méhém. Ali*, p. 403. — M. Burke, London, *Ethnolog. Journal*, juin 1848, n° 1. — MM. Nott et Gliddon, *Types of Mankind*, p. 49, 50. — Conf. avec Ampère, *Essai sur la Philosophie des sciences*, deuxième partie.

serait la géographie, l'histoire naturelle de l'homme, et toute l'histoire civile et intellectuelle des sociétés humaines, depuis leur première formation dans la plus haute antiquité, jusqu'aux perfectionnements qu'on peut espérer de l'avenir. Ce cadre me paraît beaucoup trop vaste pour la signification rationnelle de ce mot, en présence de ceux qui existaient déjà pour désigner les principales branches de nos connaissances historiques et anthropologiques. Sans élever ici de discussion sur un terme dont l'usage n'a pas encore fixé la valeur réelle, j'entends simplement par *Ethnologie*, la connaissance, au point de vue physique et intellectuel, de tous les peuples dont se compose l'espèce humaine. Cette science, tout en conservant d'intimes rapports avec celles que je vais nommer, sera ainsi distincte de l'anthropologie ou étude des individus, de la géographie ou description de notre terre, de l'histoire qui est le récit des faits; elle n'absorbera ni les théories politiques ni les doctrines morales ou religieuses. Elle se divisera en deux branches, désignées chacune par des noms également nouveaux. L'un de ces termes, créé pour ainsi dire en concurrence avec celui d'Ethnologie, et souvent confondu avec ce dernier, convient particulièrement aux descriptions de peuples, c'est-à-dire de leur constitution physique, de leurs mœurs, de leurs arts et de leurs institutions. C'est l'*Ethnographie*, science toute positive. L'*Ethnogénie*, au contraire, presque toute spéculative, sera, comme l'a dit l'illustre Ampère, à qui nous devons ce mot, l'étude des origines primitives des peuples et de leur généalogie. Au delà des récits historiques, dans ces âges dont la poésie nous a seule conservé quelques traditions, commencent ses aventureuses recherches. Elle est en quelque sorte la Paléontologie de l'histoire.

V. Ses moyens pour la découverte de la vérité, sont : 1° la comparaison des langues, *partie linguistique;* 2° celle des caractères physiques particuliers à tel ou tel peuple, *partie physiologique;* 3° celle des mœurs et des coutumes pour ainsi dire instinctives qui appartiennent à chaque race, partie éthologique, ou pour éviter toute confusion de termes, l'*É*-

thopée. De ces trois catégories la dernière est fort inférieure aux deux précédentes en résultats certains et concluants. Les peuples les plus étrangers les uns aux autres par les différences de race et de climat nous offrent quelquefois une inexplicable conformité de coutumes les plus étranges et des idées les plus extravagantes. Ainsi, le Polynésien perdu dans les îles de la mer du Sud, et l'Indien des savanes de l'Amérique, ont imaginé, comme nos Celtes Bretons, de se couvrir le corps de tatouages; et dans notre France même, a dit un savant professeur [1], il se trouve encore des demi-sauvages qui compriment, un peu moins brutalement que les Caraïbes, la tête de leurs enfants. Quelques races, il est vrai, présentent des traits de caractère qui leur sont particuliers, mais elles me paraissent en petit nombre, et la plupart montrent, dans leurs dispositions morales et intellectuelles, autant de variétés que le règne humain tout entier. Ainsi, dans la race hellénique, dont toutes les tribus prétendaient sortir d'une même souche, quoi de plus différent qu'un Spartiate et un Athénien, qu'un Athénien et un Béotien? Je n'attache donc qu'une importance secondaire à la plupart des déductions qu'on peut tirer de cet ordre de faits.

VI. Il n'en est pas de même de la comparaison des langues. Elles sont incontestablement un des caractères les plus persistants et les plus démonstratifs de toute nationalité. Depuis les premiers temps de l'histoire [2], leurs similitudes et leurs dissemblances sont invoquées comme une preuve décisive pour établir ou nier la parenté des peuples dont on cherche l'origine. Cette preuve est cependant moins infaillible qu'on ne l'a prétendu. Si des peuples ont conservé pendant de longues séries de siècles, et à travers les migrations les plus lointaines, la langue de leurs pères, il en est aussi que l'histoire nous indique comme ayant changé d'idiomes. Je ne parle pas des hordes barbares telles que les Goths, les Bour-

[1] M. Geoffroy-Saint-Hilaire, Cours de zoologie; voy. le journal *La Science*, 13 mai 1855, p. 139.

[2] Voy. dès Hérodote, I, 57, 58, etc.

guignons, les Normands, les Bulgares, etc., dont la faiblesse numérique fut promptement absorbée par les populations qu'ils avaient assujetties; ni des peuples qui se sont, à la longue, convertis aux mœurs et au langage du conquérant qui leur était supérieur en civilisation, comme nos Gaulois devenus Romains; — mais de ceux dont la langue s'est perdue naturellement par le seul cours du temps et l'infiltration continuelle d'éléments étrangers, comme il est arrivé aux Lowlanders ou Écossais des basses terres, dont l'idiome était devenu anglais [1], assez longtemps avant la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre sous les Stuarts. Ce sont, il est vrai, de rares exceptions, mais elles doivent éveiller l'attention de la critique sur les conséquences trop absolues qu'on a voulu tirer de ce principe, surtout quand elles semblent contredites par les indications physiologiques. Dans ce cas, il devient souvent très-difficile d'arriver à un résultat positif, et d'établir lequel des deux doit l'emporter; car si les langues ont pu quelquefois changer à notre insu, il est des peuples qui ont pareillement subi, par diverses causes, des transformations qui protestent contre cet autre principe posé d'une manière non moins absolue, de la persistance des types. Le Midi a ses races blondes, et le Nord des yeux et des cheveux noirs; et l'on s'est déjà plus d'une fois étonné de la parenté du beau Magyar avec ses misérables cousins les Ostiaks et les Vogoules. Aussi, tout bien considéré, pensé-je que dans les conflits de la linguistique avec la physiologie, c'est la première, sauf quelques cas tout particuliers, qui doit primer la seconde, ses données étant toujours plus précises et d'une appréciation à la fois immédiate et beaucoup plus positive. Toutefois, l'évidence ethnologique n'existera pour nous que dans l'accord de ces deux sciences; les affirmations de l'une sans l'appui de l'autre, n'ayant plus la même force démonstrative à nos yeux.

Commençons donc par la philologie.

[1] Ce que Chalmers nomme le scoto-saxon. Voy. sa *Caled.*, I, p. 478, 480.

PREMIÈRE PARTIE. — PREUVES PHILOLOGIQUES.

I. Parmi les questions préliminaires dont j'ai parlé, il en est trois que j'ai prises comme point de départ, les tenant, avec le plus grand nombre des philologues, pour résolues définitivement, malgré quelques dissidences, qui se réveillent encore de temps à autre, surtout pour la troisième. Ces questions sont :

1° L'origine indo-européenne des langues appelées communément celtiques, et encore parlées aujourd'hui, savoir le Gallois ou le *Kymrique*, dont notre Bas-Breton ou Armoricain est un dialecte, et le Gaëlique, divisé en Irlandais, *erse* ou Écossais des hautes terres, et *manks* ou patois de l'île de Man. Le *Cornique*, ou dialecte kymrique de la Cornouaille anglaise, s'est éteint au siècle dernier.

2° L'étroite parenté de ces deux langues, le Kymrique et le Gaëlique, attestant la tige commune dont elles sont sorties.

3° L'identité, sinon absolue, du moins originelle de l'une ou de l'autre de ces langues avec le Gaulois et le Breton parlés à l'époque de la conquête romaine. Peut-être partageaient-elles ensemble ce vaste territoire ? Nous verrons de quel côté penchent les plus fortes probabilités.

Je pose donc ces trois faits qui établissent philologiquement l'origine orientale des Celtes, l'unité des races et la filiation directe des populations qui parlaient et qui ont conservé les idiomes britanniques et gaulois, comme autant de principes fondamentaux sur lesquels reposent les premières recherches dont je vais m'occuper. Je ne remonterai pas au delà de ces faits, le premier m'offrant un point de départ so-

lide et généralement admis, sans que j'aie besoin de m'enfoncer dans les ténèbres qui recouvrent l'existence primitive des nations indo-européennes, et les révolutions qui les ont successivement détachées de leur souche asiatique. Je ne m'occuperai donc ni de ce peuple mystérieux, les Aryas, qui parla le plus ancien idiome sanscrit, ni du pays qu'il doit avoir habité vers les sources de l'Oxus ou les hauts plateaux de Pamir. Je m'arrêterai cependant, parce qu'on peut tirer de cette discussion quelques faibles lueurs, à notre généalogie Japhétique et au nom de Gomer.

II. Le premier de ces principes, reconnu par Adelung et déjà fortifié, en dépit de son propre système, par les anciennes recherches du général irlandais Vallancey [1], avait été nié par Fred. Schlegel et quelques savants plus ou moins accrédités, Pinkerton, V. Kennedy, etc. Ce fut pour détruire leur opinion, que le célèbre Prichard publia en 1831 son livre de l'origine orientale des nations celtiques prouvée par la comparaison de leurs idiomes avec le Sanscrit, le Grec, le Latin et les langues teutoniques (*The eastern origin of the Celtic nations* [2], *etc.*). Le savant étymologiste Pott, tout en admettant la très-grande probabilité de cette origine, ne jugea point suffisante l'argumentation de Prichard; il pensa que l'élément sanscrit qu'il reconnaissait en assez forte proportion dans les langues celtiques, pouvait leur avoir été transmis, d'abord par le Teutonique, puis par le Latin; et que tout le reste appartenait à une souche complétement étrangère à la famille indo-européenne [3]. M. A. Pictet lui répondit par la démonstration de l'*Affinité des langues celtiques avec le Sanscrit*, 1837; complétée plus tard par le célèbre Bopp dans ses *Keltische Sprachen*, etc., 1839. Je ne puis mieux faire que de renvoyer à ces deux ouvrages [4] le lecteur curieux

[1] *Essay on the primitive inhabitants of Great Britain and Ireland*, 1807.

[2] Latham vient d'en donner, 1857, une deuxième édition avec de savants commentaires.

[3] *Etymologische Forschungen*; 2e vol., p. 478.

[4] Voy. aussi Diefenbach, *Celtica*, I, 1839, et le *Mém.* de M. Ch. Meyer, dans

de s'assurer par lui-même de la parenté réelle du Celtique et du Sanscrit. Il y verra que Bopp, qui était porté d'abord à nier ce fait, a fini par reconnaître non-seulement qu'il était la vérité, mais de plus, que l'étude approfondie de la dernière de ces langues ne peut être complète sans la connaissance des premières [1]. J'ajouterai seulement aux conclusions de M. Pictet [2], et en réponse à M. Pott, ces deux réflexions.

1° Que les Celtes ayant dû, puisque ce sont eux qui ont, en définitive, occupé les extrémités occidentales de l'Europe [3], précéder la race teutonique dans son mouvement vers l'ouest, ce n'est point la masse de leur population, ni par conséquent l'ensemble de leur langue, qui ont pu subir grandement l'influence du peuple qui les poussait devant lui ; mais celui-ci, au contraire, qui a dû se pénétrer d'éléments celtiques, en absorbant les tribus retardataires et en recevant bon gré mal gré, dans son idiome, les termes attachés au sol et aux travaux imposés aux vaincus.

2° Quant au Latin, que l'auteur d'un livre anglais fort remarquable [4] regarde aussi comme s'étant infusé dans le Gaëlique d'Écosse, et même dans l'Irlandais, et plus encore dans le Gallois, je pourrais m'appuyer, pour nier au moins cette dernière assertion, sur deux autres savants fort opposés l'un à l'autre, Betham et Chalmers, qui s'accordent néanmoins pour affirmer, l'un qu'il n'existe que fort peu de mots latins dans le Kymrique actuel; l'autre qu'il n'en existe pas du tout dans l'ancien Kymrique [5], ce qui devient une autre exagération. J'aime mieux répondre que les Romains n'ayant,

le premier volume de Bunsen, *Outlines of the philosophy of universal history applied to language*, etc.

[1] Voy., entre autres, les p. 4 et 80.

[2] Résumées en neuf articles, p. 163 de son livre et conformes encore à l'opinion d'un maître illustre, E. Burnouf. On peut consulter en outre les longues listes de mots celtiques confrontés avec le Latin, le Grec et l'Allemand, dans les *Ansichten uber die Keltisch. Alterth. de Keferstein*. T. II, 1848–50.

[3] Je parlerai plus tard du système de M. Kruger et des Celtes Finnois de Arndt.

[4] *Britannia after the Romans*, 1836–44

[5] B. Gael. and C., p. 335. — Ch. *Caledonia*, t. I, p. 220.

pour ainsi dire, jamais mis les pieds dans l'île de l'Ouest, l'action de leur langue sur l'Irlandais n'a pu commencer qu'avec l'introduction du christianisme; et comme il n'y a pas lieu de penser, ce me semble, qu'elle se soit beaucoup étendue au delà des termes particuliers à la nouvelle religion et des formules sacramentelles, elle n'a certes pas introduit beaucoup de racines sanscrites dans le vieil idiome d'Érin [1]. Dès lors, celles que le Gallois possède en commun avec l'Irlandais, ne lui sont pas, suivant toute probabilité, venues par la conquête romaine. D'illustres savants, Leibnitz, Adelung, Ott. Müller, etc., ont même pensé, à l'inverse de Pott, que c'était le Celtique qui avait au contraire fourni au latin l'élément non grec entré dans sa formation [2]. Il est du moins certain qu'au premier siècle de notre ère, on y comptait un assez grand nombre de mots d'origine gauloise, comme Quintilien en signale même (*Inst. orat.* 1er, 5.), dans Horace et dans Cicéron. Mais ces questions ont perdu leur importance depuis que l'origine commune de toutes ces langues étant reconnue, il en résulte nécessairement de l'une à l'autre la communauté originelle d'un grand nombre de mots et de formes grammaticales (voy. Bopp, pag. 81). Ce fut pour expliquer ces ressemblances qu'il ne pouvait comprendre, que les érudits des deux derniers siècles attribuèrent, chacun à un peuple qu'il choisissait et nommait à son gré : Phéniciens, Scythes, Phrygiens ou Brigantes, Titans, Germains, Celtes, Goths, etc., la domination universelle ou la population de l'Europe primitive. Quant à distinguer dans ces langues antiques les mots qui leur viennent du fond commun où elles ont puisé, de ceux qu'elles se sont postérieurement empruntés l'une à l'autre, par suite de leur voisinage, d'assujettissement, ou de progrès dans la civilisation;

[1] On pourrait penser, dit M. Newman, voy. la note suiv., que les ouvrages ecclésiastiques, qui ont formé pendant plusieurs siècles toute la littérature irlandaise, ont latinisé, jusqu'à un certain point, cet idiome; mais l'on ne peut avoir le même doute sur le dialecte écossais, dans lequel on n'a commencé d'écrire qu'à une époque assez récente.

[2] Voy. particulièrement dans le sixième volume du *Classical Museum*, 1849, la dissertation de M. F. Newman : *On the intrusive elements of Latin.*

ce serait une étude à la fois si compliquée, si délicate, et la plupart du temps si incertaine dans ses résultats, que je ne pense pas que l'ethnologie en tire jamais grand parti.

Cette question du Latin mêlé au Celtique moderne nous reviendra néanmoins, quand nous exposerons les principes de notre glossaire gaulois.

III. La philologie, au surplus, n'est point la seule science qui démontre l'origine indo-aryane des Celtes. La confrontation de leur système mythologique avec celui des Védas n'est et ne sera, aussi longtemps que nous n'en saurons pas davantage sur le premier, qu'une simple promesse; mais la géographie ancienne de l'Inde comparée avec celle des Gaules, et tous ces noms gaulois disséminés, comme autant de jalons sur la route que les Celtes ont suivie, depuis la Haute Asie jusqu'aux bords du Rhin, suffiraient pour établir, à défaut d'autres preuves, la vérité de ce grand fait ethnologique. Le lecteur pourra en juger par les nombreuses similitudes que j'ai choisies dans ce vaste espace (pour répondre particulièrement aux doutes de Latham [1]), en passant par le nord et le sud de la mer Noire, et en écartant, bien entendu, les noms qui peuvent remonter à des colonies grecques ou gauloises, et ceux de la Germanie qui forment une question particulière entre l'Allemagne et nous. Il est possible que quelques-unes de ces similitudes, tirées pour la plupart de Pline ou de Ptolémée [2], ne soient que des assimilations grecques ou romaines à des noms antérieurement connus; mais cette observation, qui ne peut, dans tous les cas, concerner que les plus nouvelles, n'élève pas sa valeur démonstrative à l'ensemble de ce tableau. J'en dirai autant des objections qu'on pourra faire, au nom de telle ou telle loi philologique,

[1] Dans la deuxième édition de l'*East. orig. of the Celts* de Prichard, il admet pleinement que les Celtes appartenaient à la grande famille indo-européenne, mais il semble repousser la conclusion qu'ils soient venus de l'Asie, et admettre pour eux, sans s'expliquer nettement, je ne sais quel autochthonisme européen.

[2] C'est à ces deux auteurs qui sont sous la main de tout le monde, qu'appartiennent les noms dont je n'indique pas l'origine.

à quelques autres de ces rapprochements ; il en est aussi qu'on jugera peut-être cherchés trop loin des Aryas dans le midi de l'Inde ou bien au delà du Gange ; mais c'est, je le répète, non dans l'exactitude absolue de chacune de ces similitudes, mais dans leur vaste ensemble et dans leur nombre qu'il serait encore facile d'augmenter, que je fais consister la force de cette démonstration géographique. Ajoutons que plusieurs de ces rapprochements nous seront d'une certaine utilité, quand nous nous occuperons des Cimmériens.

IV.

Noms gaulois et bretons.	Noms intermédiaires.	Noms indiens.
Aballo.	Abalus, île de la côte balt.	Abali, pp.
Aballaba, Br.		
Adunicates.	Adunas, fl. Susiane.	
Agesinates.	Acesinus, fl. Sarm.	Akesinès, fl.
Aginnum.	Aginis, Susiane.	Aginnates.
	Aginna, Ibér.	
Alaunium.	Alaunus, Mt. Sarm.	
Alauna, G. et Br.	Alauni.	
Alaunus, fl. Br.		
Alone, Br.	Aloni, Ass.	
Alpes (*Albhain, l'Écosse*).	Albania du Caucase.	
	Albania, Assyr.	
	Albanus, fl.	
Ambatia.	Ambatai, ou Ambautai, Parop.	Ambastes, fl. Sine.
		Ambastai, *idem*.
Ambrones.	Ambrodax, Arie.	
Umbranice.	Ambrodax, Parthie,	
Umbranotes, Cisalp.	Ombraia, Mésop.	Umbræ.
(Umbri d'Ital,)	Ombrônes, Sarm.	Umbrittæ ou Gumbrittæ (Bis-ambrittæ).
Anamari, Cis.	Anamis, fl. Caram (*Arrien*).	
Andecavi.		Andaka (*Arrien*).
Anderitum.	Anderica ou Arderica, Sus. (*Hérod.*).	Andaræ.
	Andera, Mysie.	
Andomatunum.		Andomatis, fl. (*Arr.*)
Bardi, ordre de prêtres.		Bardaôtis.

Noms gaulois et bretons.	Noms intermédiaires.	Noms indiens.
Bebryces.	Bebryces, As. min.	
Brige, Br.	Phryges ou Briges.	
Brigantes, Br. Irl.	Briges, Thrace (*Herod.*).	
Brigantion.	Briantikê (d'abord *Galaikê*).	
Brigiani.	regio, Thrace (*Herod.*).	
Brixentes, Rhet.		
Brixia, Cis.		
Bergusium.	Bergæ ou Belgæ, Scyth. (*Mela*).	
Bergintrum.	Bergan, Sus.	
Bergomum, Cis.	Bergê, Macéd.	
	Pergamum, Thrace, Troade et Mys.	
Bremenium, Br.	Bregmentani, Mys.	
Boii.	Boieci, Caucase (*Jornand.*).	
Caballio.	Cabala, Alban., Cauc.	
Cabellio ou	Cabalaca, *id.*	
Cabillonum.	Cabêlêis et Caballoi, Lyd. (*Herod.*).	
Gabali.	Kabalis, Phryg. (*Hecat.*).	
Cænus, fl.	Kainai, Mésop. (*Xen.*). . . .	Kainas, fl.
Kainikêtai, pp. (*Med.*)	Kainê, Capp.	
(les Cænicenses?)	Kainoi ou Cæni, Thrace.	
Kainos, port. Br.		
Cænomani.		
Cæresi.	Kairon, Adiab. (*Joseph.*).	
	Cæreaus, fl. Troade.	
Cæsena, Cis.	. . . .	Cesi.
Kalaton, Br.	Calatis ou Callatis, Mœs. . .	Kalatiai (*Hecat.*).
Calon.	Calonitis ou Chalonitis, Ass.	
Camaracum.	Kamaritai, Alb.	Komareus, cap. et Kamaria.
	Comari, Scyth. As.	
	Chomari, Bactr.	
	Komaros, Epire.	
Cantii et Cantium, Br. . .	Cantaces, Bactr.?	Kanthi, golfe.
Kantai ou Dekantai, Br.Sept.	Canteci, Sarm. As.	
Carnutes.	Carnx, Sarm.	
Cassi, Br.	Cassiopæi et les	
Cassivelauni.	Cassiopê d'Épire.	
Cassiterides, îles.	Cassipolis de Cilicie?	
Cauci, Irl. et Germ. . . .	Caucones, Bith.	Cocondæ.
	Caucasus, Mt.	
	Caucadæ, Scyth. As.	
	Cauchæ campi, Babyl.	

Noms gaulois et bretons.	Noms intermédiaires.	Noms indiens.
Cavari.	Cavaris, Bactr.	
Condate.	Kontadesdes, fl. Thrace (*Her.*).	Condôta.
Cossio.	Cossæi, Sus.	Kossoanos, fl. (*Arr.*)
Cottiæ, Cis.	Cotieri, Scyth. As.	Kettiara.
Le roi Cottius et les Alpes [Cottiæ.	Cotyorum, As. min.	Kettis.
Cottia ou Cotia Silva, Gaul. Belg.		
Damnioi et		Damnaï.
Damnonioi, Br.		
Osti-damnioi.		
Darinoi, Irl.	Daritis, Méd.	Dari.
Dariorigum.		
Dinia.	Diniæ, Phryg. (*T. Liv.*).	
Duranius, fl.	Douros, fl. d'Ass. (*Zos.*).	
Duronum.	Doura, Mésop. (*Polyb.*).	
Durobrivæ, Br., etc.	Doura, Babyl. (*Daniel*).	
	Douraba, *id.* (*Ptol.*)	
Edenates.	Eden, Mésop.	
	Edones, Scyth. As.	
	Edones Thrace.	
Isara, fl.	Isauri, As. min.	Isari.
Isca, Br.	Iscus ou Escus, fl. Mœs.	Izgi.
Esca, *id.*		
Larius, lac.		Larikê.
Larignus, Cis.		Lariagara.
Ligyes ou Ligures.	Ligyes, As. min. (*Herod.*).	
Manapioi, Irl.	Menapia, Bactr.	
Menapii.		
Mandubii.		Mandi.
Mandu-essedum, Br.		Mandei.
Mantala.	Mantalos, Phryg. (*Et. Byz.*).	Mandalai.
Margi-dunum.	Margis, fl., et Margum, Mæs.	Margana (Marcien).
	Margus, fl., et la Margiane.	
Marici.	Marykaioi, Bactr.	
Mari-dunum ou Mori-d, Br.	Marès, As. min. (*Hecatée*).	Môri-eis (*Et. Byz.*).
Morini.	Mori-marousa, part. de la Balt.	Moruni, pp. marit.
Massalia.	Massaloi, Scyth. As.	Massaga (*Arr.*).
Massava.		
Morgus, fl. Cis.	Mogrus, fl. Colch. (*Arr.*).	
Morginnum.	Morges, anc. nom d'Éphèse.	
Mosa, fl., et Mosella, *id.*	Mosalos, fl. Sus.	
	Mosega, Alban. As.	

Noms gaulois et bretons.	Noms intermédiaires.	Noms indiens.
—	—	—
Mosconnum.	Moschi, As. min.	
	Moscheni, Arm.	
	Moschios, fl. Mœs.	
Oratelli.	Oratba, Babyl. (*Arr.*).	Horatæ.
		Oraturæ.
Orobis, fl.	2 Oroba, Ass.	
Orobii, Cis.	Orobatis, Perse.	
Oromansaci.	Oromandos, Arm.	Oromenus, Mt.
Pretiani.		Preti.
Rama.	Rami-dava, Dacie.	
Remi.	Rami, Sarm. As.	
Sabata ou Sabotes, etc., Ligur.	Sabata, Ass.	
	Sabadioi, Bactr.	
	Zabatos, Ass. (*Xen.*).	
Sabis, fl.	Sabis, fl. Caram.	Sabi (*Q. Curt.*) ou Sambi.
Sabis, fl. Cis.	Sabus, Arm. (*Not. Imp.*).	Saboutai (*Strab.*).
		Zabai.
Saii et Saius.	Saioi, Thrace (*Archilog.*).	
	Saitæ, Sus.	
Senos, fl. Irl.	Sena, Marg.	Sainos, fl.
Salo-dunum.	Salæ, Cauc.	Salatha.
Salo-macum.	Sale, lac Lyd.	Saliné ou Chaliné, île.
Salassi.	Sala, Thrace (*Herod.*).	
Salyes ou Sallii, etc.	Saloi, Sarm. Eur.	
Samara, fl., et Samarobriva.	Samariané, Hyrc. (*Strab.*).	Samarobriæ.
		Samaradé.
Sambracitanus (golfe).		Sambroceni.
		Sambra.
Sanagenses.	Sanaké, Mésop.	
	Sanais, Med.	
Sanition ou Sanecium.	Sanis, Lyd.	
	Sané, Thrace (*Herod.*).	
Sapaudia.	Sapaioi, Thrace (*Herod.*).	
Saravus, fl.		Sarabos, fl.
Sardones.	Sardes, Lyd.	Sardonix, Mt.
	Sardené, Mt. *id.* (*Herod. V. Hom.*).	
	Sardiké, Mœs.	
Silvanectæ.	Silouon ou Silvum, Pamph.	
	Sylvi, Ibérie.	

Noms gaulois et bretons.	Noms intermédiaires.	Noms indiens.
Simenoi, Br.	Simena, Lycie.	
	Simana, Bith. (*Et. Byz.*).	
Sinnius, fl. Cis.	2 Sinna, Mésop.	
	Sinnaus, lac Asie.	
Stura, fl. Cis.		Stoura (*Néarq.*).
Sturium, île de la Narb.		
(Sturii, insul. de la Batavie.)		
Suanetes.	Suani ou Soanos, Colch.	
	Soana, fl. Sarm. As.	
Sura, fl.	Soura, Ass.	Suræ.
	Soura, Ibér.	
	Surius, fl. Colch.	
Tamaré, Br.	Tamaros ou Tomaros, Macéd. (*Strab.*)	Tomara.
Tamaros, fl. Br.		
Tamesis, fl. Br.	Tamasi-dava, Mœs. . . .	Tamasis.
Tameia, Br.		Tamos, Mt. (*Mela*).
Tanatis, île Br.	Tanatis, Mœs.	
Tarnis, fl.	Tarné, font. Lyd.-Ville (*Hom.*).	
Tarnadæ.		
Tasconi.	Taska, Arm.	
Tasciaca.	Taskoi, Perse (*Den. Per.*).	
Tasta.	Tastina, Arm.	
	Tastaché, Parth.	
Tavus et Taus, Br. . . .	Taua, Parop.	
Tectosages.	Tectosages, Scyth. As.	
Ura, riv. (au pont du Gard).		Uri.
Uriconium.		
Urba.		Urbi.
Utis, fl. Cis.	Outioi, Perse (*Herod.*).	
	Utus, fl. Dac.	
	Outi-daua, Dac.	
	Uti-dorsi, Sarm. As.	
Uxantis, île.	Ouxia et Oxii, Perse. . . .	Ouxentos, Mt.
Uxisama, île (peut-être la même).		
Verteræ, Br.	Vertæ, Perse (*Am. Marc.*).	
Vindalium.		Bindas, fl.
Ouindana, port, et Ouindinon.		Benda, fl.
Vindo-magus.		Ouindios, Mt.
Vindomum, Br.		
Vintium, etc.		

Une partie de ces noms se répètent encore dans d'autres directions, surtout au midi de la ligne que nous avons suivie; on en trouve jusqu'en Afrique.

V. Nous n'avons point à nous occuper ici des conclusions plus générales qu'on pourrait tirer de ce fait, et nous passons à notre second principe: l'étroite parenté du Gallois et de l'Irlandais, établie premièrement par *l'Archæologia britannica* d'Ed. Lhuyd, 1707, et confirmée depuis; du — côté des Kymrys, par cette observation péremptoire d'Ed. Davies[1], qu'on retrouvait dans l'Irlandais les racines aujourd'hui perdues d'un grand nombre de composés gallois et armoricains, tandis que les Gallois employaient encore beaucoup de termes notés comme tombés en désuétude dans les dictionnaires irlandais; — et du côté des Gaëls, par l'assertion semblable de l'Écossais Chalmers[2], que les Highlanders ont conservé dans leur dialecte bien des mots bretons ou kymriques, que l'analogie des deux langues leur a fait comprendre de tout temps, Cette parenté n'en a pas moins été niée par trois hommes d'une science réelle, mais d'un patriotisme aussi exclusif qu'exalté, le Gallois Roberts[3], et les Irlandais Betham et Vallancey. Celui-ci trouvait si peu d'affinité entre le Kymrique et le Gaëlique, qu'il jugeait impossible, si l'un des deux peuples était Celte, que l'autre le fût[4]. Roberts concluait également qu'ils appartenaient à deux races différentes, mais il nous dit lui-même que Vallancey ne savait pas le Gallois, et que, pour son propre compte, il entendait très-difficilement le Gaëlique[5]. J'ignore si Betham était en vérité plus compétent que ses devanciers pour se prononcer aussi hardiment contre la parenté de ces deux langues, et considérer la partie irlandaise du Kymrique comme de simples emprunts de voisinage, ou un héritage des premiers possesseurs du sol britannique. Mais ces tranchantes assertions ruinées d'avance

[1] *Celtic Researches*, 1804, p. 233, 234.
[2] *Caledonia*, t. I, 1810, p. 481.
[3] *Sketch of the early history of the ancient Britons or Cymry*, 1803.
[4] C'est ce que nous donne à entendre Betham, *Gael and C.*, p. 14, 1834.
[5] Voy. *Gael and C.*, p. 331, les citat. de Betham.

par l'ouvrage que j'ai déjà cité de Prichard[1], ont été complétement renversées, soit par celui de Pictet dont nous avons également parlé, soit par les travaux plus récents de W. Edwards et de Zeuss, savoir : *Les Recherches sur les langues celtiques*, pour lesquelles le premier a obtenu, en 1834, le prix Volney à l'Institut[2]; — et la *Grammatica celtica* du second, qui a paru en 1853, composée d'après les plus vieux monuments des idiomes celtiques, et le peu que nous savons de l'ancienne langue gauloise. Le lecteur y trouvera ainsi, que dans le Glossaire que nous lui présenterons tout à l'heure, les preuves les plus évidentes du second principe que nous avons posé.

VI. Quant au troisième fait, l'identité originelle du Gallois ou du Gaëlique avec l'ancien Celtique des Gaules et de la Bretagne, il me paraît non moins démontré, pour l'une ou l'autre de ces deux langues, mais la question se complique, d'un côté, par cette alternative même qui partage encore les celtistes; et de l'autre, par les prétentions qu'une partie de l'Allemagne savante conserve toujours sur notre vieux Gaulois, dont elle veut absolument faire un dialecte germanique. Un professeur de l'Université d'Heidelberg, M. Holtzmann, vient encore, dans une brochure qui a produit quelque sensation, *Kelten und Germanen*, 1855, de ressusciter ce vieux système qu'on croyait définitivement enterré par les progrès de la science moderne, et qu'il présente lui-même comme une opinion devenue paradoxale. Par une singulière coïncidence, un savant belge, M. Moke, l'exhumait en même temps à l'Université de Gand[3]. C'est donc un point qu'il faut éclaircir immédiatement pour le lecteur : commençons par M. Holtzmann.

VII. Ce fut une chose fort naturelle, au premier abord, que de confondre le Celtique et le Tudesque, comme les anciens

[1] Voy. aussi sa *Phys. hist. of Mankind*, t. III.

[2] Elles n'ont été imprimées qu'en 1844. — Voy. encore l'*Essai sur la langue bretonne* de M. de La Villemarqué, *Dict. fr.-bret.* de Legonidec, p. xiij et suiv.

[3] *La Belgique ancienne et ses origines gauloises, germaniques et franques*. 1855.

eux-mêmes avaient souvent confondu sous le nom commun de Celtes les Germains et les Gaulois. Aussi pardonnerons-nous au père de l'histoire suisse, Tschudi, et à Glareanus d'avoir posé, si je ne me trompe, les premières pierres de ce système, au profit, il est vrai, de leurs Helvétiens, dont ils faisaient les véritables descendants des Celtes. Les nombreux rapports de mots qui résultent, comme nous l'avons dit, de la communauté d'origine des langues indo-européennes parurent confirmer, à mesure qu'on les remarqua entre l'Allemand et l'ancien Celtique ou les idiomes qu'on en croyait sortis, l'identité de ces divers langages. Mais quand M. Holtzmann semble réduire à trois voix seulement [1], pendant plus de deux siècles, le nombre de celles qui protestèrent contre l'opinion générale, il se trompe étrangement. Il oublie d'abord l'une des plus éclatantes de son temps, celle du fameux Joseph Scaliger, qui répondit nettement à Is. Pontanus, qu'il ne trouvait pas dans tout le vieux Gaulois l'ombre d'un seul mot à rapporter au Tudesque [2]. M. Holtzmann ignore-t-il ensuite que les célèbres archéologues anglais Camden, Ed. Lluyd et Baxter n'admirent jamais comme descendants directs de l'ancienne langue Celtique, que leur Gallois et ses dérivés [3]? Toland, dans son *Histoire des Druides* [4], disait que le gothique ne diffère pas moins du Celtique que l'Arabe du Latin. Il est même à remarquer que le *Strabon de l'Angleterre*, ainsi qu'on nommait Camden, traitait de petite minorité, au commencement du XVII[e] siècle, les écrivains qui voulaient que les Gaulois eussent parlé Germain [5]. Tout au plus Baxter accordait-il aux Allemands, auxquels il appliquait l'ancien nom de Celtoscythes, d'être un mélange de Scythes et de Celtes *teutonisés* par cette

[1] Bodin, Hottomannus et Beatus Rhenanus.

[2] A la fin de sa lettre placée en tête de l'*Itinér. Gall. Narbonn.* de Pontanus, 1606.

[3] Y compris, pensaient-ils, plus ou moins l'Irlandais.

[4] Citée par Betham, *Gael and C.*, p. 7.

[5] *Britannia*, p. 12. Camden y cite Conr. Gesner parmi les soutiens de l'opinion contraire, c'est-à-dire de la sienne. Mais ce savant, dans son *Mithridates* du moins, ne fait que rapporter les raisons données pour et contre, en les jugeant puissantes de chaque côté.

fusion. Je citerai encore dans notre France l'historien de l'Aquitaine, Hauteserre; en Hollande, Paul Merula et Boxhorn lui-même qui, démentant à la fin de ses *Origines gallicæ,* ce qu'il avait dit et répété jusque-là, y revient décidément, ou peu s'en faut, à l'opinion de Scaliger, p. 3 et 112 *bis.* C'est en cela que consiste la véritable contradiction, où il est tombé, et non, comme M. Holtzmann essaie étourdiment[1] de l'en justifier, pour avoir reconnu finalement la ressemblance du Gallois avec l'ancien Gaulois; car cette ressemblance est une des pensées dominantes de son livre, et Boxhorn l'avait déjà exprimée plusieurs fois sans la moindre variation, voy. p. 49, 50, 83, etc.

Je ne m'explique pas, en vérité, le mépris avec lequel M. Holtzmann traite, dans sa préface, p. XI, les prétentions de ce *petit peuple inconnu dans un coin de l'Angleterre,* puisque, sans parler du vieux Gessner[2], ce sont les Pontanus, les Cluvier, les Boxhorn, qui ont soutenu le celticisme du Gallois dont leur trompeuse linguistique faisait un idiome tudesque, et déduisait ainsi de ce celticisme même le germanisme du Gaulois. L'héritage des Celtes ne devait-il pas tout naturellement rester aux anciens Bretons (y compris même les Irlandais, dans le système de Cluvier[3]), quand l'Allemagne fut obligée d'y renoncer? Et lorsque M. Holtzmann gourmande, dans cette même préface, l'abnégation et la simplicité avec lesquelles cette dernière s'est laissé dépouiller de mille années de gloire, on demeure ébahi en se rappelant les vives querelles où ses compatriotes, non contents de nous enlever la langue de nos pères, voulaient s'attribuer exclusivement l'éclat et les conquêtes, dont brillent dans l'histoire, soit le nom des Celtes, soit celui des Gaulois. Ce fut même, si je ne me trompe, l'insolent Spener, auteur d'une autre

[1] A ce premier tort, M. H. en ajoute, p. 8, un plus grave, celui d'accuser d'un véritable faux littéraire, sans en donner la moindre raison, l'éditeur posthume de Boxhorn, son ami, et un savant respectable, G. Hornius.

[2] Auteur du premier *Mithridates*, 1555. *Britannica lingua vetus,* dit-il, 2e édit., 1610, p. 14, *ea est quæ Wallica hodie apud Anglos vocatur*, etc.; et p. 15, *eamdem esse arbitror Britonum in Gallia,* etc.

[3] *Germ. ant.*, p. 58.

Germania antiqua, 1717, qui, pour séparer définitivement de ses invincibles ancêtres, *le peuple lâche et abâtardi de la Gaule Cis-Rhénane*, réclama le premier, au XVIII[e] siècle le divorce complet des deux idiomes et des deux races, faisant des Germains, sans tenir compte de César, de Diodore, de T. Live, les vrais Celtes et les vrais Gaulois de l'antiquité; p. 125, 129, 160, etc. D. Martin lui répondit en s'efforçant d'enlever à la souche teutonique, non-seulement les Cimbres encore en litige aujourd'hui, mais jusqu'à ses propres Teutons, qu'il greffait sur notre arbre généalogique[1]. Mais la question des races devait s'éclaircir plus sûrement par les progrès de la philologie, et Leibnitz, que M. Holtzmann s'est trop pressé de compter parmi ses patrons, avait déjà conclu dans sa lettre à Chamberlayne, 1714, que, tout bien considéré, l'ancien Gaulois n'était pas la même langue que le Tudesque, mais un idiome de la même famille, semi-germanique si l'on voulait[2]. Ce n'était pas encore la séparation absolue de Spener et de Scaliger, mais une distinction déjà positive, à laquelle donnaient bien plus d'autorité les études universelles et le grand nom de son auteur.

En France nous étions tombés, on vient d'en voir un exemple, dans un travers pareil à celui que nous avions combattu. Cluvier germanisait presque toute l'Europe; Pezron n'y voulut voir que des Celtes-Gaulois, et fonda cette école trop fameuse qui devait faire parler le Bas-Breton à presque tous les peuples de l'antiquité. C'est d'elle que sortirent les attaques en règle de D. Bouquet et de Shœpflin, auxquelles M. Holtzmann attribue d'abord, puis aux animosités nationales de notre époque, la chute complète du système allemand; ne voulant pas avouer qu'elle fût amenée par les progrès de la science philologique, malgré toute l'érudition de Wachter, la prudente modération de Wernsdorff et l'outrecuidance de Pelloutier. Ce semi-germanisme qu'ad-

[1] *Hist. des Gaul.*, t. I, p. 115 et suiv.

[2] *Oratio Dominic.*, 2[e] part., p. 26. Cluvier et Pontanus, dit-il encore dans un autre endroit, *Opera*, t. VI, p. 126, sont allés trop loin, en identifiant le Germain et le Celtique; éd. de Genève, 1768.

mettait encore Leibnitz, tenait, dit Adelung, à l'erreur générale qui avait fait prendre le Gallois et l'Armoricain pour les seuls représentants de l'ancienne langue celtique, *Mithrid.*, t. II, p. 33. On ne connaissait, pour ainsi dire, que de nom l'Irlandais et le Gaëlique d'Écosse[1], que le célèbre philologue proclama enfin, comme les véritables descendants du Breton ou du Gaulois, tout à fait distincts des idiomes teutoniques. Il maintint, du reste, quant au Kymrique, l'opinion de Leibnitz, et classa cette branche sous le titre particulier de *Celto-germanique,* la donnant comme formée pour moitié de l'Allemand, et pour les deux autres quarts, de Celtique et de Latin. La science actuelle n'a pas confirmé cette classification, malgré l'assentiment de Schafarik[2]. Le grand germaniste J. Grimm, à qui M. Holtzmann n'a pas craint de dédier son livre, a répudié au nom des langues teutoniques le celticisme tout entier. Tel est, sur cette question, sauf les rapports qui tiennent à leur communauté d'origine, le dernier mot de la philologie contemporaine; mot prononcé, il y a plus de deux siècles, par le célèbre Scaliger, et auquel se sont ralliées, en Allemagne comme en France, malgré l'opposition de Radlof[3] et de Ch. Barth[4], l'histoire et la géographie. Déjà Ritter n'avait donné aucune place aux Celtes dans le monde indo-germanique de son Vestibule (*Vorhalle*) de l'histoire ancienne de l'Europe, 1820. Mannert, Luden, Ukert, etc., ont successivement soutenu cette opinion, généralement établie aujourd'hui, comme l'avoue M. Holtzmann lui-même. Voyons donc comment il a rajeuni, pour en faire un paradoxe, cette vieillerie du teutonisme de l'ancien Gaulois.

VIII. Je remarque d'abord qu'il met tout simplement à la porte de sa grande famille celtique, les Gallois et les Irlandais, sans s'occuper de la race à laquelle auraient, en dehors

[1] Voy., dans le *Mithridates* de Gessner, sa lettre à l'évêque d'Ossory.—*Si qua alia Britannici regni lingua est, nam et Hiberniæ et Monæ insulis suas esse audio*, etc.

[2] *Slawische Alterthümer*, 1, p. 32.

[3] *Neue Untersuchungen des Keltenthumes*, 1821.

[4] *Deutschlands Urgeschichte*, 1840, 2e édit.

de cette origine, appartenu la population et les idiomes des Iles Britanniques. C'était cependant une question que soulevait immédiatement son système, et qui méritait bien quelques mots d'explication. Première difficulté ethnologique qu'il suffit d'indiquer.

IX. Dès le XVI[e] siècle, Beatus Rhenanus avait observé[1], — ce que P. Mérula répéta dans sa cosmographie, p. 323 et suiv., — que le fait seul du Germain Arioviste, qui parvint, après un long séjour dans les Gaules, à comprendre le Gaulois-Celtique, prouvait toute la différence de cet idiome avec celui de son pays. Mais le concert des prétentions nationales fut à peu près unanime de l'autre côté du Rhin pour fausser ou repousser ce témoignage de César, si décisif néanmoins qu'il aurait dû, ce me semble, prévenir toute divergence d'opinions sur un fait aussi clairement établi. *Commodissimum visum est* (Cæsari) *C. Valerium Procillum... cujus pater a C. Valerio Flacco civitate donatus erat, et propter fidem et propter linguæ Gallicæ scientiam, qua multa jam Ariovistus longinqua consuetudine utebatur... ad eum mittere.* (B. Gall. 1[er], 47.) Simple différence de dialectes ! s'écriait Is. Pontanus[2]. Et c'est avec cette argutie d'avocat qu'il croyait se débarrasser également de trois autres passages non moins démonstratifs de Tacite et de Suétone : 1° Le Gaulois que parlent les Gothins prouve qu'ils ne sont pas Germains (*Gothinos gallica lingua coarguit non esse Germanos;* Tac. Germ., 43) ; 2° les Æstyi ont les mœurs, le costume des Suèves, mais leur langue se rapproche du Breton, *lingua Britannica propior*. (Ibid., 45.) Or, nous savons par le même Tacite que le Breton différait très-peu du Gaulois, *sermo haud multum diversus*. (Agr., 11); 3° Caligula, dit Suétone, voulant faire passer des Gaulois pour des prisonniers Germains, leur fit non-seulement teindre et porter les cheveux longs, mais encore, *sed et*, apprendre la langue germanique, et leur imposa des noms barbares. (*Sermonem germanicum addiscere et nomina barbarica ferre.*

[1] *Rer. german.*, II, p. 211.
[2] *Itiner. Gall. Narbonn.*, Append., p. 88, et *Gloss. Pr. Gallic.*, p. 167.

Cal., 47.) Le langage des uns était donc, même pour des oreilles étrangères, bien différent de celui des autres. Mais admirez ici la subtilité de nos voisins du XVIIe siècle. Ce fait même, disaient-ils, prouve la ressemblance des deux idiomes, par le peu de temps qu'on donna probablement à ces Gaulois pour parler le Tudesque. Comme s'il fallait qu'ils en sussent beaucoup, pour représenter pendant quelques heures ou même quelques jours, de pauvres captifs, traînés derrière un char de triomphe !

X. Dédaignant de pareils arguments, M. Holtzmann, p. 52 et suivantes, refait pour son usage, le texte de César[1], conteste les connaissances de Tacite en linguistique, et fait pousser comme en serre la civilisation romaine des Gaules, pour expliquer comment les Gaulois du temps de Caligula ne parlaient plus le Germain. Le savant, qui s'est particulièrement chargé, en Allemagne même, de relever les nombreuses erreurs et les témérités de l'auteur des *Kelten und Germanen*, M. Brandes[2], a rétabli le texte et la véritable pensée de César, et ne m'a laissé qu'un mot à ajouter, c'est que, abstraction faite du peu de valeur (avouée par M. Holtzmann lui-même), des manuscrits sur lesquels il a fondé sa correction, le dernier motif donné pour le choix de Procillus, *et quod in eo peccandi, etc.*, et celui de Mettius pour deuxième négociateur, parce qu'il était, disent expressément les commentaires, lié avec Arioviste par des rapports d'hospitalité, repoussent l'idée qu'aucune relation amicale eût existé précédemment entre le chef barbare et le jeune Gallo-Romain. Pour Tacite, son livre de la Germanie et divers passages de ses histoires nous donnent à penser, qu'il avait vu et étudié sur les lieux les Germains et la Gaule septentrionale. Ami, gendre et historien d'Agricola qui avait conquis et gouverné pendant sept ans la Bretagne,

[1] Voici le texte arrangé par M. H., p. 34 : « Procillum..... cujus pater..... civitate donatus erat, *quorum amicitia* jam Ariovistus longa consuetudine utebatur, et propter fidem et propter linguæ gallicæ scientiam, et quod in eo peccandi Germanis causa non esset, etc. » M. H. cite encore, à l'appui de sa correction, Orose, chez lequel (voy. VI, 7) je n'ai rien trouvé qui la concerne.

[2] *Das Etnograph. Verhältniss der Kelt. und Germ.*, etc., 1857, p. 95 et suiv.

il tint, sans nul doute, de son beau-père les renseignements les plus exacts qu'ait pu nous transmettre sur cette île aucun des historiens romains. Et quand M. Holtzmann le raille au sujet de la langue des Æstiens, il oublie que le commerce de l'ambre et la mission spéciale de Julien sous Néron (Pline, XXXVII, 11) avaient pu donner, aux savants de Rome, des notions particulières sur les peuples de la Baltique. Enfin Caligula, quand il monta cette comédie des prisonniers germains, était sur la frontière septentrionale des Gaules, à soixante-sept ans au plus de la conquête définitive d'Auguste, et dans un pays de bois et de marais où la civilisation, de même que plus tard le christianisme, ne pénétra qu'avec une extrême lenteur. Nous verrons d'ailleurs que le Gaulois était encore l'idiome populaire trois ou quatre siècles après Caligula.

XI. M. Holtzmann n'est pas plus heureux dans deux autres batailles qu'il engage encore sur des textes de César et de Tacite; c'est toujours l'esprit de système en révolte contre les arrêts qui le condamnent. Il ne veut pas que les Bretons aient eu des druides, et nie en conséquence que César ait voulu dire, VI, 13, que la jeunesse gauloise allait dans leur île étudier à sa source la doctrine du druidisme. Il rature sur les tablettes mêmes du conquérant, ce *summus auctorum*, le nom de *Britannia* pour y inscrire celui de *Germania*, et substituer, p. 76 et 77, à l'île britannique celle de Séeland (Danemark) dont la mer n'a certes jamais été confondue par aucun ancien avec celle des Gaules. Et cela parce que le grand capitaine raconte, IV, 20, qu'il ne put tirer ni des Gaulois, ni des marchands qu'il avait réunis, aucun renseignement sur l'île qu'il voulait envahir. Mais n'est-il pas évident, par des passages antérieurs de ses *Commentaires*, que M. Holtzmann cite lui-même quand il en a besoin (voy. p. 69), que soit patriotisme, soit pour tout autre motif, l'ignorance dont se couvrirent tous ceux qu'il interrogea, n'était qu'un mensonge[1]? N'était-ce pas pour punir les Bretons des secours

[1] Et si le mensonge appartenait à César lui-même? C'est fort possible dans le récit de cette première tentative sur la Bretagne.

qu'ils donnaient constamment aux Gaulois, que César voulut, dit-il, dans ce même paragraphe, les chercher dans leur île. Les Vénètes de notre Armorique n'entretenaient-ils pas avec eux des relations continues, III, 8 et 9? Un roi des Suessiones, Divitiacus, n'avait-il pas étendu naguères son autorité sur la Bretagne elle-même, II, 4; et l'un des clients favoris de César, l'atrébate Commius, n'avait-il pas acquis dans cette île une grande influence? C'est l'illustre auteur qui nous l'apprend lui-même, IV, 21, sans nous dire pourquoi il ne s'était pas adressé directement à son protégé. Enfin, n'apprendrons-nous pas dans un livre suivant, V, 12, que les Belges occupaient les parties maritimes de la Bretagne, et que leurs colonies y avaient conservé les noms des peuples dont elles étaient sorties? Ce dernier trait ne prouve-t-il pas, ainsi qu'on peut encore l'induire d'autres passages [1], que César rédigeait ses *Commentaires*, pour ainsi dire, jour par jour, à mesure qu'il les composait avec ses légions; et qu'il faut appeler quelquefois dans son livre, du conquérant mal informé d'abord au vainqueur instruit plus tard par ses progrès? M. Holtzmann exagère donc étrangement l'incompatibilité de ces assertions diverses, ce qu'il fait aussi pour l'état de barbarie dans lequel César avait trouvé les Bretons.

XII. Son autorité par conséquent confirmerait encore, s'il en était besoin, le passage de Tacite sur les druides de Mona [2], mais il suffit pour cela de Tacite lui-même, qui affirme dans la vie de son beau-père Agricola (chap. 11, conf. Plin., XXX, 4), que les Bretons avaient le même culte que les Gaulois. Encore un texte à refaire pour M. Holtzmann! Il ose espérer, dit-il, que les abréviations lombardes du manuscrit de Flo-

[1] Notamment pour les Nerviens qu'il dit presque tous exterminés (II, 28), et qui recommencent vigoureusement la guerre au livre V.

[2] XIV, 30. « Intercursantibus feminis in modum furiarum, quæ, veste ferali, crinibus dejectis, *faces præferebant* druidæque circum, etc. » M. Holtzmann partant de la leçon *facies* que porte le manuscrit de Florence, veut (p. 74) qu'on lise « *facies præferebant druidarum.* » Il ne serait plus question de druides présents au combat, mais seulement des femmes ayant l'extérieur des druidesses. M. Brandes a démoli (p. 46 et suiv.) tout l'échafaudage de mauvaises raisons avec lequel M. H. soutient cette nouvelle correction.

rence confirmeront le changement qu'il propose dans les Annales; et c'est ainsi que de supposition en supposition, il arrive, p. 77, à s'écrier d'une voix triomphante: La voilà donc réduite à rien cette formidable phalange de témoignages qui prouvait l'identité des Bretons et des Celtes! Mais il oublie, dans tous les cas, une réserve qui lui disputerait encore sa prétendue victoire; c'est Ausone, un Gaulois du IVe siècle, parlant de Phœbitius et de son père Patera de Bayeux, issus des druides de la nation armoricaine et d'une famille consacrée au culte de Bélénus[1], dieu qu'adoraient aussi les Bretons. Ce dernier point me paraît décisif; je n'en dirai pas autant de ce qui précède, car M. Holtzmann ne manquerait de faire de ces Armoricains de Normandie, des Germains d'origine ou des Saxons du *Littus saxonicum*. Je lui conseille d'aller voir à Florence s'il y trouvera un triomphe plus réel, ce qu'il aurait dû faire d'abord en bonne critique, au lieu d'y envoyer, pour ainsi dire, ses lecteurs avec si peu de cérémonie.

XIII. Une incroyable conséquence de ces témérités, ce n'est pas seulement de vouloir enlever aux anciens peuples de la Bretagne et de l'Irlande, leurs druides et en même temps leurs bardes; mais de les donner aux Germains, p. 102, malgré la dénégation absolue de César, *neque druides habent*, VI-21, et le silence de tous les anciens, d'une part; et de l'autre, l'attribution qu'ils ont universellement faite de ces prêtres à la religion des Gaulois et des Bretons. Que le nom des druides soit passé dans la langue germanique, et s'y soit attaché à quelques localités ou à d'anciennes superstitions allemandes, qu'est-ce que cela prouve quand nous savons par Tacite, Germ. 29, et par l'histoire du Haut-Empire, que sous la dénomination de *Champs Décumates,* une partie de l'ouest et du sud-ouest de la Germanie était peuplée de colons gaulois? Vous vous trompez d'ailleurs, M. H., quand vous prétendez avec Pinkerton[2], que ces deux termes de druides et de bardes

[1] *Professor*, X et IV. Voy. le Glossaire, n° 287.
[2] Dans son *Enquiry into Hist. of Scott*, cité par O'Connor, *Hibern. Script.*,

étaient étrangers aux idiomes et aux institutions des anciens peuples de la Bretagne et de l'Irlande, et qu'ils n'y ont été introduits qu'au XIIe siècle, tirés vaniteusement de Lucain et de Pline (p. 59, 102, etc.). Je ne vous opposerai ni nos Chants populaires bretons dont la publication a été couronnée par notre Institut, ni ces vieux poëmes gallois, dont l'Angleterre elle-même a reconnu l'authenticité [1] si victorieusement démontrée par le savant Turner, ni même les lois d'Hoël le Bon, certainement antérieures à l'époque que vous indiquez [2]. Je vous laisse récuser toutes ces autorités, ainsi que les prétentions de ce poëte gallois, du XIIe siècle justement, qui se vante d'appartenir à une race de bardes [3], et reproche à son rival de n'en compter aucun parmi ses aïeux. L'authenticité de l'œuvre ne garantit point, nous le savons, l'intégrité absolue de textes qui ne s'appuient que sur une transmission orale ou sur des manuscrits relativement peu anciens. Mais le recueil des historiens irlandais d'O'Connor et les gloses de Zeuss dont les manuscrits remontent aux VIIIe, IXe et Xe siècles, ne les connaissiez-vous donc pas? En consultant ces sources, vous auriez vu, p. 274 et 276 de la Grammaire celtique que, *Druid* et *Druith* se trouvent l'un et l'autre dans les gloses irlandaises des Épîtres de saint Paul, manuscrit de Wurtzbourg qu'on rapporte, au plus bas, au Xe siècle, et qui date très-probablement du VIIIe [4]. Il est question dans la seconde que je cite ici, des deux magiciens de Pharaon, *Da Druith œgeptacdi*, en lutte avec Moïse [5]. Les mages de l'Évangile sont aussi nom-

I, p. cx, Latham dit aussi, *Ethnol of the Brit. isl* (p. 140), que l'existence du druidisme irlandais manque de preuves péremptoires.

[1] Le plur. *beirdd*, les bardes, se trouve plusieurs fois dans le choix des poésies les plus certaines de Llywarch-Hen, d'Aneurin et de Taliésin, publié par M. de La Villemarqué. Tous les trois appartiennent au VIe siècle.

[2] Le plus ancien manuscrit des lois galloises, *Cod. Venedotianus*, est rapporté au XIIe siècle; Zeuss, p. xlij. Hoël le Bon mourut vers 950.

[3] Stephens, *The litterat. of the Kymry*, p. 113; comme les Armoricains Patera et Phoebitius d'Ausone, *stirpe druidarum sati*, déjà cités.

[4] Zeuss, p. xxij, xxiij et xxix.

[5] Ad Timoth., II, ch. 3-8. La version de l'Ancien Testament se sert du même terme, Exod. VII, 11.

més *Draoith* dans l'ancienne version irlandaise de saint Matthieu. Enfin ce qui prouve péremptoirement l'existence du druidisme irlandais, ce sont les propres termes d'un hymne en l'honneur de saint Patrice, attribué à son disciple Fieccus, et qui fait partie du *Liber Hymnorum*[1], manuscrit qu'Usserius rapportait au VIIe siècle, mais qui date au moins du IXe ou du Xe (O'Donov. Introd., p. LIII et planche). Il y est dit, str. 11e,

A druidh ar Laoghaire	Les druides de Laogaire
Tichta Patraic ni cheiltis[2].	Ne lui cachèrent point l'arrivée de Patrice.

Cet hymne a eu son scholiaste qui, selon Colgan, p. 7, aurait vécu à la fin du VIe siècle. Descendons-le au IXe, il aura toujours écrit longtemps avant l'époque fixée par M. Holtzmann : que ces druides étaient des devins ou prophètes, *Vates;* Colg., p. 5. Dans la Vie tripartite de saint Patrice, écrite partie en latin, partie en très-ancien irlandais, et qui remonte probablement à saint Évin, abbé du VIIe siècle, ce titre est également donné aux mêmes personnages, qui un peu plus haut et généralement dans les autres biographies de l'apôtre d'Érin, sont appelés *magi*[3]. C'est justement ainsi que Pline avait nommé les druides des Gaules, XVI-95. Donc, quand Adamnan et les hagiographes d'Hibernie nous parlent des mages des Pictes, des Bretons ou d'Irlande[4], il faut toujours entendre des druides, de même qu'on a vu tout à l'heure ce nom appliqué aux mages de l'Évangile et aux sorciers de Pharaon. Aussi revient-il à diverses reprises dans les Annales irlandaises de Tigernach (mort en 1088), comme attaché à

[1] Colgan, Trias Thaumat., p. 6.

[2] Colgan, *id.*, p. 2. O'Connor, *Script. rer. hibern.*, Proleg., p. XCIJ.

[3] Vit. Trip., I, 55, 57 et 43. — Deuxième Vie, par. 27 et al. — Troisième Vie, par. 38 et al. — Vie de saint Kiéran, 5 mars, par. 17 ; dans Colg. *Trias* et *Act. SS. Hib.* Mais je n'ai pu trouver ni dans Probus, ni dans Jocelin, ce que leur attribue O'Connor, d'avoir dit que ces mages se nommaient, en Irlande, druides. *Épit. dédic.*, p. XXV.

[4] Adam. Vit. S. Columb., II, 34 ; — les Vies de S. Brigide, *passim.* — Vit. S. Mochtei, 23 mars, Colg. Dans celle-ci, c'est un mage breton qui vient s'établir en Irlande.

quelque localité ou à d'anciennes traditions ; c'est la bataille du Monument des druides, *Cath Slathan Druadh*, ann. 596; c'est le combat de Dubcomar, druide célèbre, qui y périt en 322, ou le *Draoi* Maelcon, dont les sortiléges font mourir le grand roi Cormac en 254[1], etc. Un autre roi du même nom, évêque et poëte, mort en 908, parle dans un fragment qui nous reste de lui, d'une famille de druides qui existait en Momonie[2]. Enfin pour revenir aux bardes et au bardisme gallois, *Bardhony*, qui tiennent, après tout, une si grande place comme institution nationale et en plein exercice dans les lois d'Hoël, nous voyons dans un hagiographe du VIIIe siècle que ce terme devait être bien répandu parmi les populations de l'île, puisqu'il avait fourni au latin barbare de cette époque un adj. qui n'a certainement rien de classique. Il s'agit d'un saint breton de l'East-Anglie. Dans sa biographie adressée au roi Ethelbald, mort en 749 (Bolland., 11 avril), l'auteur dit, ch. 9, que le jeune Guthlac : *non puerorum lascivias, non garrula matronarum deliramenta, non vanas vulgi fabulas, non ruricolarum* bardigiosos *vagitus, non falsidica parasitorum frivola..... imitabatur.* Du Cange, qui ne cite pas d'autre exemple de cet adjectif, paraît le tirer du *bardus* latin, sot, imbécile; interprétation que je crois fausse. Il s'agit ici des chants populaires que les paysans apprenaient à leurs enfants, et de ces mélodies nationales pleines de fables que Gildas, deux siècles auparavant, reprochait amèrement aux princes bretons de préférer encore aux hymnes de l'Église[3]. Ces scélérats de panégyristes, *furciferorum præconum*, étaient-ils autres que les anciens bardes dont Prudence réprouvait de la même manière au Ve siècle l'enseignement

[1] Voy. le deuxième vol. des *Script. rer. Hibern.*

[2] *Ibid.*, p. 54. Voy. aussi une citation de son Glossaire manuscrit dans l'Etrur. celt. de Betham. II, p. 33, et O'Brien, en citant un autre fort ancien au mot *Baltin, Bealtaine* ou *Belltaine.* Dans la Vie de saint Columb, écrite au VIIe siècle par Adamnan, un voleur est nommé Erc *Mocu druidi*, I, 41, c'est-à-dire? fils ou descendant des druides. Colg.

[3] Epist., p. 162, ed. San Marte. Dans son livre *De exc. Brit.*, p. 148, Gildas s'était déjà plaint de cet *amor mendacii cum suis fabricatoribus*, toujours vivant parmi ses compatriotes.

opposé aux livres de Moïse : *non Bardus pater aut avus augur.... Rem ducuêre Dei*[1].

Je n'ai point rencontré le mot barde dans les hagiographes irlandais, mais ils nous montrent sous des termes latins un bardisme officiel, également reconnu à la cour des rois de la verte Érin, dont leur harpe est encore aujourd'hui l'emblème héraldique. Dans deux biographies de saint Patrice, certainement écrites longtemps avant le règne du législateur gallois, Dubtachus est qualifié poëte du roi Laogaire, *poeta regis* (3e Vie, par. 40); et d'*archipoeta regis et regni, archipoeta sive princeps poetarum istius regni* (Tripart. Ier,61 et III,21). Le premier de ces titres répond évidemment au barde domestique, *Bardd-Teulu*, des rois cambriens; le second est pareil à celui de président des bardes, *Bardd-Cadeiriawg*, chef de l'ordre dans le pays de Galles. On croirait même qu'un autre historien de l'apôtre irlandais, Probus, qui écrivait au commencement du xe siècle, a eu quelque idée de l'ancienne division des druides en trois classes, quand il nous montre autour de ce même Laogaire ses *Magos, aruspices et incantatores...... et prophetando præcinebant in modum cantici lyrici modo compositi* (1er, par. 26, Colg. Trias.). Ajoutons que dans la troisième Vie de sainte Brigide, qui date du VIIe siècle, le maître de sa mère est appelé indifféremment *poeta* et *magus*, par. 3 et 4 ; et la quatrième dit expressément, qu'il était l'un et l'autre, par. 7, c'est-à-dire barde et druide. Toutefois, le premier biographe de saint Kiéran distingue nettement des *Cytharistæ* ou harpistes du roi de Momonie ses mages ou aruspices. (Colg. Act. SS. Hib. 5 mars, par. 17.) Enfin nous voyons dans la Vie de saint Columb par Adamnan, un poëte scot, c'est-à-dire irlandais, allant chanter dans les maisons, comme nous savons que faisaient les bardes gaulois : *aliquod ex more suæ artis canticum modulabiliter decantari.* 1er,42. Enfin, quand ce terme appartient également aux six idiomes néo-celtiques[2], n'y a-t-il pas quelque triste

[1] Apoth., v, 296, ed. ad us. Delph. Nous reviendrons plus loin sur ce texte.
[2] Il me semble, toutefois, que le mot barde était plus particulièrement kym-

souvenir de l'ancienne chute de leur ordre, dans le sens de chant plaintif attaché aujourd'hui dans le Manks au dérivé *Bardoòn* ?

XIV. Cette légèreté, singulier reproche sans doute adressé par un Français à un savant allemand! avec laquelle notre adversaire traite ou passe sous le silence les textes qui le contrarient, se révèle pareillement dans la partie philologique de son livre. On devait croire qu'en reprenant la vieille thèse gallo-germanique de Pontanus, il profiterait de nos connaissances actuelles pour compléter, à leur point de vue commun, son Glossaire *prisco-gallicum* [1]. Il a mis au contraire de côté plus de la moitié des mots compris dans ce recueil. Quelques-uns y figuraient sans doute mal à propos, n'ayant été signalés comme gaulois par aucun auteur ancien; mais il en est de très-authentiques que M. Holtzmann a laissés en dehors de son travail. A-t-il désespéré de les ramener à de meilleures étymologies germaniques que celles de Pontanus? On peut le penser. Quoi qu'il en soit, son examen philologique se réduit à quarante mots, dont il faut encore déduire : 1° *Burgus* et *Camisia*, qu'aucun ancien n'a donnés pour gaulois.—2° Le grec *Didoron*, pour lequel ce redresseur de César et de Tacite a pris dans Diefenbach, sans la vérifier, une prétendue phrase de Pline qui n'est qu'une fausse citation copiée par Diefenbach lui-même dans le *Mithridates* d'Adelung [2]. Mais chose plaisante et qui rappelle l'histoire de la dent d'or, Mone est tombé à son tour sur M. Holtzmann pour lui re-

ryq. Walker, dans ses *Histor. Memoirs of the Irish Bards*, 1786, donne les noms spéciaux des sept classes de leur ordre, et emploie toujours celui de la première, *Ollamh*, ou le terme de *filea*, poëte, comme titres officiels des grands dignitaires, *Ard-filea, Ard-Ollamh*, le barde en chef du roi, le chef de l'ordre, etc.

[1] Imprimé à la suite de son *Itiner. Galliæ Narbonnens.*, 1606.

[2] J'ai du moins cherché opiniâtrément, mais en vain, cette phrase dans le *Pline* d'Hardouin et dans d'autres éditions. Le *Didoron* de cet auteur, xxxv, 49, n'a rien de gaulois, non plus que celui de Vitruve, II, 3; et l'on a même changé ce mot en *Lydion*. Il a aussi porté malheur à M. de La Villemarqué qui le place dans un livre de Pline encore plus fantastique, *De vocabul. Gall.*, lib. 14. (*Ess. sur l'hist. de la langue bretonne*, p. viij.)

prendre Didoron [1], et le querelle pour un texte qui n'existe pas! — 3° Le Tudesque *Brachio*, jeune ours, qui n'est point arverne, comme l'a cru notre antagoniste sur la parole de Mone [2], en se fourvoyant avec lui dans l'interprétation d'un passage de Grégoire de Tours, *Vit. Patr.* XII, 2, dont ils auraient trouvé le véritable sens au liv. v, 12 de l'*Histor. Francor.* Il y est dit que le saint abbé Brachio, qui avait été esclave du duc Sigivald (nom assurément germanique), était d'origine thuringienne, et c'est dans leur langue, *eorum lingua*, c'est-à-dire en Tudesque, que son nom signifiait *Ursi Catulus.* Partant de cette bévue, M. Holtzmann accuse O' Reilly d'avoir pris ce terme dans notre vieil historien pour en fabriquer un mot irlandais [3], et Mone de le gourmander derechef pour ce fait, *Celt. Forsch.*, p. 212, en maintenant le celticisme de Brachio!

Ces quatre mots écartés, nous en retranchons encore trois autres : *Alauda*, *Cateia* et *Epo*, qu'on n'a pu, veut-on bien avouer, retrouver dans les idiomes tudesques. Il en reste donc trente-trois, avec lesquels on prétend germaniser tout l'ancien Gaulois. Nous ne nous arrêterons point à toutes les arguties et aux assertions plus ou moins erronées de M. Holtzmann. Nous le laisserons dans les mains de MM. Brandes et Gluck [4], en pensant qu'opposer à sa petite phalange dix fois plus de mots qu'il n'en a pu réunir contre nous, c'est le meilleur moyen de le combattre. Car s'il jette chaque fois un cri de victoire pour les cinq qu'il proclame incontestablement germaniques, ne doit-il pas, en conscience, s'avouer vaincu par l'écrasante majorité de ceux dont il est impossible de nier l'étroite parenté avec les idiomes néo-celtiques? Le lecteur en jugera par le glossaire gaulois que je vais mettre sous ses yeux, long et rude travail dont Pontanus a eu le premier

[1] *Celtische Forschungen*, 1857, p. 218.
[2] *Gallische Sprache*, 1851, p. 179.
[3] Notez que *Brak*, ours, se trouve également dans le dict. erse de M'Alpin.
[4] Le premier déjà cité; le second a publié, mais avec de nombreuses omissions, un mémoire sur *Die bei J. Cæsar vorkommenden Keltischen Namen*, etc., 1857.

la judicieuse pensée, et qu'on aurait dû reprendre et compléter depuis longtemps, au lieu de se quereller pendant deux siècles dans les espaces imaginaires, comme l'ont fait, des deux côtés de la Manche et du Rhin, un trop grand nombre d'érudits.

XV. Ces querelles, si souvent réveillées par l'esprit de système, mais auxquelles se mêlèrent parfois les animosités nationales, étaient particulièrement entretenues, entre les celtomanes et les germanistes, par la parenté même des deux langues qui se disputaient les Gaulois, l'ancien Tudesque et le Celtique moderne. Aux similitudes originelles dont nous avons déjà parlé, se joignaient l'extrême variété des formes de la première; et dans la seconde, la multitude de ses synonymes jointe à l'étrange abondance de significations toutes diverses qu'on y voit si souvent attribuées au même mot. Embarrassantes richesses, qui, donnant tour à tour une apparence de raison aux systèmes les plus opposés, jetaient les meilleurs esprits dans une pénible incertitude, et contribuèrent, pour une part, au discrédit dans lequel finirent par tomber les étymologies celtiques. Ce luxe de variantes, de synonymes et de significations différentes s'expliquait cependant par deux faits très-simples : — d'un côté la perpétuation de cette multitude d'acceptions métaphoriques si familières aux peuples primitifs [1], et dont l'oubli de cette origine fait autant de tropes pétrifiés [2]; — d'autre part, l'état de dispersion et d'isolement où vécurent pendant tant de siècles toutes les tribus dont se composaient ces grandes nations

[1] L'Arabe entre autres laisse, sous ce point de vue, le Celtique bien loin derrière lui, avec ses cinq cents mots pour dire un lion, deux cents pour le serpent, mille pour l'épée, etc., etc.

[2] Ed. Davies, dans ses *Celtic Research*, 1804, p. 235, en donnait une autre raison. Suivant lui, les racines primitives du Celtique, toutes monosyllabiques ou même formées d'une simple voyelle ou diphthongue, n'avaient point un sens fixe et absolu. Ce n'étaient que des sons indicateurs d'idées ou de sensations générales au point de vue descriptif, et prenant au besoin des acceptions plus précises et fort variées, suivant l'objet auquel pouvait s'appliquer la vague signification attachée à cette racine. Ainsi, le radical irlandais *ur* présente l'idée première d'*une chose qui en recouvre une autre, ou s'étend*

barbares, chacune de ces peuplades conservant ou corrompant plus ou moins pour son usage particulier, modifiant quant au sens, altérant quant à la forme, suivant les circonstances et les lieux, tous les vocables qu'elles avaient emportés de leur patrie primitive. Les relations de commerce, de conquêtes et d'assujettissement amenèrent en outre, entre les tribus qui marchaient à la tête ou à l'arrière-garde de leur race et celle d'une autre langue dont elles étaient voisines, de nombreux échanges de mots. Puis, quand des circonstances extérieures où les progrès de leur tardive civilisation rapprochèrent tous ces membres épars et les reformèrent en corps de nations, de même que se réunissent dans le lit du Rhône ou du Rhin toutes les sources, les ruisseaux, les torrents des Alpes françaises ou allemandes, chaque tribu versa dans la langue commune son contingent particulier de termes, les uns tout à fait étrangers, les autres plus ou moins détournés de leur forme ou de leur acception primitives.

Ce sont là des faits philologiques qui appartiennent à l'histoire des premières migrations. Mais l'action réciproque qu'exercèrent l'un sur l'autre le Tudesque et le Celtique s'est prolongée et même fortement accrue, surtout de la part de ce dernier [1], dans un temps beaucoup moins éloigné de nous, et par de mutuelles et profondes immigrations sur leurs territoires respectifs. Soit par un retour offensif des races gauloises contre celles qui les poussaient incessamment vers l'ouest, soit que, protégées par la forêt Hercynienne, elles se soient maintenues dans le bassin du Danube, pendant que l'avant-garde teutonique s'avançait au nord de cette immense barrière jusqu'aux rives de l'Escaut, — nous voyons, au début de leur histoire, des Germains implantés dans la Gaule sep-

sur celle-ci, et elle s'est appliquée successivement aux objets qui, d'une manière ou d'une autre, rappelaient aux yeux la même idée : terre, eau, feu, verdure, bruyères, tombeau, etc. M. Renan signale le même phénomène dans l'Hébreu; *Hist. des lang. sémit.*, I, p. 131. Voy. encore les *Recherches* déjà citées de W. Edwards, p. 91.

[1] Voy. entre autres M. Meyer déjà cité dans Bunsen, Outlines, etc., I, p. 154, 153, 162 et al.

tentrionale et des Celtes occupant encore le sud de la Germanie. A peine ces derniers avaient-ils disparu, non pas tous exterminés comme on l'a dit trop souvent en pareil cas, mais absorbés par leurs voisins orientaux, que d'autres colonies gauloises vinrent, sous la protection des aigles romaines, repeupler entre les sources du Danube et le Mein les champs Décumates, où leur postérité fut sans nul doute un de ces éléments d'origines diverses dont se forma plus tard la nation alémanique. Le Tudesque et le Celtique, considérés dans leur ensemble, devinrent ainsi deux immenses mosaïques qui se touchaient sur beaucoup de points, et dont l'œil ne peut plus reconnaître avec une entière certitude, sur leur ancienne ligne de séparation, ce qui appartenait primitivement à l'une ou à l'autre; — mais qui ne restent pas moins, par leur structure différente et leurs caractères respectifs, deux monuments tout à fait distincts.

XVI. Les formes grammaticales et les lois propres à chaque langue les séparent, en effet, les unes des autres plus complétement que le fond de leurs vocabulaires; et si nous n'étions privé de tout renseignement sur la grammaire de l'ancien Gaulois, fait sur lequel nous reviendrons, nous ne renfermerions pas dans un simple Glossaire toute l'étude de la question qui nous occupe en ce moment. Mais nous pouvons toujours dire : 1° Que le Celtique moderne se distingue profondément du Tudesque[1] par ses permutations de consonnes

[1] Voy. Pictet déjà cité, p. 170; Latham, *English language*, t. I, p. 326, 4e édit., etc. Il y aurait encore, suivant Chalmers, *Caledonia*, t. I, p. 491, une autre différence caractéristique entre le Gaëlique et les idiomes germaniques, dans la manière de placer l'adjectif et le substantif dépendant d'un autre substantif, le premier disant : *Baile-beag*, ville petite (et déclinaison à part), *Mac-Fergus*, fils-Fergus, où l'Anglais dit : *Little-town*, petite ville, et *Fergusson*, Fergus-fils. Ainsi *Strath-Clyde*, ou vallée de la Clyde, était devenu en Anglo-Saxon *Clydesdale* ou *Clyde-vallée*. Mais ces deux règles gaëliques étaient et sont encore sujettes à de nombreuses exceptions; les irlandistes eux-mêmes n'y pensent guère dans leurs étymologies. Voy. dans Betham, *G. and Cym.*, p. 196 et suiv., les noms de *Boadicea*, *Cadwallader*, *Caledonii*, etc. L'Erse dit encore *Muir-robainn*, mer-vol, pour la piraterie; — l'Irlandais, *Garbh-lus*, rude plante, pour le grateron, et *Dobhar-chu*, eau-chien, pour une loutre, comme l'Armoricain, *Dour-gi*; — le Gallois, *Kref-*

initiales, par la manière dont ses pronoms personnels se combinent avec certaines prépositions, et par la présence de suffixes pronominaux ou indicatifs des personnes dans la conjugaison de ses verbes. — 2° Que l'influence de cette langue sur le français, démontrée par W. Edwards, établit péremptoirement son ancienne présence sur le sol des Gaules; car c'est à elle que nous devons, entre les idiomes de l'Europe occidentale, des sons et des procédés qui nous sont particuliers, comme le J et l'U qui nous viennent du Kymrique; l'E muet, l'E très-ouvert et le T euphonique que nous a légués le Gaëlique, etc. Il est possible toutefois que ce dernier nous vienne du Latin. Notre L mouillée que je n'ai rencontrée nulle part dans les langues germaniques, et que nous possédons en commun avec l'Espagne qui fut en si grande partie celtibérienne, est encore un son très-probablement kymrique [1]. A ces éléments intimes de notre Français se joignent un assez grand nombre de mots d'origine celtique dont il a hérité, comme le prouvent les listes qu'en ont données, en France et en Allemagne, MM. Ampère [2], de Courson [3], de Chevallet [4] et Brandes déjà cité. Travaux certainement démonstratifs dans leur ensemble, mais que je me contente de signaler aux lecteurs; la discussion de tant de mots, — il y en a plus de trois cent soixante, — sortant des limites rationnelles de cet ouvrage, et ne voulant pas, pour mon compte, m'exposer à tant de hasards étymologiques [5].

XVII. Cette influence du Gaulois sur notre langue, que nous remarquerons encore à la fin de cette première partie, nous

dour, forte-eau, pour l'eau forte; *Mor-bryf*, mer-animal, pour un animal marin, etc., etc. Voy., du reste, O'Donovan, *Irish. Gramm.*, p. 337, et pour le Kymrique, M. de La Villemarqué, *Essai*, etc., p. xxvij. Remarquons, toutefois, que l'ancienne langue disait Durobriva, Durovernum en Bretagne, et Brivodurum, Vernodubrum dans les Gaules.

[1] Voy. *Recherches sur les lang. celt.*, p. 15, 80, 88, etc.

[2] *Hist. littér. de France*, t. I, p. 34 et suiv.

[3] *Hist. des peuples bretons*, t. I, 1846.

[4] *Orig. et format. de la lang. française*, I, 1853.

[5] Un pareil travail, pour être complet, devrait d'ailleurs fouiller tous les patois de France, comme avait commencé de le faire M. de Courson; œuvre immense, et qui ferait, à elle seule, un ouvrage considérable.

ramène à un dernier argument, ou pour mieux dire, à une supposition que nous avons vue hasardée par M. Holtzmann, c'est qu'il aurait été, dès le règne de Caligula, c'est-à-dire à la seconde ou troisième génération depuis l'organisation de la Gaule par Auguste, étouffé par la langue et la civilisation romaines. Observons d'abord que le professeur allemand nous prend là de vieilles idées de Barbazan[1], notre *celtophobe,* du XVIII[e] siècle. En second lieu, quelque adroite ou quelque tyrannique qu'ait pu être la politique qu'on nous dit avoir été suivie généralement par le peuple-roi dans les pays conquis[2], nous avons observé qu'un changement aussi rapide était impossible, et nous savons d'ailleurs que cette politique n'a pu triompher qu'à la longue, — et non sans exceptions, — de l'obstination routinière ou patriotique des vaincus[3]. Or, c'est ce qu'attestent formellement, pour la Gaule du III[e] siècle, Ulpien et Lampride dans deux passages trop connus pour s'y arrêter[4] et qui garantissent pour le siècle précédent le sens de ce témoignage d'A. Gelle : *Quasi nescio quid tusce aut gallice dixisset, universi riserunt,* XI, 7. Si nous passons au IV[e] siècle, Marcellus de Bordeaux aurait-il donné dans ses formules médicales les noms gaulois de quelques-unes des plantes dont il prescrivait l'usage, s'il n'avait jugé la chose nécessaire pour une partie de ses lecteurs? Précaution que prit aussi le médecin Apulée, et que jugèrent encore à propos d'imiter les copistes de Dioscorides. Ces formules mêmes, Marcellus ne dit-il pas qu'il en tenait un certain nombre, *remedia fortuita atque simplicia, ab agrestibus et plebeis ?* (De medicam. epist. dedic.) Au V[e] siècle, à la même époque où le poëte chrétien Prudence nous montre en quelque sorte les chants des bardes

[1] Voir ses deux Dissert. sur l'orig. de la langue française et sur la langue des Celtes, t. I et II de ses *Fabliaux,* Ed. Méon.

[2] Voy. S. Aug. *de Civ. D.*, XIX, 7; Val. Max., II, 2; Ulpien. *Dig.*, XLII, t. I; Dion Cass., LX, 17, etc.

[3] Voy. Varr. L. L., V, 55, pour l'Étrusque; Ulp. *Dig.* XXXII, t. I, 11, pour le Punique qui existait encore du temps de saint Augustin, etc.

[4] Ulp. *Digest.* ibid. Fideicommissa quocumque Sermone relinqui possunt, non solum latina vel græca, sed etiam punica vel gallicana. — Lamp. Alex. Sev., 59.

encore en lutte avec le christianisme[1]. Saint Jérôme comparait l'idiome des Galates d'Asie à celui des Trévires : *Galatas..... propriam linguam eamdemque pene habere quam Treviros, nec referre si aliqua exinde corruperint.* (Ad Galat. II, præf.) Témoignage péremptoire, et que n'affaiblira pas la subtilité avec laquelle on a demandé si ce Père avait parlé d'après son propre jugement, ou sur la foi de quelque auteur plus ancien. C'est bien au temps même où il écrivait que se rapportent ce verbe *habere*, et le peu d'importance des altérations que le Galate avait subies jusqu'alors. Nous sommes d'ailleurs certain, par un passage de saint Épiphanes, qu'on le parlait encore à cette époque[2], ce qu'on devrait en conséquence, s'il en était besoin, conclure aussi de l'idiome auquel l'assimile saint Jérôme. Or, le pays de Trèves n'était point un obscur canton resté au fond des bois ou des marais, étranger à la civilisation romaine; son chef-lieu était devenu l'une des capitales des Gaules et la résidence de plusieurs empereurs. Ce fait est donc l'un des plus forts arguments que l'on puisse invoquer en faveur de l'existence de la langue gauloise, jusqu'à la chute de l'Empire et l'établissement des barbares dans les contrées où la France devait lui succéder. Et l'agonie du vieux Celtique se prolongea même longtemps encore sous ces nouveaux maîtres; car à la fin du VI[e] siècle, Grégoire de Tours et Fortunat[3] nous en citent plusieurs mots comme appartenant à une langue qu'on n'avait point cessé de parler : *Avis quam Alaudam vocamus*, Alauda, déjà signalé comme gaulois, à trois siècles l'un de l'autre, par Pline et par Marcellus de Bordeaux; — *Delubrum*

[1] *Percurre*, dit-il en parlant de Moise,

Scrinia primi
Scriptoris, quem non bardus pater aut avus augur
. . . .
Rem docuere Dei.

Ces vers ont leur explication dans les textes que nous avons déjà cités au sujet du bardisme breton.

[2] Et, même au VI[e] siècle, voy. au Gloss. le mot *Taskos*, répété par Timothée de C. P., et ceux qu'a conservés Lydus.

[3] M. Burguy s'est trompé en s'appuyant sur eux. *Gram. de la Lang. d'Oïl*, I, p. 12.

illud quod gallica lingua Vasso vocant; — Vernemetis quod quasi fanum ingens gallica lingua refert[1]. Quelques passages des hagiographes nous la font regarder comme vivant toujours dans une province ou dans l'autre, pendant les deux siècles suivants, et nous verrons Isidore de Séville et Bède nous en renvoyer encore, à des dates plus précises, les échos de l'autre côté de la Manche et des Pyrénées.

XVIII. Le lecteur aura sans doute remarqué dans cette rapide énumération, qu'elle ne comprend point des textes souvent cités, mais à tort, en faveur de mon opinion, ni d'autres dont le véritable sens a été ou pourrait être réellement mis en doute. Ainsi, j'ai laissé de côté, dans le IIe siècle, les termes celtiques employés dans la *Tactique* d'Arrien, 44; et les plaintes du Grec S. Irénée sur l'idiome barbare au milieu duquel il vivait à Lyon (*Adv. Hæres. præf. et S. Epiph. Hæres.*, XXXI, 10). Au Ve siècle pareillement ces *gallica verba*, *barbarici soni*, avec lesquels les muletiers gaulois, nous dit Claudien, *Epigr.* Ire, savaient se faire comprendre de leurs mules. J'ai repoussé le *sermonis celtici squamam* de Sid. Apollinaire (*Epist.* III, 3), qui ne se rapporte probablement, comme la chose est évidente pour l'*incultum transalpini sermonis horrorem* de Pacatus (*Paneg. ad. Theod.* 1), qu'au mauvais latin de leurs contrées natales, l'Auvergne et l'Aquitaine. Je ne me suis point prévalu de ce grand nombre de mots gaulois continuellement cités par les écrivains des quatre premiers siècles, ni de ces *vulgo dicunt* dont on s'est emparé quelquefois, pour le *Buricus* de saint Jérôme, par exemple, avec trop de précipitation [2]. J'ai même renoncé au fameux passage de Sulp. Sévère : *Celtice aut, si mavis, gallice loquere, dum modo jam Martinum loquaris*, dont M. Am. Thierry et quelques savants ont abusé, pensé-je, quand ils en ont voulu tirer une preuve de l'existence, au Ve siècle, de deux grands dialectes dans l'ancien Gaulois. Ce n'est pas en ce moment

[1] Voy. ces mots au Gloss. Le nom de Vasso était sans doute resté aux ruines du temple dont parle Grég., ou peut-être avait-il été rebâti.

[2] Entre autres M. Brandes, p. 279. Voy. le Gloss., n. 154.

le fait que je conteste, mais l'argument; car dans cette phrase : Parle-nous celtique, ou si tu l'aimes mieux, gaulois, — adressée à l'un des interlocuteurs du premier dialogue sur la vie de saint Martin, par. 26; il n'y a probablement qu'une allusion à la synonymie celto-latine, posée en principe par César, entre les deux noms de *Celte* et de *Galli.* C'est une façon de parler familière que j'ai moi-même entendue quelquefois : Parlez-moi anglais ou si vous aimez mieux *english;* — Un brave Helvétien, ou si vous voulez, un Suisse; — de même que dans l'est de la France, le terme allemand *Jude*, juif, est souvent réuni au mot français dans les reproches ou les injures populaires : vieux juif, vieux Jude, qu'on adresse à des avares ou à des Israélites. Mais ce n'est pas là le point le plus important. M. Brandes nie que ces deux adverbes, *Celtice* et *Gallice,* doivent s'entendre du Gaulois. Il y a plus de cent ans que Duclos [1] appliquait le dernier à la *rustica romana* (ce qui aurait dû éveiller la défiance de M. Thierry sur la solidité de son argument), et le savant professeur de Leipzig rapporte l'un et l'autre terme au latin des Gaules, plus corrompu dans le nord, *gallice,* et moins altéré dans le midi, *celtice.* Il observe avec raison qu'il s'agit en définitive d'un livre écrit en latin, et d'une conversation supposée dans cette même langue entre d'élégants Aquitains et un homme qui, se donnant pour un Gaulois grossier, *hominem gallum, gurdonicum,* demande la permission de parler comme son maître saint Martin, en dédaignant tous les ornements du langage. Soit, pour ce qui concerne l'opposition de *gallice* avec *inter Aquitanos;* mais que *celtice* désigne le latin plus correct de ces derniers qui ne furent jamais Celtes dans l'acception latine de ce nom, c'est une étrangeté que M. Brandes ne m'a pas fait comprendre.

XIX. Un témoignage plus positif, mais d'une date trop peu ancienne pour avoir par lui-même une grande autorité dans la question qui nous occupe, est celui de Josselin, auteur d'une vie de saint Patrice, écrite après l'an 1180. L'apôtre de

[1] *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XXIII, in-12, p. 535.

l'Irlande parlait avec facilité, dit-il, quatre langues, *britannica videlicet, hibernica, gallica, latina,* par. 18. Bolland. 17 mars. Ce biographe qui n'avait probablement aucune idée de la *rustica romana* du vᵉ siècle, n'a pu désigner ici que l'ancien Gaulois, un idiome toutefois fort rapproché de celui avec lequel, à cette même époque, saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, appelés pour combattre le pélasgianisme, prêchèrent la foi catholique aux populations de la Bretagne insulaire. Car ce ne fut pas seulement dans les villes où pouvait dominer le Latin, mais par les champs et dans les carrefours où le peuple des campagnes se pressait pour les écouter [1]. Or, nous savons, par la vie de saint Magloire [2] et par les actes d'un concile de Landaf, de l'an 560, que le langage de la Bretagne était le même que celui de l'Armorique, et certes il y a peu d'apparence que les grands personnages de la Gaule centrale, parmi lesquels il faut ranger ces deux évêques, prissent alors la peine d'apprendre le Breton insulaire, si celui-ci eût beaucoup différé de notre Gaulois. Il en était donc pour le moins fort rapproché, comme je l'ai dit, et c'est une preuve de plus contre la thèse de M. Holtzmann.

XX. Nous avons suivi d'une manière certaine l'existence de cette dernière langue jusqu'à la fin du vɪᵉ siècle, et nous en avons retrouvé des traces encore vivantes dans le vɪɪᵉ et le vɪɪɪᵉ. Le plus ancien document, si je ne me trompe, qui fasse présumer son extinction définitive dans notre France, excepté en Armorique, c'est un canon du concile de Tours de l'an 813, prescrivant à chaque évêque de faire traduire, pour les mettre à la portée du peuple, ses homélies en langue romaine rustique

[1] « Populus innumerabilis, immensa multitudo, » disent leurs biographes. — « Divinus sermo non solum in ecclesiis, verum etiam per trivia, per rura, per devia diffundebatur ut passim et fide catholici firmarentur. » (*Vie de saint Germ. d'Aux.*, par Constance, à la fin du vᵉ siècle, ɪ, 47. Bolland., 31 juillet.) — « Per eos verbi divina semina, verum etiam per rura, per trivia spargebantur et compita. » (*Vie de saint Loup de Troyes,* 18. Boll., 29 juillet.) — Conf. Beda, *Hist. Angl.*, ɪ, 17. Nenn., *Hist. Brit.*, 31, etc.

[2] Ce saint de la Bretagne insulaire : « Ad prædicandum populo ejusdem linguæ in occidente consistenti mare transfretavit, properans finibus territorii Dolensis. » (*Act. SS. Bened.*, t. ɪ, par. 3.) Conf. le troisième Synode de Landaf, en 560, Concil. de Hardouin, t. ɪɪɪ, col. 345.

ou en langue tudesque[1]. Il n'est pas question du Gaulois. Aussi, pensai-je que La Ravallière s'est complétement mépris[2] en croyant que cet idiome était celui dans lequel l'évêque de Verdun, Aimon, fit sa harangue au concile de Mouzon, en 995. Contrairement à l'usage reçu dans ces assemblées, il parla *gallice*[3], c'est-à-dire en français, suivant toute probabilité, par rapport à cette époque. Il y a cependant une observation à faire sur ce silence du concile de Tours à l'égard du Gaulois, c'est qu'il ne parle pas davantage de l'Armoricain, qui était et est encore, quoiqu'il ait perdu beaucoup de terrain, l'idiome d'une partie considérable de la province ecclésiastique où se trouvait cette assemblée.

XXI. Je crois donc, pour résumer ma discussion avec M. Holtzmann, que les témoignages de César, de Tacite et de Suétone contre la prétendue identité du Gaulois de la langue germanique, sont tout à fait décisifs, et qu'il n'y a rien à changer au texte du premier, ni aux divers passages où la ressemblance des Bretons avec les Gaulois, sous le double rapport du langage et de la religion, nous est attestée par le conquérant des Gaules et l'historien d'Agricola. Cette ressemblance, qui s'étendait encore aux maisons, Cés., V, 12; aux mœurs en général et aux chiens de combat, Strab., IV, p. 166, Did.; aux armes, Mela, III, 6; aux chars de guerre (voyez au Gloss. les mots *Covinus* et *Esseda*); aux procédés agricoles, Plin., XVII, 6; à certains ornements, *id.*, XXXIII, 6, etc.; Tacite l'attribue au caractère même des deux peuples, et, tout bien considéré, il conclut que la Bretagne devait avoir été peuplée par ses voisins du continent. On ne peut, dans tous les cas, contester à César que les Belges n'aient occupé les parties maritimes, c'est-à-dire une grande partie de l'île, V, 12, et qu'un roi des Suessones (Soissons) y ait régné, II, 4. Ces autorités romaines nous suffisent et nous dispensent d'invoquer les assertions vagues ou contradictoires des écrivains grecs, auxquels

[1] Canon 17, Concil. *id.*, t. IV, col. 1025.
[2] *Hist. de l'Acad. des inscr*, t. XI, in-12, p. 430.
[3] « Facto itaque silentio, cum residentibus qui aderant, Aymo episcopus surrexit, et gallice concionatus est. » (Concil. *id.*, t. VI, 1er part., col. 734.)

M. Holtzmann prête même parfois des choses qu'ils n'ont point dites. Strabon, par exemple, liv. II, p. 75 (de 1620, Did. 62), ne reproche point à Hipparque d'avoir rattaché les Bretons aux Celtes, mais d'avoir étendu trop au nord le pays de ces derniers. Au surplus, les auteurs classiques nous feraient défaut, ainsi que les vies de saint Loup et de saint Germain d'Auxerre, que notre troisième principe serait encore victorieusement démontré par la seule confrontation des noms géographiques de la Bretagne avec ceux de la Gaule. M. Brandes en a réuni près de cent cinquante, dont les quatre cinquièmes[1] au moins sont identiques ou presque pareils aux nôtres. Plusieurs s'enfoncent jusque dans le nord de l'île, tels que Aballaba, Alauna, Brigantes, Cantæ, Damnii, Uxella, Varis, etc.

Quant aux Germains, je n'ai jamais pu comprendre qu'avec un César ou un Tacite sous les yeux, on pût leur assimiler les Gaulois : 1° Quand le premier constate expressément la différence des deux nations, *quo differant eæ nationes inter sese*, VI, 11; et qu'au par. 21 il nous signale les faits principaux qui la constituaient. Voyez encore au 24 ce qu'il dit des Volcæ-Tectosages de la Germanie. C'est la même pensée d'un bout à l'autre des *Commentaires*, du livre Ier, 31 et 39, au IV, 3, sur l'origine et les mœurs adoucies des Ubiens, et jusqu'au VIII, 25, où sont caractérisées, d'une façon toute contraire, celles des Trévires. C'était évidemment aussi l'opinion de Tite-Live, quand il qualifiait de *semi-Germani*, XXI, 38, les montagnards des Alpes Pennines[2], après nous avoir montré, *id.*, 32, ceux du versant des Gaules, presque semblables de mœurs et de langage avec les autres Gaulois; 2° et lorsque l'illustre ethnographe de la Germanie pose en principe, dès le début de son livre, par. 2 et 4 : *Ipsos Germanos indigenas crediderim, mi-*

[1] Voy. p. 58 et suiv. Conf. Prichard, *Phys. hist. of Mank.*, t. III. Je dis les quatre cinquièmes pour écarter un certain nombre de similitudes qui peuvent sembler douteuses ou forcées. Quelques noms aussi me paraissent peu certains, ou sont tirés de Richard de Cirencester.

[2] Ce qui explique tout naturellement ce nom d'Arioviste donné à un chef *alpin* ou *insubre* par Florus, II, 4, et dont les germanistes veulent aussi se faire un argument.

nimique aliarum gentium adventibus et hospitiis mixtos, etc., puis : *Ipse eorum opinionibus accedo, qui Germaniæ populos... propriam et sinceram et tantum sui similem gentem exstitisse arbitrantur.* Ce principe, il l'applique aux Gothini dont nous avons parlé et aux Gaulois des champs Decumates, par. 29, et nous le retrouvons encore dans les souvenirs nationaux des Ubiens et dans l'orgueil tout germanique des Nerviens et des Trévires, par. 28. Après des textes aussi positifs [1], et celui de Suétone déjà cité, nous n'avons nul besoin d'en glaner d'autres moins explicites dans Pline, Sénèque, ou tout autre écrivain ; ni de nous arrêter aux confusions et aux erreurs de noms qu'on rencontre dans Dion Cassius et d'autres écrivains grecs dont l'autorité ne peut jamais, sauf de rares exceptions, valoir, relativement aux Gaules et à la Germanie, le témoignage direct des Romains. Nous serons d'ailleurs ramenés à cette question quand nous nous occuperons particulièrement des Celtes. Le passage même de Plutarque relatif à l'idiome gaulois que parla Sertorius dans le camp des Cimbres, appartient au chapitre qui les concerne.

XXII. En passant de M. Holtzmann à M. Moke, nous serons d'abord frappés des conséquences opposées qui sortent d'une même thèse et nous verrons dans ces résultats contradictoires une nouvelle preuve de l'inanité de ces systèmes qu'on s'efforce, avec tant de science et de travail perdus, de substituer à la simple vérité. Cette thèse, l'identité des Gaulois et des Germains, M. Holtzmann l'a soutenue en germanisant, d'une part, la langue gauloise, et en niant, de l'autre, le celticisme des Bretons et des Irlandais, qui ne devaient jamais avoir quoi que ce soit de commun avec la grande famille celto-germanique. Nous avons vu qu'il leur enlevait le druidisme pour le transférer aux Germains. M. Moke, au contraire, regarde les Gallois (il est moins explicite sur les Irlandais) comme les restes d'une race antérieure qui occupait les Gaules et les Iles-Britanniques avant l'arrivée des Celtes, et qui, vaincue et asservie par eux, absorba dans sa nom-

[1] Voy. dans M. Brandes la réfutation de toutes les chicanes de M. H.

breuse population ses conquérants et leur idiome, de manière à les détacher sans retour de la famille germanique. C'est de ce peuple dont le nom même est perdu qu'ils auraient reçu le druidisme. Placé à ce point de vue nouveau, auquel nous reviendrons plusieurs fois dans la suite de cet ouvrage, M. Moke n'avait presque plus à s'inquiéter du vocabulaire gaulois; aussi ne s'occupe-t-il que fort peu de la question philologique. Il se borne à tirer du Tudesque les étymologies de quelques noms propres, et à relever dans les noms géographiques un petit nombre d'éléments qu'il déclare germaniques, et pose en conséquence comme les débris et les preuves de l'idiome primitif des Celtes. Ces éléments, onze en tout[1], se retrouvent tous aussi bien ou mieux dans le Celtique, et le savant belge a oublié, de même que M. Holtzmann, que les langues européennes doivent à leur communauté d'origine une foule de racines communes. Le même point de vue a également dispensé M. Moke de citer et de discuter la plupart des textes que nous avons examinés jusqu'ici. Je n'ai donc, pour le moment, rien à ajouter pour mon argumentation précédente, si ce n'est quelques observations que voici :

M. Moke conclut, p. 32, de deux ou trois mots seulement, que les langues celtiques sont dans l'impuissance de fournir une explication probable des dénominations gauloises, sauf celles dont l'époque est plus récente. J'espère lui prouver tout à l'heure, et à peu près mot par mot, le contraire. En attendant, ceux qu'il cite à l'appui de cette imprudente assertion, ne sont même pas du tout convaincants. D'abord le cornique *lug*, tour (à propos de Lugdunum), n'est pas comme notre adversaire le prétend, p. 39, un terme isolé dans les langues celtiques et ne se rapportant à aucun autre. L'Irlandais possède *log*, cachot, déviation de sens absolument semblable à celle de l'Angl. *dungeon ;* et l'Erse nous donne *luch*, jointure, qui se rapproche beaucoup du sens de clôture, d'enceinte,

[1] Ces onze éléments sont : Briga, Sego, ebor, lanum, durum, novio, medio, acum, lugo, dunum et magus.

qu'offrirait le tudesque *lugo*. L'Irl. a conservé de plus le terme métaphorique *lugha*, serment. Ensuite le nom de Vérone, qui, avec Bergame, a résisté, suivant M. Moke, p. 43, à toutes les étymologies celtiques, pourrait bien recevoir une meilleure explication que le *fero*, laiche, de Zeuss, qui n'est réellement pas très-satisfaisant[1]. Ce mot peut rentrer dans trois familles de noms gaulois; celle de plusieurs divinités, Epona, Sirona, Damona, Nemetona, etc.: et celle de rivières ou de fontaines telles que Axona, Matrona, Divona, etc. On a donc avec l'initiale *ver* que nous verrons avoir signifié grand, les deux sens fort raisonnables de grande déesse ou grande rivière (voy. le Gloss.) que je donne seulement comme possibles, — par rapport, soit à l'Adige, soit au culte particulier de quelque divinité, — et non comme préférables au *veer* passage, qu'indique M. Moke. Je serai plus hardi, pour la troisième famille, celle des rivières ou des villes de Vernodubrum, Veronius, Verunum, Verno-sole, etc., qu'on peut rattacher fort naturellement au kymriq. *Gwern*, aulne, marais, inondation, — en Armor., aulne, lieu planté d'aulnes. — Irl. et Erse, *fearn*[2], aulne, lequel veut dire aussi, dans la première, bon et bouclier. *Fearann*, dans l'une et l'autre, signifie terre, pays, et *bearn*, fente, brèche, ce qui pourrait convenir à la position de Vérone, à l'entrée des gorges du Haut-Adige. Pour Bergame, j'avoue que le tudesq. *berg*, montagne, s'adapte parfaitement à son nom et à sa situation; mais cette initiale se retrouvant dans les noms gaulois de Bergintrum, Bergusium, des Bercorates, etc., le berg allemand pourrait bien être, relativement à cette cité cisalpine, un indice trompeur. C'est une chose fréquente que le déplacement de la voyelle avant ou après l'*r* quand cette lettre suit une labiale. Le Bregetio ou Bregitio d'Am. Marcellin, xxx, 5, devient *Bergentio* dans l'Epît. d'Aur. Victor, in Valent, et le nom presque semblable

[1] Ainsi que le composé suspect et d'une application si vague, *Fear-fhon*, terre partagée par tête d'homme, adopté par M. Am. Thierry.

[2] Que le lecteur ne s'arrête pas à cette diphthongue qui se prononce à peu près *eu*, ni au G initial kymrique qui précède, et qui disparait dans plusieurs positions.

de Brigantion ou Brigantia dans nos Alpes est écrit *Virgantia* par le même Marcellin, xv, 10. C'est ainsi que d'Anville a fait du Pergantion d'Etienne de Byzance, le *Bréganson* des côtes du Var. Il est donc fort possible que Bergomum remonte à la même racine que les noms précédents, au *Brig*, *Brug* ou *Braigh*, sommet, montagne, des langues celtiques. Dans tous les cas, l'irl. *Bearg*, guerrier, ou *Bairche*, brave, auraient, quoi qu'en dise M. Moke, quelque chance de possibilité, les Gaulois, fondateurs de Bergame, suivant Justin, xx, 5, ayant fort bien pu se parer d'un tel surnom. Mais que devient l'argument de notre adversaire, — et en même temps ma réponse, — si l'on adopte la tradition du vieux Caton qui faisait de cette ville une cité orobienne, c'est-à-dire grecque, suivant Corn. Alexandre? Voy. Pline, III, 21.

XXIII. Enfin dans le petit nombre de textes anciens que cite M. Moke, j'en remarque précisément deux d'une authenticité plus que douteuse : — l'un dont il combat les conséquences, p. 13, sans connaître, à ce qu'il paraît, la savante et spirituelle critique de M. V. Leclerc; il s'agit du bouclier cimbrique dont il est question dans le faux *Diarium* de Pighius[1], — l'autre, sur lequel M. Moke s'appuie, p. 13 et 124, comme s'il lui offrait un argument d'une valeur non contestée; c'est cette mention des Germani dans les Fastes Capitolins, l'an 222 avant J. C.

XXIV. Ayant donc repoussé dans leur ensemble les attaques philologiques des deux professeurs de Heidelberg et de Gand, et donné les preuves extérieures, si je puis m'exprimer ainsi, 1° de la ressemblance de la religion et de la langue gauloise avec celles des anciens Bretons; — de la dissemblance de cette même langue avec la germanique, — je passe aux preuves intérieures, c'est-à-dire à la confrontation avec le Celtique moderne de tous les mots gaulois que nous ont transmis les anciens. Des mots seulement, puisque j'ai déjà fait entendre au lecteur que nous avons perdu toute connaissance des formes et de la constitution grammaticales de l'an-

[1] *Des Journaux chez les Romains*, p. 273 et suiv.

cien idiome, et qu'ainsi nous a échappé sans retour ce qui lui donnait son caractère propre et la vie. Sauf quelques remarques isolées, peu importantes d'ailleurs, les habiles et patientes recherches de Zeuss n'ont pu remonter plus haut que ces gloses de l'époque carlovingienne dont il a su tirer un si grand parti. Un autre celtiste déjà cité, M. de La Villemarqué, a cru, p. XI et XII, reconnaître dans les débris qui nous sont restés du Gaulois quatre faits grammaticaux : 1° l'existence de l'article armoricain *ar*, et de l'art. irlandais *ann*; — 2° du plur. armor. *o* ou *io*, en Gallois *au*; — 3° d'un génit. sing. en *os*; — 4° le système de permutation des initiales, caractère si distinctif du Celtique moderne. Les preuves à l'appui de ces quatre faits sont absolument insuffisantes. Les deux articles et le pl. en *o* ne sont fondés que sur les conjectures étymologiques de M. de La Villem. lui-même; la terminaison en *os* est regardée comme un nominatif imité du grec[1] par les numismates, et elle ne peut être que cela dans presque toutes les inscriptions que nous aurons à examiner, et où elle appartient à des noms propres[2]. Enfin rien n'est encore prouvé pour les permutations d'initiales de l'ancienne langue. C'est une question qui a paru à M. Pictet si intéressante et si douteuse, qu'il l'avait réservée[3] pour un examen plus approfondi. Les composés gaulois Calliomarcus, voy. Gloss. n° 57; Myrmillo, n° 199, etc., nous sont parvenus sans changement dans l'initiale de leur second élément. M. de La Villem. convient lui-même, p. XXIV[4], que les manuscrits bretons donnent les mots sous leurs formes radicales sans égard aux permu-

[1] L'habile épigraphiste, M. Léon Renier, pense que cet *os* représente plutôt la finale latine *us* qu'on prononçait *ous*; les deux opinions peuvent très-bien se concilier, mais les accusatifs en *on* que nous rencontrerons, militent pour l'origine grecque.

[2] Ce qui n'exclut pas les adjectifs ethniques que M. Lenormant pense avoir reconnus dans les formes *Lixovios*, *Turonos*, *Santonos*, etc., des méd. gauloises.

[3] *De l'Affinité*, etc., p. 170. Je n'ai pu découvrir s'il s'en est effectivement occupé depuis, il n'en dit rien dans la partie qui lui appartient du Mémoire de J. Grimm sur les formules marcelliques, quoiqu'il parle, p. 67, de quelques formes grammaticales que la langue gauloise, d'après leur explication de ces textes, aurait encore possédées à la fin du IVe siècle.

[4] Voy. aussi sa note des anciens manuscrits bretons, p. 17 et 34.

tations orales. O'Donovan, p. 64, fait une remarque analogue pour l'Irlandais. L'historien estimé de la littérature galloise, Stéphens, dit nettement, p. 452, que ces mutations étaient autrefois beaucoup moins nombreuses, et c'est en effet ce qu'on peut conclure d'un grand nombre de citations kymriques et irlandaises, que Zeuss a ressemblées dans le deuxième chapitre de sa grammaire. Ces réflexions faites, je répondrai directement à M. de La Villem. que les exemples sur lesquels il s'appuie, ne sont encore que des conjectures de sa part. Il y en a même d'assez incertains tels que le nom de Carvilius que César semble avoir confondu avec celui d'une ancienne famille romaine. *Ar-borychoi*, pour Ar-morici, n'est pas une leçon fort certaine de Procope, et les écrivains romains n'ayant employé que la dernière forme, cet exemple tournerait plutôt contre la thèse que nous combattons; *ar-gel* n'est encore pour nous qu'un mot cimmérien; que nous pourrons expliquer autrement et mieux par le Gallois; quant à *tri-fenn*, je n'ai pu le retrouver ni aux endroits indiqués par M. de La Villem. ni ailleurs. *Alpes Graiæ* pour *alp-kraigau*, reste donc le seul exemple qui nous montrerait une permutation du *k* en *g*. Ce n'est pas assez pour décider une pareille question.

XXV. Pour nous, ce travail ne nous a fait connaître que des datifs en *u* et peut-être en *i*; des accusatifs en *on*[1], un prétérit en *u*, et l'ordre analytique dans lequel se construisait, épigraphiquement du moins, la phrase gauloise; voyez les numéros 234 à 245. J'ajouterai seulement, en attendant les conclusions de notre Glossaire, que ces cas de l'ancienne langue la rapprocheraient plutôt du Gaëlique que des idiomes kymriques, qui, sauf quelques pronoms personnels, en sont entièrement dépourvus aujourd'hui. Peut-être découvrirons-nous plus tard d'autres traces de leur existence. Quant aux phrases que des écrivains grecs ou latins auraient citées comme appartenant à notre Gaulois, cette assertion de M. Ch. Meyer[2]

[1] Je n'ai vu nulle part ce grand nombre de pluriels belges en *s*, d'où serait venu, dit Burguy, le rôle dominant de cette lettre dans les pluriels français, *Gramm.*, I, p. 65.

[2] Bunsen, *Outlines*, etc., t. I, p. 146.

ne peut être qu'une distraction, car je n'en ai pas rencontré une seule (à moins qu'on ne veuille compter pour telle les deux mots : *Cæcos, Cæsar*), et je n'ai vu nulle autre part qu'il en ait jamais été question.

GLOSSAIRE GAULOIS.

I. Ce Glossaire n'a été entrepris qu'au point de vue historique. L'auteur n'a voulu faire ni un traité de philologie proprement dite, ni un recueil d'étymologies. Il s'est uniquement proposé de réunir d'abord, d'une manière plus complète et plus exacte qu'on ne l'a fait avant lui, tous les mots gaulois que nous ont transmis les anciens ; puis de chercher dans les idiomes celtiques encore existants les termes qu'on pouvait, en remontant toujours aussi haut que la chose était possible, rapprocher des précédents pour le sens et la forme à la fois. Le lecteur n'a donc point à craindre, dans cette nouvelle confrontation du Gaulois et du Celtique moderne, les ridicules aberrations des celtomanes, qui décomposent minutieusement un mot, pour attacher à la moindre de ses lettres, ne fût-elle qu'une désinence grecque ou latine, une signification plus ou moins arbitraire. Mais aussi que les véritables philologues veuillent bien comprendre à leur tour que j'ai regardé comme une autre exagération, de transporter sur un terrain aussi peu solide que celui des vocables gaulois, leur savant système des permutations de lettres et des affinités qui les régissent dans les révolutions de chaque idiome, ou dans les emprunts qu'ils se font entre eux. Où l'usage qu'ils en ont fait a-t-il conduit, dans des conditions diamétralement opposées, MM. Holtzmann et Léo ? Les mots gaulois dont nous possédons la signification ne nous sont parvenus que par l'inter-

médiaire des Grecs et des Romains, c'est-à-dire de deux peuples qui avaient horreur de ces noms barbares [1] (que leurs lettres d'ailleurs ne pouvaient pas toujours représenter), et qui les modifiaient, comme nous en avons la preuve par les noms égyptiens et orientaux, au gré de leurs délicatesses euphoniques. L'observation en a été faite depuis longtemps [2], et l'on peut juger, soit par ces noms, soit par les variantes nombreuses ou les violentes assimilations de quelques-uns des termes qui nous occuperont, tels que *Materis, Cimenicé, Ouertragoi, Endromis*, etc., de toute l'exigence et de la diversité de ces euphonies. Ajoutez à cette tache originelle que portent, sinon tous les mots de ce Glossaire, du moins la plupart de ceux qui en feront partie, les fautes des copistes, et l'incertitude d'un grand nombre de leçons que je signale chaque fois au lecteur, et dites-moi sur quelle authenticité j'aurais pu asseoir dans mes recherches l'application de ces lois, et ces analyses rigoureuses qu'on a ingénieusement comparées à celle de la chimie [3].

II. Voilà pour notre point de départ; notre point d'arrivée ne serait pas moins incertain : — 1° à cause des changements qu'ont éprouvés dans leur orthographe et dans leur prononciation, sans parler de leurs dialectes quelquefois très-divers, les deux principaux idiomes celtiques de nos jours, le Kymrique ou Gallois, et l'Irlandais. Owen et O'Donovan, O'Reilly et O'Brien les avaient reconnus avant que Zeuss achevât de les constater par de nombreux exemples [4]. Ce n'est même qu'en approchant

[1] Depuis le *Barbaro atque immani terrore verborum* des Gaulois de Cicéron, *Pro Font.*, 14, jusqu'au *Scoti cum latratoribus linguis* d'Isidore de Sév. Or., IX, 23, c'est un concert de plaintes chez les écrivains grecs et latins contre les effroyables idiomes de l'Espagne, des Gaules, de la Germanie, etc *Quorum nomina nostro ore concipi nequeunt*, ou : *vix est eloqui ore romano*, dit Mela, III, 1 et 3. Voy. Pline, III, 3 et 4 ; Strab., III, p. 129, Did. — Avien. *Or. mar.*, 670. — Julien, *Misop.*, p. 56. Paris, 1630. — Ovide, *Tr.*, v, 12, etc.

[2] Par M. Lenormant, entre autres : Les Grecs et les Romains sacrifiaient l'exactitude à l'euphonie. (*Rev. num.* 1840, p. 5.)

[3] M. Littré, *Journal des Savants*, 1855, p. 299.

[4] Voy. encore, pour ces changements, Ad. Pictet, *De l'Affinité des langues celtiques*, et particulièrement, pour les dialectes irlandais, O'Donovan, p. LXXIII, LXXV, et toute la première partie de sa grammaire. Walker avoue que les poë-

des temps modernes[1] que le Gaëlique s'est surchargé d'aspirations et de ce monstrueux amas de diphthongues, de triphthongues et de lettres parasites dont O'Donovan cite comme exemple curieux, *Gramm. irl.*, p. 45, un mot erse de quatre syllabes écrit avec dix-huit lettres, *Dhearbhraithreacha*. Mais c'est de tout temps que l'Irlandais paraît avoir échangé réciproquement entre elles, suivant le caprice de chaque écrivain, les voyelles de même classe, l'*e* avec l'*i*, et l'*o* avec l'*a* et l'*u*, même dans les diphthongues *ai, oi, ui;* ces échanges se sont encore faits, mais assez rarement, d'une classe à une autre. Les consonnes n'ont pas toujours été à l'abri de ces variations, ni quelquefois même d'une élimination complète, ce qui est arrivé aussi dans le Kymrique. C'est à cause de ces changements que je me suis particulièrement attaché aux anciennes gloses et aux vieux textes qui servent d'exemple à Zeuss, et d'après lesquels on peut souvent, il est vrai, remonter des formes actuelles aux formes contemporaines de ces manuscrits. Mais les plus anciens ne datent que du VIII[e] siècle, et nous ne possédons aucune indication sur les rapports de dialecte, de prononciation et d'écriture que le Gaulois pouvait avoir avec l'Irlandais ou le Kymrique de cette époque.

2° A en juger par la véritable *anarchie* (si je puis employer ce terme en face de l'absolutisme attribué aux lois dont nous parlons) avec laquelle les noms et les mots latins qui passaient dans le Celtique, se sont transformés notamment dans l'Irlandais. Italia et Italus y sont devenus *Iodalt* et *Eodailt*, *Iodallach* et *Iothtaineach;* Pilatus et Palatium ont abouti l'un et l'autre à *Piolaid;* les quatre noms de Jésus, Jacobus, Judith et Johannes, commençant par la même consonne, se sont néanmoins changés en *Josa, Seumas, Siubhan* et *Eoin*,

mes irlandais qu'on fait remonter au V[e] et au VI[e] siècle, sont en partie inexplicables. *Irish Bards*, p. 40.

[1] Armstrong le dit expressément pour l'Erse, *Dict.*, p. IX. Ce fut une conséquence fâcheuse de la loi des voyelles, *faible avec faible, forte avec forte*, dont le principe se retrouve encore dans une langue orientale, le Turc. Voy. la *Grammaire turque* de M. Dubeux. O'Mahony, se conformant, dit-il, Préf., p. 14, à l'ancienne simplicité des formes irlandaises, s'est débarrassé de cette loi et de tout ce fatras de voyelles, dans sa trad. de l'*Hist. d'Irl.* de Keating, 1857.

jadis *Seathan*, dont le féminin (Johanna) est défiguré en *Sinéad*. L'ancien nom d'*Eoghan*, l'Owen gallois répond, dit-on, à Eugènes, et Europe, avec la même diphthongue, a fait *Oirp* (var. *Eorp*, *Eoraip*), pendant que Hector produisait *Eachan*. Nous avons au moins trois formes différentes sorties de Judæus, *Judach* ou *Juduighe*, *Uid* et *Juil*, et Zeuss nous fournit encore, *Gr.*, p. 247, l'ancien vocatif *Judidi*. O'Reilly nous donne *Uaithne* et *Toirdhealbach* comme les équivalents d'Antonius et de Terentius; et dans l'Erse, Elisabeth, Helena, Mauritius et Nicolaus sont devenus *Ealasaid*, *Eilidh*, *Maolmuire* et *Neacal*, pendant que le Manks transformait Alexander et Matthæus en *Alister* et *Mian* [1]. Observons toutefois que la prononciation, nous le verrons plus loin, ne paraît pas s'être éloignée d'une manière aussi extravagante des termes primitifs. Parmi les mots du langage commun, Christus et Liber ont fait *Criosd* et *Leabar;* Natalitia, dans le sens de Noël, *Nadlog;* Ecclesia, *Eaglais;* Januarius (un cinquième J), *Gionbhair*, et Infernum, *Iféarn*, *Ifrionn* ou *Ithfrionn*. Le Kymrique est, à la vérité, beaucoup moins excentrique, quoiqu'il présente encore d'assez fortes étrangetés; *Ruuein*, par exemple (aujourd'hui Rhufain), pour Roma, *Griw* pour Græcus, le cornique *Ethow* pour Judæus, etc. D'habiles philologues expliqueront peut-être, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, une partie de ces étrangetés; mais quelle démonstration la critique peut-elle fonder sur des explications isolées, et pour la plupart plus ou moins hypothétiques dans l'état actuel de nos connaissances [2]?

[1] O'Brien et O'Reilly identifient de même Hugh, et *Aodh*, mais plusieurs de ces noms irlandais semblent plutôt des traductions, comme Maolmuire qu'on peut interpréter : serviteur de Maurus. O'Brien explique Toirdhealbach par : semblable au dieu Thor.

[2] Ce chaos se débrouillera peut-être, comme s'est en grande partie débrouillé celui de la formation de nos mots français qui présentait, au premier coup d'œil, presque autant de caprices et de diversités. On y voit sortir à la fois de *Jocus*, jeu, joie (?) et jovial, celui-ci certainement plus rapproché de *Jovius* que de *jocaliter*. De variante en variante, *Aqua* et *Aquæ* sont arrivés à eau, Aix, aigue et *Aquarium* à aiguière et évier. *Tornodurum* et *Tonitru* (ou, si l'on veut, le tudesque *Thonar*, *Donner*, etc.) se sont confondus dans tonnerre, tandis que jeune remonte à *Juvenis*, et jeûne à *Jejunium*. Carus a changé en *e*

III. Du Celtique au Grec et au Latin, comme du Latin au Celtique, je pense donc que ces lois généalogiques des mots qui font reconnaître leurs lignées jusqu'au terme du développement d'une langue ou de sa descendance, ou dans le passage d'une de ses branches à une autre, — du Gallois à l'Irlandais, par exemple, et réciproquement [1], — que ces lois, dis-je, malgré le long et patient travail de Zeuss sur les dérivations celtiques [2], ne sont point, à quelques exceptions près, applicables aux emprunts fortuits et aux citations accidentelles qui, depuis leur séparation définitive, ont eu lieu entre des idiomes d'une phonalité si différente [3] quoiqu'ils soient sortis

dans cher, son *a* conservé par *caro*, chair, pendant que le grec *Kathedra* s'assimilait presque à ce dernier dans chaire. *Forum* s'est contracté en For, Feurs et fré; *Condate* en Condé, Cône, Cognac, etc. *Gratianopolis* nous a fourni Grenoble, et *Gratianopolitanus* Graisivaudan. Et les noms des saints, quelles étranges bizarreries dans leurs transformations populaires! Cybar, Ysoie, Chaffre, Prix, pour *Eparchius, Eusebia, Theofredus* ou *Theotfrid, Præjectus!* etc. Mais la plupart de ces anomalies sont plus apparentes que réelles; elles s'expliquent aujourd'hui, soit par les divers contingents que l'enfance de notre idiome a successivement reçus des nombreux dialectes éclos sur notre terre d'*oil*, soit par la différence des époques où les mots ont été créés; l'accent latin, par exemple, qui prédominait dans la transformation des vocables les plus anciens, ayant fini par céder tout à fait la place à l'accent national qui donna une tout autre forme aux mots frappés à son coin. Ainsi le nom de saint Maximus (exemple que citait M. Alf. Maury), après s'être changé en *Maixme* ou *Même* sous l'empire de l'accent latin, est redevenu Maxime avec l'accent français. Chaume et chalumeau sont pareillement nés de *Calamus*, et dimanche était sorti depuis longtemps de *Dies dominicus*, quand l'adjectif seul nous donna dominical, etc. Conf. M. Littré, *Journ. des Savants*, 1855, p. 300, et 1857, p. 681.

[1] Ainsi l'on observa, entre autres, que le Gaëlique change souvent en *m* le *w* final du Kymrique, *Lamh*, main, = *Llaw;* — l'*h* en *s*, *sen*, vieux, pour *Hen*, etc. Mais la mutation la plus fréquente est, je crois, celle du P ou B kymrique en C : *Pen*, tête, = Cen; *Mab* ou *Map*, fils, = *Mac; Pimp*, cinq, devient *Coic*, ce qu'on observe quelquefois dans le Latin, où *Quinque*, cinq, répond pareillement à *Pimp* et au grec *Pente*. De même *Quatuor*, quatre, irlandais *Kethir*, = le kymrique *Petuar;* dans *Gwen*, au contraire, le Kymrique s'est tenu entre l'irlandais *Ban*, blanc et le latin *Canus*, etc.

[2] On peut consulter encore *Die Gallishe Sprache* de Mone, 1851, et ses *Keltische Forschungen*, 1857, les *Gloses Malbergiques* et les *Ferienschriften* de Léo; l'*Essai sur l'hist. de la langue bretonne*, par M. de La Villemarqué, p. xxvj, etc.

[3] M. Ch. Meyer a établi entre le Tudesque et le Celtique actuel (Bunsen, *Outlines*, etc., I, p. 157) une *échelle d'articulations* fondée sur le principe de ces lois, mais les vieux dialectes germaniques lui offraient des points de dé-

du même berceau. Nous remarquerons seulement dans le Kymrique, d'après Lhuyd, le changement fréquent de l'M et du V latins en F et en Gw, terminus donnant *Terfyn*, vinum *Gwin*, etc. ; — et dans l'Irlandais les échanges du B ou du P avec le C, *Corcur* pour purpura, et *Caisc* pour pascha, etc.

IV. Mais s'il en est ainsi, pourra-t-on me demander, quelle puissance démonstrative espérez-vous donner à votre travail, et qu'aura-t-il produit de plus pour la critique historique, qu'une réunion peut-être complète et la classification, à un triple point de vue, des mots gaulois parvenus jusqu'à nous? Ce serait déjà quelque chose qu'un pareil résultat, mais je répondrai, quant aux preuves que j'en prétends tirer, que si la philologie est un auxiliaire de l'histoire, elles n'en sont pas moins deux sciences fort différentes, et qu'où la matière manque aux démonstrations pour ainsi dire mathématiques de la première, la seconde peut encore trouver dans un ensemble complet de similitudes, établies conformément aux principes de la critique moderne, des éléments suffisants de conviction. Si les formes particulières que la langue gauloise avait données à ses vocables, nous échappent à travers leurs transcriptions grecques ou latines, il nous reste du moins les radicaux que nous pouvons chercher dans le Celtique moderne, et la confrontation des termes composés ou des idées analogues qui ont pu se grouper autour de chacun d'eux. Je présente donc au lecteur, avec chaque mot gaulois, les rapprochements les plus plausibles que j'ai pu découvrir, à quinze ou dix-huit siècles de distance entre ce terme et chacun des idiomes néo-celtiques, l'Irlandais et l'Erse, le Kymrique et l'Armoricain, sans négliger le Cornique, quoique éteint aujourd'hui [1], ni le Basque [2] qui appartient à une autre

part fixes et certains, qu'on ne peut trouver, répéterai-je, dans les citations gauloises des anciens.

[1] J'ai laissé à peu près de côté le Manks, comme ont fait Pictet, Zeuss et la plupart des celtistes, ce dialecte étant trop mêlé de Scandinave pour n'être pas récusé dans la cause que nous débattons. *Voy.* le *Dict. Manks-English* d'A. Cregeen.

[2] D'après le grand Dictionn. de Larramendi, et les Vocabul. de L'Écluse et de Salaberry.

famille, mais auquel peuvent se rattacher des termes aquitains et ligures. J'ai fait subir ainsi à tous les mots de ce Glossaire une quadruple et souvent quintuple épreuve, dans le triple dessein : 1° de vérifier d'abord, pour ne pas me laisser surprendre par des similitudes isolées qui pouvaient être dues au hasard, jusqu'à quel point chacun de ces termes se rattachait au fond commun de l'ancienne langue. — 2° De faire juger au lecteur, par la confrontation continue de ces idiomes, dussions-nous parfois arriver à des résultats assez éloignés du mot gaulois qui est en cause, l'étroite parenté du Gaëlique et du Kymrique si étrangement niée par quelques savants. — 3° Enfin de préparer, par cet examen, l'étude de la question qui doit suivre, concernant celui de ces idiomes que parlaient le plus vraisemblablement les Gaulois, soit Belges, soit Galls proprement dits [1]. J'ai eu soin d'indiquer, en conséquence, ce qu'on avait négligé de faire jusqu'à présent [2], à quelle partie des Gaules appartenait chaque mot, toutes les fois que cette origine a pu m'être connue.

V. C'était une première distinction introduite dans ce pêle-mêle de mots pris de toutes mains et à toutes les époques, dont se composent les listes d'ailleurs fort incomplètes que nous ont successivement données Camden, Pontanus, Cluvier, Bochart, Hauteserre ou Altaserra [3], Leibnitz même, Radlof, etc. Le travail qui offre le moins d'omissions est celui de Diefenbach (*Celtica*, 1re partie, 1839), qui m'a été d'une grande utilité, quoique j'aie à lui faire le double reproche de n'être pas toujours remonté aux sources, et d'avoir en conséquence admis, sur la foi d'Adelung particulièrement, des

[1] Zeuss s'est prononcé pour le Kymrique, et c'est par déférence pour l'opinion du grand celtiste que j'ai donné dans cette confrontation, malgré les droits d'aînesse de l'Irlandais, le pas au Gallois sur le Gaëlique. Cet ordre une fois adopté, je m'y suis presque toujours conformé, quoiqu'il rejetât quelquefois en troisième ou quatrième ligne les rapprochements les plus frappants. Mais la question n'en reste pas moins entière jusqu'à la classification qui résultera de ce Glossaire, unique moyen de la résoudre et de prononcer entre Zeuss et Grimm.

[2] Malgré la demande déjà ancienne de Paul Mérula, *Cosmogr.*, p. 323 et suiv.

[3] *Rerum Aquitanicarum libri V*, Toulouse, 1648.

termes qui ne sont nullement donnés pour gaulois, ou qui ne se trouvent même pas dans les auteurs auxquels il les attribue. Ces deux péchés de citations fausses et de lectures inexactes, qui ont donné cours à un certain nombre de prétendus mots gaulois et souvent à du faux Celtique, sont malheureusement communs à presque tous les écrivains qui ont rassemblé quelques-uns de ces débris, depuis Camden jusqu'à MM. Am. Thierry et Holtzmann. Tous en outre ont présenté, sans aucune hésitation, comme gaulois beaucoup de termes qui paraissent bien, jusqu'à un certain point, indiqués comme tels par la manière dont les anciens les ont employés ou cités, mais qui ne sont, en fait, garantis par aucune affirmation positive. C'est donc à tort qu'on les confond avec les mots pour lesquels cette affirmation existe réellement; aussi en ai-je formé deux divisions.

VI. En second lieu, aucun de ces auteurs n'a distingué les mots transmis par les Romains de ceux que nous devons aux Grecs, ni les époques auxquelles remontait la connaissance que nous avons de chacun de ces termes. Cette double classification était cependant fort importante pour la question tant débattue du germanisme des Celtes et des Gaulois. Aucun écrivain latin postérieur à Auguste n'a confondu ces derniers avec les Germains et il est clair qu'un terme donné pour gaulois par un Romain, voisin et possesseur, souvent même habitant des Gaules, offre une plus grande garantie d'authenticité, que des mots cités comme celtiques, avec plus ou moins d'exactitude, par un Grec éloigné de l'Occident. Je dirai même, à ce sujet, qu'il est arrivé fort rarement, on en jugera par ce Glossaire, que les Romains aient donné pour gaulois, sans daigner y regarder de plus près, comme on les en a accusés, des mots qui appartenaient à d'autres langues barbares. D'un autre côté, ceux qui nous sont parvenus postérieurement à l'invasion des Goths, des Bourguignons et des Francs, ne peuvent plus avoir, aux yeux de la critique, une origine aussi certaine que ceux qu'on rencontre dans les écrivains antérieurs. Je les ai réunis dans une section particulière en m'arrêtant au VIIIe siècle, époque où le Gaulois

paraît s'être éteint dans la France Carlovingienne. J'ai aussi rangé dans une subdivision spéciale les noms de plantes qui se trouvent, sans autre explication que leurs synonymies avec des noms grecs ou latins, dans le traité attribué au médecin Apulée, et dans les Mss. de Dioscorides. Je ne les ai point rejetés, si suspects qu'ils soient à beaucoup de savants, parce que l'idée première de ces traductions doit remonter au temps où le Grec se lisait encore dans les Gaules, et qu'une partie de la population n'y parlait que le Gaulois. La plupart sont d'ailleurs justifiés par les rapprochements dont ils ont été l'objet.

VII. Tous ces termes dont la signification nous est connue, forment la première catégorie de ce Glossaire. Ces divisions détruisant l'ordre alphabétique ordinairement adopté pour ce genre de travaux, je lui ai substitué dans chaque section l'ordre chronologique des auteurs qui s'y trouvent cités, classement qui présente l'avantage de constater à quelle époque remonte au moins chaque mot. La deuxième catégorie se compose des termes dont nous ignorons la signification, mais qu'on peut croire certains, parmi ceux qui nous sont parvenus, soit par les inscriptions et les médailles, soit comme éléments caractéristiques d'un grand nombre de noms propres d'hommes ou de localités gauloises. Enfin, je termine par l'explication de quelques-uns de ces noms, dont une circonstance quelconque peut nous indiquer la signification, laissant de côté, pour tous les autres, ces interprétations si arbitraires et si contradictoires avec lesquelles Français et Allemands se disputent depuis trois siècles, et qui ont fait dire avec tant de raison au savant Wernsdorff : *In his étimologein est otio et ingenio insolenter abuti* (Galat. p. 335).

VIII. Ne cherchant que la vérité, j'avais dans le principe impartialement ajouté aux rapprochements tirés du Celtique tous ceux que m'offrait l'ancienne langue germanique, et je dois dire qu'ils étaient nombreux, beaucoup plus nombreux que ne le faisaient supposer les quelques mots travaillés par M. Holtzmann. Mais après avoir poursuivi dans Wachter et dans Grimm, et jusqu'au fond du labyrinthe de Graff, les

innombrables variantes des anciens idiomes tudesques, j'ai reconnu que cette seconde confrontation n'aboutirait véritablement à aucune conclusion démonstrative. Il y a eu, comme je l'ai expliqué plus haut, nº XV, trop de points de contact entre les deux peuples et les langues de la Gaule et de la Germanie, pour que la ressemblance ou la communauté même de beaucoup de mots soit une preuve en faveur du germanisme des Gaulois. L'avantage du nombre et de la vraisemblance des rapports restait toujours, avec une grande supériorité, du côté qu'indiquent à la fois les positions géographiques, les traditions nationales et presque tous les témoignages historiques. Je me suis donc borné à quelques rapprochements d'un intérêt particulier, ou dans lesquels le mot ancien me paraissait plus près des sources germaniques que du Celtique moderne.

Un motif du même genre m'a fait recourir rarement aux similitudes que pourrait m'offrir notre vieux français, Diez ayant posé en principe [1], que les termes communs à cette langue et à l'ancien Celtique, et qui avaient en outre appartenu au Latin, n'étaient entrés dans la première que par l'intermédiaire de celui-ci. Je crois cette opinion fort contestable, mais les preuves manquant pour l'attaquer aussi bien que pour la défendre, je me suis ordinairement abstenu, quoique à regret, de ces rapprochements qui eussent intéressé le lecteur. Diez serait sans doute plus accommodant pour l'Anglais, composé, suivant Chalmers, à peu près pour un tiers, de mots celtiques. Voy. sa *Caledonia*, t. I, p. 222.

IX. Il me reste à faire connaître les difficultés particulières que j'ai rencontrées dans l'exécution de mon plan, et dont je dois compte à la critique, pour qu'elle m'en tienne compte à son tour. Les premiers concernaient non-seulement la valeur, mais la sincérité des termes de comparaison que j'allais prendre dans les dictionnaires néo-celtiques. On a vu que Pott et l'auteur de *Britannia after the Romans* regardaient comme des importations étrangères les éléments d'appa-

[1] *Grammatik der Romanisch.*, Sprach., p. 80, t. I.

rence latine qui existaient dans le Kymrique et dans le Gaëlique ; éléments qu'on prend aujourd'hui pour du pur celtique, ajoutait l'auteur anglais, et dont on fabrique étourdiment des racines primitives. Il impute même à Owen d'avoir fait entrer dans son dictionnaire, uniquement parce qu'ils étaient donnés pour gaulois, des termes étrangers au Kymrique; accusation formulée encore plus nettement par M. Holtzmann contre l'Irlandais d'O'Reilly. Or, ils sont, chacun pour son idiome, les deux lexicographes les plus importants et le plus généralement consultés[1]. Je répondrai à cette double accusation que si l'un ou l'autre s'est rendu coupable d'une pareille faute, ce ne peut être que dans des cas tout à fait exceptionnels, la plupart des mots gaulois, quelques-uns même des plus vulgairement connus, ne se trouvant point dans leurs dictionnaires. Ce n'est que par les racines de ces mots ou leurs analogues que je les ai le plus souvent retrouvés. Aussi ne douté-je point qu'O'Reilly et Owen, qui a rempli son dictionnaire de citations des vieux poëtes ou prosateurs gallois, ne soient innocents de toute fraude systématique de ce genre.

L'autre objection, relative au Latin et à laquelle j'ai déjà en partie répondu, est beaucoup plus importante. Elle était faite pour me décourager au moment d'entreprendre un travail dont les celtistes auraient dû s'occuper avant tout autre, et que je voulais exécuter aussi consciencieusement qu'il me semblait nécessaire et je puis dire pénible. Allais-je donc, comme un général qui s'en remet au hasard, me mettre en campagne avec des troupes sur lesquelles je ne pouvais pas compter? J'ai, en conséquence, frappé à toutes les portes, et c'est d'abord pour ne laisser au lecteur que le moins de doute possible sur l'autorité de mes rapprochements, que je les ai cherchés, pour chaque mot, ai-je dit, dans les cinq idiomes à la fois. Ils doivent former, en effet, pour tous les termes qui leur sont communs, une véritable assurance mutuelle, car sans compter la loyauté certaine de J. Davies, d'Ed.

[1] Owen, *Dictionnaire et Grammaire*, 1re édit., 1803; — 2e édit. d'Owen Pughe, 1832. — O'Reilly, *Dictionnaire et Grammaire* également, 1817.

Lhuyd, et de notre sage Legonidec, — et Mac-Alpin a poussé pour son compte, le scrupule jusqu'à rejeter de son petit dictionnaire erse, *Pronouncing Gaelic Dictionnary,* tous les mots que leur désuétude lui rendait suspects, — il me paraît fort peu vraisemblable, sauf quelques cas tout particuliers, qu'un terme étranger se soit implanté à la fois dans les deux ou trois dialectes kymriques et dans les deux dialectes gaëliques, ou qu'on l'ait introduit en contrebande dans chacun de leurs dictionnaires respectifs.

X. En second lieu, je ne me suis pas confié exclusivement, sur leur propre terrain, aux deux auteurs qu'on avait accusés. Je les ai confrontés d'abord avec l'*Archæologia Britannica*, de Lhuyd, 1707, et la *Grammatica celtica*, de Zeuss, 1853. J'ai employé, en outre, pour le Gallois, le double dictionnaire de J. Davies, 1632; — pour l'Irlandais, celui d'O'-Brien, 2[e] édit. 1832, et la précieuse grammaire d'O'Donovan, 1845; pour l'Erse, outre M'Alpin, 3[e] édit. 1847, — les dictionnaire d'Armstrong, 1825, de MM. Leod et Devar, 1845, et celui de la société Highlandaise, *scoto-celticum*, etc., 1828. W. Pryce (*Archæologica cornu-Britannica*, 1790) et Zeuss, m'ont fourni le Cornique, et les deux dictionnaires de Legonidec édités par M. de La Villemarqué, l'Armoricain. J'ai consulté de plus, outre les ouvrages déjà cités de Diefenbach, de W. Edwards et de Pictet, ceux de Camden [1], de Baxter [2], d'Ed. Davies [3], de M. Gluck [4], j'ai glané encore dans ceux de Betham [5], de Mone et de Léo; enfin je n'ai rien négligé de tout ce que je pouvais atteindre pour m'éclairer et rassurer le lecteur, choisissant, du reste, ce qui me semblait préférable avec une entière indépendance, et sans me laisser dominer par aucun système ni par aucune renommée.

Malheureusement nous avons en France, dans les études celtiques, un véritable désavantage; c'est que les dictionnaires

[1] *Britannia*, dans le texte latin et dans la trad. angl. de Gibson.
[2] *Glossarium antiquit. Britannic.*, etc., 2[e] éd., 1733.
[3] *Celtic. Researches*, etc., 1804.
[4] *Die bei J. Cæsar vorkommenden keltischen Namen*, Munich, 1857.
[5] *Gael. and Cymbri*, 1834.

(sauf celui de Davies, et le Scoto-celticum), et les grammaires particulières des idiomes britanniques sont tous rédigés en anglais. Je ne connais en français d'ouvrage de cette nature que notre dangereux Bullet. Ce n'est donc que par l'intermédiaire d'une langue tierce que nous pouvons étendre nos recherches aux principales branches de ce vieux tronc, inconvénient qui nous expose à des méprises sur l'usage et la véritable acception des mots que nous traduisons ainsi de seconde main. Je signale moi-même cet écueil contre lequel il est possible que je me sois heurté; mais ce n'est point sur quelques fautes de détail, c'est sur l'ensemble de ce Glossaire qu'il sera juste d'en apprécier les conclusions. Je n'en regrette pas moins qu'un Irlandais ou un Gallois ou tout au moins un Anglais[1] ne se soit point chargé de cette rude tâche. Il aurait eu sous la main, pour l'intelligence des mots et principalement pour ceux qui ont disparu des langages actuels, des ressources qui nous manquent absolument de ce côté de la Manche[2].

XI. Enfin l'orthographe et la prononciation de cette foule de termes que j'avais à produire, me créaient un dernier genre de difficultés. C'est en cela que l'inconvénient d'un intermédiaire tel que la langue anglaise s'est fait surtout sentir. L'orthographe des idiomes celto-britanniques n'est pas encore fixée, et il n'y a pas longtemps qu'Owen changeait dans son petit dictionnaire, en *Dd*, en F, etc., les Z, les V et autres combinaisons de lettres qu'il avait adoptés dans le grand. Je me suis conformé dans le Kymrique à ce changement suivi dans l'édition d'Owen Pughe, et pour l'Irlandais au système de transcription d'O'Reilly, si ce n'est que j'ai substitué partout le K au C qui dans les cinq idiomes n'a pas d'autre pro-

[1] Garnett, par exemple, dont Latham estime si haut les études celtiques, études dispersées dans les *Transactions of the London philological Society*, et dont je n'ai pu, à mon vif regret, me procurer aucune connaissance à Paris.

[2] Je citerai entre autres, pour l'Irlandais, le Glossaire manuscrit de l'Évêque roi Cormac, mort en 908, et, pour les dialectes kymriques, ces anciens manuscrits bretons dont M. de La Villemarqué a publié une curieuse Notice.

nonciation que celle-là[1]. Le G y est également toujours dur; l'L, toujours double en Kymrique, s'y prononce mouillée, avec un léger sifflement, dit Gibson; le double d est pareillement sifflant, mais d'une manière beaucoup plus douce que le *Th*; le *Ch* est guttural comme celui des Allemands et des Grecs; enfin le w répond à notre *ou*, et l'*y* à peu près à notre *e*. Ces indications sommaires peuvent suffire pour le Gallois, mais je ne puis pas même en donner d'équivalentes pour le Gaëlique soit d'Irlande, soit d'Écosse. L'orthographe n'y semble faite que pour dérouter les étrangers par ses étranges complications. Quand je dirais, avec O'Donovan, p. 16 et 26, que la diphthongue *ao* se prononce dans le dialecte d'Ulster comme le serait en Anglais *ŭēēŭ* et la triphthongue *aoi* dans l'Erse comme *ŭēēŭĭ*; ou bien avec M'Alpin, que l'erse *Breitheamh* se lit Brā-uv, et *Athair*, A-hyur', mon lecteur en sera-t-il plus avancé ? Je me bornerai donc à quelques observations générales. L'ancien Gaëlique, ai-je dit avec Armstrong et O'Mahony, n'était pas chamarré comme aujourd'hui de diphthongues et de triphthongues. Le plus court est donc de ne prendre, conformément aux remarques d'O'Donovan, que pour de simples e, *ea*, *ei*, *eu*; *eo* pour un *o* long; — *ia* et *io* pour un simple *i*; — *aoi* pour *ai* ou *oi*; *eoi* pour *eo*; — *ae* varie de l'*æ* latin à l'*ay* anglais, et *iu* de l'*iou* à l'*ou* très-bref du même idiome, etc. L'h annule la consonne qu'elle suit, excepté le *b* et l'*m* qu'elle change à peu près l'une comme l'autre en *v*. Ainsi *Tighearna* se lit (en Anglais) Tierna; *Bruighean*, Bruian; *Gabhail*, Gavail; *Amhas*, Avas. Quelquefois cependant l'*h* annule aussi le *b* et l'*m*; Betham le dit positivement pour cette dernière lettre, Gaél and C. p. 342, et donne constamment *Aun* pour la prononciation d'*Abhan*, rivière. Domhnal, suivant O'Brien, se lit simplement *Donal*. Ces renseignements suffiront, je l'espère, au lecteur pour se faire une idée nette des vocables qui vont passer sous ses yeux, et pour apprécier, quant aux formes matérielles, les rapprochements que je vais lui présenter.

[1] On sait qu'il en était de même dans le Latin, où l'on prononçait Kæsar, Keltæ, Kirkious, etc. C'est l'orthographe adoptée dans l'Armoricain, et par O'Mahony pour l'Irlandais.

N. B. Les abréviations ordinaires employées dans ce Glossaire n'ont pas besoin d'explication. Il en est de même pour les noms d'auteurs fréquemment cités[1]. On a abrégé certains mots qui reviendront fort souvent, inscriptions, médailles, etc. Pour éviter une fastidieuse répétition d'adjectifs en *ique*, j'ai donné le nom de tudesque (abrégé : *tud.*) à toutes les branches de la famille germanique. Un motif du même genre m'a fait conserver le nom d'Erse au Gaëlique d'Écosse que j'ai indiqué par un E. — Ir. veut dire Irlandais ; — M. Manks ; — K. Kymrique ; C. Cornique ; — Ar. Armoricain. Les id. (idem) se rapportent toujours au dernier mot qui les précède soit terme celtique, soit traduction d'un mot antérieur. Les deux tirets = sont connus pour signifier : égale. Enfin Z. indique les anciens termes tirés de la grammaire celtique de Zeuss.

PREMIÈRE CATÉGORIE.

Mots que les anciens nous ont transmis avec leur signification.

PREMIÈRE DIVISION. — *Mots qu'ils ont expressément cités comme gaulois.*

SECTION PREMIÈRE. — AVANT L'ÉTABLISSEMENT DES BARBARES DANS LES GAULES.

A. — *Écrivains latins.*

Ce que je sais le mieux, ce n'est pas mon commencement, dirai-je au rebours du Petit-Jean des *Plaideurs*, car l'ordre chronologique que j'ai adopté, amène précisément en premier quelques-uns des mots les plus difficiles à reconnaître,

[1] Orelli, Henzen, Mommsen, Steiner, Hefner, M. Ed. Lambert, M. de Boissieu, etc., sont des auteurs de collections épigraphiques bien connues.

sans doute, par cela même qu'ils sont les plus anciens. Nous commencerons par Ennius, au IIe siècle avant Jésus-Christ.

1. **Ambactus**, esclave (d'après Festus, h. v); — mercenaire dans le Gloss. de Philoxène, h. v; — serviteur militaire dans César, VI, 15; sens parfaitement expliqué par Diodore, quand il parle, V, 29, des hommes de condition libre, mais très-pauvres, qui s'attachaient au service des chefs gaulois, pour conduire leurs chars et combattre à leurs côtés. César distingue donc les *Ambacti* des *Clientes*, et c'est à tort, pensé-je, qu'on a regardé ce dernier mot comme l'interprétation du précédent, et celui-ci comme synonyme de *Soldurii*; voy. n° 2. Je ne m'arrêterai pas aux variations de la triple définition de ce terme; elles tiennent sans doute à des différences d'époques, de pays ou de points de vue. Mais j'observe qu'on trouve dans l'abrégé même de Festus ou de Paul Diacre, v° *Am*, une autre étymologie qui ferait d'*Ambactus* un simple composé latin ou tout au moins hybride, équivalant à *circumactus*. Hybride, dis-je, car *Am* a précisément en K. le sens d'autour, que lui attribue cette étymologie à peu près acceptée par Zeuss, *Gr.*, p. 761. Nous sommes assurés dans tous les cas, par des médailles gauloises, qu'ont décrites Lelewel et Duchalais [1], qu'Ambactus appartenait bien à cette langue [2]; et plusieurs inscriptions gallo-romaines de la Belgique et des bords du Rhin nous le montrent également comme nom propre ou qualificatif, *Ambactus*, *Ambacthius*, *Ambat*, dernière forme où nous devons remarquer la suppression du C. Nous pourrions même, d'après l'inscription qui la donne [3], la prendre pour un nom étranger, si nous n'avions eu, dans le cœur même des Gaules, le château d'Ambatium ou Ambatia (Amboise), déjà vieux du temps de Sulp. Sévère; *Dial.* 3e, 8.

[1] *Typ. Gaul.*, p. 254, et *Descr. des méd. gaul.*, p. 160 et suiv. *Ambactus* y paraît indiquer une protection acceptée pendant le cours de la conquête romaine par le peuple qui a frappé cette médaille; les Sequani suivant une ingénieuse conjecture de M. Lenormant.

[2] Quoique Lelewel lui-même veuille le tirer du Grec.

[3] C'est l'épitaphe d'un soldat qui n'avait commencé son service qu'à vingt-trois ans. *Urbanus Ambat, annorum XXX, stipendiorum VII*, Steiner, Rhen., 822. Voyez, pour les autres noms, *id.*, Dan. et Rh., 1116 et 1499; Orel., 2774.

Nous retrouvons en outre dans Phlégon de Tralles, un *Ambatos* de Lusitanie, parmi des noms visiblement celtiques, tels que Keltios, Kantolgounios, etc. (De Macrob. Hist. Græc. frag. Did. III, p. 609). Toutefois, la connaissance qu'Ennius avait de ce terme le rattache au Gaulois cisalpin.

Le Celtique actuel nous donnerait, en conformité parfaite avec Diodore, le composé Ir. et E. *Anbhochd*, très-pauvre, formé de l'adjectif *Bochd* et de la préfixe intensitive *An;* mais elle paraît n'avoir eu, dans l'ancien Ir. qu'un sens au contraire négatif (O'Donov., p. 271 ; elle n'en a pas d'autres dans le Manks), — et Mone lui substitue *Am*, peuple, ou l'ancien Ir. *An*, E. *Aon*, homme. Zeuss, sans s'arrêter à ces composés peut-être récusables, remonte, p. 179 de sa grammaire, au K. *Amaeth*, laboureur, *Amaethu,* labourer, étymologie si peu convaincante qu'il l'oublie lui-même à l'endroit que j'ai cité tout à l'heure. Je ne trouve, en tout cas, rien de mieux dans le K., et dans le C. ou l'Ar. absolument rien [1], quoique le P. Grégoire de Rostrenen ait donné, probablement sur la foi de César, *Ambact,* avec le pluriel *Ambacted*, pour un vieux terme bas-breton signifiant serviteur.

La parenté du mot d'Ennius, à laquelle appartient sans doute l'*Ambascia* du lat. de la loi salique, Tit. 1[er], et de la loi bourguignonne, Addit. T. 17 (fonction, service, mission, d'où notre français ambassade), se reconnaît mieux dans les langues germaniques [2], depuis le goth. *Andbaht,* serviteur, et le scand. *Ambâtt*, servante, jusqu'au hollandais et au flamand *Ambacht*, à la fois corps de métier et seigneurie. Voyez Du Cange, Wachter, Graff, etc. C'est à quelqu'un de ces termes qu'il faut sans doute rapporter l'*Amba* des Gloses Malbergiquès; Loi salique, Hérold, Tit. XI, 8, *De servis mancip. furat.*

[1] C'est contre les règles de l'Ar. actuel qu'on a mis en avant *Bagad*, troupe, compagnie, avec l'article *Ann.*

[2] En attendant la nouvelle explication celtique promise avec si peu de politesse pour ces anciennes assimilations, par M. Gluck, p. 20.

Par César, Ier siècle avant Jésus-Christ.

2. **Soldurii,** serviteurs dévoués jusqu'à la mort au chef qui les nourrit (III, 22; conf. VIII, 48); *Silodounoi* ou *Silodouroi,* liés par un vœu (Nicol. Dam. dans Athen, VI, 13). Terme aquitain, d'après César, et que je ne vois cependant pas rapporté au Basq. où il pourrait dériver du partic. *Saldu,* vendu, et désigner des hommes qui ont vendu et engagé leurs services [1], sens qu'il ne faut pas confondre avec l'idée moderne qu'implique l'étymologie allemande, *Soldner*, soudoyé, soldat. Nous voyons dans Strabon (III, p. 137, Did.), dans Plutarque, Sert. 14, et dans Dion., LIII, 21, que ces dévouements existaient particulièrement dans les mœurs hispaniques. Mais ils n'étaient nullement étrangers aux coutumes des Celtes, voy. Cés., VII, 40, VI, 19, etc. Aussi le K. nous donne d'un côté *Salder*, salut, sûreté, et de l'autre, *Sawd*, gage, engagement; — combat selon Baxter et J. Davies; — jadis *Sold*, d'où *Sawdwr*, homme de guerre, Ar. *Soudard.* Gibson rejette comme n'étant pas K. le *Sowdiwr* de Camden, dévoué à la vie et à la mort [2]. L'idée de dévouement est très-rapprochée de la signification de Salder; mais elle est complète dans le tud. *Hold, Huldi,* fidèle, dévoué, pl. *Holdun,* qui appuierait la leçon *Silodounoi.* Il se pourrait donc, la même coutume ayant existé chez les Germains, (Tac., *Germ.* 14; Conf. Cés., VI, 23) que ces deux mots *Soldurii* et *Silodounoi* eussent chacun leur étymologie particulière, et que l'auteur grec eût confondu le terme tudesque avec le terme celtique. Ir. *Sealtuir*, épée. — E. id. (Armstrong). — Voyez, pour les *Berones* de César, 73.

3. **Vergobretus,** le magistrat suprême des Æduens (Ier, 16); *Vercobreto,* sur des méd. de Lixovium (Lelew., *Type gaulois*, p. 230. Ed. Lambert, p. 115). *Virgobretus, nomen magistra-*

[1] On peut remonter encore à *Zaldia*, cheval, *Zaldun* (et non Saldun), cavalier.

[2] La première édition d'Owen paraît avoir confondu ce mot avec *Salwder*, bassesse, mauvais état, ce qui nous ramènerait au sens irlandais d'Ambactus, dans l'article précédent.

[3] *Britannia*, I, p. xxij.

tus, dans le glossaire d'Isid. Mot composé, dit-on, de *Fear* (jadis *Fer*, Z.) — *co-breith*, Ir., l'homme qui jugement (rend), ou *Fear-go-breith*, l'homme du jugement [1] ; mais la formation régulière de ces composés est vivement contestée. On a recouru aussi au K. *Kyfraith*, loi, joint avec *Ver* que nous verrons avoir signifié grand, n° 157 ; ou avec *Ffer*, ce qui est dur, fort, solide. — Zeuss, qui n'a tenu compte ni de l'une ni de l'autre étymologie, a proposé le terme un peu hybride de *Guerg-breth* (*Guerg*, ancien K. efficace ; *Breth*, ancien Ir. le jugement), c'est-à-dire l'homme qui fait exécuter les jugements, *Gr.*, p. 825. Il se pourrait que les syllabes *Vergo*, qui commencent plusieurs noms propres gaulois, constituassent en effet la première partie de ce mot que Mone rattache, Celt. F. p. 248, au verbe Ir. *Fargaim*, je fais mourir, proche parent de l'ancien terme *Ferc*, colère, Z. Nous savons par César que le Vergobret avait droit de vie et de mort sur ses concitoyens. — Un autre mot qu'on pourrait également faire entrer dans la composition de celui-ci (de même qu'on disait Vergilius et Virgilius), c'est le *Virgæ*, couleur de pourpre, que nous rencontrerons au n° 70 ; on aurait ainsi avec l'Ir. *Breith*, le juge rouge. Le premier magistrat d'Autun se nommait encore le Vierg ou le Verg au XVIIe siècle [2]. Un fait du moins certain, c'est l'étroite affinité de Vergobretus avec le mot *Firbrithem*, *verus judex*, que Zeuss, p. 825, conf. p. XXIX, a relevé dans les gloses irlandaises d'un ancien MS. du couvent de Bobbio, fondé par S. Columban. C'était un composé de *Fir*, *Fior* ; E. id. ; — K. Ar. C. *Gwir*, véritable ; — et de *Brithem*, aujourd'hui *Breith* et *Breitheamh*, E. id. ; K. *Brawdwr*, C. *Brodit*, juge. — Ir. *Breth*, Z. ou *Breith*, E. id. ; K. *Braut*, Z. et C. *Brès*, jugement. L'Ar. a conservé *Breut*, plaidoyer, *Breutaat*, plaider, défendre. Nous retrouverons

[1] « Vir ad judicium, ou ad judicandum, » dit O'Brien, préf., p. xxviij, 2e éd. Étymologie qui remonte à Ed. Lhuyd.

[2] Le président de justice de plusieurs cités allemandes portait encore le titre de *Verger*, au XVIe siècle, suivant Tschudi cité par Pontanus (Gloss., v° *Vergobretus*), soit dérivé du tud. *Vargjan*, condamner, soit importé par les colons gaulois des champs décumates. Il se peut, toutefois, que Vierg vienne plutôt de *Vigerius*, Viguier.

cet élément dans les noms gaulois ou bretons de Bratuspantium, Mandubratius, etc.

4. **Cecos** ou **Caecos Caesar**! s'écria un Gaulois, en insultant le grand capitaine qu'il reconnaissait dans un prisonnier que venait de faire l'un des siens; mais Cecos signifiant aussi en langue gauloise : *laisse aller*, celui qui tenait César le lâcha. (D'après Servius, *Æn.*, XI, 748). Ce mot *Oecos* est douteux, et d'autant plus difficile à retrouver, qu'il doit avoir eu un double sens, suivant le récit même de César. La Tour d'Auvergne l'interprétait par l'Ar. *Skô*, frappe (César). — Gibson lisait comme Camden, *Cetos*, et trouvait le double sens dans les deux impératifs gall. *Gadwch*, lâche, et *Kedwch*, garde bien. Mais ni frapper, ni garder ne répondent à l'*insultans dit* du lat. M. de La Villemarqué pensant que le Gaulois qui fit cette exclamation, voulait en effet que César fût lâché [1], recourt à l'impératif K. *Ysgog*, prononcé Sgog, Ir. *Sgaoïdh*, qu'il prononce Sekoz. Lelewel adopte pour son compte l'interprétation arm. d'E. Johanneau, *Ké*, impératif du verbe *Mont*, aller, et *Kos*, vermine du blé, injure commune en Bretagne. Ainsi *Ke, Kos Kœsar!* aurait signifié : Va-t-en, gueux de César [2]! Mais cette générosité, que n'indique pas du tout le texte lat., est fort peu probable. Il est plus naturel de croire que les deux Gaulois ne parlaient pas le même dialecte, et qu'une injure quelconque dans l'un ressemblait au terme qui signifiait lâcher dans l'autre. En Irl., par exemple, nous avons l'exclamation *Ka!* quoi! ou *Kak*, méchant (Gloss. de Cormac, du IXe siècle), et *Go*, fou; — E. perfidie; — et l'on comprend que, dans le tumulte du combat, cette insulte gaélique : *Ah! fou*, ou : *Méchant fou de César!* rendue en Latin par *Kækos Kœsar*, ait été entendue par une oreille kymrique; comme l'impér. cité plus haut, *Gadwch Kœsar*.

Quel qu'ait été le calembour qui sauva le vainqueur de Pharsale, de quelle petite cause ont dépendu les destinées du monde!

[1] *Dictionn. Franç.-Bret.* de Legonidec, p. IX.

[2] *Type Gaul.*, p. 343, 350; Miorcec, dit F...... César, *Hist. de la lang. des Gaul.*, p. 20.

Par Varron, au 1[er] siècle avant Jésus-Christ. Pour le nom même de ce savant romain, dont Lydus nous donne la signification, voyez 73, *Baro*.

5. **Petorritum,** espèce de char (d'après A. Gell., xv, 30, lequel ajoute que ce terme est tout à fait transalpin). — Mot gaulois (Quintil., I, 5), — char à quatre roues (Festus, h. v., qui le donne également pour osque). — Mot composé : 1° K. *Pedwar*, masc., *Pedeir*, fém. Z.; Ar. *Pevar*, masc., *Peder*, fem.; C. *Pedar* ou *Peder*; Ir. *Kethir* ou *Kethar*, Z.; E. *Kaithir*, quatre; en Osque, *petora;* — 2° K. *Rhôd*, roue; *Rhyd*, course [1]. — Ar. *Rid*, course, *Rod*, roue. — Ir. *Rith*, course; *Roith*, *Roth*, E.; id., roue. — De même, en Tud. *Fidur*, quatre. — *Rad*, roue. Ptolémée nomme *Petuaria* une ville de Bretagne. Voy. Reda, 40.

6. **Reno,** vêtement (L. Lat., v, 167. — Voy. César, VI, 21). — *Rheno*, habit fait de peaux à longs poils, et particulièrement germanique (Salluste d'après Servius, *Georg.*, III, 383, et Isid., *Orig.*, XIX, 23). Vulgairement nommé *Reptus*, ajoute ce dernier, et il rattache ce terme au latin *reptare*, comme celui de *Rheno* au nom du Rhin, sur les bords duquel ces vêtements, dit-il, étaient le plus en usage; étymologie fondée, ainsi qu'il lui arrive trop souvent, sur de simples ressemblances de mots. — K. *Kroen;* C. *Kroin*, peau. — K. *Kroeni*, se couvrir de peaux; *Rhawn*, long poil, crin. — Ar. *Reûn*, id. — Ir. *Roin*, fourrure; — E. poil, cheveu. — Tud. *Ren*, *Rein*, Renne, animal dont la peau servait à faire des vêtements (P. Diacre., *H. Long.*, I, 5).

7. **Sagum,** autre espèce de vêtements (Ibid. — Isid., *Orig.*, XIX, 24. — *Sagati*, dans Cicér. pro. Font., 14, et al. les Gaulois). — K. *Sach*, sac; *Saé*, espèce d'étoffe de laine; *Ségan*, couverture, manteau. — Ar. *Saé*, habit long, robe: — C. *Lensagum*, couverture de lit; voy. Laina, 97. — Ir. E. *Sac*, *Sacan*, sac. *Séach* signifie encore manteau dans le composé E. *Saidseach*, manteau de mendiant. — Ir. *Sái*, tunique. — Qui ne se rappelle d'ailleurs le nom des fameux Tectosages?

[1] Qui eût donné l'expression pittoresque de quadruple course.

8. Reporté au n° 184[1].

Par Tite-Live, Ier siècle avant Jésus-Christ.

9. **Peninus,** nom d'un sommet sacré de cette partie des Alpes qui en a pris le surnom de Penines (XXI, 38). Quelques traducteurs ont entendu, au lieu du sommet, le dieu même Penninus ou Peninus, connu par des inscriptions locales dont la plupart l'identifient avec Jupiter, JOVI PENINO. Une pierre antique du Valais le nomme *Penus* (Deo Peno, *Mém. des Antiq. de France,* III, p. 531). Servius en a fait une déesse Pœnina qui aurait donné son nom à ces montagnes (*Æn.*, X, 13). Mais ce nom, le même que celui d'Apennin, JOVI APENNINO, en Italie, Orel., 1220, a une signification bien plus générale, et cette identité seule repousserait, sans l'appui de Tite-Live, l'étymologie tirée du passage d'Annibal. L'erreur est si difficile à extirper, que Servius lui-même et Isid., *Orig.*, XIV, 8, ont encore répété celle-ci plusieurs siècles après l'historien romain, et que la plupart des inscriptions, dont je viens de parler, portent POENINO. Voy. Orel., *Inscr. Helvet.* Le K. nous donne, avec une parfaite évidence[2], K. *Pen*, tête, extrémité; *Penyn,* chapiteau. — Ar. *Penn*, tête. — Ir. *Benn*, E. *Ben* ou *Beinn*, montagne. Notre ancien Français avait gardé Penne, Pennette, pour dire des éminences de terrain. Il faut observer que Tite-Live nomme *sémi-germaniques* les populations de ces montagnes (*l. cit.*), et que *Pfin*, *Pinn*, signifiaient en Tud. tête, haut, élevé.

Par Columelle, Ier siècle après Jésus-Christ.

10. **Arepennis,** ou **Arapennis,** mesure agraire, demi-arpent romain (V, 1); *Aripennis,* la cinquième partie d'un stade (*Hist. Greg. Tur.*, I, 6), mot composé où domine d'abord l'idée

[1] Le vide laissé par ce n° est comblé par le 208, 2°.
[2] Je n'ai rien à dire du sens de Taurina attribué au mot *Apennina* par l'*Originum liber* du faux Caton, qui le fait venir d'Apis.

de labourage; K. *Ar*, terre labourable; *Aradu*, Ar. *Ara*, labourer. — Ir. E. *Ar*, labourage. — Notez en outre le C. *Aro*, Ar. *Erv, Erô*, sillon. — K. *Erw*, aire de terre. — Ir. E...... — Voy. 33, Planarati. — 2° K. *Ffan*, surface; *Pennill*, une division, une partie complète. — Ar. *Pann*, lieu; *Pennaoui*, glaner. — Ir. *Ban*, champ; *Fonn*, E. id. terre.

11. **Candetum**, mesure de cent pieds, etc. (v, 1, répété par Isid. de Sév. xv, 15, qui ajoute que: candetum *est quasi centetum*. — Anon. de Limit. agror.) K. *Kant*, cent. — Ar. *Kante*, id. *Kantved*, centième. — Ir. *Ket*, Z. auj. *Kead*, E. *Keud*, cent.

12. **Candosoccus**, provin, marcotte de la vigne (v, 5), mot composé: 1° K. *Kaing*, *Kangen*, branche. — Ar. *Kaned*, bois à brûler. — Ir. *Geag*, E. *Geug*, branche. — 2° K. *Sog*, extension, propagation. — Ar. *Soucha*, se coucher, se tapir. — Ir. *Soichim*, j'étends. — E. *Soc*, l'extrémité de quelque chose.

13. **Ceva**, vache des Alpes[1], petite, mais excellente laitière, vi, 23. Voy. Pline, viii, 70, et pour les fromages renommés des Alpes Centroniennes[2] (la Tarantaise), xi, 97. Conf. Capit. Ant. Pius 12. Le K. ne nous donne que *Kaws*, Ar. *Kaouz*, fromage, et Ar. *Kaéa*, entourer d'une haie; mais l'Ir. présente *Kean*, bétail (mot où l'introduction du Digamma nous montre sur-le-champ ceva), *Keo*, *Géat*, lait. L'E. *Keo* avait jadis le même sens, et *Geum* y signifie encore le beuglement des vaches. — En Tud. *Chua*, *Chuo*, *Kuh*, une vache. Le M. *Ghow*, donné par M. Pictet, ne prouverait donc rien, ne fût-il pas produit par la simple mutation du D radical, *Dow*, taureau, pl. *Dew*. Les populations alpines semi-germaniques, nous a déjà fait observer Tite-Live au n° 9.

14. **Emarcum**, espèce de vigne gauloise petite et peu productive (iii, 2. Voy. Pline, xiv, 4). — Ar. *Amarc'h*, épargne,

[1] Je regarde comme prouvé par les passages cités ici de Pline et de Capitolin, qu'il faut lire *Alpinæ* au lieu d'Altinæ que portent les premières éditions. D'ailleurs, Altinus ne serait pas l'adj. dérivé d'Altinum. Columelle dit lui-même, vii, 2, *Altinates oves*, en comprenant, au surplus, cette ville dans la Gaule cisalpine, comme a fait Vitruve, i, 4.

[2] Véritable forme de ce nom, constatée par MM. L. Rénier et Aug. Bernard. Ne pas confondre ces fromages avec le *Cebanus* de la Ligurie, fait de lait de brebis; Pline, ibid.

économie. — K. *Ymarbedu*, s'abstenir. — Ir. *Amharc*, faute, défaut; *Ecmacht*, Z. mauvais. — E... — On a dit aussi en Français, Vigne *émarc*, d'après une note du Pline Panckoucke, et nous disons encore du *marc* de raisin.

Par Méla, Ier siècle.

15. **Covinus**, char armé de faux des Bretons (III, 6); — des Belges (Lucain, I, 426); simple char (Mart. XII, 24). Voy. *Essedum*, 72. — K. *Kywain* et *Kowain*, charroyer, particulièrement les récoltes céréales, dit Gibson; *Gwain*, transport, voiture. — Ar. *Kôv*, ce qui fait ventre; et dans un autre ordre d'idées, *Gwanuz*, ce qui affaiblit, qui afflige. — Ir. *Kobhan* (gén. *Kobhain*); E. id. coffre, caisson. Notre vieux Français avait coffin, un panier rond. L'Ir. nous donnerait encore *Kaomh*, courant ensemble; et *Kobh*, victoire. Nous avons dit que *Mh* et *Bh* se prononcent V.

Covinarius (Tac., *Agr.*, 35), le conducteur de ces chars.

16. **Senæ** (al. *Zenæ*), mot douteux qu'on lit encore *Gallicenæ* et *Barrigenæ*, suivant diverses corrections des savants[1]. Je préfère *Galli Senas vocant*, les Sènes ou les femmes de l'île de Séna, III, 6; leçon qui peut s'appuyer sur le *Senani* de la fameuse inscription religieuse de Notre-Dame de Paris. Voy. 227. M. de La Villemarqué retrouve dans *Gallicenæ* les *Gallicanæ druides* de Vopiscus (*Aurél.*, 43), dont il tire le nom de Galligan pour les Korrigan ou sorcières bretonnes[2], mais Gallicanæ n'est qu'un adjectif latin qui date au moins de Cicéron (*Catill.*, II, 5), et la prophétesse *Ganna* de Dion, LXVII, 5 (mais non de Tacite), était germaine, et nullement gauloise. Les Sènes, du reste, étaient des prêtresses qui commandaient aux vents, guérissaient les maladies, et prédisaient l'avenir, Méla, ibid. — K. *San*, regard, contemplation, et adj., prudent, avisé; ou *Hen*, Z. et Ar. id.; C. *Hen*, *Hean*, vieux. — Ir. *San?* saint. — *Sean*, *Sen*, vieux, et *San*, id., bonheur, charme

[1] Radlof en cite encore d'autres passablement étranges, p. 296.
[2] *Chants popul. bret.*, 4e éd., t. I, p. xlvij.

ges (ou magiciens), xvi, 95; — prêtres et juges de la nation gauloise (Cés., vi, 13; Strab., iv, p. 164, Did.); al. *Druidæ*, *Droudai*; *Drysidæ* dans Am. Marc., xv, 9, forme grécisée d'après le grec *Drus*, chêne; — étymologie qui remonte à Pline même. Mais le nom des druides, déjà connu de Sotion et peut-être d'Aristote, voy. 86, ne peut avoir été que celtique, n'en déplaise à M. Holtzmann à qui nous avons déjà répondu sur ce point. Les rapprochements abondent : 1° en K. *Derwydd*, Ar. *Derouiz*, *Drouiz*, *Druz*, qu'on tire ordinairement du K. *Dar*, pl. *Deri* ou *Derw*, Ar. *Dero*, chênes, l'homme des chênes. — En Ir. et E. *Druidh*; jadis *Druid* et *Druith*; Z. un druide (le chêne s'y dit *Darach* et *Duir*). — Ir. *Draoi*, pl. *Draoithe*, autrefois druide, aujourd'hui sorcier; — 2° composé de ce même *Derw* avec *Gwydd*, en compos. Wydd, la science, la sagesse des chênes; ou avec *Udd*, chef supérieur; — 3° de l'intensitif *Dar* avec ce même Wydd, très-sage, très-savant. Ed. Davies distingue ainsi[1] les Dar-wydd, ou prêtre supérieur, le vrai druide, du *Go-wydd* ou *O-wydd*, le prêtre inférieur, l'Eubage. Suivant O'Mahoni[2], un ancien nom de la poésie en Irl., *Drecht*, serait même une contraction de *Draoidecht*, druidisme (ou de *Drai-acht*, présent des druides). — Répétons que le tud. *Dryhten*, *Druhtin*, maître, seigneur; *Dry* et *Drude*, magicien, sorcière, et tous les mots où les noms de lieux cités par M. Holtzmann, ne prouvent rien pour l'origine germanique de ce terme, puisque les colons gaulois des champs Décumates peuvent certainement l'avoir implanté de l'autre côté du Rhin. Voy. Eubages, 201, et Saronides, 96.

281. **Eglecopala**, la marne colombine ou violacée (xvii, 4), terme probablement composé et qu'on a voulu aussi tirer du Grec. — 1° K. *Klai*, marne, argile; *Kleiawg*, marneux. — Ar.

[1] *Celt. Res.*, p. 130; mais Owen écrit *Ofydd* avec une autre étymologie. Voyez son dictionn., Duclos, Fréret, etc. Celui-ci remontait à l'irl. *De*, dieu, et *Rhouid*, parlant, c'est-à-dire théologien; ainsi que Diodore qualifie les druides. La formation de ce composé m'inspire peu de confiance. Je n'ai pu trouver nulle part ce que dit M. H. Martin, que le gui se nommait en K. *Gwydd*. *Hist. de Fr.*, 4e éd., i, p. 63.

[2] *Hist. of Irl.*, trad. de Keating, p. 121, n.

Kleis, craie. — Ir......... — E. *Laqus*, marne. Le K. *Eglwg*, brillant; l'Ir. *Glee*, Z., clair, ou *Glegheal*, très-brillant, me paraissent fort chanceux pour le sens. Le K. et Ar. *Glas*, bleu livide, pl. K. *Gleision*, conviendrait mieux sous ce rapport; mais je n'ai rien vu qui réponde : — 2° à *pala* ou *copala*, si ce n'est *pali* qui signifie en K. doucement luisant, et pourrait devenir l'épithète de *Klai*. Je n'ai retrouvé nulle part le *Copal*, gras, de Bullet. Voy. Marga, 29.

24. **Eporediæ**, al. *Eporedicæ*, — bons dompteurs de chevaux, d'où dérive le nom de la ville d'*Eporedia* (Ivrée, III, 21). Mot du Gaulois italique, mais dont les éléments se retrouvent dans tous les dialectes transalpins. M. Holtzmann ne cite comme répondant au sens de cheval qu'*Osw* en K. et *Each* en Ir. Mais le premier possédait *Ebol*, Z., aujourd'hui *Ebawl*; Ar. *Ebeul*; G. *Ebol*, poulain. — Les K. *Eb*, cheval, et *Ebwr*, cavalier, donnés par Mone, *Celt.* F., p. 326, ne sont pas dans Owen, mais on y rencontre encore *Ebran*, pâturage de chevaux. — Ar. *Ebeulia*, pouliner. — Ir. E. *Peall*, cheval, jadis *Eoh*, Z., c'est-à-dire Ep, puisque C = P[1]. Le Gaëlique dit encore *Each*, dont Armstrong rapproche l'esp. *Haca* et notre vieux franç. Haque et Haquenée. Ep se retrouve dans les noms gaulois d'Eporedorix, Epaone, Epomanduodurum, Epoissus, etc. Voy. Epona, 290. Observez qu'Osw, dérivé du verbe *os*, signifie proprement coursier. La deuxième partie d'*Eporedia* n'est pas moins certaine. K. *Rhedain*, poursuivre sa course, se maintenir courant. — Ar. *Redia*, contraindre, c'est-à-dire dompter, etc. Voy. 40, Rheda.

25. **Exacon**, espèce de centaurée fort amère, ainsi nommée par les Gaulois à cause de son action purgative (XXV, 31). Autre mot conservant dans sa forme grécisée la même signification. — K. 1° *Es*, préfixe équivalent en composition à l'*Ex* latin, pour indiquer un mouvement de sortie ou de séparation; Ir. *As* ou *Es*, Z. préposition ayant le même sens. — 2° K. *Agori*, *Agawr*, ouvrir, répandre; *Esg*, ce qui pousse au dehors, ce qui sort. — Ar. *Heska*, épuiser, tarir. — Ir. *Eis*-

[1] *Equus* notamment = *Hippos*. Voy. ci-dessus les Réflex. prélim., n. III.

him, j'exclus, *Asgaim*, curer, purifier. — E. *Askaoin*, excommunier. M. Pictet qui, d'accord avec Zeuss, retrouve Ex même dans l'ancien Ir. adjoint à ce préfixe, pour composer le mot gaulois : *aice*, action de conduire, au dehors par conséquent (Marcel. form.).

26. **Glastum**, guède ou pastel, plante dont le suc teignait en noir (XXII, 2); — *vitrum* qui donne une couleur bleue (Cés., V, 14). C'est avec ce suc que se tatouaient les Bretons (id., id.). Apulée le médecin donne ce mot comme simplement lat. avec la variante *Glutam*, al. *aluta*, ch. 69 de 1788. — K. Ar. *Glâs*, bleu, glauque; Ir. vert pâle, livide. — E. *Glasdhaid*, grisâtre. — K. *Glaslys, Gweddlys*, le pastel. — C. *Glesin*, id. Voy. Utrum, à l'App. Y.

27. **Halus**, nom gaulois, passé dans la langue lat., du symphyton pierreux des Grecs[1], plante qui croît parmi les pierres, et puissante pour la guérison des blessures (XXVI, 26, et XXVII, 24). *Halus*, dans Marcel. Burd., 10, et *Alus* dans le médecin Apulée, ch. 60 de 1788. Longtemps confondue avec la grande consoude, *symphuton Allo*, l'officinale d'aujourd'hui, on la regarde maintenant comme la *Coris* de Montpellier. Du reste, Pline donne encore ce nom d'*Alus* ou *Alum* à une espèce d'ail, XIX, 34. — K. *Al*, excellent, ce qui pénètre. — Ar......... — K. *All.* colline. — Ir. E. *Al*, pierre, rocher[2]; *Ala*, blessure. — E. id. (Armstr.). — *Alaw* est en K. le nom du lis, et *Allas* ou *Eala*, en Ir., celui du millepertuis vulgaire, également employé jadis pour le traitement des plaies.

28. **Limeum**, plante vénéneuse dont le suc nommé poison du cerf servait à empoisonner les flèches, et purgeait les bœufs (XXVII, 76). Cette plante, qu'on n'a pu retrouver jusqu'à présent, serait l'ellébore, d'après le XXV, 25, et A. Gell., XVII, 15; — et *Toxicon* le nom gaulois de ce poison, suivant le Ps. Aristote; voy. 87. Galien décrit presque de la même manière les effets vénéneux de l'hélénion, voy. *Belinuntia*,

[1] Les Vénètes d'Italie lui donnaient un autre nom, celui de *Cotonea;* observation à retenir.

[2] *Al-Cluyth*, quod linguâ eorum significat Petram Cluyth. — Bède, *Historia Angl.*, I, 12.

118. On a tiré Limcum du grec *Loimos*, mais nous avons le K. *Llem*, âcre, cuisant, acerbe. — Ar. *Lemm*, aigu, piquant. — Ir. *Leamh*, brûlant; *Leamain*, je mords, je flétris. — E. *Leamh*, blessant, douloureux [1]. — *Lim* est l'ancien nom de la glu en Tud.

29. **Marga,** dans quelques manuscrits *Marla*, marne, engrais découvert par les Bretons et les Gaulois. — 30. **Acaunumarga** (al. *Capnumarga*), la marne rousse, pierre qu'il faut piler. — 31. **Glissomarga** (al. *Gliscomarga, Gliscromarga*) espèce de marne blanche, mêlée de terre grasse, particulièrement bonne pour les prés (xvii, 4). — K. *Marl*, Ir. *Marg*, d'où Margidunum en Bretagne avait sans doute tiré son nom. Ar. *Marla*; E. *Marl*, marne. — Tud. *Marg*, moelle; *Merg*, *Mergel*, marne. Aux deux composés se rapporteraient: 1° pour la leçon *Acaunumarga*, aujourd'hui adoptée, l'*Acaunum*, pierre, roche qui nous reviendra plus tard; voy. 168. — 2° pour *Capnumarga*, rien. — 3° pour *Glissomarga*, soit: K. *Glwys*, brillant pur; ou Ar. *Glisi*, Z. pâleur, C. *Gloys*, id. *Luys*, gris. — Ir. *Glus*, brillant. — E. *Gliosg*, éclat, scintillation; — soit K. *Llysw*, glutineux, ou plutôt *Llyseuan*, faire pousser les plantes. — Ar. *Leiza*, rendre humide. — Ir. *Luis*, E. *Lus*, herbe; — Ir. *Luiseanach*, E. *Lusach*, plein d'herbes. Je n'ai pas retrouvé le *Glisc*, blanc, de Bullet.

32. **Possernices** ou **Passernices**, pl., pierres à aiguiser, terme gaulois transalpin (xxxvi, 47); mot composé: 1° K. *Hogi*, aiguiser, affiler, *Hog*, repassage. Ar. *Higolen*, pierre à aiguiser. — Ir. *Ogh*; E. *Oir*, bord tranchant. — Ir. *Oighe*, lime. — E. id. (Armstr). — 2° K. *Ermig*, instrument, outil, qui joint avec *Hog* ou *Hogi* a fort bien pu composer, pour une oreille romaine, un mot analogue à Possernix (Hog-ermig?). Ar..... — Ir. *Earmaidh*, armes, *Earnag*, fer. — *Earrann*, section, coupure.

33. **Planarati**, charrue de la Rhétie gauloise[2], à laquelle on

[1] On rencontre LIMEO, nom propre ou fragment de nom dans une inscr. britanniq. incomplète d'Orelli, 2069.

[2] Le Véronais, voy. Pline, iii, 23. Servius, *Georg.*, i, 174, étend l'usage de ces charrues au pays de Virgile le Mantouan.

aurait ajouté deux petites roues (XVIII, 48, al. *Plammorati, Plaumorati, Plaumrati*), mot composé du Gaulois italique, dont on voit que la véritable leçon n'est pas très-certaine, et que Hardoin voulait latiniser entièrement en lisant *Plaustrarati*; mais on en retrouve tous les éléments dans les quatre idiomes celtiques : 1° K. *Plana*, planter, semer. — Ar. *Planta*, planter, enfoncer en terre. — Ir. *Plandaighim*, je plante. — E. *Planntaich*, planter. — 2° K. *Rhod*, roue, etc.; voy. 5. On a pareillement rencontré au n° 10 cette communauté de termes avec le Lat. pour ce qui concerne le labourage; K. *Arad*, charrue. — Ar. *Arar*. Ir. E. *Ar*, labourage. — Ir. *Aradh*, labourer (infin. d'*Araim*). — E. *Aradair*, laboureur. Brandes a été chercher bien loin *Crann*, charrue, et *Araidh*, particulier. Le Tud nous donnerait de son côté *Plog-met-rat*, charrue à roues, ou plus simplement *Ploum*.

34. **Rhodora**, al. *Rhodara*, *Rhodarum*, plante à tige noueuse et dont les feuilles deviennent rouges (XXIV, 112). Elle se plaisait dans le voisinage du Rumpotinus, ce qui, d'après le XIV, 23, rapporterait son nom au Gaulois italique. On pense que c'est l'Ormière ou reine des prés. — K. *Rud*, *Z. et C.* id., rouge; K. actuel *Rhudd*; *Rhwd*, rouille; *Rhwdaw*, couleur de rouille. — Ar. *Ruz*; — Ir. *Rot*, *Rodaidh*, *Ruadh*, E. id., rouge[1].

35. **Rufius** ou **Raphius** (on a lu aussi *Rufinus*), nom du Chaüs, animal qui a la forme du loup et les taches du pard, VIII, 28; c'est le loup-cervier, id., 34. — K. *Rhaib*, avidité, *Rheibian*, ravir. — Ar. *Krafa*, id. *Brifa*, dévorer. — C. *Robbior*, ravisseur. — Ir. *Reubhaim*, je déchire, j'arrache. — E. *Reub*, déchirer; *Robach*, couvert de poils longs et rudes, hérissé. — Tud. *Raban*, *Raupon*, ravir. — *Hraffi*, *Raéf*, renard. L'Ir. dit *Reabh*, pour rusé, trompeur.

36. **Samolus**, al. *Samosus* (on a lu aussi *Samiolus*), plante marécageuse, qu'on broyait pour la faire manger comme

[1] Cette plante préparée constituait un remède dont on se faisait frotter par trois hommes de trois nations différentes; prescription où Mone reconnaît une triade de la médecine druidique. Nord. Held., II, p. 403, II.

préservatif pour les bœufs et les porcs (xxiv, 63). Nom resté en Français, *Samole*, au mourron d'eau; — en K. *Symwl*, à la primevère [1]. — Ar....... — Ir. *Sabhal*, salut, conservation; *Samhluth*, vif, dispos. — E. *Sabhail*, sauver. Bullet donne *San-mos*, salutaire aux cochons, composé dont le premier élément ne se trouve avec cette signification, ni dans Owen ni dans Legonidec, et dont le deuxième devait être *Moc'h*.

37. **Vela** ou **Velarus** (al. *Velum* et même *Tortela*), l'irio latin, sorte de céréale, — dont la graine ressemble à celle du cresson, — plante d'ailleurs plus particulièrement médicinale (xxii, 75; conf. xviii, 10 et 22). L'herbe au chantre ou notre Velar officinal. Je n'ai trouvé d'analogue, au dernier point de vue et au premier, que les K. *Bela*, la jusquiame, et *Belys* ou *Belysen*, le chaume dont on couvre les toits. Mais relativement au cresson qui ressemble effectivement au Velar, nous avons le nom même de cette plante, en C. et Ar. *Beler*; K. *Berwr*; Ir. *Biolar*; E. *Biolair*. Celui de Velar est encore resté dans notre langue à l'herbe de Sainte-Barbe, Erysim. Barbarea.

Nous retrouverons dans la catégorie suivante plusieurs autres termes qu'on a tirés de Pline. Je n'ajouterai ici que pour mémoire, — 37 *bis*, celui de *Vettonica* [2], nom gaulois de la Bétoine (Pline xxv, 46) évidemment dû aux Vettones, peuple espagnol qui, suivant cet auteur, découvrit les propriétés de cette plante. L'Ir. la nomme encore *Lus-mhic-Bethaig*, l'herbe des enfants de Beth........ — Son nom basq. est *Sugueria*.

37 *ter*. Je m'arrêterai plus longtemps au mot *Ganta* ou *Gansa*, al. *Gasa*, *Ganza*, que Du Cange, Diefenbach et même Wachter ont regardé comme gaulois, quoique Pline dise ex-

[1] *Primrose* ou *Cowslip* dans Owen, qui rappelle la vertu médicinale attribuée jadis à cette plante vénérée par les Bretons. Ed. Davies nomme le Samolus Gwlydd, et J. Grimm y voit l'anémone pulsatile, *Myth.*, p. 1139. D'autres, la Véronique Becabunga, ou une Barbarée qu'on cueille encore de la même manière que le Samolus de Pline, à la Saint-Roch, dans quelques provinces de France (Plin. Panck.).

[2] Qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, avec la *Britannica* du xxv, 6.

6.

pressément que c'est en Germanie qu'on donnait ce nom à une petite espèce d'oies, de couleur blanche, x, 27. On a d'abord confondu ces oies avec celles de la Morinie dont le naturaliste parle quelques lignes plus haut; puis entendu sans doute par *Germania*, la partie des Gaules à laquelle les Romains avaient imposé ce nom. Cependant l'ensemble du texte et ce terme absolu de *Germania* au sing. indiquent plus naturellement la grande Germanie au delà du Rhin. Mais d'un autre côté, un auteur franc-comtois du x[e] siècle, Adson, prétend qu'on a nommé les oies sauvages *gantæ*, à cause de leur blancheur et des cris qu'elles font entendre (*Vit. S. Walbert*, par. 5), et Girald le Gallois affirme dans sa *Topogr. Hibern.* que les Irlandais appelaient *Gantes* les oies blanches et petites. On peut dire à cela que ce terme avait été porté en Irlande par quelque colonie germanique (Caucii, Menapii ?) ou danoise ; mais pour l'étymologie tirée de la couleur blanche, c'est dans le Celtique plutôt que dans le Tudesque qu'elle se trouve justifiée. K. *Kan*, Ar. *Kann*, blan; K. *Kanedig*, blanchi. — Ar. *Kandia*, blanchir. — Ir. et E. *Ban*, pâle, blanc (B = K.); on y trouve encore aujourd'hui *Gandal* et *Ganradh* pour une oie mâle. Il se peut donc que Pline ait réellement parlé de la Germanie gauloise, et que nous soyons en droit de réclamer ce mot. Le biographe de sainte Amalberge, Boll., 10 juill., p. 98, a écrit *Ganees*, et paraît attribuer ce nom aux oies en général; mais Fortunat distingue, VII, 4, l'*anser* et la *ganta*. Quoi qu'il en soit, les termes germaniques *Ganza, Kans, Gans, Gander, Gent*, sont plus rapprochés de celui de Pline que le Celtique [1].

Par Tacite, au Ier siècle.

38. **Crupellarii**, gladiateurs tout couverts d'une armure de fer (*An.*, III, 43). Soit simple : K. *Krwb;* Ar. *Krugel*, ce qui est ramassé en un tas; bosse. K. *Krwban*, tortue. — Ar.

[1] Le Basq. a conservé le mot latin *anzara;* l'Espag. et le Portug. disent *Ganso*.

Krab; Ir. E. *Kruban*, crabe; *Krupadh*, contraction, resserrement. — E. *Krub*, se tapir, se blottir; — ou ce qui me paraît préférable, comme ornement de casque distinctif du Mirmillo, voy. 199; le K. *Kribell*, Ar. *Kribel*, crête de coq, cimier. — Ir. *Krib*, crête, peigne. — E. . . . . — Soit composé : K. 1° *Kryf*, serré, joint. — *Pelltu*, présenter une surface, ou *Pellus*, entourant, ce qui dériverait alors de l'armure même. Remarquez dans le même auteur, *Ann.*, IV, 73, le nom frison de Cruptorix, dont la finale n'est pas moins gauloise. Voy. 279, Rix; et dans Graff, les Tud. *Crupel*, podius, *Kryppil*, gibbosus.

Par Quintilien, au IIe siècle.

39. **Casnar**, al. *Casena, Casmi, Casmo;* qui accompagne, poursuit quelqu'un, une femme, etc. (*Instit.*, I, 5). Mot d'une forme peu certaine, et qui, sous celle qui est adoptée aujourd'hui était également osque, avec le sens de vieillard, de vieux grand-père. (Festus, Varr. L. L. VII, 29). K. *Kasnori*, persécuter. — Ar. *Kas*, envoyer, conduire. — Ir. *Kasan*, chemin. E. chemin, promenade. D'un autre côté le sens de vieillard se retrouve dans l'Ar. *Koz*, vieux, *Kôsni*, Z. vieillesse. — K. Ir. E. . . . . — Ne pas confondre *Casnar* et *Casnus*, dont nous parlerons au mot *Cassi*, 262.

40. **Rheda**[1] ou **Reda**, mot gaulois, I, 5; voiture gauloise (Fortun., *Carm.*, III, 22), jadis *reta*, char à quatre roues (Isid., *Or.*, XX, 12). Ce terme est dans Cicéron avec celui de Rhedarius, conducteur du char (*Pro Milon.*, 10). Il devait donc faire partie du Gaulois italique. — K. *Rhedu*, courir, *Rhedus*, disposé pour courir. — Ar. *Redi*, courir; *Ret*, Z. et Ir. id. Z. ou *Reth*, Z. et *Riad*, course. Observez qu'une glose de Z. rend *Deriad* (*De* = deux) par *Bigæ*, char à deux chevaux — E. *Ruith*, courir — Rette se dit encore dans les montagnes du Jura. Pour le rapport de reta avec rota, voy. Petorritum, 6.

[1] L'un des vieux glossaires, publiés par Maï, écrit *Rhæda*, ou *Rheda*. Classic. auct., VI, p. 580.

Par Suétone, au IIe siècle.

41. **Galba**, très-gros (Galb. 3); mot du Gaulois italique, puisque ce surnom de la famille Sulpitia datait au moins de 144 avant J. C. (*Fast. consul.*) La cause du surnom était incertaine ou obscure, nous disent Suétone et Quintilien, I, 4; mais ce terme n'en reste pas moins acquis à la langue gauloise. Nom d'un roi belge dans Cés., II, 4, et d'un chef Carpésien en Espagne, c'est-à-dire Ibère, Galbus; T. Liv., XXIII, 26. — K. *Gallu*, force, puissance; *Galluaw*, donner la puissance. — Ar. *Galloud*, puissance, capacité. — Ir. *Galbha*, force; *Kalpa*, le gras de la jambe; le mollet; *Kalbhair*, gourmand, vorace; *Garbh*, grossier; E. épais, charnu. — Quant à Galbus, je n'ai rien trouvé dans le Basq. qui réponde au sens de Suétone. — Tud. *Kalb, chalb*, veau.

Par Aulu-Gelle, au IIe siècle.

42. **Circius** ou **Cercius** dans Caton, vent très-violent de la Gaule; ainsi nommé peut-être d'après les tourbillons qu'il forme (II, 22); particulier à la Gaule narbonnaise (Plin. II, 46; voy. Senec., *Quæst. nat.*, V, 17); *Çircio*, vent qui souffle entre le nord et l'occident (GLOSS. d'Isid.). Le mistral des Provençaux, un de ces vents du N.-O. qui portait en latin le nom de Caurus ou Corus. — K. *Kyrch*, irruption, attaque; *Kyrchu*, attaquer; *Kyrchall*, ce qui entoure. — Ar. *Kerc'hout*, chercher activement, *Kelc'h*, cercle; *Kelc'hia*, entourer. — Ir. *Kirkal*, cercle, *Kirb*, précipitation, tumulte. — E. *Kearkall*, cercle, ce vent a conservé dans notre midi les noms de Cerce et de Cers.

A. Gelle cite encore, XI, 7, deux mots latins tombés en complète désuétude, *Apluda*, du son, et *Floces*, de la piquette, dont l'emploi avait fait rire, dit-il, aux dépens d'un avocat, comme s'il eût parlé toscan ou gaulois; ce qui n'implique pas que ces termes aient originairement appartenu à l'un ou à l'autre de ces idiomes. Je ne les ai point, en tout cas, retrouvés dans le Celtique.

Par Ulpien, au IIIe siècle.

43. **Peculium,** c'est ainsi que les Gaulois nommaient les *Parapherna* des Grecs, c'est-à-dire les choses données dans le mariage en sus de la dot (*Digest.*, XXIII. Tit. 3, De jure dot., 9); terme tout latin, mais qui devait, dans ce sens, se rapporter à quelque mot gaulois que je n'ai pu retrouver. Il est vrai qu'un commentateur du *Corpus juris*, éd. de Lyon, 1618, dit que cette opinion est une sottise; mais j'ai, pour m'excuser, l'édition de Gothofredus, 1663, dont une note affirme que *Peculium* est un ancien mot gaulois, comme *Combinæ*, *Petoriti*, *Alaudæ*.

Par Festus, au IIIe siècle.

44. **Bardus,** chanteur gaulois; — poëte (Diod., id., V, 31. Voy. Posidonius, au numéro 93. — Strab., IV, p. 164 Did. — Lucan., 1er, v. 444. — Am. Marc., XV, 9. — Hésych.). — K. *Bardd*[1], poëte, *Bardhony*, Z. Bardisme. — C. *Barth*, musicien, mime. — Ar. *Barz*; Ir. E. *Bard*; M. *Bardagh*, poëte. On a vu que Holtzmann voulait, bien à tort, que ce terme ne datât que du XIe siècle dans les idiomes néoceltiques. Les raisons qu'il allègue pour germaniser ce mot ne sont pas meilleures. Il tombe d'abord dans la faute qu'il a reprochée à O'Reilly, en décidant *à priori*, d'après le *Barditus* de Tacite, *Germ.*, 3, que Barde est un mot tudesque; lequel *Barditus* est lui-même fort peu certain, n'étant qu'une variante ou une correction de l'ancienne leçon *Barritus*, qu'appuient si fortement les passages d'A. Marcellin, XVI, 12, XXXI, 7, et de Végèce, III, 18. Il me semble évident que les chants des Bardes gaulois ou des poëtes germains qui célébraient les héros et les antiques traditions nationales, étaient tout autre chose que ces cris inarticulés et progressifs, poussés de concert dans le creux des boucliers ou au milieu

[1] Ce mot aurait fait en L. *Barsus*; il faut donc que la prononciation du K. ait changé, ou que Bardus vienne du Gaelique. Même observation pour Nertus, 270.

des combats, et s'enflant jusqu'à imiter le bruit des vagues brisées contre les rochers. Ce chant terrible, dont le nom, dit Am. Marcellin, était emprunté aux Barbares[1] peut s'être appelé *Barritus* du Tud. *Baren*, crier, chanter, *Barid*, cri; Ir. *Bairidh*, aussi bien que *Barditus*, de *Bordi*, bouclier, ou de *Barten*, combattre, et l'expression anglo-saxonne que cite M. H. *Vordum and bordum* (p. 92 et suiv.), me paraît même prouver contre lui, car elle répond précisément à cette distinction des paroles chantées, *Vordum*, et du mugissement des boucliers, *bordum*[2]. Je crois dont que nous pouvons en toute conscience conserver le mot *Bardus* comme notre propriété[3], quoique Radlof le donne encore aux Frisons, p. 294. Il figure comme nom propre, vraisemblablement helvétien, dans cette inscr. de Hafner, Rom. Bayern, 162. *Cattao Bardi F. Helvetio*, en 64 de J. C. Voy. encore Bardæa, App. ii.

45. **Benna**, sorte de voiture, d'où *combennones*, ceux qui s'y trouvaient ensemble. Caton en parle, R. R., 23, ce qui prouve que ce mot appartenait au Gaulois italique. Dans la vie de saint Rémy (Bolland., 13 janv.), *Benna* est un grand vase ou panier dans lequel on mettait des denrées et des bouteilles de cervoise. Un bas-relief gallo-romain de Dijon représente un de ces paniers posé sur des roues et attelé de deux chevaux; c'est la banne de nos charbonniers. *Bannette*, *Benaton*, etc., corbeille, panier, sont restés dans le patois bourguignon; voy. l'histoire fort intéressante que nous en a donnée M. Mignard, p. 12. — K. *Men* ou *Ben*, chariot. — Ar. *Mann*, panier d'osier. — Ir. *Ben, Fen, Feun*, E. id., voiture, chariot. M. Holtzmann nie l'authenticité de *Ben*, mais il est donné par J. Davies et Lhuyd, et Owen Pughe cite les lois galloises et le Mabinogion pour le diminutif *Benyn* et le dérivé *Benaid*.

46. **Bulga**, petit sac de peau; mot du Gaulois italique puisqu'il se trouve déjà dans Lucile, *Sat.*, 6. — K. *Bolgan*,

[1] xxx, 7. Voy. Fréret. *Hist. Ac. Inscr.*, t. xi, in-12.

[2] Cette distinction se montre déjà dans T.-Live, xxi-28 : « Galli cum variis ululatibus cantuque moris sui, etc. »

[3] Brandes cite *le Rebarder* de nos vieux poëtes français; *Ethn. Verh. d. Kelt. und Germ.*, p. 314.

Bwlgan, sac, bourse; *Boliaw*, se gonfler. — Ar. *Bolz*, voûte, arcade. — Ir. *Bolc*, Z. outre; *Bolg*, sac, ventre; *Builg*, soufflet. — E. *Bolg*, enfler. — Tud. *Balg*, *Bœlg*, sac de peau. *Belgi*, outre.

47. **Cimber**, voleur, brigand. — Suidas, id. — Plutarque, id., mais il en fait un mot germanique, Mar. 11; et je crois qu'il a tout à fait raison, quoique le K. nous donne *Kymeryd*, prendre, saisir, en Ar. *Kemeret*, C. *Kemeras*; Le Pelletier dit avoir vu l'ancienne forme *Quempri* (Dict. bret.). L'Ar. dit encore *Kemerer*, celui qui prend, et l'E. *Kampar*, vexation, grief; *Kamparach*, celui qui vexe, celui qui foule aux pieds; sens qui peut n'être qu'une simple dégénération du K. *Kampwr* ou *Kampiwr*, Ar. *Kampier*, Ir. *Kampur*, qui signifie champion. Ce serait une *péjoration* pareille à celle du nom même des Cimbres, dans la bouche des populations qu'ils avaient vaincues et pillées dans les Gaules et dans la Germanie. Ce nom, dont les termes précédents peuvent être dérivés aussi bien que du *campus* latin, signifiait en Germ. les combattants, de *Kaempan*, combattre, *Kambar*, brave; ou les héros, les géants, *Kaempe*, *Kemper*, termes fort proches parents de *Kimpan*, ravir, *Kimparé*, etc. Wachter remontait pour son compte au gothique *Quiman*, perdre, faire périr, d'où il tirait *Kymmer*, *Kymber*, qui sont aussi fort rapprochés de l'Ar. et du K. cités en premier lieu. Le nom des Ambrons, ces alliés gaulois des Cimbres, subit, d'après le même Festus, une injure encore plus grande. Il resta dans la langue latine avec le sens d'homme à vie honteuse, ou, suivant le Gloss. d'Isid., de pillards, de dissipateurs, etc. (V. *Ambro*; Devoratores, Maudones. — Conf. Placid; Maï, Class. auctor. T. 3). Notre vieux français disait *Embron*, *Embrune*, pour notre adj. colère, chagrin (Du Cange, t. 7, n. éd.).

48. **Petora**, quatre en Gaulois et en Osque. Voyez Petoritum, n° 6.

Par Am. Marcellin, IVe siècle.

49. **Mureus**, nom que les Gaulois donnaient à ceux qui se

coupaient le pouce pour s'exempter du service militaire (xv, 12). Ce sera en Italie, ou par plaisanterie, suivant qu'on lira *localiter* ou *jocaliter*. La première leçon a pour elle l'ancienne existence de ce nom dans Rome même, où se trouvaient une vallée *Murcia*, un Mont *Murcus* (l'Aventin dans Festus, Cf. T. Liv., I, 33. Serv., *Æn.*, VIII, 636); une *Murcia*, déesse de la paresse (S. August., *Civ. D.*, IV, 16), qu'il ne faut pas confondre avec Vénus aux Myrtes, *Murtia*. La deuxième leçon pourrait être rapportée dans les langues néo-celtiques à trois ordres d'idées. D'abord à la déesse Murcia par l'Ar. *Morc'hi*, mortifier son corps; *Morc'hedi*, être languissant, dormir; *Morc'heduz*, indolent, paresseux, en K. *Musgrell.* — Ir. E. *Murcach* (dérivé de *Mur*), triste, mélancolique. — 2° Ir. *Murcach* (dérivé de *Murc*, corruption, ordure), puant. — K. *Burgun*, charogne. — 3° E. *Meur*, doigt, *Meurach*, qui a des doigts. Quel qu'ait été le sens de cette plaisanterie, on voit que ce terme n'était matériellement étranger à aucun des quatre idiomes.

Par Aurel. Victor, IVe siècle.

50. **Bagaudæ**, brigands (*de Cæs. Dioclet.* Voy. Zosime, VI, 2. Salvien, *De Gub. Dei*, V, où se trouvent les variantes *Baogaudæ, Baogandæ*). *Bacaudæ*, nom que se donnèrent les paysans soulevés dans les Gaules (Euséb., *Chron.*, an. 285; Eutrop. IX. Son traducteur grec Pœanius n'entend par ce mot que leurs chefs, *turannoi epichorioi*). Dans Orose, VII, 25, *Vacaudæ*, ou *Baucadæ*; la forme généralement reconnue aujourd'hui est *Bagaudæ*. — K. *Bagad*, troupe, *Bagadu*, s'amasser, s'attrouper. — Ar. *Bagad*, troupeau, attroupement. — C. *Bagat*, assemblée. — Ir. *Bagaid*, groupe; *Bagh, Baghad*, combat, escarmouche; *Baghach*, soldat; *Bacad*, captif, dérivé peut-être de Bagaudæ même. — E. *Bagaid* (ancien), grappe; *Bagair*, menacer, effrayer. — Gibson n'a pas reconnu, *Brit.*, p. XXV, le sens de gardeur de cochons donné par Camden au K. *Beichiad*, d'où il tirait *Bachaudæ*. — Notez dans le Tud. *Baga*, querelle, dispute.

Par Ausone, IVe siècle.

51. **Patera,** nom des prêtres de Belenus Apollon parmi ses adorateurs particuliers (Profess. IV). — K. *Pâd,* celui qui conserve, qui entretient continuellement ou avec un autre. — Ar. *Paotr,* serviteur. — Ir. E. *Paidhir,* couple, paire. Il se peut aussi que les copistes, préoccupés du pater latin, aient changé en P le T d'un mot comme *Tatera,* qu'on peut tirer du K. *Tad,* père, *Tadu,* être père; Ar. *Tât,* C. *Tâd;* Ir. *Daid,* E. *Athair,* père. Voy. 204, Patus.

Par Végèce, à la fin du IVe siècle.

Pour *Caterva,* voy. à Isidore de Séville, n° 159.

52. **Pyctæ,** noms que les Bretons donnaient à des bateaux complétement peints en couleur de mer, pour mieux surprendre l'ennemi (*Instit. mil.*, v, 7, al. *Pictæ, picatæ*). Ce mot n'est-il qu'une traduction lat., ou doit-on le regarder comme le terme original confondu par les copistes avec le participe lat. qui lui ressemblait? Cette dernière opinion est celle que me font adopter les variantes mêmes des manuscrits; ces bateaux n'étant d'ailleurs pas les seuls qui fussent plus ou moins ornés de peintures, et Végèce me paraissant avoir voulu citer réellement le mot breton. — K. *Peithias,* bateau d'éclaireur, du verbe *Peithiaw,* aller à la découverte, observer. — L'Ar. n'a conservé que l'adv. *Piz,* attentivement. — Ir. *Beachdaim,* apercevoir, découvrir; *Beachtoir,* espion. — E. *Beachdaich,* observer. Dans un autre ordre d'idées, nous aurions encore K. *Ffith,* action de glisser, passer rapidement. — Ar. *Ficha,* frétiller, changer souvent de place. — Ir. *Feachd,* voyage, expédition. — E. *Feachd,* errer, vaguer. Enfin le nom même du peuple Picte, en K. *Gwyddel* ou *Gaël-Ffichti* [1].

[1] Il est à remarquer que Végèce donne aux bateaux bretons le nom de *Liburnæ,* terme resté dans l'Irl. *Libhearn, bateau,* avec les sens successivement dérivés d'habitation, bétail, douaire.

Par Sulpice Sévère, au commencement du ve siècle.

53. **Tripetiæ,** petit banc semblable au tripous, ou siége à 3 pieds des Grecs (*Dialog.*, II, 1). Ce mot, également lat. sous la forme tripes, existe encore dans le K. *Tribedd* ou *Trybedd*, trépied, C. *Trîbet*, Ar. *Treben*, d'où le verbe K. *Trybeddu*, placer solidement. Il s'y compose : 1° du K. Ar. Ir. E. *Tri*, Z. trois, voy. Trimarkisia, 106, et Trigaranus, 230. — 2° du K. *Pedd*, pied, dont sortent plusieurs dérivés non moins rapprochés du lat.; c'est probablement un terme venu de cette langue, car il est étranger aux autres idiomes néo-celtiques, et le K. lui-même en possède en commun avec eux un autre, savoir : *Troed ;* Ar. *Troad ;* C. *Truit*, *Troys ;* Ir. E. *Troidh*, qui signifie pied. J'observe cependant que Sid. Apollinaire emploie, pour désigner ces siéges de peu de valeur, les deux mots *tripodes sellæ*, Epist. IV, 24. — Tud. *Thry*, *dri*, trois. — *Fot*, pied, *Fèt*, pl. Angl. Sax.

Par Marcellus, de Bordeaux: *De Medicamentis*, etc. (Medici principes, 1567. — Medici antiqui, 1547, et éd. particul. de Bâle, 1536, fol.) à la fin du IVe siècle [1].

Noms de plantes.

54. **Baditis,** Gr. Nymphæa, L. Clava Herculis (ch. 33) le nénuphar. — K. *Badd*, bain, *Bodi*, et Ar. *Beûzi*, submerger. — Ir. *Baidh*, vague, d'où *Badud*, Z. naufrage ; *Baidthe*, noyé ; E. *Baite*, id., *Bileag-Bhaite*, ou Ir. *Duilleog-bhaite*, la feuille noyée, le nénuphar. — K. *Bwltys*, le nénuphar jaune.

55. **Blutthagio,** plante marécageuse (ch. 9). — K. *Bloden*, Z. et C. *Blodon*, fleur, K. *Blodeuawg*, tout fleuri; Ar. *Bleunvek ;* Ir. *Blathach*, id. — Ir. E. *Blath*, fleur. Le K. fournit encore *Blawd*, pl. *Blodion*, farine, en Ar. *Bleûd*, *Bleuda*, réduire en farine.

56. **Bricumа** ou **Bricumus**; L. Artemisia (ch. 26), l'armoise.

[1] J. Grimm fait remarquer la bonté générale du texte de cet auteur. *Ub. Marcell. form.*, p. 54.

D'après la haute tige de cette plante, et les vertus qu'on lui attribuait, on pourrait rapporter ce nom au K. *Brygu*, croître, pousser beaucoup. — Ar. *Bragezi*, germer, pousser; ou à l'Ir. *Brig*, Z. valeur, vigoureux. — E. *Brigh*, essence, énergie. J. Grimm voulait qu'on lût *Britumus* ou *Britunus*, d'après le K. actuel *Brytwn*, nom de cette plante; Ub. Marc., p. 9; mais je n'ai trouvé ce mot, ni dans Owen ni dans Lhuyd; et le savant philologue renonce à cette correction dans ses *Marcell. form.*, p. 57. J. Davies nomme seulement *Bryttwn*, l'aurone dont la nature ne diffère pas beaucoup de l'armoise, que nous verrons encore appeler Ponem 125, et Titumen, 127.

57. **Calliomarcus**, plante nommée en lat. Equi ungula (ch. 16. Sabot de cheval, nom que garde encore, en K. *Karn yr ebawl*, et en allemand, *Rosshuf*, le tussilage, plante médicinale que nous appelons de notre côté *Pas-d'âne*). Le terme gaulois avait certainement la signification qu'indique le lat. puisque la 2e moitié nous est connue par Pausanias, comme voulant dire cheval; voy. Trimarkisia, 106. C'était donc un mot composé, mais nous n'avons pour sa première partie que le K. *Karn*, sabot d'animal. — Ar. id. corne du pied. — Ir. E, *ionga;* ongle, sabot d'où Grimm suppose *ioncall*, qui se serait réduit par aphérèse à *Call* dans la composition de Calliomarcus; Ub. Marc. Bord., p. 8. Mone rejette, *Gall. Spr.*, p. 100, ce rapprochement par trop forcé, et adopte pour *Ungula*, la correction d'*inguina*, qui nous renvoie au K. *Kaill*, Ar. *Kalc'h*, pl. *Keilliau* et *Kalc'hiou*, testicule. Mais les trois noms modernes gallois, allemand et français, me semblent d'abord une garantie d'ungula, puis il est très-possible, avec l'affinité de l'L et de l'R, qu'une oreille romaine ait changé Karn en *Call*, et métamorphosé euphoniquement *Karn-march* en Calliomarcus. On pourrait encore remonter à l'ancien K. *Kallet*, Z. auj. *Kalad*, C. *Kalys*, dur, qualificatif naturel du sabot des chevaux; Ar. *Kalet*. Ir. *Kala* ou *Kaladh*.

58. **Calocatanus**, L. papaver sylvestre (ch. 30). Le coquelicot. J. Grimm corrige encore ce mot en *Catocalanus*, d'après l'Ir. *Codlainean*, pavot (de *Codal*, *Cadal*, sommeil, id. p. 8) — K. . . . . — Ar. . . . . — Ir. *Cadalach*. E.

Cadaltach, somnifère. Suivant Mone, c'est de moutarde qu'il est question dans ce passage : *Kal-y-kedw*, jadis *Kal o Kato*, en K. tige de moutarde. *Gall. Spr.*, 92.

59. **Gigarus**, Gr. Dracontion; L. Herba proserpinalis, plante bonne pour la guérison des polypes (ch. 10). Pline nomme, XXVI, 11 et XXVII, 104, *Proserpinaca*, une plante qu'Apulée, 18, identifie avec un polygonum, autrement dit Sanguinaria, dont on fait une renouée, tandis que le Dracontion est pris pour le gouet serpentaire. Du reste, rien pour Gigarus, si ce n'est, suivant M. Ad. Pictet, l'Ir. *Geg*, *Geag*, membre, branche, E. *Geug*, d'où les adj. *Geagach* et *Geugach*, branchu, etc. ; sens qu'il rapproche du gr. Polygonon et du lat. Centumnodia. (*Ub. Marcell. form.*, p. 57.)

60. **Gilarus** ou **Gelarus**. L. Serpyllum (ch. 11). Le serpolet, plante à fleurs purpurines. Rien. Le composé K. *Geleurudd*, qui coule rouge, taché de rouge, me paraît une métaphore trop forcée. Voy. Laurio, 65.

Pour *Halus*, voy. ci-dessus, 27, et pour *Hociamsanum*, l'App. x.

61. **Odocos**, Gr. *Chamæacté*. L. Ebulus (ch. 7). L'hièble, arbrisseau à baies noires; *Ducone* dans Apul. ch. 91 de 1788, *Doukône* dans Dioscor., IV, 172. Spr. Je ne trouve rien d'autre que le K. *Hodi*, arbuste sauvage, pour la première forme, la véritable, suivant Grimm, *Marcell. form.* et *Duawg*, noirâtre pour la deuxième. — Tud. *Atoch*, aujourd'hui *Attich*, hièble.

62. **Ratis**, L. pteris, Filicula (ch. 25). La fougère, K. *Rhedyn;* C. *Reden;* Ar. *Raden;* Ir. *Rath, Raith;* E. *Raineach*, *Raithne* (Villem). Pott en rapproche la basque *Iratzea* (Etym. Forsch. 2e. p. 102). Ancien français *Ratin*[1].

Voyez pour *Utrum* et *Verbena*, l'Appendice Y et Z.

63. **Vernetus**, plante herbacé (ch. 9). *Vern*, d'après les gloses mss. sur Alexandre Jatrosophe, liv. 1er, citées par Du Cange, h. v. était le nom de l'aulne, ce qui nous éloigne passablement de l'*herba* de Marcellus. Mais cette signification est attestée par le Gloss. d'Isid. et par notre vieux mot

[1] Brandes, *Eth. Verh. d. Kelt. und Germ.*, p. 315.

français Verne ou Vergne. On le reconnaît dans la composition de plusieurs noms géographiques anciens ou du moyen âge, *Vernodubrum*, Durovernum, Verno, Vernogilum, etc. *Vernetus* paraît donc un diminutif, on désigne peut-être une plante marécageuse, le K. et Ar. *Gwern*, signifiant à la fois aulne et marais ? — Ir. E. *Fearn*, aulne. — Ir. *Fearndha*, adj. qui tient de l'aulne. — C. *Guernen*, aulne. *Guerni*, *alni*, glose K. de Z.

64. **Visumarus.** L. Trifolium (ch. 3) le trèfle. Le K. *Meillion*, et l'Ar. *Melchen*, *Melchon*, trèfle, n'ont rien de commun avec ce terme; mais il se pourrait que le K. *Llysau*, herbe, avec la prononciation mouillée du double L, fût caché dans la première moitié de ce nom. Marus deviendrait alors, comme dans les noms propres gaulois où cette finale est commune, l'épithète *mawr*, grand; mais comment l'appliquer à une plante telle que le trèfle? L'Ir., beaucoup plus satisfaisant, la nomme encore aujourd'hui *Seamar*, E. *Seamair*. Quant à l'init. *Vi*, Grimm, *Marc. formul.*, la rapporte à l'Ir. *Ui* ou *i*, plur. d'*ua*, fils, et interprète le nom entier par : fils du soleil ou de l'été, *Samh*, rappelant, entre autres raisons, que le trèfle est encore le symbole national de la verte Erin. Je ne fais que citer.

Par Pline Valérien ou Seburius, *De re medicâ* (Med. antiq. Venise, 1547), au commencement du ve siècle. Cet auteur nous apprend lui-même l'époque où il écrivait, en se plaçant, IV, 29, environ 600 ans après Caton.

65. **Laurio,** nom du Serpillus des Latins, 1er, 33; cette plante que Marcel. de Bord. vient de nommer, 60, Gelarus ou Gilarus, le serpolet. La ressemblance des deux mots saute aux yeux; ils ne diffèrent que par la suppression de la syllabe initiale du dernier, *ge* ou *gi*, qui se rapproche assez, pour une oreille étrangère, de la prononciation de l'article K. *Y*. Mais je n'ai rien trouvé de plus pour ce nouveau terme, que pour le précédent, si ce n'est que *Llawrig* est le nom K. de la grande pervenche.

Le même auteur parle, 1er, 37, de la semence de l'herbe

Galliculans, à laquelle on donne encore, dit-il, les noms de Dentalis et de Symphoniaca. Nous apprendrons d'Apulée qu'ils appartenaient à la Belinuntia ou jusquiame, 117. Nous verrons qu'elle devait celui-ci au dieu Bélénus, et qu'elle est probablement l'Hélénion ou Bélénion dalmate de Galien. Je suis convaincu que ce mot Galliculans doit être décomposé en deux : 1° *Gallice*, c'est-à-dire en Gaulois; 2° quelque terme appartenant à cette langue et se rapprochant de *Lans*, qui n'est peut-être qu'un reste mutilé de Bélénus, comme Laurio qui précède, pourrait l'être de Gelarus.

—

Par saint Jérôme, au commencement du ve siècle.

66. **Leuca,** mesure itinéraire (*Comment. sur Joël*, III, v. 18. Isid., *Orig.*, XV, 16. Voy. Am. Marc., XV, 11. — *Leugê* dans Hesych.) Mesure de 1,500 pas romains (Jorn. Get. 36), mot sans doute transalpin d'après la carte de Peutinger, *Usque hic leugas*. — K. *Llech;* Ar. *Liac'h, Leac'h*; Ir. E. *Leac* ou *Liac*, Z. pierre plate, dalle (borne milliaire ?) *Leug*, pierre précieuse. — Ir. *Leacach*, rempli de pierres plates. — Ar. *Leo, Leu*, lieue; Ir. *Leige* ou *Léagik*, suivant M. de La Villemarqué, Leuca se retrouve encore dans les noms gaulois ou bretons de Leuci, de la ville de Leucaro, de Mars Leucétius, etc.

—

Par Servius, au commencement du ve siècle.

67. **Alpes,** nom général que les Gaulois donnaient au sommet des montagnes (*Æn.*, X, 13); aux montagnes élevées (*Georg.*, III. — 474. — Isid., *Orig.*, XIV, 8). *Alpis*, forteresse qui défend les montagnes (Eustat. in Dion, V, 295). Les Alpes, jadis *Albia* et *Alpionia* dans Strabon, IV, p. 168, Did; nom qui s'étendait, dit-il, jusqu'en Illyrie. Festus le fait venir de *Alpus* sabin, lat. Albus, blanc, par rapport à la blancheur de la neige, ce qui a été répété par d'autres auteurs[1] et parti-

[1] Aucun ancien, que je sache, n'a attribué cette signification au mot Alp, en tant que gaulois; elle n'est donnée ni par Owen ni par O'Reilly, quoique

culièrement appliqué à l'ancien nom de la Bretagne, *Albion*, île blanche[1], quoique la première mention de celui-ci nous vînt d'un écrivain grec (Arist. ? *De Mundo,* ch. 3). — K *Alp*, rocher, terme que l'Ar. a perdu, mais commun dans les montagnes du Glamorgan au pays de Galles ; *Alban*, Ir. *Alba*, *Albain* et *Alpu* (Cormac). E. *Albainn*, la Haute-Écosse ; Chalmers explique ce nom par *montagnes les plus élevées ;* Caled. 1er p. 64. — Le K. offre encore *Talpen*, éminence, cime, et l'Ir. *Ailp*, grosse masse ; *Alb*, hauteur, etc. — E. *Alp*, montagne ; *Ailbhe*, rocher ; *Ailbhinn*, roche saillante, précipice. — Tud. *Alp*, *Alpe*, haute montagne ; en Island. *Alpa-folc*, montagnards, proprement *saxicolæ.*

68. **Gæsi** ou **Gesi**, al. *Gæsati*, *Gæsosi*, hommes forts (*Æn.*, VIII, 662) ; et 69, **Gessa** ou **Gæsa**, **Gese**, la lance gauloise, comme le *pilum*, dit Servius, était la lance romaine et la Sarissa, celle des Macédoniens. *Æn.*, VII, 664. Or, ces deux termes étant, l'un lat., l'autre particulièrement macédonien (T.-Liv., XXXVII, 42), il est évident que Gæsa n'est pas moins gaulois que *Gæsi* ou mieux *Gæsati*. C'est le gæsum des Alpes à la main, dit Virgile, que les compagnons de Brennus montèrent à l'assaut du Capitole, *Æn.*, VIII, 661. Claud. *De laud. Stil.*, II, 242, et Nonius, XV, 19, l'appellent une arme gauloise, celui-ci en citant Varron. César dit qu'on la lançait, III, 4. Conf. Fest., v° *Gesum*. Athénée seul prétend que les Romains apprirent des Ibères ou Espagnols la manière de s'en servir, VI, 21. D'un autre côté, Polybe, II, 22, Plutarque, Marcel., 3, et Orose, IV, 13, attribuent au mot *Gaisatoi*, *Gæsati*, al. *Gesatai*, *Gaizêtai*, le sens d'hommes qui combattent comme mercenaires[2], sens qui s'accorde avec un de ceux qu'Hésychius attache au mot *Gaisos*[3] ; les autres sont ceux d'arme toute en

M. de La Villemarqué et H. Martin, après lui, traduisent Alpes Penninæ par les blancs sommets.

[1] Ce serait plutôt les blancs rochers, Ir., *Onn.*, pierre (d'après les blanches falaises de sa côte méridionale).

[2] Mone a pris sur ce point, *Celt. F.*, p. 221, la défense de Polybe contre Zeuss. Gr., 64.

[3] Lequel rendait assez inutile la jolie trouvaille du gr. *Gèn zêtein*, chercher la terre.

fer ou d'arme défensive. Polybe fait venir ces Gæsates du pays entre le Rhône et les Alpes; et *Ges* ou *Gæs* se retrouve comme initiale dans plusieurs noms géographiques des Gaules, Gesonia, Gesoriacum, Gæsocribate[1], etc. — 1° Pour Gæsi : K. *Gwas*, *Gwais;* C. Guas, serviteur. — Ar. *Gwâz*, jeune homme, valet; — Ir. *Gas*, jeune homme, soldat; *Gaisde*, armé; *Gasta*, brave, diligent; *Guas*, *Guais*, péril; *Gaisge*, E. *Gaisgeach*, héros. — Ou, dans le sens de Polybe, Ir. *Kais*, rente, solde; *Kaiseaidhe* (Mone), soldat. — 2° Pour *Gæsa ;* Ir. *Gai*, Z. *Keis*, lance, pique[2]. *Gaide*, Z. armé d'une lance. — E. *Gath*, dard. — K. *Guaeu*, Z. Ar. *Gwaf*, C. *Gew*, lance. — K. *Keis*, attaque, d'où le verbe *Keissaw*, Z. — Ar. *Keiza*, dégrossir, amincir. — Tud. *Geir*, *Ker*, lance; *Kesia*, trait, dard; *Gesinda*, la suite, la compagnie d'un homme. Grimm pense que *Gæsum* était commun aux deux langues; il entre, en effet, comme élément dans les noms propres germaniques, Gaiseric, Radagaise, comme dans les celtiques Gæsatodiast, Gæsatorix, etc.; mais est-ce bien avec la même signification qu'il se montre dans les premiers ?

70. **Virgæ**, la couleur pourpre (*Æn.*, VIII, 660, mot qu'on peut rapprocher du nom même de Virgile, enfant de la Gaule cisalpine). — K. *Gwridawg*, *Gwridgoch*, rouge; *Gwridogi*, devenir rouge. — Ar. *Gwiri*, échauffer. — Ir. E. *Dearg*, rouge. — M. *Jiarg* ou *Jerg*, rouge; *Jiargea*, rougir. — Ir. *Ferc*, *Fearg*, E. id., colère; Ir. *Fearguithe*, enflammé de colère.

71. **Volema**, choses grandes et bonnes (*Georg.*, II, 88. Passage qui manque généralement dans les manuscrits de Servius, mais qui se trouve dans l'éd. des Auct. ling. latin. de Gothofredus, 1585, p. 1371, et en note dans le Servius d'Alb. Lyon. Confirmé d'ailleurs par la copie littérale qu'en a faite Isid. de Sév., *Or.*, XVII, 7). Mot qui devrait venir, dans ce sens, du Gaulois italique, Virgile nommant ainsi une grosse espèce de poires. — Ir. *Folamh*, élan, croissance; *Follain*, sain, pur; *Bolunta*, fin, exquis. — E. *Bolanta*, excellent. Je ne

[1] Notez aussi le dieu *Gisacus*, au Vieil-Evreux. *Mém. des Antiq. de France*, t. XIV.

[2] Anc. français Gieser (Burguy, *Vocab. Etym.*).

trouve dans le K. que le sens indirect de *Ffolenu*, devenir rond. — Ar........ — J'ai dit que ce mot n'était gaulois que dans ce sens, parce que Servius préfère l'étymologie lat. de *Vola*, le creux de la main.

Je range après Servius les scholiastes, c'est-à-dire les recueils de scholies, d'époques diverses, que nous possédons sur Horace, Perse et Juvénal; et le petit glossaire gaulois qui suit l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, rédigé vers la fin du IVe siècle, glossaire d'une date incertaine, mais dont l'autorité n'est plus aussi contestée, depuis qu'on connaît mieux les éléments dont il se compose.

Par les scholiastes d'Horace.

72. **Essedum**, al. *Esseda*, sorte de char gaulois destiné aux reines et aux princes captifs; mot gaulois, dit l'un d'eux (*Epist.*, II, 1er v. 191, Hor. Zanni, Venise, 1514). — char belge (Virg., *G.*, III, 204. Servius ajoute : inventé par les Belges); char breton (Prop. II, 1er v. 76); char de combat des Gaulois et des Bretons (Cés., IV, 33, et d'après Philarg. *Georg.*, III, 204); char breton armé de faux (Jorn. Get. 2, par confusion avec le Covinus, voy. 15). Observons que ce mot fit sans doute aussi partie du Gaulois italique, puisqu'il se trouve dans Cicéron ainsi qu'*Essedarius*, le conducteur de ces chars, Ad. Attic. VI, 1, etc. — K. *Assedda*, s'asseoir; *Eistedd*, être assis. — Ar. *Azeza?* s'asseoir. — Ir. *Ais*, char, voiture; *Eisidhim*, je m'assieds, *Suide*, Z, et E. *Suidh*, s'asseoir. A noter en outre : 1° l'Ir. *Eisidh*, déclaration de guerre, *Ess*, vase, vaisseau quelconque; — 2° les finales géographiques en *Essedum*, *Tarnessedum*, vers les sources du Rhin, *Manduessedum*, en Bretagne. Voy. 15, Covinus.

Essedarius qu'on retrouve dans César, IV, 24, devient Assidarius dans une insc. de Lyon (M. de Boissieu p. 469). Ir. *Asdar*, voyage. — E. *Astar*, distance, voyage.

Par le scholiaste de Perse.

73. **Baro** ou **Varo,** valet de soldat, goujat, c'est-à-dire le plus sot des hommes (*Sat.*, v, 138). Ce sens de sottise, de niaiserie, est celui de Perse lui-même et de Cicéron, *De Finib.*, II, 23, et *De Divin.*, II, 70; mais le correspondant d'Atticus paraît aussi employer ce terme pour dire : sectateur, partisan, *Epist.*, v, 11. Ce qui se rapproche du *Bero* de César, serviteur ou garde d'un chef militaire, Alex. 53; et du Pseudo saint Augustin, Serm. 48, ad fratr. in erem. Dans le lat. des lois germaniques, Saliq. T. 34; Rip., T. 58; Alem. etc.; Baro et sa var. *Barus* signifient simplement homme, de même que notre vieux franç. *Ber*, *Bers*, *Baron*, etc.; aussi ce terme me paraît-il, dans ce sens, avoir une origine Tud. [1] ainsi que le *Farones* de Fredegaire, 41. Isid. de Sév. le fait venir du grec avec les significations de fort au travail et de mercenaire. *Orig.* IX, 4. Voy. pour le surplus Du Cange, h. v. Un autre mot qui se trouvait déjà dans Lucile (Fest. v. Squarrosi.) pour désigner des hommes grossiers, c'est le pl. *Varrones* avec deux R; mais je le crois aussi différent du Baro du Schol. que *Bardus*, sot, inepte, peut-être dérivé de ce dernier terme, l'était originairement de Bardus, chanteur ou poëte. Nous savons par Servius, *Æn.*, XI, 743, que le savant Varron faisait remonter son nom à un guerrier ennemi, fait prisonnier en Illyrie par un de ses ancêtres. Ce guerrier devait être d'origine gauloise, car Lydus répète, *De Mag.*, Ier, 12 et 23 [2], que Varron, qu'il écrit *Barrôn*, signifiait chez les Celtes, force, courage ou courageux, sens adjectif que possédait aussi notre mot *Ber*, déjà cité. Il n'y a pas loin de ces acceptions à celles de rudesse que ce terme a dans Lucile, chez qui sa présence démontre qu'il faisait partie du Gaulois italique, aussi bien que le Baro de Cicéron. Celui-ci figure, d'un autre côté, comme nom propre dans une inscr. gallo-rhénane, citée par

[1] J'observe toutefois que M. Littré le rattache à l'Ir. *Fear*, jadis *Fer*, Z., homme; *Journ. des Sav.* 1855, p. 575.

[2] Lydus donne dans ce chapitre, probablement d'après Varron lui-même, la signification d'un assez grand nombre de noms romains.

Mone, *Gall. Spr.*, p. 177. — K. *Bar*, colère, furie; *Barawg*, furieux. — Ar. *Barr*, violent, impétueux. — Ir. *Bar*, chef, sommet, *Baran*, guerrier. Le K. a conservé *Baranrès*, rangée de soldats, mais je n'y ai point trouvé le *Baron*, guerrier, de Bullet. — Ir. E. *Barr*, supériorité, excellence. Le Bero de César aurait pour lui le K. *Ber*, Ir. *Bear*, lance. — Ar. *Ber*, broche. — E......... — Les *Berones*, peuple celtibère [1]. — Enfin pour le *Baro* du Schol. je trouve K. *Barus*, malfaisant. — Ar. *Bargad*, buse, homme stupide; *Bargeder*, badaud, niais. — Ir. E.......

74. **Tuceta,** ou mieux **Tucceta,** viande de porc ou de bœuf farcie d'assaisonnements pour la conserver, mot du Gaulois cisalpin, dont Plautius, ami de Virgile, avait tiré son surnom de *Tucca* (*Sat.*, II, 42. Conf. Martial, XII, 42) *Tucetum*, salaison en usage chez les Gaulois des Alpes (Isid., *Gloss.* Conf. Fulgent.), ou *Tuccentum*, nom qu'ils donnaient à la viande du bœuf, suivant un vieux Gloss. de Maï (*Classic. auct.*, VI, p. 549); *Tuccetum* ou *Tucetum*, sauce ou ragoût très-gras (Philox., h. v. Conf. Lydus, *De Mag.*, I, 23. *Toukkas*, carnivore). Les analogues en partie indirects que fournissent les quatre idiomes sont assez disparates. — K. *Twc*, coupure, morceau; *Twrch*; Ar. *Houc'h*, porc; K. *Tuch*, le grognement du porc. — Ir. *Tucra*, vivres, nourriture; Ir. E. *Tiugh*, gras, épais. — Ir. *Tucadh*, foulage, garniture (en dedans). Voy. **Taxea, 162**.

Par le scholiaste de Juvénal.

75. **Alla,** — et 76. **Brogæ**. Les Allobroges tiraient leur nom des deux mots, *Alla*, autre, et *Brogæ*, champ, pays (*Sat.*, VIII, 234). Sur quoi il faut observer que ce nom varie chez les anciens, *Allobriges*, *Allobruges*, *Allabrox* au sing; une méd. [2] donne *Alabroagios* on *Alabrodiios?* — 1° K. *All*, Z. et Ar. id.; Ir. *Aile* ou *Aill*, Z., et E. *Eile*, autre. Ir. *All*, id., et un étran-

[1] Je n'ai rien à faire du *Bérounos* ou *Vir unus* de Suidas.

[2] Lelew., *Typ. Gaul.*, p. 211. — *Numism. anc.*, p. 93.

ger ; en E. *Allamharach.*—Ir. *Allabhar*, sauvage. — *Allaban*, course errante, vagabondage. — 2° K. Ar. *Brô*, pays, contrée. — K. *Allfro*, autre pays, un exilé. — Ir. *Bri*, champ, plaine ; *Bru*, contrée ; *Bruach*, E. id., bord, frontière. — *Bro* se montre encore dans les noms d'Ecobrogis en Galatie, des Antobroges ? des Brodontii, de Bromagus, Brocomagus, etc., voy. 261. Toutefois un schol. d'Horace (*Epod.*, xxi, 6) et le Gloss. d'Isid. semblent donner au mot Allobrogæ le sens particulier de Gaulois roux, que Pontanus retrouvait dans le danois *Albrogit*, tout roux, de couleur diverse ; et que Baxter adoptait sous la forme *Gal-brich*, le K. *Brych*, Ar. *Bric'h*, signifiant encore marqué de taches de rousseur. Je ne sais pourquoi O'Brien a voulu, préf., p. xxviii, donner une troisième étymologie, *Aill-bhrogaig*, les habitants des montagnes rocheuses, et pourquoi l'on s'est, de nos jours, avisé d'une quatrième, *All-brog*, les hauts villages, quand les anciens nous en avaient transmis une si vraisemblable dans ses éléments. Voy. Brogi. 263.

Par le petit glossaire de l'Itinéraire de Bordeaux.

77. **Are**, — et 78. **More**. Le nom des *Aremorici* (Pline, id., iv, 31), vient d'*Are*, devant (*ante*), et *more*, mer ; de ce dernier dérive aussi le nom des *Morini*. — Les cités qui bordent l'Océan, et que les Gaulois nomment communément *Armoricæ* (Cés., vii, 75). — Nom resté fidèle à la terre bretonne, en armoricain du moyen âge, *Armory*, Z., p. 130, 872, etc. — 1° K. *Ar*, Z. sur, près. — Ar. *War*, *Ar*, sur, dessus. — Ir. *Ar*, Z. et E. *Air*, sur, contre (M. de La Villemarqué préfère, pour son compte, l'article breton *Ar*, avec l'adjectif *Môrek*, maritime). — 2° K. Ar. C. *Môr*, Ir. E. *Muir*, Z. la mer ; *Morik*, petite mer en Ar. — D'où les composés : K. Ar. *Arvor*, bord de la mer, C. sur la mer. — K. *Arvorawl* ; Ar. *Arvorek*, maritime, et les *Arborychoi* de Procope[1] ? *Are* et *Mor* en-

[1] Comprend-on qu'en présence d'une étymologie aussi simple et aussi bien justifiée, on en ait cherché d'autres ?

traient encore dans la composition d'un assez grand nombre de noms gaulois ou britanniques, Arelate, Arebrignus, Moritasgus, Moricambe, Morbium; mais quelques-uns, comme *Morvinnus*, le Morvan, remontent au K. *Mawr,* Ir. *Mor,* grand [1].

79. **Arverni,** les Arvernes (dans le grec de Plut., Cés., 25, *Arbernoi*), dont le nom signifie place-toi devant, oppose-toi, *ante òbsta.* Ces deux mots, suspects à Wesseling, peuvent faire allusion aux montagnes qui défendent l'Auvergne du côté de l'est. Composé: 1° de *Ar*, du n° précédent, avec le sens de contre ou devant; c'est aussi en K. un préfixe intensitif. — Ar. C. *Berna*, amonceler, entasser, sens qui répond parfaitement à obsta. — K. *Bera*, monceau de blé ou de foin, pyramide; *Baran,* ce qui est en présence ou en vue. — K. Ar. *Bar,* sommet. — Ir. *Barran,* cime de montagne; *Barann,* marche d'escalier, degré. — E. *Barran*, barrière, défense, sommet de montagne. Il y a encore le K. *Gwara,* défendre, protéger; en comp. *Wara*, et l'Ir. *Feoran*, vallée montueuse, ou *Fearann,* contrée d'où provient sans doute l'*Ar-ferann* ou *Al-verann,* les hautes habitations, de M. H. Martin.

80. **Lugdunum,** mont désiré; nom de Lyon, composé: 1° de *Dunum* que nous verrons signifier montagne au n° 103, et comme l'atteste d'ailleurs Héric dont nous allons parler; 2° de *Lug* qui aurait eu par conséquent le sens de désiré. — K. *Lluch*, n. élan, coup d'œil; adj. pris d'un désir ardent: *Llawg*, qui a un vif désir, gosier, voracité. — Ar. *Lik*, lascif, luxurieux; *Likaouuz*, attrayant. — Ir. *Luaigh*, achat, obtention; *Lughadh*, besoin nécessité, soif de boire ou d'avoir. — E. *Luach*, prix, valeur.

81. Le nom de Lugdunum nous est arrivé avec deux autres interprétations, l'une plus ancienne, et dont on a allégué au moins la raison plus ou moins historique, voy. 103; l'autre, la troisième en date, que j'admettrai dans ce Glossaire, quoiqu'elle appartienne au IXe siècle parce qu'elle s'appuie sur

[1] La deuxième partie de Morvinnus doit avoir été *Ben* ou *Pen*. Voy. 9. Ce qui nous donne un *Morven* éduen.

un *quondam*, anciennement, et qu'elle doit être en conséquence parvenue traditionnellement à celui qui nous l'a transmise. C'est le biographe poétique de saint Germain d'Auxerre, le moine Héric, à qui nous devons en outre une double confirmation du sens attribué à *Dunum;* l'une au sujet d'Autun, *Augustidunum*, c'est-à-dire la montagne d'Auguste, dit-il, 1er, ch. 3. — L'autre à propos de Lyon dont le nom antique, Lugdunum, signifiait, suivant lui, montagne brillante ou lumineuse, *lucidus*, dans la langue des Gaulois. IV, ch. 2, sect. 11. Il n'en donne aucune raison, mais c'est des trois interprétations celle que justifient le mieux les idiomes modernes. — K. *Lluch*, brillant, lumineux. (*Lou* Z. lumière.) — Ar. *Luc'ha*, luire, briller. — Ir. *Log*, feu; *Logha*, brillant; *Luchar*, E. *Leus*, lumière. — E. *Loisg*, brûler.

82. **Rhodanum,** violent, formé de 83. **Rho**, trop, et de 84. **Dan**, juge, comme en hébreu;—nom du Rhône, étymologie qu'on a jugée absurde, et qui remonte difficilement au temps de l'itinéraire. Mais Zeuss l'a retrouvée, à quelque différence près, parmi des mots gaulois que donne un Mss. de Vienne. C'est à *Roth* que se rattache l'idée de violence : *Hrodanus*, juge violent[1]. Voyons donc : 1° K. *Ro*, Z. et Ar. C. *Re;* E. *Ra*, trop. — Ir. *Ro*, Z. beaucoup, particule fortement intensitive; — *Rôd*, trop long, trop étendu. — 2° K. *Dannod*, reproche, faire des reproches. — Ar. *Tanva*, goûter une chose, essayer. — Ir. *Dan*, destin, fatalité; *Tan*, poursuite, recherche: *Tann*, prince; *Tanaise*, gouverneur, seigneur. — E. *Tanist*, prince, héritier du trône. Quant au sens de violence attribué à *Roth*, l'Ir. donne *Rodbadh*, domptant, accablant; mais il se retrouve plus facilement avec *Dan*, K. *Tanbaid;* Ir. E. *Dian* (compar. irl. *Deine*), violent; *Dana*, E. *Dan*, audacieux. — Ir. *Dene*, Z. célérité. — Ar. *Tenn*, rude, rigoureux.

[1] *Gramm.*, p. 13. M. H. Martin a préféré l'étymologie *Ruith-an*, course d'eau.

B. — *Écrivains grecs.*

Par Hérodote, v[e] siècle avant Jésus-Christ.

85. **Sygunnai,** peuple riverain du Danube, et dont le nom signifiait *marchands* dans la langue des Liguriens supérieurs, qui habitaient au-dessus de Marseille (v, 9. Ce passage souvent supprimé comme une glose interpolée, mais défendu par le comte Miot, notre meilleur traducteur d'Hérodote, a été conservé dans l'éd. Didot, 1844). Le schol. d'Apollonius de Rhodes fait ce peuple Scythe, et donne à ce nom, iv, 320, le sens de piques qu'il avait aussi chez les Cypriens (ii, 99; Hérod. ibid.), et chez les Macédoniens (Suid., v° *Sigunê*). Je n'ai point trouvé dans nos idiomes celtiq. de terme analogue à *Sigunnai* qui se rapproche de l'idée de marchand. Rien non plus dans le Basque.

Par Aristote et par Sotion, d'après Diogène Laërce, iv[e] et ii[e] siècle avant Jésus-Christ.

86. **Semnotheoi,** nom donné, avec celui de Druides, aux sages qu'on disait avoir été, chez les Celtes et les Galates, les inventeurs de la philosophie (*Proœm.*, i). On a prétendu que les Celtes désignaient ici les Germains, mais on voit dans Suidas, v° *Druidai,* qu'il n'est question que des Gaulois. Il paraît même avoir pris Semnotheoi pour un simple synonyme de Druidai. Ce nom, qui nous fait penser aux *Semnoi,* ou philosophes indiens dont parle saint Clément d'Alexandrie (*Strom.*, iii) signifierait effectivement en grec ceux qui vénèrent les dieux ou qui ont la majesté des dieux. Mais pour qui se rappellera le Senani des inscr. de Notre-Dame de Paris, le *Senodon* des méd. gauloises, et les noms bien connus des *Senones,* des *Samnages,* des *Samnites* ou *Amnites* de la Loire, etc., il deviendra très-probable, avec les rapprochements suivants, que Semnotheoi n'est qu'une assimilation euphonique d'un terme véritablement gaulois. Ces rapprochements sont nombreux, mais de significations diverses : K. *Hen*, Z. et Ar. id., vieux, K. *Henoed,* déclin de l'âge, *Heineiddiaw*, devenir vieux; *Se-*

neddu, former un sénat, une assemblée[1]. — Ar. *Sentuz*, obéissant, par allusion peut-être à l'austère obéissance des Druides; Voy. Saronides, 96. — Ir. *Sen*, Z. *Sean*, ancêtre, vieux; *Senathir*, Z. grand-père; *Senm'athir*, Z. aïeule; *Seanadoir*, magicien, etc. Remarquons en passant *Seanachaid*, historien, d'où le nom de *Senachies*, que les modernes ont attribué aussi aux Druides. — E. *Sean*, *Seandaidh*, vieux, *Seanachaid*, raconteur d'histoires

---

Par le Ps. Aristote, des narrations merveilleuses, III[e] siècle avant Jésus-Christ.

87 et 88. **Toxicon**, nom que les Celtes, ceux qui étaient voisins de l'Italie, des Celto-Ligures et des Ibères, donnaient à un poison très-violent, dans lequel ils trempaient leurs flèches. — *Korakion*, nom qu'ils donnaient aussi à une écorce de chêne, ou, suivant d'autres auteurs, à une certaine feuille qui était le contre-poison de Toxicon (par. 86, al. 87). Il est évident que ces deux mots sont grecs (*Toxicos*, ce qui concerne les arcs ou les flèches; *Korakeios*, ce qui se rapporte aux corbeaux), et la traduction ou la transformation probablement marseillaise des termes originaux. Pline nous a transmis le nom gaulois de ce poison; voy. *Limeum*, 28. Je n'ai trouvé, pour rapprocher Toxicon de cette signification que l'Ir. *Daigh*, empoisonné (ou? K. *Tagu*, étrangler, étouffer), proche parent du Lat. *Taxus*, l'if, ou de *Taxa*, sorte de laurier, végétaux plus ou moins vénéneux. Remarquons cependant l'Ir. et E. *Deoch*, potion, breuvage.

Par Callisthènes de Sybaris, II[e] siècle avant Jésus-Christ.

89. **Skolopidos** (dans le Ps. Plutarque, *De fluv.*, 6), *Kloupaia* (dans Stob., *Serm.*, 98, de 1559), grand poisson de la Saône,

[1] *Semno* signifiait en K., suivant Ed. Davies, *Myth.*, p. 340 (d'après Mone, *Nord. Heid.*, II, p. 388), explorateur de l'avenir. Quoi qu'il en soit, *Sennis* était passé, avec le sens de vieux ou de vénérable dans le Lat. britannique, Vit. metr. S. Wilfrid, par Fridegode, dans Mabill., *Act. SS. B.*, III[e] siècle, vol. I, p. 192.

alternativement blanc et noir, et dont la tête renfermait une pierre pareille à un grain de sel qui guérissait la fièvre quarte, ce qu'avait répété un autre historien des Gaulois, Timagènes le Syrien. Pline attribue le nom de *Clypea* à un très-petit poisson du Pô (IX, 17), le même, sans doute, dont Ennius avait déjà parlé. Ce sont deux poissons différents, comme on le voit, et peut-être aussi deux mots, malgré l'analogie de leurs structures. *Skolopidos* touche de très-près au grec *Skolops*, pieu, et de *Clupea* viendrait, suivant Diefenbach, l'italien *Cheppia*, qui signifie alose. Les riverains de la Saône donnent ce nom à un poisson beaucoup plus grand, peut-être l'*Alausa*, qu'Ausone place dans la Moselle. Voy. App. A. — K, et Ar...... — Ir. *Klipim*, E. *Klip*, prendre à l'hameçon. Je n'ai rien trouvé de plus, mais Diefenbach cite l'ancien terme haut allemand, *Culhoubit*, goujon ?

Par Métrodore de Scepsis, Ier siècle avant Jésus-Christ.

90. **Pades**, arbre résineux en grand nombre aux sources du Pô, qui en a reçu son nom de Padus (d'après Plin., III, 20). — K. *Ffawydd*, pin. — Ar. *Boden*, bosquet; *Paduz*, de longue durée. — Ir. *Badan*, bouquet d'arbres. — E. *Bad*, bocage; *Giuthas* (G = P) y est le nom du pin. Polybe nomme particulièrement *Padoa* l'une des deux embouchures du fleuve, II, 16.

91. **Bodincus**, sans fond, nom ligurien du Pô (d'après Pline, ibid., *Bodegkos* dans Polybe, II, 16). Pline ajoute qu'en effet la ville d'Industria, située au point où le Pô prend sa grande profondeur, s'appelait jadis *Bodincomagus*. On a conclu de ces deux noms du Pô, que le Ligurien était un idiome différent du Gaulois. Cependant on a aussi cherché *Bodincus* dans cette langue dont *Bodincomagus*, avait certainement tiré sa finale caractéristique. Elle nous offre d'ailleurs plusieurs noms géographiques qui commencent ou finissent par *Bod* ou par *incus*, *incum*, etc.; *Bodotria*, *Bodobriga*, *Segobodium*, *Incarus*, *Agedincum*, *Alisincum*, *Aldrincus*, etc. — 1° K. *Boddi* ou *Bodi*, Z. immerger, noyer. — Ar. *Pod*, toute concavité contenant quelque chose. — Ir. *Badh*, ouverture;

Badhadh, mer, *Bathaim*, noyer. — E. *Bath*, id., *Bot*, rivage. — 2° K. *Ko*, concavité. — Ar. *Kao*, lieu souterrain. — 3° Ir. *Ing*, péril, et particule négative; en la post-posant à l'E. *Bot*, ce qui n'est guère celtique, il est vrai, on aurait *Boting*, sans rivage. — Tud. *Boden*. fond; *Bodenlos*, sans fond, mot qui diffère si peu de Bodincus qu'on a voulu le mettre à sa place en changeant le *c* en *l* [1]. G. de Humboldt, en citant ce dernier, ne le rapproche d'aucun terme basque. Il y a cependant quelque rapport entre ce mot, qui peut avoir été ibérien d'origine, et le basq. *Hondoa*, fond, suivi de la post-position *gabe*, sans. Il est en outre singulier qu'on nomme précisément en Esp. *Podenco*, le chien qui chasse le lapin de son terrier.

Nous reviendrons, nos 258 et 265, sur ces deux éléments de noms gaulois, *Bod* et *inc*.

Par Posidonius, Ier siècle avant Jésus-Christ.

92. **Korma** (le *Derkoma* des anciennes éditions a disparu de toutes les nouvelles), bière faite de froment (d'après Athen., IV, 13. L'attribution de ce terme aux Celtes transalpins me paraît évidente dans le texte). *Kourmi*, bière d'orge ou d'autres grains comme on en faisait en Espagne et en Bretagne (Dioscor., II, 110.); *Curmi* ou *Cervisa* (cervoise), dit Marcell. Burd., 16; *Kurmen* dans le Gloss. de Philoxène. — K. *Kwrw*, *Kwrwf*, *Kwref*, Z. et C. *Koref*, bière. — Ar. moderne, *Kufr*, bière forte. — Ir. *Korma*, boisson forte; *Kuirm*, bière. — Ir. E. id., fête, banquet. — Ir. *Kuirmim*, je donne un festin. — E. *Kuirmire*, celui qui donne un festin. C'est à tort qu'on avait corrigé en Curmi, qui se trouvait ainsi distingué de la cervisia, le *Camum*, al. *carenum*, des premières édit. d'Ulpien, XXXIII, Tit. 6, L. 9, *Dig*. *Kamos* était le nom de la bière chez les Pannoniens, (Jul. Afric. cité par Du Cange), et à la cour d'Attila (Prisc. dans les Hist. gr. fragm. Did. IV. p. 83). Les anciens Irlandais buvaient une espèce d'ale qu'ils nommaient *Kairm*. Voy. Cervisia, 189 et Zuthos, App. L.

[1] Pour en conclure que la race germanique avait, dès les premiers temps, occupé le nord de l'Italie.

93. **Parasitoi,** commensaux habituels des chefs des mêmes Celtes, chargés de faire leur éloge à tout venant, mais différents des Bardes ou poëtes qui les célébraient en vers (d'après Athén., VI, 12). Mot regardé comme la traduction grecque du terme gaulois que Casaubon pensait avoir été le *soldurii* de César; voy. 2; mais ceux-ci étaient des compagnons de périls, et les Parasites ne sont donnés que pour des compagnons de table. Ce mot me paraît donc simplement grécisé, car en K. Ar. C. *Bara;* Ir. *Bar* ou *Bairgen,* Z. et E. *Aran* signifient pain, nourriture; rencontre singulière avec le *sitos* des Grecs qui formait la seconde partie de leur mot Parasitos. Le K. donnerait encore *Paraus*, de longue durée, continu, c'est-à-dire habituel. Quant au *sitoi* gaulois, je n'ai vu d'analogue que le K. *Seddu*, s'asseoir; Ir. *Eisidhim*, voy. 72, d'où résulterait : s'asseoir autour du pain; mais je doute fort qu'une telle combinaison ait jamais été celtique. Il est toutefois singulier que nous retrouvions ce mot de parasite employé presque avec le même sens par un écrivain breton du VIIIe siècle comme nous l'avons vu au n^e^ XIII de cette première partie.

Par Diodore, au Ier siècle avant Jésus-Christ; — pour *Bardoi*, voy. 44.

94. **Brakai,** pantalons que portaient les Gaulois (v — 30; Suet., *J. Cés.*, 80; conf. Polyb. II, 28, etc.); les Bretons (Mart. XI, 21. *Braccæ*[1]); les Gètes et les Perses (Ovid., *Tr.*, V, 7, v. 49, — et 10, v. 33); les Sarmates (Lucain, 1er v, 430, V. Flacc. Argon. V, 425); et dont la Gaule Narbonnaise avait pris le surnom de *Braccata*, donné plus tard à un corps de troupes romaines, (Juven., VIII, 234; A. Marc., XV, 30.) Ce mot dont nous avions tiré celui de *braie*, oublié aujourd'hui, s'est conservé presque sans changement dans le patois bourguignon, *Bragues*; voy. son Hist. par M. Mignard, p. 162. K. *Brykan*, vêtement, couverture, maintenant peu usité dans ce sens, se dit encore d'une sorte de chaussure écossaise. — Ar. *Bragez;* C. *Lavrak;* Ir. *Brigis;* E. id. et *Briogais*, culottes. — E. *Braigh*,

[1] On trouve aussi le sing. lat. *Brax*, et le pl. gr. *Brakes*.

la partie supérieure d'une chose, comme nous disions jadis : haut-de-chausses. — Ir. E. *Breakan*, le plaid et l'étoffe bariolée dont il est fait. — Tud. *Bruech*, *Brok*, *Braec*, culottes. Voyez 175, *Barakakai.*

Braccarius, ouvrier qui faisait ces braies. (Lampr. Al. Sev., 123.)

95. **Lagkiai**, sorte de lances courtes ou de javelots, au fer large et très-long (v, 30). Sisenna attribuait cette arme aux Suèves, d'après Non. Marcell., xviii, 26, et Florus nous la montre dans la main des Cimbres, iii, 4. Terme espagnol suivant Varron (dans A. Gell., xv, 30), ce qui veut dire probablement Celtibère; passé du reste de bonne heure dans la langue militaire des Romains; voy. Cæs., viii, 48, etc. Festus le tirait du grec *Logchê* (v. *Lancea*). — K. *Llach*, coup, *Llachbren*, bâton, *Llachiaw*, bâtonner. — Ar. *Lans*, lance. — Ir. *Lang*, *Laighean*, lance, *Lainneach*, armé d'une lance. — E. *Sleagh*, lance. — En basq. *Lanza* ou *Lancia;* et de plus *Lancéa*, hacher.

96. **Saronides** (al. *Sarouides*), philosophes et théologiens des Gaulois (v, 31). Leçon fort contestée, corrigée en *Drouides*, mais à tort, pensé-je, car *Saronides* présentant en grec le même sens littéral (chêne; voy. Callim. et son Schol. Jup. 22. Pline, iv[1], 9), peut d'autant mieux avoir été employé par Diod. comme synonyme de Druide, voy. 22, que le mot existe encore dans le K. avec une signification qui se rapporte parfaitement, si ce n'est au chêne, du moins à la science astronomique de ces prêtres (voy. Cæs., vii, 14); et que diverses inscr. dont je parlerai plus tard, réunissent justement avec Apollon, une déesse gauloise du nom de Sirona. Voy. 291. — *Seronydd*, astronome[2] du n. pl. *Ser*, les étoiles; *Seron*, le système général des étoiles; *Seirenn*, Z. astre. — En Ar. Steronid, de *Ster*, *Steren*; C. id. étoile. — Ir....... — E. *Steorn*, v.

[1] M. de La Villemarqué, p. vii, conclut de ce passage de Pline où il est question de l'ancien Grec et non du Gaulois, que *Derò*, chêne, était un mot de cette dernière langue attesté par les Anciens, double erreur.

[2] Seronyddion est le titre que les Triades galloises donnent aux trois grands astronomes de l'île de Bretagne. Ed. Dav., *Celt. Res*, p. 161, 173.

guider par les étoiles; n. regard fixe. La parenté de ces derniers mots avec le Tud. *Sterro*, *Sterno*, étoile, est remarquable, ainsi que la suppression du T dans le K. L'Ir. qui nomme une étoile *Reall* et *Reann*, n'a ici rien de commun avec les autres idiomes celtiques; mais il nous donne *Sar*, parfaitement sincère, pur, et *Sarouis*, très-obéissant; voyez Semnotheoi, 86; sans compter *Searthonn*, poëte, ou le th ne se prononce point.

Par Nicolas de Damas, Ier siècle après Jésus-Christ.

Silodounoi. Voy. *Soldurii*, 2.

Par Strabon, Ier siècle après Jésus-Christ.

97. **Laina,** espèce de *sagum* en laine épaisse (IV, p. 163, Did.), non des Belges seulement, mais des Gaulois en général (voy. *Sagum*, 7. Conf. Diod., V, 30). Mot qu'on a suspecté comme trop semblable au grec *Chlaina* ou au *Læna* de Varron (L. L. V, 133, conf. Festus, h. v.), et voulu corriger en *Linna*, sorte de Sagum carré, particulier aux Gaulois, d'après Isid. Orig., XIX, 23. Il cite à ce sujet Plaute, ce qui donnerait ce terme au Gaulois italique. — K. *Lenn*, Z. couverture, rideau, ou *Gulan*, Z. laine. — Ar. *Lenn*, voile, couverture de lit; *Gloan*, Z. en C. *Gluan*, laine. — C. *Lensagum*, pl. *Lennow*; Ir. *Lenn*, Z. couverture de lit. — Ir. E. *Olann*, laine. — E. *Leine*, chemise. Celui-ci répondrait peut-être au Linna d'Isid., ainsi que les noms probablement lat. d'origine, du lin, K. *Llin*, C. Ar. Ir. *Lin*, E. *Lion*, et leurs dérivés. — C. *Lien*, toile de lin. N'a-t-on pas eu tort de confondre *Laina* et *Linna?*

Par Dioscorides, Ier siècle après Jésus-Christ.

98. **Larix,** dans quelques Mss. *Dalax*; la résine liquide de pin ou de picea, chez les Gaulois voisins des Alpes, (Ier. 92 de 1598). C'est dans Pline, le nom même du Mélèse, arbre

qui donne beaucoup de résine, xvi, 19; — mais Paul d'Égine emploie ce terme dans le même sens que Dioscorides; livre vii. Pline, s'il est douteux qu'il désigne cette substance par le dimin. *Laricina*, dit du moins que la meilleure résine, celle qu'utilisent les médecins, vient de l'Italie subalpine (id. 22, conf. xiv, 25), seul pays, dit Vitruve, où l'arbre nommé Larix soit connu, ii, 9. C'est donc un terme du Gaulois italique. Il exista, en effet, non loin des Alpes un fort de *Larignus* ou *Laricinus* (dont cet arbre même, prétend Isid. de Sév., xvii, 7, aurait tiré son nom), et une ville de *Larix* en Norique; le lac de Côme portait même, avec une légère modification, le nom de *Larius*. — K. *Llâr*, ce qui se répand, ce qui tombe par gouttes. *Llariaiz*, doux, mou. — Ar. *Lard*, gras, *Larjez*, graisse, qui découle des viandes qu'on rôtit. — Ir...... — E. *Learach*, mélèse.

---

[1] Par Arétée, Ier siècle après Jésus-Christ.

99. **Santonion**, espèce d'absinthe commune dans la Gaule du côté des Alpes, ou elle portait ce nom comme originaire de la *Santonis* (pays des Santones, iii, 28 de 1598. Le texte porte *Sardonis*, faute évidente d'après le nom même de la plante, et ce qu'avait dit antérieurement Pline, xxvii, 28, qu'elle le devait à une cité des Gaules). — *Santonicon* dans Oribaze, *Collect. medic.*, xii — Z. *Santonica herba* dans Marcell. Burdig. 28. Ces Santones habitaient la Saintonge qui a gardé leur nom.

100. **Sapôn**, boule fabriquée avec une substance alcaline, *Litrodeis*, pour nettoyer le linge, (Chron. Nous. therap. ii, 13); invention gauloise, mélange de suif, — lat. *Sebum*, — et de cendres qui rougissait les cheveux (Pline, xxviii, 51); généralement employé par les Germains et les Bataves (Ib.-Mart., xiv, 26, viii, 33). Terme dont on peut rapprocher les noms propres gaulois Sabaudus, Sapaudus, Sapaudia, et le mot Sapana, voy. 142. — K. *Sebon*, savon, *Swyf*, suif. — Ar. *Soavon*, savon, *soav*, jadis *Siuf*, suif. — Ir. E. *Siabunn*, savon. — Tud. *Sapa*, *Sape*, savon.

Par Plutarque, fin du 1er siècle après Jésus-Christ.

101. **Emponê**, héroïne ou héroïque, nom de l'illustre Gauloise, modèle de dévouement conjugal, que Vespasien fit mourir avec son mari Sabinus (Erot., 25). *Eponina*, ou *Epponina* dans Tacite, *Hist.*, IV, 67. — *Pepolina* ou *Peponila* dans Dion Cas., LXVI, 16. La véritable leçon doit être celle de Plutarque qui connut un des fils mêmes d'Emponê, ibid. et apprit sans doute de lui la signification du nom de sa mère. Mettre en doute avec Diefenbach, si ce sens d'héroïne appartient à son nom, ou la qualifie seulement dans le texte grec, me paraît une vaine subtilité. Notre Celtique ne nous fournit toutefois rien de fort satisfaisant. J. Davies donne le sens d'héroïne au K. *Unbenes*, qui signifie proprement princesse, monarque, au fém. (Masc. *Unbenn*). — Ar...... — Ir. *Anbha*, grand, terrible; *Anbhaine*, extase, angoisse, — E. *Anbhar*, excès. *Anbhen*, en Gaëlique, a pu signifier grande femme, la femme par excellence.

Par Clitophon, dans le Ps. Plutarque.

102 et 103. **Lougdounos**, nom de Lyon, tiré de *Lougos*, corbeau, *Dounos*, lieu élevé, c'est-à-dire la montagne des corbeaux. Voy. *De fluv.*, 6, le fait qui explique cette dénomination, dont la forme primitive etait *Lugudunum* (Inscr. — Dion Cas., XLVI, 50, *Lougoudounon*). Nous avons vu donner au lat. *Lugdunum*, 80 et 81, les deux sens de Mont-Désiré et de Montagne-Lumineuse. C'est donc, — et nous le savons déjà par Héric : *Augustidunum*,

Augusti montem quod transfert celtica lingua [1] ; —

Dounos ou Dunum qui signifiait montagne. La valeur de cette finale, la plus commune et la plus répandue des anciens noms de localités celtiques [2], a été débattue au siècle der-

[1] Vit. S. Germ. Alt., I, 3. Quelques manuscrits portent *nomen*, au lieu de *montem*, faute reconnue.

[2] *Voy.* en une liste dans Cluv. Germ., p. 52. Fénel en avait compté quarante-cinq.

nier par les académiciens Falconet, Fénel et le célèbre Fréret; Mém. de l'Ac. d. Inscr., xx, in-4°. Ceux qui ne voyaient point de montagne à *Cæsarodunum* (Tours)[1], à *Londinium* (Londres), etc., soutenaient que Dun voulait dire ville. Wachter admettait deux *Dunum*, l'un avec le sens de montagne, l'autre avec celui d'enclos de haies, d'enceinte fermée ou fortifiée, etc. On oubliait que dans le langage des peuples qui cherchaient à garantir leurs premiers établissements contre les attaques de leurs voisins, ces diverses significations tenaient l'une à l'autre et arrivèrent promptement à se confondre, ainsi que le démontre le *Pergamon* des Grecs[2] et que nous le verrons encore au mot Briga, 261. C'est d'ailleurs ce que nous allons vérifier dans le Celtique et dans le Tud. malgré les tranchantes assertions de Barbazan qui, dans son latinisme exclusif, ne voulait voir dans dunum qu'une abréviation du *tumulus* lat. — K. *Don,* ce qui est le plus élevé, au-dessus de tout. — C. *Doun.* haut. — K. *Twyn*; Ar. *Tun*, montagne, colline. — K. *Din,* Z; C. et Ar. id.; Ir. *Dun*, Z. montagne fortifiée, forteresse, — Ir. *Dunadh*, camp, clôture; *Dunaim*, imper. *Dun*, fermer, clore. — E. *Dun,* amas, forteresse. Dunum finit par garder ce dernier sens, et même celui de ville en général, mais les mots français que nous avons tirés du radical Dune, Dunette, indiquent encore sa signification primitive. — Le Tud. disait pareillement *Dun*, montagne, *Dun, Tun*, clôture de haies, ville, etc., le mont Taunus, près de Mayence (Tac. I, 56, et al. Méla). On rencontre aussi *Dunus*, à la fin de quelques noms d'hommes, Conetodunus, Cogidunus, et Zeuss, p. 30, en fait un adj. avec le sens propre de ferme, fort; le K. nous fournit *Dun*, uni, joint.

Pour l'autre partie de *Lougdounos*, nous sommes moins heureux avec *Lougos,* signifiant corbeau, qu'avec *Lug*, signifiant désiré. Grégoire de Rostrenen dit à la vérité que *Loug*

[1] Fénel montre que Tours doit avoir eté primitivement située sur le coteau de la rive droite de la Loire. *Conf. Greg. Tur. Hist.*, v, 14.

[2] Suidas. Voy. encore l'*Etymol. magn.*, v° *Astu;* D'Anvil., *Not. des Gaul.*, p. 119, etc.

ou *Lug* voulait dire corbeau en bas Breton, mais il s'appuie précisément sur le nom de *Lugdunum,* en lui adjoignant toutefois celui de Coetlogon qu'il interprète : Bois des corbeaux[1]. D'un autre côté, Wachter répète, d'après l'irl. Toland, que *Lug*, signifie corbeau en gaëlique; et Falconet, qui les cite l'un et l'autre, ajoute que c'est bien cet oiseau, et non un aigle, qu'on voit sur une méd. lyonnaise d'Albin, aux pieds du génie de cette ville, avec cette légende G E N. L V G[2]. Ni Mionnet, ni les autres numismates, autant que je sache, n'ont tenu compte de cette observation si curieuse, mais M. Ch. Lenormant, avec qui j'ai examiné cette méd., s'est prononcé sur-le-champ pour l'opinion de Falconet. Ce corbeau, symbole de Lyon, nous garantit donc l'exactitude de l'interprétation de *Lougdounos,* mais *Loug* n'en manque pas moins à l'Ir de Lhuyd et d'O'Reilly, ou à l'E. de M' Alpin, ainsi qu'aux dictionn. actuels de l'Ar. et du K. Zeuss, qui rapporte en entier le passage de Clitophon, p. 64, pour préciser la signification de *Dûn*, ne dit pas un mot du terme qui lui est associé. Le K. ne m'a offert que le très-faible rapprochement de *Llwg,* ce qui est de couleur livide; et l'Ir. *Lacha*, E. *Lach*, canard, ou *Lachar*, vautour. A ces trois interprétations contemporaines du nom de *Lugdunum*, les modernes ont voulu en substituer d'autres : — *Lucii dunum*, tirée du prénom de son fondateur Munatius Plancus, et triplement mauvaise. — L'Ir. *Lugh*, petit, proposé par Mone, *Celt. F.*, 228, et qui exagère passablement, pour ceux qui gravissent les pentes rapides de Fourvières, le *huic non altissimo monti*[3] de Sénèq., *Ép.*, 91. — Une troisième enfin qui serait du moins plus vraisemblable d'après la position de Lyon, et qui conviendrait également au Lugdunum batave (Leyde), et au Luguvallum de Bretagne (Carlisle); c'est le C. *Llwch* , affluence d'eaux; Ar. *Louch*, Ir. E. *Loch*, amas d'eaux, lac. etc.[4].

[1] Ce qu'ont copié Fénel, Bullet et l'amiral Thévenard, *Mémoir.*, t. II, p. [illegible].

[2] COS. II, c'est-à-dire de 194 de J.-C., méd. d'argent, à la Biblioth. imp.

[3] Le *Lophô* de Strab., IV, p. 150, Did. est hors de cause, puisqu'il faudrait d'abord changer *hupò* en *épi*.

[4] Prichard, *Physic. Hist. of Mank*, t. III. Ajoutons pour mémoire que, dans

Par le Pseudo-Plutarque.

104. **Arar,** rivière de la Celtique, qui tire son nom de sa jonction avec le Rhône, où elle se jette près du pays des Allobroges (*De fluv.*, 6). Première étymologie donnée par cet auteur, qui en rapporte ensuite une autre purement mythologique. — K. *Araws*, demeurer, attendre quelqu'un; *Arwaru*, apaiser, faire cesser. — Ar. *Arzao*, cessation temporaire. — Ir. *Ar*, engagé, enchaîné; *Arac*, conflit. — E. *Arach*, lien, attache. — Ir. E. *Araon*, ensemble, les deux ensemble. Ce que dit César, I, 12, de la lenteur du cours de l'Arar, les épithètes de paresseuse et de lente que lui donnent Pline, III, 5, et Claudien, XVII, 53, indiqueraient peut-être une interprétation plus simple, le K. *Araf*, doux, lent, fort rapproché, du reste, de l'Araws ci-dessus. Camden signale dans l'York-shire un fleuve Arus[1] d'un cours aussi douteux que l'Arar de César.

Par Pausanias, IIe siècle.

105. **Hus,** nom que les Galates ou Gaulois d'Asie donnaient au *Kokkos* des Grecs, arbuste dans les fruits duquel se dévèloppe un insecte dont le sang servait de teinture (X, 36). Dans Pline, *Coccum* désigne la graine même qui fournissait la couleur rouge, dont le mélange avec la pourpre de Tyr produisait l'*Hysginum*. Le meilleur était celui de Galatie ou de Mérida en Lusitanie (IX, 65). Ce grain se nommait proprement *Cusculium*, al. Quisquilium; il se trouve sur une espèce d'yeuse, et ressemble d'abord à une gale de l'arbre *scabies*, id., XVI, 22. Hésychius appelle cette couleur *Husginon* et *Husgê*; mais Suidas fait d'Husgê une plante. Le K. abonde en mots commençant par *Ysg*, noms de plantes ou autres. J'y remarque dans un sens *Ysgwl*, excroissance, croûte, gale, qui répond particulièrement au *Cusculium* de Pline, terme qui me paraît aussi gaulois que *Hus*, et même dérivé de lui;

la *Vie de S. Congal*, Irlandais du VIIe siècle (Boll., 10 mai; par. 20), le nom de femme, *Luch*, veut dire souris, *sonat latine mus*.

[1] Ptol. nomme *Ouarar* un estuaire du littoral Britannique; II, 2, Wilb.

— et dans un autre ordre d'idées : *Wsg*, *Ysg*, principe de mouvement et de séparation ; *Yssig*, écrasé, broyé, d'où le verbe *Yssigaw; Isgal*, *Ysgai*, écume, ce qui mousse, presque identique à l'*Husgé* grec. — Rien dans les autres idiomes, à moins que nous n'abandonnions l'Y initial. Ar. *Skarra*, s'ouvrir, se fendre. — Ir. *Sgaradh*, séparation, fracture. — E. *Sgar*, diviser, séparer. Le K. *Ysgarlla*, ou *Ysgarlad*[1], couleur de blessure, écarlate ; Ir. *Skarloid ;* E. *Sgarlaid*, est resté dans l'ital. *Scarlatto*, dans l'esp. *Escarlata*, dans les langues germaniques, etc. Notons pour mémoire que le C. nomme *Yz* toute sorte de graine. Nous verrons à l'Appendice N. le mot *Coccum*.

106 et 107. **Trimarkisia**, élément de la cavalerie gauloise qui envahit la Grèce, composé d'un maître et de deux serviteurs à cheval, *Marka* signifiant cheval en Celtique (x, 19). — K. et C. *March ;* Ar. *Marc'h ;* Ir. *Markach*, Z. auj. *Mark ;* E. id. — En K. *Marchawk*, Z. ou *Marchwys ;* Ar. *Marc'hek*, cavalier ; Ar. *Marc'hegiez*, cavalerie. — Ir. *Marcuiseachd*, équitation. Dans la loi Alémannique, 69, et dans celle des Bavarois, XIII, 10, *Marah*, *Marach*, répondent à Equus. — Quant à la première partie du mot, Pausanias n'en dit rien, mais la signification en est indiquée par lui d'une manière si évidente, ainsi que dans les mots Tripetiæ, 53, et Trigaranus, 230, que je crois pouvoir le placer dans cette catégorie sous le n° 208. C'est le *Tri*, trois de nos quatre principaux idiomes, C. *Tre*.

Par Arrien, IIe siècle.

109. **Ouertragoi**, espèce de chiens celtes, ainsi nommés d'après leur vitesse à la course (*Cynég.*, 3). Arrien parle des chiens gaulois signalés par Ovide, *Mét.*, I, 533, et par Martial, III, 47, XIV, 200, et cite, entre autres races, celle qui venait du pays des *Egousiai* (ou Secusini des Alpes ?) déjà connue, dit-il, de l'ancien Xénophon. *Vertragus* ou *Vertagus*, dans

[1] Mots de la première édition d'Owen, mais qui ne sont pas dans la deuxième.

Martial, XIV, 200, conf., III, 47; *Vertraha* et *Vertagra*, dans Gratius [1], Cyneg., voy. 203. — *Veltris*, nom, dans la langue gauloise, d'une espèce de chiens très-rapides, nos lévriers (Monach. S. Gall., I, 21). — La loi salique (VI, Hér. et Emend.) parle des chiens Segusii et Veltri ou Veltres ; — Segutii et Veltrai [2] dans la loi Gombette, Add., I, 10, etc. Ces dernières formes se retrouvent identiquement dans le C. *Guilter*, grand chien, et le K. *Gwyltred*, rapide, littéralement : course sauvage, *Gwyllt-red* (*Rhed*, *Rhedeg*, Ar. *Redek*, course), mais les premières provenaient d'un mot composé : 1° *Ver*, grand, particule intensitive, voy. Vernemetis, 157 ; ou de ce même *Gwyllt*, en C. *Gwelz*, sauvage. — 2° Ir. *Traigh*, Z. pied, trace. — K. pl., *Traet*, pieds ; Ar. *Troad* ; E *Troidh*. — Tud. *thrage*, course, *thragjan*, courir.

Tous les mots que les auteurs nous ont signalés jusqu'ici comme celtiques, étaient bien certainement gaulois ; la même certitude n'existe pas pour les trois termes militaires qui suivent ; Arrien seul les ayant cités dans sa tactique, et ne disant rien qui précise de quels Celtes il veut parler. Il est probable toutefois qu'il entendait ceux des Gaules.

110. **Petrinos**, ch. 37. — 111. **Toloutegon**, al. *Toloulegon*, *Stoloutegon*, ch. 43. — et 112. **Xunêma**, ch. 42. — Noms qu'on donnait dans la langue des Celtes à trois manières particulières de lancer, étant à cheval, un trait ou un javelot. — 1° La première partie de Petrinos commence pareillement les noms gaulois des *Petrocorii*, de *Petromantalum*, etc. Dans ce mouvement, le trait se lançait en arrière, dans la direction de la queue du cheval. K. *Pedrein*, Z. auj. *Pedrain*, fesses, croupe. — Ar. Ir. E.......... — 2° Le *Toloutegon* consistait à lancer également un javelot en arrière, après l'avoir fait tourner en cercle au-dessus de sa tête. — K. D'abord *Doli*, faire un cercle, *Dolystum*, force circulaire ; — puis *Tawlu*, lancer, *Tawliad*, jet. — C. *Toleugha*, jeter, lancer. — Ar. *Taol*, jet, *Taoladen*, coup. — Ir. *Tolltach*, E. *Tolladh*, perçant, perfo-

[1] Radlof a fait ici, p. 417, un plaisant contre-sens, en prenant pour le peuple Sicambre les chiens de ce nom cités avec les Vertrahæ.

[2] D'où notre ancien français Veltre, Vialtre ou Viautre (Burguy).

rant. Le K. *Tech*, embuscade, surprise, entrait peut-être aussi dans la composition du terme d'Arrien pour lequel Mone a été chercher l'Ir. *Dadolach*, sorte de couteau, Celt. F., 244. — 3° Quant à Xunêma, les langues celtiques n'ayant pas d'X, cette lettre répond à leur *c'h*, H, ou S. C'était un exercice fort difficile, où il fallait, en tournant son cheval, lancer l'arme au but indiqué. Je n'ai trouvé d'analogue que le K. *Chwin*, activité, travail fatigant. *Chwynaw*, se donner du mouvement.— Ar........ — Ir. *Sonnaim*, je perce. — E. *Sonn*, percer, jeter bas.

Par Oppien, IIIe siècle.

113. **Agasseus** ou **Agassaios**, excellente espèce de chien de chasse breton (*Cyn.*, I, 470, et al. notre basset ? Conf. Strab; IV, p. 166, Did., Gratius, *Cyn.*, 175 et seq.) — K. *Gast*, chien, aujourd'hui chienne; *Kadgi*, chien de combat. — C. *Gasti*; Ar. *Kiez*, chienne. — Ir. *Gadhar*, chien, dogue. — E. *Gadhar*, chien qui guette le gibier; *gasair*, couvrir une chienne. — Ces mots combinés avec l'article, en Ar. *Ar*; en Ir. *An* ou *A*. L'Ir. donne d'ailleurs *Achlais*, la chasse; l'E. *Agairt*, poursuivant.

Par Dion Cassius, IIe siècle.

114. **Andaté** ou **Andrasté**, la Victoire, déesse Britannique (LXII, 7, Sturz; on a lu aussi *Andastê*, *Adrastê*). *Dea Andarta*[1] sur deux inscriptions, dont une de Die en Dauphiné (D. Mart., *Rel. des Gaul.*, t. 2, p. 12[1], d'après Gruter; — Orel. 1958.) *Ande* sert d'initiale à plusieurs noms propres Gaulois, *Andegavi*, *Andematunum*, *Anderitum*, etc. — En K. et Ir. *Andras* est aujourd'hui un ennemi, Satan, une Furie, modification de sens due sans doute au christianisme. Mais les variantes d'*Andate* nous amènent d'autres rapprochements : K. *And-*

[1] Mone distingue Andarta d'Andrasté, faisant de la première une déesse de la chasse, du K. *Andred*, lieu en friche, bois, *Gall. Spr.*, 89.

wyaw, mettre en désordre, ruiner; *Adorth*, diligent, actif. — Ar. *Handeein*, chasser, expulser. — Ir. *Ada*, victoire; *Adh*, succès, bonheur; *Adrath*, horreur, effroi. — E. *Adh*, prospérité; *Adhart*, progrès. Enfin *Andrustehiæ* est un des surnoms donnés aux Matronæ gauloises. Stein. Dan. et Rh. 1093. Notez le basq. *Andrea*, dame d'un rang élevé.

Par saint Épiphanes, fin du IVe siècle.

115. **Taskos**, pieu, — et 116. **Drouggos** ou **Drougos**, nez, d'où le nom des hérétiques *Tascodrugitæ* ou *Tascodrugi* (fautivement *Ascodrugi*, etc.), dans la langue des Galates d'Asie (*Hæres.*, XLVIII, 14. —Timoth. de C. P. De recip. hæret. in Coteler. Monum. Eccl. Græcæ, t. 3, p. 278). Deux passages à remarquer comme indiquant que le Gaulois se parlait encore en Asie-Mineure à la fin du IVe siècle, et peut-être au VIe. Dans le XIIIe, Nicétas Choniates attribuait ces deux mots au Phrygien (Thesaur. Orth. fid., ce qu'avait déjà fait le Schol. des *Basilika*), mais en échangeant leurs significations respectives, *Taskos* devenant le nez, et *Drouggos* ou *Drougtos* le pieu. (Wernsd. Galat., p. 334.) Saint Jérôme latinise, d'après le Grec, le nom de ces hérétiques en *Passalorincitæ*. (*In. Galat.*, 11, préf.). *Taskos* se montre comme initiale de plusieurs noms propres gaulois, *Tasgetius*, *Tasconi*, *Tasciasca*, etc. — 1° K. *Tasged*, ce qui est roide; *Tasgell*, vergette, petit balai. — Ar. *Taçh*, clou; Ir. *Taca*, E. *Tacaid*, pointe, clou. — Ir. *Tas*, fouet, fléau. Voy. Tasg, 273. — 2° K. *Trwyn*; C. *Trein* ou *Tron*, nez, trogne. — Ar. *Fron*, narine; *Fronek*, qui a de larges narines. — Ir. *Sron*, Z. et E. id. nez. — Le Drouggos galate n'a rien de commun avec le Drungus de Vopiscus et de Végèce, corps de troupes barbares. Toutefois l'Ir. dit encore *Drong* pour une troupe quelconque, ancien K. *Drogn*, Z. Dans les glos. K. Luxemb. *cœtus*, *Drogn*.... *factionem Drogn*.

C. — *Noms de plantes donnés par le médecin Apulée et les manuscrits de Dioscorides.*

Par Apulée (édition d'Ackermann, 1788, et autres [1] consultées).

Alus, ch. 60. Voy. *Halus* de Pline, n° 27. Du reste, *Galli Alum* pour *Gallicum allium*, est une correction d'Humelberg dans l'éd. de 1537, adoptée toutefois par Ackermann.

117. **Belinuncia** ou **Bellinuncia,** Gr. Hyoskuamos. L. Apollinaris Insana, etc. (ch. 5). *Bilinountia*, dans Dioscor. IV, 69. La Jusquiame ou Apollinaire de Pline, xxv, 17, qu'on dit avoir été consacré à Bélénus [2], l'Apollon gaulois, et qu'on a assimilé, en lisant *Bélénion*, à l'Hélénion de Galien, autre plante vénéneuse dont les Daces et les Dalmates se servaient pour le même usage [3] que les Gaulois du Limeum de Pline; voy. 28. Cette correction se justifierait par la grande différence de cet Hélénion avec l'*Helenium* de ce dernier (xxi, 33 et 91), si rapproché, quant au nom, de l'*Aileann* ou *Ellea* des Irlandais, l'Aunée. La Jusquiame se nomme encore en K. *Bela*, en Ar. herbe de sainte Apolline. — Ir. *Deodha;* E......; — *Belene* en Angl. sax. — *Felen* en C. désignait l'absinthe, en Dace *Pelinu*, et dans l'Albanais *Pelint* (Dief.). Isidore rapporte, *Or.*, xvii, 9, qu'on la nommait vulgairement *Milimindrus*, c'est-à-dire rendant fou, terme sans doute ibérique et dont on retrouve les traces dans le Basq. *Bil*, changer les dispositions de quelqu'un : *Bilaka*, devenir, et *Mens*, imbécile; *Min*, mal; *Minkhor*, aigre, inquiet. Il s'est conservé d'une manière frappante dans le portugais *Meimendro;* l'Esp. n'a gardé que le celtique *Beleño*. Diefenbach rapproche avec raison *Mili* des deux premières syllabes de *Bilinountia*, quant aux

[1] Les numéros des chapitres varient d'une édition à l'autre.

[2] Je ne puis comprendre qu'en présence d'un rapprochement aussi évident, Mone ait été chercher, Celt. F., son Ir. *Bil-neanta*, fleur d'ortie.

[3] Theriak. ad Pis. Galien ajoute que ces barbares donnaient à l'Hélénion le nom de *Ninon*, débris peut-être de celui de Belinus. Il est remarquable, en tout cas, que *Belena, Blin* et *Belend*, soient encore des noms de la jusquiame en Slave et en Magyar. (Diefenb. Diez.)

lettres, mais le sens n'y est plus. Voy. Belenus 287. J'ai parlé de Galliculans, donné pour un autre nom de cette plante, au n° 65.

118. **Beliucandar,** al. *Belliocandium*, *Bellicocandium*, ou Vigentia, Vigentiana, plante qui guérit les blessures, et découverte par Achille, L. Millefolium (ch. 88). *Belioukandas* dans Dioscor., IV, 115. Notre Millefeuille, espèce d'Achillée, aujourd'hui *Milddail* en Gallois (millefolia; voy. Pempedula, 124). Le K. et l'Ar. présentent *Gweli* et *Gouli*, blessure, mais l'Ir. offre la similitude frappante de *Bileog*, E. *Bileag*, feuilles; Ir. *Bileogach*, feuillu. Si ce dernier ne paraît pas suffisant pour former *Beliocandum* ou *Belioukandas*, j'ajouterais l'Ir. *Kath*, combat, ou *Kead*, blessure, ce qui reviendrait à notre nom vulgaire d'herbe aux coupures. Cela me paraîtrait toujours préférable au K. et Ar. *Kant*, cent, de Diefenb., car je ne pense pas que le Celtique ait jamais dit les *feuilles-cent* pour les cent-feuilles. A preuve que l'Ir. donne précisément ce nom de cent-feuilles, *Keadbhilich*, E. *Keudbhileach* à la Centaurée. Voy. pour Vigentia, 130.

119. **Betilolen** ou **Betidolen,** suivant Zeuss, Gr. p. 301; le Manifolium ou Personatia (ch. 37). Grande bardane, espèce d'Achillée médicinale. La correction de Zeuss nous donne pour deuxième élément de ce mot, le K. *Dalen*, etc., voy. *Pempedula*, 124; mais rien pour le premier, *Beti*, qu'on pourrait rapporter à l'Ir. et E. *Beatha*, *Bith*, la vie; Ir. *Bith*, blessure, ce qui aboutirait à feuille de vie, ou feuille aux blessures.

Ducone, Voy. Odocos, 61. *Eugubim*, Voy. Usibim, 129.

120. **Bolussellon** ou **Bolusseron.** L. Hedera nigra (ch. 98). Lierre noir, mot sans doute composé: 1° K. *Pol*, rond; *Bolawd*, boule, balle.—Ar. *Bolos* ou *Polos*, prune sauvage, ce qui peut se rapporter aux fruits ronds et noirs de cette plante.—Ir. *Bulos*, prune; E. id. suivant Brandes[1]. —2° Je n'ai trouvé d'acceptable que l'Ir. E. *Searbh*, amer, acide, appliqué aux

[1] *Ethn. Verh. d. Kelt.*, p. 291. Il y cite aussi notre ancien mot *Belloces*, prunes dans le *Rom. de la Rose*.

fruits de cette plante; Voy. Soubites, 146. On pourrait à la rigueur citer le K. *Sar*, ce qui est sur, ou le long de......

121. **Hæmatiten**, al. *Hæmatites*; l'Héliotropion des Grecs. L. Vertumnum, ou Mulcetra, etc. (ch. 50.) Plante qui tourne ses feuilles vers le soleil, etc.; voy. Plin. XXII, 29. Ce mot, à physionomie si hellénique, aurait sa traduction littérale dans l'Ir. *Um*, *Imme*, Z. autour, et *Tithin*, soleil. L'E. donne pour Imme, *Uime*; l'Ar......, et le K. *Am*, avec *Tydain*, épithète réservée au soleil, la maison, le centre du feu, *Tan*, Z. Ar. id. — Ir. *Tene*, Z. — E. *Teine*. Si l'on se défiait d'une pareille ressemblance qui doit être une traduction, il reste en K. *Hemiad*, ce qui entoure, *Dit* ou *Titen*, ce qui tourne. — Ar. *Tiz*, marche, allure. — E. *Titheach*, appliqué à, ardent pour......

122. **Menta**, L. Mentastrum (ch. 90). La menthe. Ce mot se trouve déjà dans Ovide, *Mét.*, X, 729, et il était ancien dans le Grec, car la Mythologie en avait fait le nom d'une nymphe changée en menthe par Proserpine ou par Cérès, suivant Oppien, *Cynég.*, ch. 3. Il n'en est pas moins du pur Celtique : K. *Mintys*; C. *Mente*; Ar. *Mennt*, *Bennt*; Ir. *Mionntas*; E. *Meannt*.

123. **Ovalidia**, al. *Oualidia*. Gr. Chamœmilon; L. Bene olens, Superba (ch. 24). La camomille. Rien.

Piperatium, voy. Peperakioum, 140.

124. **Pempedula**, al. *Pempedulon*. L. Quinquefolium (ch. 3). *Pempedoula* ou *Pompaidoula* dans Dioscor., Gr. Pentaphulon (IV, 42). Notre Quintefeuille. Tous ces mots ont le même sens dans les quatre langues, c'est-à-dire cinq feuilles, et sont pareillement composés. — 1° K. *Pimp*, Z. et C. *Pymp*; Ar. *Pemp*, cinq. — K. *Pumbys*, Ar. *Pempez*, la quintefeuille même, comme en Ir. *Kuigeag*, de *Kuig*, cinq. — 2° K. *Dalen*, *Delen*, Z. Ar. *Delien*. d'où le K. *Pumdalen* et l'Ar. *Pempdelien*, autres noms de la même plante; C. *Delen*; Ir. E. *Duille*, feuille. Ce mot dont l'origine est si évidente est un de ceux qui donnent le mieux la mesure des tours de force de M. Holtzmann.

125. **Ponem**, al *Pona*. Gr. Artemisia; L. Serpyllum majus, Valentia, etc. (ch. 11). *Ponem* dans Dioscor. et l'Artemisia

des Grecs (III, 117, *Spr.*). L'Armoise ou herbe de la Saint-Jean, que nous avons déjà vue nommée *Bricumus*, 56, par Marcell. de Bord. Plante à tige droite et très-haute. — K. *Bôn*, *Bonyn*, tige; *Ban*, *Bon*. haut, élancé. — Ar. *Bann*, jèt, pousse. — Ir. *Ban*, le pied d'une chose, *Ponaire*, fève. — E. *Bonn*, base, appui. Voy. 127, *Titumen*, troisième nom de cette plante. — En Tud. Diefenbach cite à son sujet le Sued. *Bona* et le Dan. *Bonne*.

126. **Tarbidolopion**, leçon fort incertaine, al. *Tarbelodathion* ou *Tarbedolathion*, *Carbidolupon*, *Tardoslotios*, Gr. Arnoglosson; L. Plantago lata vel major, plante marécageuse (ch. 2). *Tarbêlodathion* dans Dioscor., II, 152, *Spr.* Les éditions antérieures ne donnaient point ce terme pour gaulois, mais simplement comme synonyme de *Plantago minor*. Nous avons ici en présence deux espèces de plantain. Les leçons *Tarbidolopion* et *Tarbedolathion* ont l'avantage d'indiquer pour deuxième élément de leur composition, le K. *Dalen*, *Deilen*, feuille que nous connaissons déjà par *Pempedulon*, 124. Le premier élément paraît se rapporter au K. *Taru*, Z. Ar. *Tarv*; Ir. E. *Tarbh*, Z. taureau, et nous aurions ainsi un nom analogue, soit à ceux que portent : en Gr. langue d'agneau; en L. pied de lièvre; en Franç. corne de cerf[1], des espèces de plantain; — soit à celui de *Tarfgryd*, qui désigne encore une matricaire en K. On peut penser à l'Ir. *Deol*, secours, le Plántago lanceolata s'appelant herbe de salut ou de sûreté dans les deux idiomes gaëliques, *Stanlus*, etc. Ar. *Stlannvesk*.

127. **Titumen**, autre nom gaulois de l'Artemisia, etc. Voy. 125, Ponem, et 56, Bricumus; peut-être tiré de sa puissance abortive. — K. *Dyddymu*, détruire, anéantir. — Ar. *Dismannt*, destruction. — Ir. *Ditim*, je condamne; *Teidhm*, la mort. — E. *Dithich*, extirper. — Les gloses K. de Luxembourg nous donnent en outre : *Dodimenu*, *decreat*.

128. **Ura**, al. *Via*; Gr. Satyrion; L. Priapiscon, Testiculum

[1] Zeuss, Gr., p. 90, entend *Langue de taureau*, rapportant *Dolathion* qu'il corrige en conséquence à *Tafawd*, langue.

leporinum (ch. 16). Notre Satyrion, espèce d'Orchidée, qui se plaît dans les lieux sombres et humides. Nous rencontrons d'abord, avec un sens analogue à ceux du Gr. et du Lat., le K. *Gwr*, Z. homme, et masculin, comp. *Gwrach*, sup. *Gwraf*. — C. *Gur*; Ar. *Gour*, homme. — Puis en Ir. *Ur*, lieu humide, vallon. — Ir. E. *Urach*, terre, terreau; — Ir. *Urach-bhallach*, une orchis. Les deux dialectes donnent *Urabhallach*, la scabieuse des bois. — *Ura*, en Basq. signifie eau et c'était le nom d'une fontaine de Lyon (M. de Boiss., p. 49). Voy. 152. *Uri*.

129. **Usubim** ou **Eugubim**, al. *Usibim*, *Usiben*, *Usuben*, et *Eugulim*. Gr. Chamaidaphnê; L. Mustellago, Lactilago, Laureola, etc. (ch. 28. L'éd. de 1547 porte *alii* au lieu de Galli, mais Dioscor. confirme de dernier mot, ainsi que la véritable leçon *Ousoubim*, IV, 147, *Spr.*). Plante sur laquelle les modernes ne sont pas d'accord; la Lauréole probablement, arbuste qui se plaît à l'ombre des bois. Le nom d'Usubim est presque identique avec ceux d'une bourgade de l'Aquitaine, *Ussupium*, qui avait son dieu topique, *Ussupius* (Henzen, 5926); d'*Ousbion* et des Usipii de la Germanie. Du reste, rien dans les quatre idiomes, si ce n'est : K. *Hudd* ou *Huz*, ombre, couvert, *Huzawg*; *Huliawg*, qui est à l'ombre, à couvert; *Huliedig*, couvert; variété de formes qui répond peut-être aux variantes de ce nom. — Ar. *Kuza*, cacher, couvrir.

130. **Vigentiana**, al. *Vigentia*; nom également donné par les Gaulois au Belliocandium, 118, paraît tout simplement latin. Cependant remarquons, pour l'emploi de cette herbe dans la guérison des blessures, le K. *Gwychain*, héroïque. — Ar..... — ou l'Ir. *Big*, toute matière glutineuse. — E. *Bigh*, glu, gomme.

Par Dioscorides (édition Sprengel, 1829, in-8o, 1598, in-fol. et autres [1] consultées).

Albolon, rejeté; voy. les quatre éditions de 1529, 1549, 1598

[1] Les numéros des chapitres varient souvent d'une édition à l'autre.

et 1829, IV, 93, qui portent non pas *Gallot Altolen*, mais *Galeobdolon*, constaté par Pline, XXVII, 27, Oribase, etc.

Aliouggia, voy. Saliougka, 141. — *Belioukandas*, voy. Beliocandium, 118.

131. **Anepsa**. L'ellébore blanc (IV, 148). Plante vénéneuse, sternutatoire, purgatif violent, que nous verrons nommer encore *Laginon*, 138. — K. *Anaws*, exciter, attaquer; *Anhap*, mauvaise rencontre; *Anhapus*, malheureux. — Ar..... — Ir. *Anabuidh*, amer, acerbe; *Aneal*, évanouissement. — Ir. E. *Anearbsa*, défiance. — Tud. *Nyusan*. Ang. *Neese*, éternuer, d'où le nom même de l'Ellébore, *Niesswurz*, *Neesewort*, plante qui fait éternuer.

132. **Bakkar** ou **Bakchar**, Gr. Asaron (ce qui est erroné[1] suivant Pline, XXI, 16), L. Peripressam, c'est-à-dire la Perpressa du même Pline, *id.*, 77, et notre digitale pourprée (I, 9, de 1598. Sprengel a rejeté les deux mots *Gallot Baccar*). Ce nom est déjà dans Virgile comme celui d'une plante qui écartait les maléfices, *Buc.*, VII, 27, et doit avoir appartenu dès lors au Gaulois italique. Je ne trouve que le terme même de *Bachar* dans l'Ir. pour désigner le Gant-Notre-Dame qui est la même plante, mais depuis quelle époque ce mot, également grec et latin, appartient-il au Gaëlique? Il est resté dans l'Italien, *Baccaro* ou *Bacchero*.

Doucône, voy. Odocos, 61.

133. **Gelasonen**, al. *Gelasonem*, Gr. Gnaphalion (III, 122; 120 est une faute d'impr.). La cotonnière plante à feuilles blanches et molles, qui servaient de bourre (Pline XXVII, 61). Je trouve en rapport avec ces deux idées : 1° K. *Gwelw*, couleur pâle. — Ar. *Gwelevi*, reluire. — Ir. *Gealadh*, blancheur, *Gealaighim*; E. *Gealaich*, blanchir. — E. *Gealagan*, blanc de l'œuf. — 2° K. *Gweli*, Z. lit, *Gwelyddu*, se reposer. — Ar. *Gwele*, lit; *Gwelead*, contenu du lit. — Ir. *Kuilsean*, couvre-pied. — E. *Kuil*, lit. — Il y a encore le K. *Geloer*, frais, mais rien pour *Sonen*.

134. **Ioumbaroum**. Gr. Leimonion, L. Veratrum nigrum

[1] Mais maintenu par Sprengel.

(IV, 16), c'est-à-dire l'Ellébore noir, ce qui n'est pas confirmé par Pline, où le Limonium répond à la *Beta sylvestris*, Bette sauvage, XX, 28. Rien autre que le préfixe multiplicatif Ir. *Iom*, signifiant beaucoup en composition. *Jubhar* y est le nom de l'if, E. id. K. *Yw*, *Ywen*; Ar. *Ivin*, C. *Hivin*; mais il y a bien loin de cet arbre à l'ellébore.

135. **Ioupikellouson.** Gr. Arkeuthos, L. Juniperus (I[er], 103). Le genévrier, arbre toujours vert à feuilles aiguës et piquantes, sur les coteaux pierreux et stériles; — en Ir. *Jubhar beinne* ou if de montagne, et *Jubhar-Talamh*, E. *Jubhar*, if et genévrier. Le nom gaulois me paraît évidemment un composé K. de l'*Yw* du numéro précédent, if, et de *Pikallawg*, armé de dard. — Ar. *Pika*, piquer, percer. — Ir. *Pikidh*, pique, longue lance. — E. *Pik*, id.

136. **Kerker,** mot fort douteux donné par un Ms. comme un nom gaulois de l'Anagallis mâle; les autres ne portent que *Sapana*, voy. 142, et font entrer Kerker dans le nom dace de cette plante, *Kerkeraphron* (II, 209). C'est le mouron rouge. Je ne trouve rien, car je ne compte point le K. *Keirch*, Ar. Kerc'h, Ir. E. *Koirke*, avoine. Le K. *Kerch*, qui s'élève, me paraît encore moins supposable ici.

137. **Korna,** Gr. Argemônê (II, 208). L'aigremoine, plante à tige droite, assez haute. — K. Korn, Z. et Ar. id. corne. — Ir. E. id. corne, corne à boire, etc.

138. **Laginon.** L'ellébore blanc que nous avons déjà vu nommer *Anepsa*, 131 (IV, 148). Nous restons avec ce second terme dans le même ordre d'idées. — Ar. *Lac'hein*, *Laza*; K. *Ladd*, tuer. — Ir. E. *Lag*, faible, défaillant. — Ir. *Lagaighim*; E. *Lagaich*, affaiblir.

139. **Meriseimorion.** Gr. Melissophyllon (III, 108). La Mélisse, dont l'odeur est à la fois suave et très-pénétrante. Mot probablement composé, mais dont je n'ai pu réunir les éléments dans le même idiome. Boxhorn le réduisait aux quatre syllabes *Merimorion*: Diefenbach s'en tient à l'étrange rapprochement de l'Ar. *Mérienen*, fourmi, qui serait, en tout cas, plus frappant avec le K. pl. *Morion*, les fourmis. Nous y rencontrons de plus vraisemblables : 1° *Mer*, pl. *Merion*; Ar.

Mel, moelle, d'où l'idée de séve, d'essence; *Mereiddiaw*, devenir comme de la moelle. — Ar. *Melionen*, violette. — 2° K. *Merion*, pl. gouttes. — Ar. *Moren*, jadis exhalaison. — Ir. *Smior*; E. *Smear*, moelle. — Et pour la seconde partie de ce mot (sans correspondance dans le K.) l'Ir. *Seimh*, pénétrant, doux; E. id.; — ce qui ferait Smior ou Smear-Seimh. Peut-être renfermait-il encore un troisième élément, l'Ir. *Mear*, actif, agréable, E. id. Nous aurions ainsi : moelle ou essence pénétrant agréablement. Il est encore possible que Seimorion réponde plus simplement à *Seamar*, trèfle, voy. 64, terme qui entre dans la composition de plusieurs noms de plantes ir. telles que la Véronique et la Pimprenelle. *Meirin-namogh* est celui de l'aigremoine.

Ousibim, voy. Usibim, 129.

Pempedoula, voy. Pempedula, 124. — *Ponem*, voy. 125.

140. **Peperakloum.** Gr. Akoron, plante qui ressemble à l'iris, etc. (1er 2). Apulée décompose ce mot en deux latins, *Piper apium*, poivre des abeilles; un manuscrit porte cependant *Piperatium*, ch. 7. Le *Pseudo-acorum* ou Iris des marais, suivant Sprengel, racine purgative. Mot peut-être composé : 1° K. *Pipre*, diarrhée. Rien dans les autres idiomes. — 2° Je n'ose ajouter le K. *Ach*, liquide, ou *Achos*, écume. Peut-être *Achaws*, *Achwys*, cause. Voy. Splénion, 147.

141. **Saliougka** ou Aliouggia, nom du nard celtique, chez les montagnards des Alpes voisines de la Ligurie (1er 7, dans le corps du texte. On voit dans Paul d'Egine, *Medici principes*, t. 1er, que la véritable leçon est *Saliounca*, v, 52). Espèce de Valériane; plante dont les racines ont une saveur âcre et amère, une odeur forte et repoussante. Mot peut-être ibérique; du moins existait-il une ville de Saliunca en Espagne, Nous avons toutefois dans le K. *Salwin*, mauvais, méprisable. — Ar. *Alouein*, raifort qui gâte les blés. — Ir. *Sall*, amertume, *Salanngha*, amer. — Ir. E. *Salach*, sale, méprisable. — Tud. Diefenbach cite les noms de cette plante dans l'Allemagne mérid. *Seling*, *Seliung*, etc.; ce qui donnerait à celui de Saliougka une origine plutôt celtique que basque, langue

dans laquelle je n'ai d'ailleurs rien trouvé. Brandes tire de ce mot notre vieux français *Aluine*, absinthe[1].

142. **Sapana,** Gr. Anagallis mâle, remède pour la morsure des vipères, le mal de dents, etc. (II, 209). L'anagallis ou mouron rouge qu'un manuscrit nomme aussi *Kerker*, voy. 136. Le K. ne m'a donné que *Hap*, bonheur, *Hapus*, heureux. — Ar........ — L'Ir. et l'E. présentent *Sabh*, baume, remède; Ir. *Sabhail*, salut, ce qui sauve. — E. *Sabhaill*, sauver, préserver. — Forme analogue, Sapôn au n° 100.

143. **Sistrameor,** Gr. Hippomarathron, ou fenouil des chevaux; L. fœniculum erraticum (III, 75). Le grand fenouil? Tige haute et forte, racines fort utiles en infusions, odeur agréable et pénétrante, etc. Mot sans doute composé, mais dont je n'ai pu réunir que des éléments de significations diverses dans nos deux idiomes principaux. — 1° K. *Syth*, droit, élevé; *Sythdra*, position droite, rigide; — ou l'Ir. *Seis*, plaisir. — 2° Le C. *Meor*, grand; Ar. *Meur;* K. *Mawr;* Ir. E. *Mor*, — ou l'Ir. E, *Meor*, doigt, branche. Je ne m'arrête pas à l'Ar. *Sistr*, cidre; mais j'observe que *Dreimire* est en Ir. un nom commun à plusieurs plantes, la Centaurée, la Gentiane, etc. C'est néanmoins le K. Sythdra-mawr ou meor qui me semble préférable.

144. **Skobies,** Gr. Aktê (IV, 171). L. Sambucus, le sureau, en K. *Ysgawen*, Ar. *Skav*, C. *Skavan*. Le nom gaëlique n'a rien de commun avec ceux-ci : c'est *Troman* ou *Tromm*. Dans quelques dialectes Tud. encore existants, on dit *Schübiken*, en Basque, *Sabicoa*. L'hièble qui ressemble beaucoup au sureau se nomme en Espagnol, *Yezgo*.

145. **Skoubouloum,** Gr. Struchnos des jardins (IV, 71). La morelle noire, à fleurs en bouquet, fruits qu'on disait vénéneux, poussant comme la mauvaise herbe dans les jardins. — K. *Ysgub*, faisceau, gerbe, balai: *Ysgubolion*, pl. ordures. — Ar. *Skubien*, balayures; *Skubelen*, C. *Skubilen*, balai. — Ir. *Skuabh;* E. *Sguabh*, gerbe, faisceau.

[1] En Ar. *Huelen*, dit-il en se trompant, au moins, sur la conséquence qu'il en tire, car l'ancienne forme était *Huzelen*. Voy. sa p. 288.

146. **Soubitês**, Gr. Kissos (II, 210). Le lierre, voy Bolusserron, 120. Mot sans doute composé, car on peut dégager, comme l'un de ses éléments, le nom même que cette plante porte encore : K. *Eiddew;* C. *Idhio;* Ar, *Ilio;* Ir. *Eideann;* E. *Eidheann.* L'autre élément serait en K. *Swba*, touffe; Ar. *Bod.* — L'Ir. nous donnerait *Subha*, baie, fruit, et *Soubitês* eût alors désigné les fruits du lierre plutôt que le lierre même. On peut au surplus décomposer autrement ce mot en K. *Sw*, ce qui demeure, ce qui reste dessus, et *Bid*, haie vive, *Bidan*, rameau, par allusion à la verdure perpétuelle des tapis ou des massifs que forme cet arbuste. Diefenbach cite comme anciennement franç. *Subites* ou *Suibite.*

147. **Splênion**, nom de l'Acoron en Galatie et en Colchide (I, 2, al. *Asplênion*, et *Asplêtion*). L'iris des marais, tige lisse et glabre, racine purgative. Comment ce terme galate était-il passé dans la Colchide, ou pourrait-il en être venu, c'est ce que nous ignorons. Voy. le nom gaulois Peperakioum, 140. —K. 1° *Yspelwi*, creuser, ronger, irriter; 2° *Ysplan*, clair, limpide. — Ar. *Spladn*, pur, net.—C. *Spladn*, id. — Ir. *Sleimhne*, ce qui est bien glissant, bien poli. — E. *Sleamhna*, plus glissant.

Tarbêlodathion, Voy. *Tarbidolopion*, 126.

148. **Tarouk**, Gr. espèce de Potamogeitôn, herbe de prés et de marais (IV, 99). Quelque potamot, trop peu déterminé pour indiquer, autrement qu'au hasard, quelque vague rapprochement. Le K. donnerait *Tarw*, taureau, ou *Tawr*, couverture, ce qui pourrait convenir aux espèces aquatiques de cette plante. Les autres idiomes rien.

149. **Theximon**, Gr. Aristolochia clematitis (III, 6, entre parenthèses spéciales, paragraphe qui manque à plusieurs éditions). Au ch. 5, id. *Teuxinon* est donné comme un simple synonyme grec de *Aristolochia makra* ou longue; de même dans Apulée, ch. 20, *Texinos*, al. *Teuxinon*, *Teuximenon.* Zeuss, Gr., p. 58, corrigerait Theximon en *Deximon*. Plante ulcérante à saveur âcre et cuisante. Nous savons déjà que le Celtique n'a point d'x. — K. *Tesach*, ardeur, chaleur, *Tesiad*, qui donne la chaleur. — Ar. *Tezuz*, brûlant, cuisant. — Ir. *Tegh*, chaud, ardent. — E. *Teth*, *Teith*, id.

150. **Thôna,** Gr. Chelidonion mega, ou grande Chelidoine (II, 211), vulgairement la grande Éclaire, plante à suc laiteux et très-corrosif, racine violemment purgative, poison. De là un double rapprochement d'idées. — K. *Tôn*, peau, *Tôni*, peler, écorcher, et *Tonawg*, méchant. — Ar. *Tonnen*, couenne, écorce. — Ir. *Tonn*, peau, et *Donadh*, mauvais, méchant ; E. *Dona*. — Ir. *Tonnadh*, vomitif, eau empoisonnée. — E........ — Les gloses K. de Luxembourg portent : *Tona martalem.* Mone, *Gall. Spr.*, p. 76 et 81 ; passage omis par Zeuss dans la nouvelle publication de ces Gloses, Gr. p. 1096. — Diefenbach dit qu'en Suédois cette plante se nomme *Sönner-Donnes.*

SECTION DEUXIÈME. — APRÈS L'ÉTABLISSEMENT DES BARBARES DANS LES GAULES, JUSQU'AU VIIIe SIÈCLE.

A. — *Auteurs latins.*

Par saint Augustin, ve siècle.

151. **Dusii** ou **Duseii**, démons incubes qui surprennent les femmes dans leur sommeil (*De civ. Dei*, XV, 23). Répété par Isid., *Or.*, VIII, 11. et Gloss. ; il ajoute que c'est à cause de leurs attaques continuelles que les Gaulois leur ont donné ce nom ; *Dusius*, démon ; — *Dusiolus*, dans le lat. du moyen âge. — Nos Armoricains appellent encore ces démons *Duz*, dimin. *Duzik ; Teuz*, lutin, fantôme. Une insc. du comté d'York rapportée par Camden nous signale un Dieu *Dus* ou *Duis*. — K. *Tusiaw*, lier, envelopper. — Ir. *Dusas*, insomnie ; *Tuslong*, lutte ; *Tais*, apparence ; *Taisbeun*, E. *Taisbean*, vision. — Tud. *Deuse* est encore le diable en anglais.

Pour *Ledo* et *Malina* du pseudo-saint Augustin, voy. App. *Aa* et *Bb*.

Par Macrobe, ve siècle.

152. **Uri**, bœuf sauvage (VI, 4). Mot très-rapproché d'*Ura*, que nous avons rencontré dans Apulée, voy. 128; mais César range cet animal parmi les espèces particulières qu'il signale dans la forêt Hercynienne, conf. VI, 25 et 28, d'où il résulterait qu'Uri est un mot germanique. Voy. Pline, VIII, 15. Servius affirme cependant que ces bœufs existaient dans les Pyrénées, *Ge.*, II, 374; mais l'Espagnol Isidore n'en connait qu'en Germanie, *Grig.*, XII, 1. Il est certain que ce terme est Tud.—*Ur*, *aur*, sauvage, ancien; *Urochs*, *Aurochs*, le bœuf sauvage. Toutefois nous le retrouvons dans le K. *Ur*, essentiel, pur, supérieur, d'où *Uriad*, ancien: *Gwrys*, violent. — Ar. *Gour*, préfixe, indiquant supériorité; — et dans l'ir. *Uras*, E. *Urrach*, puissance. — Ir. *Urchoid*, méchanceté; E. dommage, malheur. L'Ar. nous offre encore *Urc'ha*, hurler ou mugir. En tout cas, le terme qui nous occupe était certainement passé dans le lat. d'Irlande au IXe siècle, puisque Dicuil blâme le vulgaire de donner le nom de Bubale aux bœufs à cornes gigantesques que nous nommons *Uri*, dit il, VII, 4.

Par Sidoine Apollinaire, ve siècle.

153. **Vargus**, voleur dans le Gaulois Arverne (*Epist.*, VI, 4). K. L'ancien mot, *Veriad*, voleur, suivant Camden, mais Gibson, p. XXV, nie l'existence de ce terme, au surplus fort peu concluant. *Gwarogi*, subjuguer, soumettre, *Gwarodiad*, vainqueur. — Ar. *Gwareger*, archer, de *Gwarek*, arc. — Ir. *Bearg*, maraudeur, voleur; *Garg*, cruel, féroce; en E. dur, turbulent. — Voy. la loi saliq. LVII. Bal. et celle des Ripuaires, LXXXV, où *Wargus* signifie banni. — Tud. *Wargr*, exilé, voleur; *wargjan*, condamner; *bargus*, farouche, potence; *Werg*, loup. Mais Sidoine, qui connaissait les Bourguiguons et leur idiome germanique, observe Mone, *Celt.-F.*, 247, donne positivement ce mot pour arverne.

Par le grammairien Consentius, ve siècle.

154. **Manni,** terme gaulois passé dans la langue lat., au sing. *Mannus* (Collect. de Putsch., p. 2049). La signification qui manque dans Crescentius nous est donnée par Isidore, un petit cheval, *Or.*, XII, 1, et par divers endroits de Lucrèce et d'Horace, ce qui prouve que ce terme a dû appartenir au Gaulois italique. — K. *Man*, Z. petit. — Ar. *Mann*, rien, néant. — Ir. *Mann*, de nulle valeur, une once, — E. *Min*; Ir. *Mion*, petit. — C'est ce mot Mannus que saint Jérôme explique par le terme vulgaire de *Buricus*[1], qui a semblé gaulois à M. Brandos; mais rien n'indique que le *vulgo* du texte désigne particulièrement le latin des Gaules. C'est au contraire Mannus qui avait une origine celtique, et besoin de cette explication dans la pensée du saint commentateur, tandis que Buricus est proche parent de *Burrus*, ancien mot d'origine grecque signalé par Festus; conf. Philoxena, v° Barus.

154 *bis*. Je placerai ici pour mémoire le *Gêgênioi* ou *Gugênioi* de Strabon, nom donné, dit-il, p. 168, Did., à une espèce de chevaux et de mulets que produisait la Ligurie. On pourrait en conclure que ce mot appartenait à la langue de ce pays, soit gauloise, soit ligurienne; mais il se rapprochait tellement du *Ginnos* ou mulet nain d'Aristote (*Hist. d. Anim.*, VI, 24; conf. le lat. Hinnus), qu'on a pris ce terme grec pour corriger le texte douteux du géographe. Quant à moi, je n'ai rien trouvé qui militât en faveur de Gegênioi ou Gugênioi, à moins qu'on ne veuille tenir compte du basq. *Cecéna*, taureau.

Par le grammairien Placide, au v^o siècle.

155. **Frameæ,** noms que les Armoricains donnaient aux lances très-longues dont ils se servaient (Suppl. de son Gloss. au t. VI des Class. auct. de Maï, qui conclut de ce passage

[1] *In Eccles.*, 10. Le mot Buricus est, au surplus, étrangement défiguré dans les manuscrits, ainsi qu'à l'endroit cité plus haut d'Isid. de Sév. qui a répété l'explication de S. Jérôme.

même, p. 553, que Placide était Gaulois). Il a été dans tous les cas précédé par Tacite, qui nous assure que ce mot était germanique (*Germ.*, 6, 14 et 18; conf. Juvénal, XIII, 79), ce que prouve en effet l'anc. Tud. Isidore de Sév. fait de cette arme une épée à deux tranchants, dont le nom vulgaire, dit-il, était Spatha, *Or.*, XVIII, 6. Nous verrons, 217, que ce dernier terme était très-probablement gaulois; l'Ar. actuel, non plus que les autres idiomes celtiques, n'offre rien qui justifie l'assertion de Placide sur ce mot de *framea*, qu'il a peut-être confondu avec celui de Catcia, arme du même genre dont nous parlerons numéro 206.

Par Grégoire de Tours, VI[e] siècle.

156. **Vasso,** al. *Vasa*, nom d'un magnifique temple des Arvernes, ruiné par les barbares au III[e] siècle (*Hist. Eccl.*, I, 30). Temple de Mars, disent quelques savants, mais il était plus vraisemblablement dévoué à Mercure, dont Pline nous fait connaître une statue colossale faite par Zénodore pour la cité des Arvernes (XXXIV, 13). Cette conjecture paraît confirmée par une inscr. de Bittburg: *Deo Mercu Vasso Calati Mandaloniu Gratus D.* (Stein. Dan., 1839). Mot qui paraît identique au lat. *Vas*, dans le sens de vaisseau de pierre ou d'église [1], mais que nous retrouvons dans les noms gaulois de Vassorix, de Vasio et des Vasates d'Aquitaine. On peut le rapporter à plusieurs idées différentes: K. *Gwas*, jeune, c'est-à-dire le jeune dieu; *Gwasel*, éclat, ce qui brille. — Ar. *Gwasa*, superl. le plus méchant. — Ir. *Guais*, danger. — Ir. E. *Bas*, la mort. — Ir. *Bassa*, le destin. Zeuss donne la glose, *Ambas*, *mors*.

Par Fortunat, VIe siècle. — Pour *Chrotta*, voy. 207.

157 et 158. **Vernemetis**, grand temple, ancien nom du lieu

[1] Adelund cite des églises qui avaient conservé ce nom en Auvergne et en Dauphiné. *Mithr.*, t. II.

où Léonce, évêque de Bordeaux, érigea une église à saint Vincent d'Agen (*Carm.*, liv. I, 9, conf. 8). Ce mot est donc composé : 1° de *Ver*, que nous avons rencontré comme initiale dans Vergobretus, 3, et qui commence plusieurs noms gaulois, *Ver*cingetorix (distingué par cette initiale même d'un autre nom ou titre gaulois contemporain, celui de Cingetorix), Vergasillaunus, Vercobius, Veragri, Veromandui, etc. — K. Selon Zeuss, *Ver* serait le préfixe intensitif *Gor*, *Gwer*, *Guer*; Ar. *Gour*; il cite en preuve, p. 151, 867, le nom du fameux Wortigern des Bretons, Gworthigernus ou Guerthigernus, etc., qu'on trouve écrit aussi *Vertigernus* (de *Tigern*, auj. *Teyrn*, Ir. *Tighearna*, chef, seigneur, c'est-à-dire le grand chef). Diefenbach ne propose le C. *Veor*, *Vêr*, que comme dérivé de *Méor*, grand, par la mutation de l'initiale, mais W. Price a donné dans son Vocab. une place à part à ces deux termes ainsi qu'à *Vear*, et les a distingués par cela de *Méor* ou *Maur* qui était plus communément usité; Ar. *Meur*; K. *Mawr*. — Ir. *Ferr*, comp. Z. meilleur; *For*, préfixe intens.; *Er*, grand, noble [1]; — E...... ; — M. *Feer*, beaucoup, grandement. — 2° de Nemetis, que nous retrouvons dans plusieurs noms géographiques, gaulois, bretons et hispaniques, entre autres Vernemetum, Augustonemetum, Nemetocenna, Nemetobriga, les Nemetatoi, etc. C'est à ce terme qu'appartenait le sens de temple [2]; K. *Nom*, Z. temple; *Nef*, Z. ciel; en Ar. *Nef* et *Ennv*; C. *Nef*. — Ir. *Nemed*, Z. petit temple, chapelle; de *Nem*. Z., ou *Neamh*, E. id., ciel. Famille de mots fort nombreuse en Ir. *Neamhaidh*, céleste, *Neimhead*, terre consacrée, auj. le domaine curial. — E. *Naomh*, saint, etc. *Nemon* était la déesse Irl. de la Guerre; la même probablement que celle à qui s'adresse cette inscr. trouvée en 1835, dans la Bavière Rhénane. *Marti* et *Nemetonæ* [3], etc. Voy. *Drunæmetum*, 218, et Nimidæ, 313. — Tud. ? les *Némètes*.

[1] Zeuss dit, p. vij, que l'Ir. n'offre pas de trace du Ver gaulois.

[2] Quoique Baxter et Wachter aient pensé l'inverse, le premier en s'appuyant sur le grec *Iéron* dont il tire *Vern*; le second sur une glosse d'Isidore, *Nimiticus*, énorme, excessif, adj. évidemment tiré du lat. *nimis*.

[3] *Römische Bayern* de Hefner, 85. Voy. ici 294.

Par Isidore de Séville, VII[e] siècle.

159. **Caterva,** la légion gauloise, comme *Phalanx* désignait la légion macédonienne (*Orig.*, IX, 3). Végèce étend le premier de ces noms aux corps de bataille des Gaulois, des Celtibères et de presque tous les peuples barbares, corps composés, dit-il, de six mille hommes armés, II, 2. Ce terme, que je ne crois pas avoir vu dans César, doit avoir appartenu au Gaulois italique, car Virgile et Horace l'ont fréquemment employé dans le sens d'une troupe quelconque et même non militaire. — K. *Katyrfa*, armée, le nombre cent mille ; on reconnaît aisément, dans ce mot, les éléments K. *Kat*, auj. *Kad*. Ar. id., bataille, et K. *Torf*, troupe, *Tyrfa*, multitude, armée. — Ar. *Kadir*, champ de bataille. — Ir. *Kath*, Z. bataille, corps de trois mille hommes; *Kathfear*, homme de guerre. — *Kath*, combat, *Katharni*, anciens soldats écossais, les *Kerns* de Macbeth. Camden affirme que des manuscrits de Végèce portent *Caterna*, p. 13 de 1607.

160. **Guvia, Guuia** ou **Gunia,** échalas, levier (XIX, 19. L'éd. d'Arevalus, réimprimée par Migne, 1850, a fait des trois mots : *Cantherium*, *Galla* et *Guvia*, autant d'alinéas, suivis de points). Leçon incertaine, signification et origine également douteuses d'après les Mss., mais confirmées par les idiomes modernes. — K. *Gwif* (jadis *Gwyn*, suivant Gibson, p. XXVIJ, la véritable leçon serait alors *Gunia*), levier de bois ou de fer. — Ar. *Gwindask*, levier. — Ir. *Geamhlog;* E. *Geimhleag*, levier de fer. L'Esp. dit encore *Gubia* pour un ciseau de menuisier, et nous une gouge.

161. **Scoti** ou **Scotti,** les Scots, c'est-à-dire les habitants de l'Ibernia ou l'Irlande (XIV, 6), ainsi nommés dans leur propre langue, d'après les peintures dont ils se couvraient le corps, etc. (IX, 2). Aucun auteur ancien, aucune interprétation celtique, ne confirment ce sens donné au nom de *Scot* ou *Scuit*, malgré ses nombreuses variantes. Je n'ai trouvé d'approchant que l'Ir. *Skoth*, fleurs, variété de vives couleurs[1],

[1] Indiqué, non par un des anciens hagiographes du recueil des Bollandistes,

mais devant les étymologies si naturelles qu'on a données de ce nom, celle-ci ne saurait se soutenir; aussi Pinkerton et Pott n'hésitèrent pas à voir dans ce passage une confusion des Scoti avec les Picti[1]. Il me semble que ce serait plutôt avec les Britanni (al. Britones et Brittones), car *Picti*, dans le sens de peinture, est un terme purement lat., et Isidore parle expressément d'un mot de la langue scote, de la même manière qu'il affirme autre part, que l'île Britannia tire son nom d'un mot breton, xiv, 6. D'un autre côté, son Glossaire nous dit que le mot *Britanium* signifiait marbre, ou pareil au marbre, *marmoricum*. Or le K. *Brithwr* (de *Breith*, Z. varié, bigarré, *Brithgoch*, nuancé de rouge, etc.) a précisément le sens que cet auteur attribue au mot *Scoti*, celui d'homme peint de diverses couleurs, et les anciens nous ont particulièrement signalé le tatouage des Bretons. C'est du reste l'étymologie le plus généralement citée. — Ar. *Briz*, *C. Bruit*, bigarré, bariolé; Ar. *Briza*, peindre de diverses couleurs. — Ir. *Brit*, tacheté, bariolé, *Britinneach*, qui a la rougeole. — E. *Breacta*, tacheté, *Britinneas*, la rougeole. — Quant au nom des Bretons, Britanni, il se dit en K. pt. *Brython;* C. sing. *Brethonek;* Ar. *Breizad;* en Ir. *Breathnach;* E. *Breatunnach.*

162. **Taxea,** lard (xx, 2). Terme du dialecte cisalpin car Afranius s'en est servi, cent ans avant J.-C., pour parler d'un Gaulois engraissé de lard; il paraît d'ailleurs de la même famille que le *Tucceta* du n° 74. — Ir. E. *Tiugh*, gras, épais, *Tacar*, provisions de vivres. — Ir. *Tighe*, graisse, *Teagh*, nourriture. — K. *Tew*, gras, *Tewau*, engraisser. — *Tewychiad*, qui épaissit. — Ar. *Tev*, gras, *Tevaat*, devenir gras. — C. *Ithik*, gras. M. de La Villemarqué, p. vii, a confondu Taxea avec Taskos, pieu, n° 115, et cité doublement à faux Isidore à propos de ce terme.

163. **Teutoni** ou **Teutones,** sorte de dard, voy. Cateia, 206.

comme le ferait croire la citation de Diefenb., 3e part., p. 426, mais par l'éditeur de la *Vie de saint Patrice*, 17 mars.

[1] *Pott. Etymol.*, II, p. 528.

164. **Toles** ou **Tolles**, glandes, les amygdales (XI, 1). Ce terme est déjà dans Festus, et Marcell. de Bord. l'emploie avec un sens de douleur dans cette partie sujette à des enflures qui font beaucoup souffrir; ch. 15 et al. *Toles* paraît entrer aussi dans la composition du nom des Tolistoboii d'Asie. — K. *Twl*, ce qui est arrondi; *Twla*, une grosseur. — Ar. *Tula*, E. *Tulach*, éminence. — Ir. *Toll.* tête; *Tola*, superfluité.

Je place ici, d'après le *Liber glossarum* d'Isidore, d'une authenticité toutefois contestée, les termes suivants (éd. Migne).

165. **Gemmades** en langue gallique, les femmes *lucæ dominicæ*, mots inintelligibles[1] au lieu desquels Grævius lisait : *Lacedemonicæ*, substituant en même temps à Gemmades le Grec *Gymnades*, les femmes nues, et à Gallica, *græca*, c'est-à-dire en langue grecque. Ces corrections aboutiraient à un texte qui n'aurait plus rien de commun avec celui qui existe, et où l'on entrevoit cependant que *Gemmades* designait une classe particulière de femmes, peut-être consacrées au Seigneur, l'Ir. et l'E. nous donnant *Geanmnaidh*, pur, chaste. L'Ar. *Kemma*, changer, troquer, d'où *Kemmadur*, changement, mutation, me paraîtrait moins vraisemblable pour le sens. Toutefois Du Cange donne à ce mot le sens d'institutrice, *puellæ educatrix*, s'appuyant sur ce passage d'une vie ms. de J. C. en ancien français :

Joseph garde, vit une femme,
Une pucelle, et une gemme.

166. **Gnabat**, fils, progéniture, enfantement. — K. *Gan*, naissance, d'ou le verbe *Geni;* Ar. *Gana* (participe *Ganet*) maître; au prétérit K. *Ganet*, Z.; et Ar. *Ganàt*, Z.; il est né. — Ir. *Gein*, naissance, *Gneath*, né. — E. *Gin*, engendrer, partic. *Ginte*. — Ir. *Naidhe*, jadis *Noidiu*, Z.; E. *Naoidhean*, petit enfant. — Ir. *Gnae*, un homme, etc. — Eléments nombreux dont Gnabat est toutefois moins rapproché que du

[1] Bullet les interprétait : la prière du dimanche, du gallois *Lluch*, prière, suivant lui, ce qui n'est pas dans Owen.

Tud. *Knabe*, jeune garçon, dérivé de *Knawan*, procréer. Voy. 278, Gnatus et Cnos.

Dans Bède, VIIIe siècle.

167. **Trajectus**, nom que portait en langue gauloise la ville de *Wiltaburg*, en lat. *Oppidum Viltorum* (*Hist. Ang. Sax.*, V, 11). Sigebert de Gemblours précise, à propos du même fait, l'an 697 de sa chronique, la signification de ce terme gaulois, dit-il, *Trajectum*, ville. Forcellini l'a réconnu pour tel, malgré son air tout latin, et quoique le sens affirmé par le chroniqueur ne résultât pas absolument du texte de Bède, mais il le tenait probablement de quelque autre écrivain des siècles précédents. Nous trouvons non-seulement dans les Gaules, mais en Bretagne, d'autres *Trajectus*, pour lesquels le terme lat. passage, lieu où l'on débarque, a pu se confondre avec le Celtique. — K. *Traig*, ce qui tend au delà; *Traeth*, plage sablonneuse. — Ar. *Treic'h*, *Treiz*, passage de mer ou de rivière. — Ir. *Tracht*, bord d'une rivière; *Tragh*, rivage, port; *Traighim*, j'échoue. — E. *Traigh*, sable, rivière. Mais le Trajectus de Bède se rapporte à Utrecht, et dans le sens de ville, nous aurions (rapprochement réprouvé par Gluck) le K. *Trig*, séjour; *Trigaw*, habiter. *Trigiant*, demeure. — Ar. *Trev*, village. — C. *Tregva*, lieu d'habitation. — Ir. *Treabtha*, village. — E. *Treabhair*, pl. maisons.

Dans les Bollandistes, du Ve au VIIIe siècle.

168. **Acaunum** ou **Agaunum**, pierre, rocher en ancienne langue gauloise, nom resté au couvent de Saint-Maurice en Valais, (*Vit. S. Romani*, 28 févr., præf. — Pass. interpol St Mauritii, 22 sept. par. 3). Nous avons vu ce terme entrer dans la composition d'*Acaunumarga*, 30; et il se retrouve à peu près dans les noms alpins des Agones, des Ingauni, d'Albingaunum, dans l'Uxacona de Bretagne et dans Icauna, l'Yonne. Une inscr. du Tyrol, de l'an 219, nous montre même des divinités du nom d'*Acouni* ou d'*Acounæ* associés au dieu

Gadolus, Orel. 1995[1]. Ce mot se rallie plus facilement toutefois au grec *Akoné*, pierre à aiguiser, *Akoniton*, plante née parmi les rochers (Théophr., Ovide), qu'au Celtique actuel, et démontre le peu de croyance que mérite l'étymologie de ce dernier terme donnée par Pline, XXVII, 2. — K. *Agalen*, — Ar. *Higolen*; C. *Agolan*, pierre à aiguiser. — K. *Agarw*, raboteux, hérissé. — Ir. *Acha*, rocher. — *Aonach*; E. id. colline, précipice.

169. **Agennum** ou **Aginnum**, l'ouverture d'une caverne (*Vit. S. Caprasii*); citation de Diefenb. empruntée à Adelung; mais je n'ai pu retrouver ce passage dans les vies, ni de saint Caprais de Lérins, 1er juin, ni de saint Caprais d'Agen, 20 oct., quoiqu'il soit question dans celle-ci d'un rocher fendu par le saint, et de la source qui en jaillit, et que Bullet cite même l'interprétation lat. *hiatum speluncæ*[2]. La transcription de ces deux mots me porte néanmoins à croire que la citation, inexacte quant au renvoi, est vraie pour le fond, d'autant plus qu'Aginnum est un terme entièrement celtique. — K. *Agen*, fente, ouverture, crevasse; *Ach*. un liquide, l'eau. — Ar. *Agen*, *Aiénen*, source. — Ir. E. *Gag*, *Gagadh*, fente, ouverture. — Ir. *Aigein*, la mer, l'abîme. Mone nous donne, au lieu de ce K. si simple, l'Ir. *A*, colline, et *Gann*, forteresse.

170. **Balma**, mot gaulois, pense l'auteur de la vie de saint Romain (28 févr., par. 19), et qu'il donne pour synonyme du lat. *Cingulum*, lequel, entre autres significations indiquées par Du Cange, avait pris celle de montagne, rocher (ibid., par. 9). Balma, répond à *Altapetra* dans l'Hist. Mediani Monast.[3] de Jean de Bayon, II, 67 et al., et au mot grotte, ainsi que l'attestent les saintes Baumes de la Provence et de la Franche-Comté, et les *Balm* de la Suisse (voy. Bochat, t. 3e, p. 82). — Le K. et l'Ir. se partagent ces deux sens : K. *Bal*, montagne, pic ; *Balawg*, pinacle, *Balch*, élevé, orgueil-

[1] Conf., id., 1964, et de la même année : *Bedaio Aug.* et *Alounis*, etc., à Salzbourg.

[2] *Mémoires*, etc., t. I, p. 98. Ce rocher porte encore aujourd'hui le nom de l'Ermitage, dit M. de Crazanne au t. II des *Mem. des Antiq. de France*.

[3] oy. celle du P. Belhomme, 1724, in-4°.

leux. — Ar. *Balc'h*, id ; *Baleg*, saillie d'un bâtiment. — Ir. E. *Falamh*, creux, vide; Ir. *Falmuir*, trou, caverne. Le K. dit pour cela *Ffau ;* et l'Ir., E. id., a gardé *Balla* pour rempart, barrière. Mone, *Celt. F.*, p. 14, 202, compose Balma du K. *Bal* et de *maen*, pierre, ce qui traduirait mot à mot l'Altapetra?

171. **Condadiscone,** al. *Condatescum*, nom donné primitivement au monastère de Saint-Claude, à cause de sa position au confluent de deux rivières (Même vie, par. 2; conf. Mabill., *Ann. Bened.*, t. Ier, p. 23). C'est le même nom que *Condate* qu'on voit souvent répété sur les cartes des Gaules et sur celle de la Bretagne, soit seul, soit en composition, Condatomagus, Condivicnum, etc., et toujours à la jonction de deux cours d'eau.—K. *Kydiad*, jonction, réunion, *Kydundeb*, unité, union. — Ar. *Konn*, angle. — Ir. *Komhthathaim*, je joins, j'assemble; *Komhthath*, *Komhthathadh*, articulation, jointure. — E. *Komhaontaich*, s'accorder. — *Komhdhalaich*, rencontrer, joindre.

172. **Mercasius,** ancien terme qui signifiait étang, petit lac, (*Vit. S. Agil.*, 30 août, par. 21). Le lat. dit *Lacunar ;* ce mot manque dans ce sens à Du Cange, qui ne donne que *Laguna ;* mais c'est ainsi que l'ont entendu Mabill., *Annal.*, Ier, p. 363, et les auteurs de la grande *Gall. Christ.*, VIII, col. 1679 : c'est ce que justifient, d'une part, le double étang, *gemellus mercasius*, près duquel fut fondé le couvent de Rebaix; et de l'autre, le nom latin de Johannes de Lacu donné quelquefois à Jean de Marchez, abbé de Coulombs, à la fin du XIVe siècle (*Gall. Chr.*, id., col. 1256). Je n'ai du reste rien trouvé de mieux que le K. *Morgath*, gouffre (maritime), ou un composé qui me semble préférable, de *Merai*, ruisseau, fossé d'écoulement avec le mot *Kaws*, ce qui tend à réunir, ce qui rassemble (les eaux). Dans les autres idiomes, rien, car je ne compte point l'adj. Ir. *Margha*, marin. — Nous serions peut-être plus heureux avec le Tud. *Maersche*, *Merse*, dont viendrait notre vieux franç. Maresqs.

173. **Ysarnodorum** (et non Isardorum ou Isandorum de Wachter et de Pontanus), porte de fer, ancien nom d'un village du Jura, dérivé des portes qui fermaient un temple, cé-

lèbre au temps du paganisme (*V. S. Eugendi*, 1er janv., par. 2). Mot composé, plus rapproché dans sa première partie du Tud. que du Celtique, et qu'on pourrait attribuer aux Bourguignons, si le *vetusta paganitas* du texte ne nous reportait plus haut que leur établissement dans l'ancienne Séquanie. L'ancien Tud. nous donnant identiquement *Isern*, *Isarn* pour le fer, il est à croire que l'auteur avait reçu ce nom d'une bouche germanique, ou que l'analogie du son avait germanisé le nom celtique. — 1° K. *Haiarn*, *Haéarn*, fer ;— *Haiarnawl*, qui a la qualité du fer. — Ar. *Houarn*, *Heirn ;* C. *Hoarn ;* Ir. *Hiairn*, Z. auj. *Iarann*, *Earnagh*, E. *Iarunn*, fer. — Ir. *Iarnoir*, marchand de fer. — E. *Iarnach*, qui est de fer. — 2° K. *Dôr*, Z. battant de porte, auj. porte. — C. et Ar. id. — Ir. *Dorus*, Z. et E. id., porte, portail. — Tud. *Tor*, *Dor*, etc.

On rencontre encore dans les Vies des saints et dans les chroniques d'autres mots donnés soit pour galliques ou britanniques soit comme appartenant au langage vulgaire, tels que *Follis*, fou ; *Mat-Vallis*, bonne vallée ; *Unogin*, petite mesure pour les liquides ; *Braium*, boue, attribué à tort à Marculfe ; *Berciolum*, berceau, etc. [1] ; mais leur date ne permet plus de les citer en preuves de l'ancienne langue gauloise. Nous n'avons pas davantage à nous occuper de quelques mots latinisés après coup en Irlande, en Angleterre, etc. ; et qui ne prouveraient en conséquence rien, tels que *Curuca*, barque de cuir, *Assandum*, montagne de l'âne, etc. Il en est de même pour le *Daal*, l'*Alehuith* et le *Dearmach* de Bède, voy. 27 et 266 ; pour le *Cuneglasus* de Gildas, *Epist.* 6, et pour les autres noms ou expressions locales qu'on peut rencontrer dans les chroniques de notre Bretagne, du pays de Galles et de l'Irlande.

[1] Mone joindrait à ces termes comme synonyme de *Villa*, p. 177, le *Bellus* de cette phrase.— Villa quæ Bellus Pauliacus dicitur. *Ann. Bertin.*, ann. 868. (Pouilly-sur-Loire, D. Bouq., t. VII.)

B. — *Par les auteurs grecs.*

Par Hésychius, au v[e] siècle?

174. **Abranas**, dans la langue des Celtes, un singe. — Le K. et l'Ir. ne nous offrent que *Ab*, et ce dernier seul, *Apa;* E. *Ap*, singe. — Ar. *Abeki*, singer quelqu'un [1]. Mais le premier donnerait au besoin, *Rhôn*, queue, ce qui ferait *ab-rhôn*, quelque chose comme singe à queue, ou peut-être queue de singe; et le second *Abrann* et *Aprainn*, méchant, malfaisant.

175. **Barakakai**, pl. peaux de chèvre (*aigeioi*, correction d'*agioi*, sacrées, adoptée aujourd'hui; — celle qui rétablissait le *Brakkai* du n° 94 avait contre elle le mot *Barakis* qui précède justement *Barakakai*). Diefenbach qui renvoie ce terme au Slavon, dit n'avoir rien vu qui lui réponde dans le Celtique. Le Gaëlique présenterait cependant, avec l'idée de poils ou celle de chaussure, si rapprochées de l'aspect ou de l'usage d'une peau d'animal : — Ir. *Barrchas*, cheveux crêpus — Ir. E. *Brogach*, chaussé, de *Brog*, soulier, le *Brykan* actuel du K.; voy. 94. Mone est remonté à l'Ir. *Barc*, livre, c'est-à-dire parchemin, dit-il, en avertissant que ce mot se prononce *Barac*, Celt. F. 266.

176. **Ebrekton** ou **Eshrekton**, corrigé *Embrekton* et *Embrokton*, nom que les Galates donnaient à l'*Entriton* grec, repas ou collation offerte à Bacchus (v° Entriton). C'était suivant Wernsdorff, *Rep. Gal.*, p. 330, du pain émié dans du vin, une sorte de soupe au vin, comme l'intritum lat. Il reproche du reste aux corrections ci-dessus, d'avoir été faites pour rapprocher encore plus le terme galate de l'*einbrocken* allemand, émietter du pain. — K. *Ysporthi*, nourrir, d'*Ysporth*, nourriture. — Ar.... — Le C. offrirait un autre sens, *Hambrokkya*, laver, mouiller. — Ir. *Enbroth*, potage, *Enbruithe*, bouillon, termes qui se trouvent déjà dans le Gloss. de Cormac, et qui dérivent de *Broth*, *Bruithe*, viande. Quant à la signification de blé donnée aussi au premier de ces mots,

[1] Edwards donne la racine *Ab*; elle n'est point dans Legonidec.

c'est peut-être un héritage des Danois qui possédèrent une partie de l'île, du vivant même de Cormac, *Broed*, pain. Island. *Braud.* — E. *Brot*, potage.

177. **Karnon,** trompette chez les Galates d'Asie. Eustathe dit que les Celtes nommaient cet instrument *Karnux*, et le décrit comme fait de métal fondu, le pavillon ayant la forme d'un animal sauvage, etc. (*Il.*, XVIII, v. 219). La Gaule avait son dieu Kernunnos, voy. 281; ses Carnutes, Carnotena, etc. — K. *Korn*, corne, trompe, *Utgorn*, trompette. — Ar. et C. *Korn*, corne, trompette. — Ir. *Korn*, Z. corne à boire; *Kor*, musique; *Kornet*, instrument de musique. *Koranach*, chant funèbre. — E. *Korn*, corne à boire, trompette.

178. **Kurtiai,** pl. boucliers, chez les Celtes. Diodore donne ce nom aux boucliers ronds et de grandeur ordinaire que portait une partie des Celtibères, les autres étant armés de boucliers gaulois plus légers, (v, 33). Hésychius nomme ceux des Ibères en général, *Kaitreai* ou *Kaitrai*, al. *Kestreai*, mais il ajoute qu'on les appelait aussi quelquefois *Kurtiai*, mot qu'on a voulu corriger en *Kutriai*. Tacite attribue les *Cetræ* ou *Cætræ* (Suet. *Cal.*, 19), aux Bretons septentrionaux, *Agr.*, 36: Virgile aux Osques, *Æn.*, VII, 732; Servius, ibid., et Silius, III, 278 et 348, aux Espagnols et aux Africains; Isidore qui écrit *Scetra?* à ces derniers et aux Maures, *Or.*, XVIII, 12, de même que le Schol. de Juvénal, XI, 140, avec la variante *Citura*, al. *Citona*. Boucliers ronds et légers dans Non. Marcell., ch. 2 et 18, faits de bandes de cuir, disent Servius et Isid., ibid., et sans bois, ajoute celui-ci. C'est ce que dit aussi un vieux gloss. de Maï, en donnant cette espèce de boucliers aux Marses (*Classic. auct.*, VI, p. 515). Ils retentissaient néanmoins sous les coups dont on les frappait en chantant (Sil., ibid., et X, 231; voy. le Schol. de Juvén. ib.). La véritable leçon serait *Cetra*, d'après un dictionnaire espagnol où ce mot signifie encore ancien bouclier de cuir. Le Celtique autoriserait peut-être Kurtia autant que Cetra, en remontant à des idées différentes. — K. *Kethrain*, pousser, presser; *Kethru*, percer, enfoncer, d'où *Kethrawr*, pique; *Kuredig*, battu, frappé (en fabrique). — Ar....... — Ir. *Kurtha*, poussé, com-

battu; *Kaithreim*, victoire. — E. *Kaithream*, coups répétés sur un objet, cri de victoire.

179. **Leiousmata** ou **Legousmata**, sorte de cuirasse de fer chez les Galates. Mot qui semble avoir été ramené à la racine grecque *Léios*, lisse, poli. — K. *Llechu*, se cacher, se tapir, *Llechwriws*, celui qui se cache. — Ar. E. *Kuz*, en cachette. — Ir. *Falaighim*, je couvre, je cache; E. *Falaich*. Ces indications coïncident singulièrement avec celles qui répondent au mot Crupellarii, 38.

Leugé, voy. Leuca, 66. — *Madareis*, voy. Materis, 184.

Par Lydus, VI[e] siècle.

180. **Kartamera.** Les Gaulois nomment ainsi, et non *Kartalamon* qui est le terme vulgaire, l'ornement complet du ceinturon (*De Magistr.*, II, 13). Je n'ai rien trouvé d'analogue, si ce n'est dans l'idée du nettoyage, du brillant qu'on devait conserver à ces ornements. — K. *Karthu*; Ar. *Karza*; Ir. *Kartham*; E. *Kart*, nettoyer, éclaircir.

181. **Varron,** voy. Baro, 73.

Par Philoxène (glossaire latin-grec, éd. de Labbe, 1679), VI[e] siècle.

182. **Omasum,** morceau gras de viande de bœuf. Mais Pline donne à ce terme le sens d'intestins ou de tripes, plus particulièrement de bœuf. Conf. Horat., *Epist.*, I, 15, v. 34; *Sat.*, II, 5, v. 40, et ses schol. qui ne disent rien de l'origine de ce mot. — K. et Ar. rien. — En Ir. *Maodal*, panse; E. tripes, s'éloigne trop de la forme d'Omasum, dont je ne vois rien de plus rapproché que l'Ir. *Mas*, morceau, ou fesse, culotte d'animal; E. id. deux sens qui conviendraient également à la définition de Philoxène.

182 *bis*. Pour ne rien négliger de ce qui pourrait compléter ce Glossaire, je placerai ici un autre mot fort incertain du même lexicographe : *Bosbuc*, *Botegeroi hôs hoi Galloi*. — *Corruptissime*, s'écrie dans son commentaire Vulcanius qui

rétablit ainsi ce texte ; *Bos, boûs. Boï, heteroiôs Galloi*, en s'appuyant sur le *Boïcus ager* de Festus. Philoxène aurait ainsi voulu dire : *Bos*, en grec *Boûs* ; les *Boï*, autrement Gaulois. La transcription en majuscules grecques du texte et de cette correction donne à cette dernière beaucoup de vraisemblance. Je pense néanmoins que Philoxène doit avoir cité un mot gaulois synonyme de bœuf, car le K. dit encore : *Bu*, vache, *Buch*, des vaches, bétail en général. — C. *Bewch* ; Ar. *Bu* ; Ir. E. *Bo*, *Buar*, vache.

DEUXIÈME DIVISION. — *Mots qui ne sont pas expressément donnés pour gaulois, mais qui semblent indiqués comme tels par les anciens.*

Cette catégorie serait fort étendue, si j'y admettais tous les termes qu'on a plus ou moins arbitrairement présentés comme gaulois. Je n'y comprendrai que ceux dont les prétentions se fondent au moins sur quelque texte ancien, renvoyant à un appendice ceux qui manquent de cet appui, mais qu'on peut raisonnablement admettre pour quelque autre motif.

A. — *Par les auteurs latins.*

183. **Pontones**, dans César, sorte de bateau gaulois (B. Civ., III, 29) ; *Pontonium*, bateau de rivière, lent et lourd, n'allant qu'à la rame, Isid., *Or.*, XIX, 1. Il servait aux transports de troupes, et Ausone donne à entendre qu'on employait encore ce terme pour les ponts de bateau. *Idyll.*, XII. *Gramm. mast.* — K. *Pwnt*, réunion, ce qui est réuni, et par suite réservoir ; *Pant*, cavité ; *Pantu*, envelopper, contenir. — Ar. *Poull*, cavité, réservoir. — Ir. *Pont*, fourrière pour les animaux, vivier. — E. *Punnd*, fourrière.

184. **Materis**, dans Cicéron, arme particulière des Gaulois transalpins (*ad Her.*, IV, 32); des Gaulois (Sisenna, dans Nonius, XVIII, 26); arme gauloise qu'on lançait (Strab. IV, p. 163, Did.; al *Madaris*, *Maaris* ou *Mairis*) *Matarus* dans T.-Liv., VII, 24. *Matara* ou *Mazara* dans Cés., 1er, 26. *Madareis*, pl. arme des Celtes, Hésych. Combien de variantes pour un seul mot! La manière dont Cicéron l'emploie pour désigner les Gaulois, de même qu'il se sert de *Sarissa* pour dire les Macédoniens, démontre que, dans sa pensée, le premier de ces termes appartenait à l'idiome de nos pères comme le second, savons-nous par T.-Live, XXXVII, 42, était particulièrement macédonien. — K. *Médru*, *Medryd*, lancer, frapper un but. — Ar. *Mataraz* ou *Bataraz*, massue. — Ir. *Meadach*, couteau poignard. — E. *Meadag*, *Mhiodog*, couteau. Matras était resté comme arme de jet dans notre vieux français, et Graff nous donne dans le Tud. le composé *Mezarahs*, auj. Messer, couteau[1].

185. **Atinia**, al. *Atinea*, dans Columelle, l'orme gaulois, plus haut et plus touffu que celui de l'Italie (V, 6); nom que les paysans donnent à cet arbre d'une croissance luxuriante (*De arbor.*, 16). Pline distingue au contraire ce qu'on nomme en Italie, dit-il, les Atiniæ, de l'orme des Gaules, espèce moins élevée, XVI, 29. Dans cette contradiction, je pense que c'est Columelle, l'auteur spécial, qui doit être cru. Atinia n'en paraît pas moins un terme du Gaulois italique. — K. *Athyn*, très-tenace, qui s'attache fortement; *Attyfu*, bourgeonner de nouveau. — Ar. *Didinva*, bourgeonner; *Til*, l'orme même. — Ir. *Attin*, signifie aujourd'hui l'ajonc, le genêt épineux. — E. *Atuinn*, poutre. Je ne sais où Bullet a pris son *Atin*, herbu.

186. **Rumpotinus**, adj. désignant des arbres plantés à la manière gauloise pour soutenir les vignes (id., V, 7). Varron dit, R. R. 1er, 8, qu'on appelle aussi *rumpi* les sarments qui courent d'un arbre à un autre. *Rumbotinus* dans Pline, subst. arbuste à larges étages circulaires, qu'on nommait aussi *Po-*

[1] Rapprochement repoussé par M. Glück qui le reproche vivement à M. Holtzmann.

pulus (lisez Opulus, l'érable[1], d'après Colum., ib.); propre à l'Italie transpadane, c'est-à-dire au nord du Pô, et servant à soutenir la vigne, XIV, 3. Ce mot, qui aurait appartenu au Gaulois italique, se retrouve entièrement dans le Celtique moderne, en se décomposant : 1° en K. *Rhum*, ce qui pousse, se projette en avant ou s'enfle, *Rhumawg*, rond. — Ar........ — Ir. E. *Rum*, espace, *Rompa*, devant eux, à travers eux. — 2° K. *Pobtu* de tout côté. — Ar. Ir. E........ L'idée de rondeur se retrouve encore dans le K. *Bot*, corps rond, *Potenu*, faire un gros ventre.

187. **Arinca,** dans Pline, espèce de froment propre à la Gaule, mais venant aussi très-bien en Italie (XVIII, 19). En K. *Rhygg* signifie le seigle, mais on nomme encore *riguet* en Dauphiné une espèce de froment. — Ar. *Ara*, labourer. — Ir. *Araim*, labourer; *Aran*, pain; *Aranach*, alimentaire. — E. *Aran*, pain[2].

188. **Betulla,** al. *Betula*, le bouleau, arbre des Gaules (id., XVI, 30), en K. *Bedw;* An. *Bezô;* Ir. *Beth, Beith;* E. *Beith.* — K. *Bedwlwyn,* un bois ou plantation de bouleaux.

189. **Cervisia,** al. *Cerevisia*, boisson faite dans les Gaules avec des céréales, comme la *Celia* et la *Ceria*[3] en Espagne (id., XXII, 82). Les noms de ces boissons faites avec des grains humectés sont différents en Gaule et en Espagne, mais les effets sont les mêmes (id., XIV, 29). On peut hardiment conclure de ce passage rapproché du précédent, que ces termes sont, l'un gaulois, les deux autres espagnols. *Cervisia* ou *Curmi*, dit Marcell. Burd., 16. Voy. *Kourmi*, 92. — Cervisia, dans Ulpien, *Dig.*, 33, tit. 6, l. 9. Notre Cervoise ou bière, en K. *Kuref* ou *Kuruf*, Z. *Kwryf*, bière forte; Ar. *Koref*, aujourd. *Kufr;* — C. *Koref;* — Ir. E....... — Le K. nous offre encore *Keirch*, avoine; Ar. *Kerc'h;* C. *Kerh;* Ir. *Koirke.* E. *Kork.* Voy. Zuthos, Ap. L.

190. **Chius,** nom qu'on donnait dans les Alpes maritimes

[1] L'*Op. acer.* de la botanique moderne, en ancien Français le hautain.
[2] Le Lat. espag. du moyen âge nommait *Arinchada*, une mesure agraire dite aujourd'hui Aranzada.
[3] Je n'ai trouvé ni l'un ni l'autre de ces mots dans le Basq. La bière y est nommée *Gararnoa*.

à l'unique et fort petit pepin qu'y produisait une espèce de vigne dite rhétique (id., XIV, 4, fin). Ce terme, qui semble tout à fait grec, devait être ligurien, et peut néanmoins remonter au K. *Kiw*, réuni, compacte. — Ar. Ir. E.......

191. **Esox** (et non *Exos*), grand poisson du Rhin (id., IX, 17); de la Loire (Sulp. Sév., *Dial.*, III, 10); qu'on pêchait en Auvergne (Grég. Tur., *Gl. conf.* 5); dans la Marne (Flodoard), etc., ce qui me fait croire que ce terme est plutôt gaulois que germanique. Il se trouve toutefois dans des textes lat. de l'Allemagne cités par Du Cange, sous les formes *Eso* et *Esocius*, l'*Isocen*, d'Isid., *Or.*, XX, 2, et probablement l'*isox* d'Hésychius. — Le brochet, et quelquefois le saumon, d'après la loi des Wisigoths, liv. VIII, tit. 4, 29 (*Mesoces*, *isoces*). Dans le glossaire latino-germanique de Florence on lit : *Esox*, *Salmo*, *lashs* (Eckhard, *Fr. Or.*, t. 2, p. 988). — K. *Ehawc*, Z. *Eog*, saumon; *Eogyn*, petit saumon. — C. *Ehoc*, Ar. *Eok*, pl. *Eoked*, saumon. — Ir. *Esse*, poisson, *Easga*, anguille, Eisgin, vivier. — Ir. E. *Jasc* ou *Jasg*, gén. *Eisc*, poisson. R marquez le basq. *isokia*, saumon.

192. **Cetra**, de Tacite, bouclier breton; voy. 178, *Kurtiai*, mot probablement différent.

193. **Becco**, de Suétone. Antonius Primus, né à Toulouse, avait reçu dans son enfance le surnom de *Becco*, qui signifiait bec de coq (Vitel., 18). J'observe d'abord que ce mot, toujours l'un des premiers cités comme gaulois, quoique Suétone n'indique pas expressément son origine, se montre sur la lisière de l'Aquitaine de César, et pourrait être, (sauf l'origine belge des Tectosages?), venu du Basq. aussi bien que du Celtiq. Le premier ne nous donne pour bec que *Mokhoa;* mais le second nous fournit le K. *Pig;* Ar. *Bek*, *Beg;* Ir. *Bek*, qui n'est ni dans Lhuyd, ni dans O'Brien. — E. *Beik*, qui n'est pas dans M'Alpin. W. Edwards donne les deux, avec le sens de bec, qui est celui des mots précédents[1].

[1] Quelque confusion dans les notes de M. de La Villemarqué lui a fait faire un double emploi de ce mot, auquel il attribue en premier lieu, p. vij, le sens

Le K. offre encore *Baich*, un grand cri, *Beichiaw*, crier. — Ar. *Begia*, bêler. — Ir. *Beic;* E. *Beuc*, grand cri, d'où, penserai-je, le *Bucco*, bavard et sot, du Gloss. d'Isid. de Sév. Voy. App. KK. — K. *Poc*, baiser. — Ancienne glose Ir. *Boc*, *osculum*, Z.

194. **Ploxenum**, al. *Ploxinum*, *Ploxemum* et *Ploximum*, mot importé, dit Quintilien, des bords du Pô par Catulle (1er, 5. Voy. en effet sa pièce 98, sur Æmilius), et qu'on peut en conséquence attribuer au Gaulois italique. Coffre de voiture, ou selon quelques savants une haie, signification que Diefenb. présente comme seule appuyée par le Celtique moderne. Mais elle a contre elle Festus, les dictionnaires lat., les traducteurs de Catulle, et le K. nous offre précisément *Blwch*, coffre, boîte, *Blychyn*, petit coffre. — Ar. *Bloc'h*, tout ensemble. — Ir. *Blaosg*, *Plaosg*, coque, coquille, capsule; — *Blaosgaoin*, petite coquille. — E. *Plaosg*, coquille. Les diminutifs me feraient penser que la véritable leçon est *Ploxinum*. L'Ir. a encore *Blosc*, collection, *Blosgaire*, qui fait une collection.

195. **Cucullus** de Juvénal; d'abord *Sat.*, III, 170, vêtement grossier des Vénètes, ou de couleur vert de mer; le schol. indique les deux sens, mais ne précise pas quels Vénètes, ceux de l'Adriatique ou ceux des Gaules. Les premiers probablement dans la pensée du satirique, puisqu'il parle des Marses, et Martial cite en effet les *Cuculli liburnici*, XIV, 139. Mais ce seraient aussi bien nos Vénètes, d'après un autre passage de Juvénal, VIII, 145, où Cucullus reçoit l'épithète de *Santonique*, c'est-à-dire suivant les mêmes scholies, fabriqué dans la ville des *Santones* (Saintes); casaque gauloise, disent-elles; mais il est clair que le poëte emploie ici ce terme, comme Martial, XI, 98, et al. dans le sens de cape ou de capuchon. Voy. dans Columelle, 1er, 8, *Sagis cucullis*, des saies à capuchon. On en voit une nettement figurée sur un cocher gaulois, dans un bas-relief publié par Caylus. (*Rec.*

de crochet, en citant le même passage de Suétone qu'il invoque, p. suiv., pour celui de *bouche* au lieu de bec. Et Barbazan qui répète que c'est tout simplement le lat. *Vehere!*

d'Antiq.[1], t. 4, pl. 122, 3, et p. 399.) Saint Jérôme a dit au féminin, *Cuculla*. — K. *Kochol*, ou *Kochl*, *Kochyl*, manteau, casaque; *Kwch*, couronne, calotte; *Kûl*, *Kwkwl*, C. *Kugol*, capuchon. — Ar. *Kougoul*, cape, capuchon. — Ir. *Kuilkeach*, *Kochal*, capuchon, manteau. — E. *Kochull*, balle ou enveloppe du blé, coquille. Nos moines avaient leur cagoule. Le Basq. dit encore *Cucula*, crête, sommet; *Cuculcéa*, se cacher. Voy. le mot suivant.

196. **Bardocucullus** de Martial; ce terme, qui paraît composé du précédent et d'un autre qui nous est bien connu, se rencontre dans cet auteur avec les deux épithètes de Santonique, comme le Cucullus simple, XIV, 128, et de Lingonique ou fabriqué à Langres, I, 54. C'était, XIV, ibid., un vêtement particulier à la Gaule, grossier et méprisé, ce qui repousse l'idée d'en faire le costume des Bardes, et rend suspect à Diefenb. le *Barddgwkkwl* d'Oven, qu'on ne trouve en effet ni dans J. Davies ni dans Lhuyd. Celui-ci en revanche donne le mot *Bardhaud* comme traduction de Bardocucullus (supplém. de Davies). Le schol. de Juvénal rapporte expressément à cette origine gauloise le *Bardaïcus* ou *Bardiacus* de la sat. XVI, 13, ce qui exclut du moins les *Bardæi* d'Illyrie, peuple ou esclaves (voy. Philoxène), auxquels on avait songé pour expliquer ces deux mots. Nous y arrivons tout naturellement, ce me semble, par le K. *Parddu*, noir de fumée ou de suie, *Pardduaw*, devenir noir. Le Bardocucullus serait un cucullus noir, cucullus Bardaïcus (Hist. August. Pertin., 8); les autres étant probablement de couleur rousse, ordinairement préférée par les Gaulois dans leurs vêtements (Mart., XIV, 129). On retrouve dans ce dernier, Bardiacus employé seul, IV, 4, et Bochart l'assimile à la *Burda* dont parle S. Augustin (voy. Chan. Ier, ch. 42, sect. 4). — Ar. *Parédi*, cuire. — Ir. E. *Beart*, vêtement, hardes. — E. *Beartaich*, équiper, harnacher. Le *Barrdog* irl. panier, boîte, cité par Diefenb. ne fournirait qu'un rapprochement métaphorique, mais juste en ce

[1] Voyez aussi les *Monum. ant. des Gaul.*, par Gr. de la Vincelle, t. II, pl. X, et p. 88.

que les épaisses capes que j'ai vues aux pâtres des Pyrénées, les protégent contre la pluie ou la neige, comme s'ils étaient dans des boîtes.

197. **Bascauda,** du même, al. *Bascanda*, espèce de vase ou de cuvette qu'on fabriquait en Bretagne, XIV, 99; grand vase où l'on en lavait d'autres tels que coupes, etc. (Schol. Juvén., XII, 46, al. *Mascauda*, *Barcauda*); conque ou vase d'airain dans le Gloss. d'Isidore. — K. *Basgawd*, *Basged;* C. *Basket;* Ar....... ; — Ir. *Basgaod;* E. *Baskaid,* panier, corbeille. Le K. est dérivé de *Basg*, un ouvrage en osier ou en menu bois tressé.

198. **Endromis,** du même, vêtement d'hiver épais et tissé chez les Séquanes, portant, quoique ce fût un produit de pays barbare, un nom lacédémonien (IV, 19; conf., XIV, 126, Juvén., III, 103; VI, 245). Nous avons en effet le grec *Endromides*, soulier pour la course. Du Cange cite *Andromeda*, habit de peaux de mouton; mais l'Endromis séquanaise était un tissu, et ce mot n'est qu'un échantillon de la manière dont les euphonies grecques ou romaines doraient tous ces noms barbares. — K. *Trwm,* lourd, pesant; *Andrwm*, lourd de tous côtés. — Ar. *Tuzum;* — Ir. *Trom*, Z. *Tromdha,* pesant. — Ir. E. *Antrom,* lourd, accablant[1].

199. **Myrmillo,** ou *Mirmillo, Murmillo,* de Festus (v° Retiario). C'est ainsi qu'on nomma d'abord le gladiateur gaulois revêtu d'une armure nationale dont le casque portait une image de poisson; puis, suivant le schol. de Juvénal, VIII, 200, cette armure gauloise même, à cause du poisson qui en ornait le casque. On a tiré ce terme du grec *Mormulos*, sorte de poisson de mer; mais il est bien plus vraisemblablement gaulois, et composé; car j'y reconnais d'abord l'Ir. et E. *Muir,* mer; K. Ar. *Mor.* Le deuxième élément n'est pas moins reconnaissable dans le K. Ar. C. et Ir, *Mil*, bête, animal, d'où le K. *Morvil*, Z. un grand poisson de mer en général. — De plus, l'Ar. *Mel* ou *Meill;* C. *Mehil*, Ir. *Muilleid*, E. *Muilead;* mulet, sorte de poisson de mer; K. *Mul,* dans J. Davies.

[1] On a rapproché d'Endromis notre ancien mot Balandran ou Balandron, sorte de casaque militaire.

200. **Sparum** ou *Sparus*, du même (v° Rumex). Rumex, ou dard semblable au sparus gaulois, ce qui peut indiquer seulement une sorte de sparus, arme qui n'était, suivant le même auteur, v° Spara, qu'un très-petit javelot. Nonius dit qu'elle ne servait point à la guerre, mais aux chasseurs et aux paysans; il est contredit en cela par Sisenna qu'il cite lui-même, XVIII, 12 et 21; par Tite-Live, XXXIV, 15, etc. On voit que ce terme, assez ancien dans la langue latine, était, dans tous les cas, italique. Lucile s'en était servi aussi, et Festus le tire de *spargere,* jeter çà et là. Nous avons toutefois le K. *Yspar, Yspêr, Par*, lance. — Ar. *Sparr*, lance, gaffe. — Ir. *Sparra*, clou, *Sparraim*, j'enfonce, je perce. — E. *Sparr*, enfoncer (lance, suiv. La Villemarqué). — Ir. *Bear,* E. *Bearra*, lance. — Tud. *Sper*, lance, javelot.

201. **Euhagès** ou *Eubages*, d'Am. Marcellin, les membres des trois corporations savantes de la Gaule, nommés entre les Bardes et les Druides, et chargés de l'étude des grands phénomènes de la nature (XV, 9). Evidemment les *Ouateis* de Strabon, que concernait en outre le soin des sacrifices (IV, p. 164, Did.). Ce mot a paru n'être que le lat. *Vates* [1]. Ammien nous rend dans cette langue sa véritable forme, qu'on a cru reproduire encore plus exactement en lisant *Eubates.* Diodore, V, 31, a tout simplement employé le terme grec *Manteis*, et donne pour fonctions à ces devins gaulois de consulter le vol des oiseaux et les entrailles des victimes. — K. *Ofydd*, philosophe dans Owen, et Ar. *Oviz*, Ovate [2] ou prêtre, suivant M. de La Villemarqué. Les *Ovydd*, prétend Ed. Davies, étaient les prêtres inférieurs, *Go-wydd*, voy. Druides, 22; mais ni J. Davies ni Lhuyd n'ont connu ou admis ce terme d'Ofydd, quoique Owen cite, sous le nom de Taliésin, fameux barde du VIe siècle, et de *Gwalchmai*, etc., des vers où il se trouve. — K. *Hebu*, parler, révéler. — Ar....... J'y remarque *Eu, Au*, ou *Avu*, foie; en K. *Afu;* Ir. *Ae*, dont Pezron et Wach-

[1] Observons toutefois que *Vatus* était un nom propre helvétien. Stein. Dan. et Rh., 466.
[2] Au siècle dernier on disait *Vacie*, autre dérivation d'Ouateis.

ter tiraient l'*Augur* lat.[1]. — Ir. *Eibhirt*, mot, parole. — E. *Eubh*, cri ; *Eubhan*, crier. — Ir. *Faith*, Z. *Faidh* et *Baid?* E. *Faid* ou *Faig;* Ir. *Faigh*, prophète. — Dans le K. *Ffadu* signifie aujourd'hui feindre, inventer, et Ar. *Faézuz*, *Fec'hus*, celui qui convainc, qui force à croire.

202. **Caracalla**, d'Aurel. Victor ; vêtement apporté des Gaules par l'empereur Antonin III, et qui lui valut le surnom de Caracalla. Il l'avait allongé jusqu'aux talons (*Epit. Carac.*; conf. *De Cæsar.*, id. – *Hist. Aug. Caracallus*, 9). L'ancienne Caracalla ou Caracallis était courte, et quelques savants la prennent pour la *Palla* gauloise de Martial, laquelle dépassait peu les reins, I, 93. Elle avait un capuchon, *cucullus*, d'après saint Jérôme, *Epist.*, 128. Dion la décrit au ch. 3 de son liv. LXXVIII. La seconde moitié de ce mot, qui paraît composé, se rapproche en effet de *Cucullus*, voy. 195. — K. *Kûl*; Ir. *Kalla*, *Kualla*, capuchon. — Ar...... — E. Ir. *Kulaidh*, vêtement, habits. Je n'ai rien rencontré pour la première partie de plus satisfaisant que la prép. K. et Ir. *Gar*, tout près, contre, ce qui donnerait le sens de : tout près du capuchon, appuyant ainsi l'opinion de la brièveté primitive de ce vêtement. Le Gaëlique arriverait au même résultat d'une autre manière par l'Ir. *Kara*, jambes, *Kallaidh*, agile, dispos ; remarquez *Karachal*, moteur, qui fait agir ; — E. *Karaich*, agir, se mouvoir ; une veste courte laissant les jambes parfaitement libres dans leurs mouvements.

203. **Lars Aremoricus** d'Ausone, *Idyll.*, XII, *de Histor.* C'est ainsi qu'il désigne le roi auquel furent enlevées les troisièmes dépouilles opimes. Il s'agit donc de Viridomarus, roi sinon des Insubres d'Italie, au moins des Gæsates ou mercenaires (voy. *Gæsi*, 68), qui avaient traversé les Alpes à l'appel des Gaulois cisalpins (Plut., *Marcel.*, 3, conf. 6 et 7 ; *Florus*, II, 4). Je n'ai vu nulle part relevée cette qualification d'armoricain donnée à ce chef, et pourtant si curieuse de la part d'un homme qui devait être aussi bien informé qu'Ausone,

[1] K. *Gwr*, homme, *Au-gwr*, vir jecoris, qualification qui aurait plutôt convenu aux Aruspices.

d'une foule de particularités historiques que nous ignorons. Ces Gæsates venaient-ils donc de notre Armorique? *Lars* n'est-il ensuite que le titre toscan bien connu, qu'Ausone aura appliqué à un chef gaulois, pour se procurer un monosyllabe de plus dans sa puérile collection métrique, ou doit-on prendre ce mot pour véritablement gaulois? Le Celtique moderne répond indirectement à cette question, au point de vue militaire comme au point de vue social. — K. 1° *Larwm*, dans J. Davies, signal de la trompette, appel aux armes; — *Llawrudd*, qui a la main rouge, un tueur, en Ar. *Lazer*. — 2° *Llawr*, fondement, base. — Ar. *Leur*, sol où l'on bâtit. — Ir. 1° *Larum*, alarme; *Larag*, armure; *Larach*, E. id., champ de bataille. — 2°. Ir. E. *Lar*, centre, base. — Lars n'est pas le seul mot toscan que nous retrouverons dans le Celtique.

204. Je n'hésite pas à placer dans ma 2e division, au prix d'une correction qui me semble impérieusement commandée par l'ensemble du texte, le *Patus*, de l'auteur du Querolus, comédie du IVe siècle, ou du commencement du Ve. Plusieurs passages de cette pièce dédiée à un Rutilius, qui peut fort bien être l'auteur gaulois du poëme de l'*Itinerarium*, ont fait penser à de très-bons esprits[1] qu'elle était aussi l'œuvre d'un Gaulois. Cette opinion qu'a soutenue M. Ampère dans son *Histoire littéraire de la France*, et adoptée M. de Courson dans celle des peuples Bretons, me paraît vraie. S'il en est ainsi, ne faut-il pas, en conséquence, substituer *Gallia* à *Græcia* dans le passage où se trouve le mot Patus? « Va-t-en vivre au bord de la Loire dit le dieu Lare à Querolus, Sc. 2e, p. 18[2], en lui faisant le tableau de l'état social et religieux qu'il y trouvera (soit parmi les Bagaudes, soit parmi les Armoricains révoltés contre l'empire. Zos., VI, 2 et 5). Là, tout est permis. Si tu deviens riche, on t'appellera Patus. Ainsi parle notre Grèce. » — Que fait ici ce nom de Græcia, en regard des *illic*, et des *ibi* répétés qui désignent les rives de

[1] Entre autres Camden, puisqu'il appliquait à l'Hésus gaulois l'*Anubis latrans* du Querolus, p. 35 de l'éd. de 1564. Voy *Brit.*, p. 12.

[2] Ed. de Paris, 1564. Cette comédie se trouve aussi, comme appendice, à la fin de la célèbre éd. de Plaute, par M. Naudet.

la Loire? *Ibi totum licet; si dives fueris, Patus appellaberis.* N'est-il pas évident que c'est dans le pays même où il se sera enrichi, qu'on lui donnera ce nom de Patus, qui n'a dans le Grec aucune signification analogue au sens de ce passage? Nous savons d'ailleurs par des inscr. de la Gaule cisalpine, que c'était un mot gaulois, une épithète ordinaire du dieu Cautus ou Gautus : CAVTO. PATI, à Bresce, Orel., 5056; DEO GAVTO PAT, id., 2041; conf. 2040 [1]. *Græcia* ne peut donc être qu'une distraction de copiste; à moins qu'on ne voie ici un jeu de mots sur la ressemblance du terme gaulois avec *Patos*, boue, ordure : « Voilà comme la Grèce te nommera quand tu seras devenu riche, *patus*, parmi ces brigands.» Mais de cette manière tout comme en rétablissant Gallia, ce mot ne peut être que gaulois, et il se rattache immédiatement au *Patera* d'Ausone, ce titre des prêtres de Bélénus; voy. 51. Un très-ancien glossaire publié par Maï, *Classic. auct.*, VI, p. 538, interprète Patus par : *auribus magnis vel cervice*, sens qui convenait peut-être au dieu Cautus, mais qui n'est guère admissible dans le texte qui nous occupe, et qui n'existe pas dans nos langues néo-celtiques. Celles-ci nous en révèlent un autre dont l'évidence est frappante : K. *Bath*; C. *Bat*, monnaie, argent monnayé. — K. *Báthu*, battre monnaie; *Bathoriayth*, Z. droit de battre monnaie. — C. *Bathor*, changeur de monnaies. — K. *Bathawg*, riche, opulent. — Ar. *Madek*, riche, *Madou*, pl. richesses. — Ir. *Bathus*, le sommet des choses; *Patanta*, gros, énorme; *Beartadh*, richesse. — Ir. E. *Beartach*, riche [2].

205. **Cimenicé** d'Aviénus, contrée des Gaules, bordée par le Rhône, et qui devait son nom à la hauteur de ses monta-

[1] Quelques inscriptions semblent réunir ces deux mots en un seul, et Steiner a même fait de Cautopati une épithète de Mithras (Dan., 195, à Friedberg), mais Orelli rapporte, 1848, une inscr. de Rome, DEO CAVTE, seul, confirmée par Henzen, 5848, 5851. On trouve dans Steiner même, Rh., 433, *Rufus Coutus Vati F. natio Elvetius*, etc.

[2] Je dois signaler ici, dans la *Descr. des Médailles gaul.*, de M. Duchalais, au n° 429, p. 149, une faute qui m'aurait induit en erreur, si je n'avais vérifié par moi-même que le titre donné à Auguste sur cette méd. est en toutes lettres : PATER, et non PATE.

gnes; Or. Mar., 615; et au v. 669, le champ *Cemenicus*, que le même fleuve traverse au milieu des Alpes. Il n'est pas, que je sache, question autre part de ce dernier, mais nous retrouvons la première avec des variantes de noms remarquables dans César, *Cevenna* ou *Gebenna*, VII, 8; dans Méla, *Montes Gebennici*, et *Cebennæ*, II, 5; dans Auson., id., Cl. Urb. XII; dans Pline, *Gebenna*, III, 5, et Lucain, Ier, 435; dans Strabon *Kemmena*, IV, p. 155, Did. et Ptolem , II, 8. Pline cite un mont *Cema* dans les Alpes, III, 5. C'est encore le même nom que T. Live nous montre en Étrurie, IX, 36, dans le *Mons Ciminius*, qui le communiquait aux forêts et au lac voisin. Nouvelle démonstration des violences que faisait subir aux noms barbares jusque dans le IVe siècle de notre ère, l'oreille des Grecs et des Romains. C'est même à propos de ce *Cemenicus ager*, qu'Aviénus répète l'éternelle plainte des anciens sur la dureté des sons étrangers. — K. *Kefyn*, C. *Cheim*, dos, chaîne de montagnes. — K. *Kefn*, pl. *Kefneu*, dans Gibson, montagne; — *Kefnen*, jolie colline. — Ar. *Kevn*, pl. *Kêvnou*, dos; anc. *Kevnek*, qui a un gros dos. — Ir. *Keim*, degré, gradin, élévation, pl. *Keimeanna*; E. *Keum*. — Zeuss donne l'ancienne glose Ir. *Keinn, testa*.

206. **Cateia**, de Servius, trait gaulois (*Æn.*, VII, 741); qu'on lançait, dit Virgile, ibid. à la manière des Teutons. Quelques manuscrits de Servius ajoutent (par confusion peut-être avec la framée germanique, voy. 155) que ce terme signifiait lance en théotisque ou tudesque. Isid. de Sev. qui répète, d'après lui, la description de cette espèce de projectile pesant et fracturant (Conf. Festus, v° *Clava*; Am. Marc. XXXI, 7, *clavæ ambustæ*, massues des Goths durcies au feu) affirme que les Espagnols et les Gaulois le nommaient *Teutoni*, d'après son origine, XVIII, 7, sur quoi l'on a remarqué que l'Espag. dit encore *Chuzon*, pour un grand javelot. Mais ce mot n'est autre, pensé-je, que le basq. *Chuzoa*. Quant au synonyme *Caia*, que le même auteur dit se trouver dans Horace, c'est une triple erreur sur la *Cala* de Lucile, qui n'était qu'un bâton ou un pieu de palissade (Servius, *Æn.*, VI, 1). Cateia dont Papias fait de son côté un mot persan, est

du reste également tudesque, *Katten*, lancer, et celtique. Il est certainement de la même famille que Caterva du n° 159. — K. *Katai*, arme, massue, *Kateia*, couper, lancer un trait vibrant; *Katau*, combattre. — Ar. *Kat*, combat. — C. *Kad*, la guerre. — Ir. *Gath*, *Geat*, dard; *Geathar*, être blessé. — E. *Gath*, dard, trait. Je ne crois pas avoir besoin du composé qu'on a imaginé, *Gath-teth*, dard brûlant, sans que M. de La Villemarqué unit pour son compte, je ne sais comment, avec celui de couteau de combat. Il est vrai que César parle, v, 43, de dards enflammés lancés par les Gaulois, mais il ne dit point le nom de cette arme, à laquelle ne conviendraient guère les précédentes définitions de la Cateia, non plus qu'aux pieux brûlés par le bout dont il fait aussi mention, VII, 22.

207. **Chrotta ou Rotta**, al. *Grota*, de Fortunat, livre VII, 8. Instrument de musique chez les Bretons. — K. *Krwt*; C. *Krowd*; violon ou rote, mot qui était resté dans notre langue; en Ar. *Rebet*. — Ir. *Krot*, Z. luth. — Ir. E. *Kruit*, harpe. *Loch na Kruitireadh*, le lac des joueurs de harpes, en Irl. dans la première vie de saint Kiéran (5 mars, par 17. Colgan).

208. **Linna**, d'Isid. de Sév. Voy. 97.

208-2°[1]. **Vehigelorum**, du Gloss. d'Isidore, sorte de bateau dont les Gaulois se servaient sur les rivières. Les variantes *Vehiculorum*, *Vehiculum* feraient de ce terme un mot lat., mais trop commun pour avoir pris place dans ce Glossaire. Diefenbach donne encore la forme *Veligebum*. La première, mot sans doute composé, est garantie par les éléments Irl. 1° *Feibh*, biens, richesse; *Feil*, *Feighil*, marché, E. *Feill*, jour de marché. — 2° *Geoladh*. E. *Geola*, petit bateau; Ir. *Geilios*, transport, commerce. De son côté le K. nous présente *Feiriaw*, échanger, trafiquer, et *Lhwry*, subst. précaution, provision, vivres, — ou adv. sur-le-champ. Ar.......

209. **Acus**, indiqué dans la vie de saint Domitien, comme signifiant propriété; *villa Latiniacus*, la villa de Latinus, devenue la ville de Lagnieu en Bugey (Bolland., 1er juill. ch. 2. Voy en outre le *Viriziaco* de la vie de saint Basolus, dans

[1] Ce n° double remplit le vide du 8.

Mabill., *Act. SS. Bened.*, t. II, p. 71. Grég. Tur. *Glor.; conf.* 8, etc.). Les terminaisons *acus, acum, iacum,* sont communes à un grand nombre de noms géographiques gaulois, et c'est d'elles que nous viennent tous les *ac* du Midi. — K. *Ach; Ar. Ac'h*, prépositions signifiant chez, de, appartenance, comme l'Ir. *Ag*, l'E. *Aca, Aic.* — *Ach* est, suivant Ed. Davies, un suffixe irl. formant avec les substantifs des adjectifs de propriété [1]. Nous avons en outre : K. *Achel*, retraite. — Ir. *Achadh*; E. *Ach, Acha*, champ. — Ir. *Acaidh, Agag*, habitation, établissement. — *Aicis*, dans notre lat. du moyen âge, était le nom d'une division territoriale. Voy. Mabil., *Act. SS. B.*, IIIe siècle, vol. II, p. 195. Guérard, etc. *Ach* signifiait encore de l'eau, comme on le verra à Mauzacum, 212, et postérité, au nº 275.

210. **Bebronna**, nom que le même saint Domitien et son compagnon donnèrent à la plus grande des fontaines qu'ils trouvèrent dans le désert appelé depuis *Bebronnensis locus* (ibid., par. 6). Ce désert est devenu la ville de Saint-Rambert en Bugey, et ces fontaines s'appellent encore aujourd'hui les eaux Brébonnes, forme que reproduisait dans l'Ile-Britannique l'ancien *Breboniacum*. Le terme primitif a le plus grand rapport avec l'allemand *Brunn*, fontaine; mais Domitien précéda dans ce pays l'arrivée des Bourguignons, postérieure à l'an 436 [2]. C'est donc un mot celtique dont la première syllabe forme une espèce de redoublement hellénique, qui se présente dans le K. *Benbén*, tête (J. Davies), dans *Bebrycès*, *Bebriacum, Bibracte, Bibroci, Viviscì* [3], etc., mais auquel je ne vois pas que Zeuss ait fait attention, quoiqu'il s'occupe de

[1] *Celt. Res.*, p. 481. Voy. Zeuss., *Gr.*, p. 772. Mone, *Gall. Spr.*, p. 32 et suiv., 45. La finale possessive était, suivant lui, *iacu*, et se rapportait aux hommes, aux serfs du domaine ou du maître. J'en doutais à cause d'*Aicis*; et il a effectivement, dans son dernier ouvrage, *Celt. Forsch.*, p. 194, séparé d'*acu* l'i dont il fait un élément à part, l'Irl. *I*, race, famille. Du reste, *Ag* en tête des noms de lieux, peut avoir signifié colline, Ir. *Aighe*; voy. Glück, p. 17.

[2] Ce que je crois avoir démonté dans les *Questions bourguign.* en 1847.

[3] Je crois qu'on peut joindre hardiment à ces mots gaulois le *Bebra*, de Végèce, nom barbare d'une espèce de trait, I, 20, facile à rapprocher de nos termes celtiques. Le Lat. avait aussi ses redoublements, *didici, pupuli*, etc.

l'ancien adv. Ir. *Beos*, encore; de l'intensitive K. *Byth*, qui prenait en Ir. le sens d'à toujours, etc. *Be* en est-il dérivé, ou serait-il ici pour le K. *Benben* ou *Penn*, Ir. *Benn* modifié, soit par une euphonie lat., soit pour entrer en composition avec le sens superlatif de principal, du plus haut ou du plus grand, *fons maximus*, dit le texte, lequel exclut, dans tous les cas, la signification actuellement diminutive du *By* K. ou du *Bi* Ir. indiquée par Mone[1]? *Bronna* serait alors l'Ir. E. *Braon* qui ne signifie plus que goutte d'eau, pluie; *Braonach*, bruine, pluvieux. Le Gaëlique nous fournirait encore *Burne*, eau, *Bronn*, perpétuel, *Bronnaim*, je distribue, je répands. — K. *Brona*, allaiter, de *Bron*, mamelon, qui se dit aussi des hauteurs de terrain; en Ar. *Bronn* et *Bronna*; — *Penbronn*, le bout du pis. Une rivière du Bourbonnais s'appelle encore la Bèbre[2].

211 et 213. **Mauzacum**, al. **Mauziacum**, entre les eaux, nom donné à un monastère fondé dans une position semblable vers 681, près de Riom en Auvergne, aujourd'hui, Mauzac ou Mozac, probablement le Musiacas de Grég. Tur., *Glor.Conf.*, 41.—Diefenbach, qui s'est trop souvent appuyé sur des travaux de seconde main, a de plus, en cette occasion, le tort d'avoir cité inexactement Mabillon[3], en lui empruntant le texte que j'ai eu bien de la peine à retrouver enfin dans la *Nova Bibliotheca* du P. Labbe (*Rer. Aquitan.*, 1657, p. 503). Il appartient à l'histoire de la 2e translation des reliques de saint Austremoine, qui se fit de Volvic à Mauzacum en 761. Cette autorité est donc un peu tardive pour l'objet de ce Glossaire; mais il s'agit d'un fait du siècle précédent, et dont la tradition devait avoir été fidèlement conservée par l'état même des lieux. Mauzacum est d'alleurs bien celtique, et

[1] *Celt. F.*, p. 211. A la 24e il cite, comme signifiant fontaine, le mot *Belebrunno*, d'après Joannis Scriptor. Mogunt.

[2] Je n'ai trouvé ni dans le K., ni dans l'Irl., le sens de montagne que Bullet donne à *Bi*.

[3] 1, p. 294, dit-il sans indiquer dans quel ouvrage du célèbre Bénéd. C'est dans le deuxième vol. des *Act. SS.*, p. 652. Dief. cite en même temps l'Épît. d'Aurel. Victor, singulière confusion de ses notes ou de ses souvenirs.

composé : 1° K. *Meun*, Z. auj. *Medd* ou *Mez*, *Mysg* ; Ir. *Medon*, Z. milieu. — *Y meun*, Z. et *Ymysg* ; Ar. *Emesk* ; Ir. *Inmedon* Z. Ir. E. *Measg*, au milieu de, entre, etc.; voy. 274. — 2° K. *Aoh*, eau. — Ar. *Agen*, source. — Ir. *Eask*, eau. — E. *Easg*, marais. — Ir. E. *Easach*, cascade. Voy. 275.

213. **Nimidæ**. On trouve dans les collections des conciles (Hardouin, t. III, Delalande, etc.), annexé aux actes de celui de Liptines en Hainaut tenu en 743, un *Indiculus* ou liste des anciennes superstitions païennes proscrites par cette assemblée, et par le maire du palais Carloman. On a regardé ces superstitions comme particulièrement saxonnes (Grimm, *Mythol.*, p. 615, n.). Mais parmi les noms populaires donnés à quelques-unes, j'en reconnais d'abord un évidemment lat., celui de *Vinceluna*, relatif aux éclipses de lune (voy. Du Cange, Grimm, id., p. 668). Cette liste, en outre, a été dressée ou pour le moins publiée officiellement dans une province des Gaules [1] ; les autres noms qu'elle renferme peuvent donc être aussi bien celtiques que tudesques, et c'est ce qui me paraît évident pour Nimidæ ; je ne vois même que le mot *Niedfyr* (Pertz ; al. *Nodfyr*, *Nedfri*, *Nedfres*, *Nodsyr*), désignant des feux sacriléges déjà défendus par le concile germanique de 742, qui soit incontestablement tudesque. Pour *Nimidæ*, on appelait ainsi des superstitions cachées dans le fond des forêts, *de sacris sylvarum quas Nimidas vocant*, et nous avons déjà rencontré, avec une déesse *Nemetona*, le mot *Vernemetis*, dans lequel nous savons que *Nemetis* signifiait temple, fait confirmé par le K. *Nóm* et l'Ir. *Nemed* ; —*Neimheadh*, terrain consacré, etc., voy. 158. *Breithe Neimhidh*, les jugements célestes, titre d'un ancien code de lois irl. (O'Mahony, *Hist. d'Irl.*, p. LVI). Nemet était même le nom d'une forêt de l'ancienne Armorique, *Sylva quæ vocatur Nemet*, dit un document de 1031 [2], ce qui nous dispense de recourir avec Mone, *Celt. F.*,

[1] Pertz, *Mon.*, *Germ. Histor. Leg.*, I, p. 19, ne conteste pas que cet Indiculus se rattache aux canons de Leptines ; il semble, en effet, le complément naturel du quatrième qui est le dernier.

[2] Chartul. Kemperl. ap. D. Morice, I, 368, *Mémoires pour servir de pr. à l'hist. de Bret.*

235, pour la finale *ida* à l'anc. pl. Ir. *Fhida*, forêts. Voy. encore Drunemetum, 218.

214. **Yrias**, ibid. Course faite avec des vêtements déchirés, etc. : de *pagano cursu quem Yrias vocant*. Ce mot n'est ni dans Du Cange ni dans Wachter, et je ne l'ai point trouvé dans la mythologie allemande de Grimm. Eckhard, dans ses commentaires sur cet Indiculus (*Franc. Or.*, t. I, p. 433), changerait *Yrias* en *Scyrias*, pour arriver à l'Allem. *Schuohriss*, déchirement de souliers, mais il n'explique pas l'essentiel, à savoir pourquoi on déchirait si étrangement ses souliers pour cette course. C'est un mot purement celtique. — K. *Gyru*, s'élancer, courir; *Gyrfa*, course; *Hyred*, propre à courir, courant aisément. — C. *Gyrhas*, aller chercher. — Ar. *Redi*, courir. — Ir. *Ireas*, impulsion, choc; *Eirim*, E. *Earrann*, course à cheval. — E. *Reis*, course; *Ruag*, poursuivre.

215. **Dadsilas**, al. *Dadsisas* : *De sacrilegio super defunctos*, *id est Dadsilas*. Du Cange entend les repas qu'on faisait sur la tombe des morts, et Wachter les hurlements des funérailles, coutumes qu'on voit défendues l'une et l'autre par les *Capitulaires* de Charlemagne. Grimm s'était arrêté dans la première édition de sa *Mythol.*, p. 628, aux Nénies ou chants funèbres. Ces trois interprétations reposent sur le Tud. : *Tod*, *Dead*, *Dauth*, un mort; lequel semble le premier élément de ce terme, et qu'on retrouve dans l'Ir. *Tathaim*, je tue, et ses dérivés *Tadhbadh*, spectre, etc.; E. *Tadh-bheum*, coup mortel. — Le K. ne fournit que *Tad*, *Tat*, père; Ar. et C. id. Quant à *Silas*, je n'ai que le K. *Syllu*; Ar. *Sellet*; Ir. *Silim*; E. *Seall*, regarder, observer; — E. *Sealladh*, vision; — ce qui indiquerait une sorte de nécromancie. Mais les rapprochements germaniques sont à la fois plus directs et plus vraisemblables. Dans le Glos. lat.-germ. de Florence, qu'Eckhard a publié à la fin de sa *Franc. Or.*, on lit, t. II, p. 990 : *Temo*, *Dihsilla*, mot qui me semble bien rapproché du Dadsila de l'Indiculus. D'un autre côté, Burchard de Worms nous apprend qu'au II[e] siècle les veillées des morts étaient encore accompagnées de chants et de danses diaboliques (Decretor. fol., 195, verso, Colog., 1548).

B. — *Par les auteurs grecs.*

216. **Maniakê** ou **Maniakon**, de Polybe, II, 31, ornement en or que les Gaulois (d'Italie) portaient autour des poignets et du cou. — K. *Mwnwg*, cou, d'où *Mwndlws*, collier, *Myny-glwisg*, cravate; *Mun*, la main; en Ir. *Man*, *Main*; — Ar. *Ma-nek*, gant. — C. *Myngar*, collier de cheval. — Ir. *Muin*, cou; *Muinke* (presque identique à Maniakê), collier, bracelet. — E. *Muineal*, cou. — Enfin l'Ir. *Igh*, anneau, joint avec *Man*, composé dont l'analogue existe dans *Manaois*, lance.

217. **Spatha**, de Diodore, V, 30; longue épée des Gaulois, mot par conséquent différent du Spatha grec ou lat., outil de tisserand, et d'origine tellement étrangère que Modestus, 23, et Végèce, II, 15, en donnent encore la définition. Tacite distingue positivement du *gladius* romain la spatha des auxiliaires, *Ann.*, XII, 35. Cependant A. Gelle dit ce terme déjà ancien dans la langue latine, X, 25. Il y eut ensuite des *Semis-pathæ* ou poignards (Végèce, id., *Semispatium* dans Isid., *Or.*, XVIII, 6), et des *Spatharii* ou fabricants de Spathæ. Isidore, qui, ibid., cite de ce mot deux étymologies, l'une grecq. et l'autre lat., assimile toutefois cette arme à la framée des barbares. — Le K. se tient assez loin de nous avec son *Lhedffed*, épée (J. Davies). — Ar. .... — Mais l'Ir. et l'E. nous offrent *Spad*, bêche; Ir. *Spadaim*, E. *Spade*, abattre, tuer. Les Basques, de leur côté, réclament ce terme, qu'ils écrivent *Ezpata*.

218. **Drunemeton**, ou **Drunaimeton**, de Strabon, lieu d'assemblée du grand conseil des Galates ou Gaulois d'Asie (XII, p. 485, Did.). Ce n'est point ici le nom d'une ville, mais celui d'un lieu consacré aux séances de ce conseil. Ce mot était évidemment composé, car nous avons déjà rencontré *Nemetum* (voy. Vernemetis, 158, et Nimidæ, 213), et nous savons que ce terme signifie temple, lieu consacré. — Reste *Dru*, qui vient probablement de *Derw*, chêne, voy. Druides, 22. Le K. présente encore *Drud*, héros, et les quatre idiomes: *Tri*, trois, assez éloigné de *Dru*, mais en rapport direct avec

les trois peuples dont se composait la nation galate. *Drunemeton* peut donc avoir signifié le chêne sacré, les trois temples ou bien temple des héros et temple des trois nations. Le Tud. présente une grande conformité de rapprochement. *Thrins*, trois, *Thrynen*, triple, *heimen*, co-habiter.

Ouateis, de Strabon, voy. *Euhages*, 195.

219. **Alké**, de Pausanias, animal de la Celtique, pourvu de corne, v, 12 ; du pays des Celtes, et d'une forme qui la range entre le cerf et le chameau, IX, 22. César applique le nom d'*Alces* à un animal de la Germanie (et non des Gaules, comme Diefenbach l'a écrit par distraction), un peu plus grand qu'une chèvre et à peau bigarrée; mais sans cornes, VI, 27. L'*Alcê* de Pline diffère encore de l'un et de l'autre; il se rapprochait des bêtes de somme avec un long cou et de longues oreilles ; et habitait aussi le nord de l'Europe, ressemblant du reste à l'*Achlis* de la Scandinavie, VIII, 16. La Celtique de Pausanias comprend ici la Germanie, et le nom d'*Alkê* paraît effectivement germanique bien plus que celtique; nos idiomes ne fournissant d'analogues que pour notre mot français *Elan*, en Ir. et E. *Lôn*; Ar. *Elan*, (K. *Eilon*, cerf, etc.); en Tud. *Elch* ou *Elach*, *Elen*, aujourd'hui *Elk*. — *Alx*, *genus bestiæ*, *id est*, *Elaho*, dit le Gloss. lat. germ. de Florence (Eckhard, *Fr. Or.*, t. II, p. 986). Nous savons par Tacite qu'*Alcis* était le nom fraternel de deux divinités germaniques (*Germ.*, 43).

220. **Thureos**, du même, long bouclier particulier aux Gaulois comme la *Gerra* aux Perses (VIII, 50; conf., I, 13, et Strab., IV, p. 163. Did.); — fait d'une manière particulière à cette nation, X, 20 et 21. C'est aussi à son sujet que Polybe emploie, le premier, ce mot jusqu'alors, dit Bochart, *Chan.*, p. 745, inconnu dans la langue grecque. Athénée nous apprend, de son côté, VI, 21, que les Romains en prirent l'usage aux Samnites voisins des Gaulois d'Italie, à l'idiome desquels ce terme aurait ainsi appartenu. L'étymologie gresque tirée de *thura*, porte, me paraît, dans tous les cas, bien invraisemblable. — K. *Tarian*, bouclier, de *Tariaw*, frapper sur ou contre; *Twrif*, mouvement, tumulte d'un combat. — Ar. *Tarz*, coup violent, fracas. — Ir. *Turog*, E. *Turrag*, lutte; Ir. *Turraic*,

coup, attaque. — K. *Targed*, Ir. E. *Targaid*, bouclier, targe.

APPENDICE. — *Mots qu'on peut, pour quelque autre raison qu'une similitude, peut-être fortuite, croire gaulois, quoiqu'ils ne soient donnés ou indiqués comme tels par aucun auteur ancien.*

Je me restreins ainsi, pour ne rien livrer au hasard, dans la courte excursion que je vais faire en dehors de ce terrain solide, où chacune de mes stations m'était désignée par quelque témoignage formel ou à peu près direct des anciens. Je ne m'arrêterai donc pas à ces mots latins d'une ressemblance tellement caractérisée, qu'ils paraissent évidemment sortis de la langue gauloise ou de la même souche que le mot gaulois correspondant : *Alec*, ou *Halec*, *Boia*, voy. Bogi, 274 ; *Burræ* et *Baburrus*, *Cippi*, *Gabalus*, *Gadales*, *Gauranis*[1], *Gith*, *Rusca*, *Serra*, ou d'autres moins frappants, *Bebra* et *Causiæ* de Végèce, *Leudi* de Fortunat (plus vraisemblablement tudesque que celtique[2]), *Belues*, *Boas*[3], *Buda* (pour *Bruda?*) du Gloss. d'Isidore, etc. Quelques-unes de ces similitudes, telles que les italiennes *Æsar*, *Capys*, *Céres*, *Janus*, *Dalivus*, etc. ; ou dans l'Asie-Mineure, *Ala*, *Bandos* et autres, nous occuperont d'ailleurs dans la suite de ce travail. D'autres enfin nous sont connues comme ayant une origine positivement lat., telles que les *Liburnæ* de Végèce, v, 3, devenues *Libhearn* en Ir. ; voy. Pyctæ, 52. J'écarterai ensuite, malgré les rapports véritables de quelques-uns d'entre eux avec le Celtique moderne, les mots qu'on n'a donnés pour

[1] Les *vulgo dicunt* ou *vocant*, par lequel Isid. caractérise ce terme et celui de *Brunitum* ou de *Buricum*, xii, 1, ne me paraissent pas une indication suffisante. Voy. pour celui-ci le n° 154.

[2] *Laeidh*, pièce de vers, est un très-ancien mot irl., Mais Fortunat parle évidemment de chansons germaniques : *Nos tibi versiculos, dent barbara carmina leudos*. Carm., lib. vii, 8.

[3] Voy., pour Belues, le n° 287, et, pour Boas, le 276.

celtiques : 1° que par une fausse interprétation des textes; — 2° ou sans aucune autorisation; quelquefois même, — 3° en opposition formelle avec ce que nous savons de leur origine. Tels sont, en premier lieu : *Basilea* d'Am. Marcellin; *Barbeel* de Vincent de Beauvais; *Birrus* du Schol. de Juvénal; *Brachio* de Grég. de Tours, déjà reconnu[1]; *Lucus* (Augusti) de Pline; *Palla* de Martial; *Sordicen* d'Aviénus; *Mafors* de Cassien.

Puis *Basterna* de Lampride; *Brisa* et *Marra* de Columelle; *Camisia* de saint Jérôme; *Camurus* de Virgile; *Lodix* de Martial; *Nagarba* du Ps. saint Augustin; *Socci* de la vie de Saint-Lupicin, mais qu'on rencontre déjà dans Plaute; *Tallus* du poëme de Valtarius; *Uris* de T. Live[2]; *Vallus* de Pline et son *Panicum*, dont Diefenbach fait un mot aquitanique; *Tiniaria* de Marcell. de Bordeaux, ch. 17; *Verruca* de Caton (A. Gelle); *Attacotti* auquel on attribuait le sens de Sévère; *Auca*, *Ango*, *Combina*, etc. Joignez à ces mots trois fausses citations de Pline, *Broduna*, *Muro* et *Didoron*, sur lequel je me suis déjà expliqué.

Enfin parmi les derniers : *Attis* d'Arnobe, nom propre phrygien (voy. son liv. v, p. 187, Varior); *Galiarisi* d'Eusèbe, que lui-même dit un mot latin (Syncell., fol., p. 276); peut-être *Ganta*, que Pline cite expressément comme un nom germanique de l'oie, voy. 37 *ter*; *Burdunculus*, du même Marcellus, 5, simple diminutif de Burdo; enfin *Mastruca* ou *Mastruga*, dont le Gloss. de Florence ferait encore un mot gaulois[3], si Quintilien, I, 5, et Cicéron (de prov. cons. 7, et dans Isid., *Or.*, XIX, 23), ne l'avaient positivement indiqué comme sarde.

Le Vecturius de Treb. Pollion, 30, Tyr. 7, ouvrier en fer, me paraît, indépendamment du souvenir historique de Veturius Mamurius, oublié par Zeuss et par M. Gluck, plus naturellement voisin du latin *Vectura*, que du C. *Gueidvur*, et du nom

[1] Au n° XIV de cette première partie de l'Introduction.

[2] Les noms bretons d'Uriconium et d'Ourolanion ne sont point assez certains pour que nous nous emparions de ce terme ibérique, certainement basq. *Uria*, *iria*, ville.

[3] Eckhard, *Franc. Or.*, t. II, p. 985.

des Vecturiones d'Ecosse dont ils l'ont rapproché. Voyez la Gramm. du premier, p. 180, 742. Je crois qu'il faut aussi laisser aux Ibères l'*Amma*, hibou, d'Isid. de Sév. et le *Pala*, lingot d'or, de Strabon, quoique je n'entende pas faire le moindre rapprochement entre le basq. *Ama*, mère, et la ridicule étymologie de l'auteur espagnol. Mais *Balio*, valeur, *Balios*, précieux, répondent fort bien dans cette langue à Pala. Quant à *Galnape*, du Testament de saint Césaire, il ne me paraît qu'une variante du Gaunape ou Gausapa des Latins, qu'on rencontre déjà dans Lucile et dans Varron, le Kauṅakê des Perses et des Grecs. Je ne lui ai trouvé d'ailleurs aucune analogie dans le Celtique moderne.

J'ai encore à rejeter quelques autres mots donnés par M. de La Villemarqué, mais ils seront l'objet d'un examen particulier, quand nous relèverons le nombre des termes contenus dans ce Glossaire.

Je commence cet Appendice par :

A. — *Les noms des poissons qui se trouvent dans Ausone.*

Il a réuni dans sa x^e Idylle et dans sa IVe Épître les noms des poissons de la Moselle, et de ceux qu'on pêchait dans la mer ou dans le fleuve autour de Bordeaux. Quelques-uns ne se retrouvent dans aucun autre auteur grec ou latin, ou ne sont répétés que par Sid. Apollinaire et Isidore de Sév. Je laisse de côté ceux qui ont une physionomie toute lat. — *Alburnus, Lucius, Barbus;* ou toute Grecque, comme *Platessa*, quoique ces deux derniers aient leurs proches analogues dans le K., et Platessa dans le Basque, où la sole se nomme *Platucha*. Les autres, qui paraissent étrangers à ces langues, doivent avoir été gaulois, bien que je n'aie presque rien trouvé dans le Celtique moderne qui vienne à l'appui de cette opinion. Ce sont :

A. **Alausa**, Mos., v. 127, l'Alose. Aucun ancien n'a cité comme gaulois, quoique Diez l'affirme (*Gram. romane*, t. I, p. 79), ce mot qui ressemble tant à Alauda. Je n'ai rien

trouvé dans le Celtique; seulement on voit en Ir. la truite nommée *Ala*, et le Nénuphar blanc en K. *Alaw*, chef des eaux. Le lat. provençal du moyen âge nommait *Alausar* un filet qui servait à prendre les *aloses*. Observons toutefois que l'Allemand leur a conservé le nom d'*Alse* ou *Else*.

B. **Carroco** ou **Corroco**, al. *Carrhoco*, *Corrocho*, poisson de mer (*Epist.*, v, 60). Le turbot, d'après le dialecte gallicien, qui nomme ce poisson *corrujo;* mot par conséquent aquitain, mais que je n'ai point trouvé dans le Basq. L'Ar. seul nous offre, comme rapprochement d'idée relative à la mer, *Koronnka*, se baigner.

C. **Fario**, poisson qui tenait le milieu entre le saumon et la truite (Mos. 130); la truite saumonée. Nom qu'Isidore a confondu avec le lat. *Varii*, en disant celui-ci tiré de la variété des couleurs de ce poisson vulgairement appelé, ajoute-t-il, *tructa*, XII, 6. Pline dit *tructus*. Rien, si ce n'est pour ce dernier mot, le C. *Trud*, truite.

D. **Redo**, poisson sans épines (Mos. 89); la loche, à peau visqueuse. Je n'ai que l'Ar. *Reduz*, coulant, fluide; Ir. E. *Reidh*, uni, doux.

E. **Salar**, poisson au dos tacheté de pourpre (Mos. 88); la truite, dont Sidoine parle également sous ce nom, *Epist.*, II, 2. Rien; voy. Fario qui précède.

F. **Tinca**, poisson de couleur verdâtre, nourriture populaire (Mos. 125); la tanche. Rien, sinon qu'un Plaisantin, c'est-à-dire un Italien de la Gaule cisalpine dont parlent Cicéron et Quintilien (1er, 5), portait ce nom ou ce surnom.

B. — *Mots tirés d'auteurs divers.*

G. **Elektron**, l'ambre apporté de l'extrémité de l'Europe (Hérodote, III, 115). Diodore répète par trois fois, en parlant de ce produit de l'Océan septentrional que le commerce gaulois procurait aux Romains, v, 23, la périphrase : *ce qu'on nomme électron*, comme pour avertir le lecteur que c'est un

terme étranger et différent de l'électron de Sophocle[1], qui était un métal composé d'or et d'argent. Les Latins l'employèrent aussi dans ces deux sens, voy. Virg., *Æn.*, VIII, 624; *Buc.*, VIII, 54. Ce mot acquit encore par la suite une troisième signification, celle de résine (Dioscor.). Pline nous montre, XXXVII, 11, les Grecs promenant ce nom de la Bretagne à la Mauritanie, et des Syrtes aux côtes de la Scythie, où Philémon, qui s'était procuré sur le nord de l'Europe des renseignements fort remarquables, disait expressément qu'il existait deux espèces d'ambre, l'un appelé *Electrum*, blanchâtre ou couleur de cire, et l'autre *Subalternicum*, de couleur rousse. Ces deux termes, quelque défiguré que soit le second, venaient donc probablement du pays même où l'on recueillait cette précieuse substance, et où les Æstyi parlaient encore au temps de Tacite, *Germ.*, 45, un langage rapproché du Breton. Le premier, non plus que le nom des *Iles Electrides* vers l'embouchure de l'Ems, ou celui d'une bouche même du Rhin, l'*Helium*, n'était par conséquent point dérivé du grec *Élektôr* ou *Hèlios*, mais d'un verbe que nous retrouvons précisément dans le Celtique moderne, et dont la ressemblance avec ces mots grecs donna sans doute naissance au mythe des Héliades, pleurant en larmes d'ambre, sur les bords d'un fleuve Celte ou Ligure[2] nommé l'Éridan, la mort de leur frère Phaéton. — K. *Hela*, *Hely*, recueillir; *Helion*, glanage; *Heliad*, collection ou celui qui recueille; *Helghati*, Z. chasser. — C. *Helhiat*, celui qui poursuit, chasseur. — Ar. .... — Ir. *Eilkim*, piller; *Eiliomh*, poursuite, sollicitation. — E. *Eallach*, charge, fardeau[3]. En revanche, l'autre Elec-

[1] *Antig.*, v. 1035. Et probablement aussi d'*Homère*, Od., IV, 73, comme le dit Pline, XXXIII, 23, quoique Estache et divers savants aient pensé que l'électron du palais de Ménélas était de l'ambre. Hésiode l'aurait aussi connu sous ce nom, s'il faut en croire Hygin, *Fab.* 154.

[2] D'où vint encore un autre nom de cette substance, celui de Ligurion, corrompu en *Lynkourion*. Ajoutons qu'Eridan même est un mot tout celtique; Ir. *Er*, grand, et particule intensitive, K. id. — *Tain*, eau, fleuve, en Ir. — K. *Don*, ce qui se répand par-dessus.

[3] L'ambre se nomme en Ir. *Omra*, *Ombra* et *Omar*, E. id., dont Brandes, p. 288, fait dériver le terme français que je croirais plutôt d'origine germanique (*Anbrennen*, brûler), ainsi que le mot irl. qui est isolé dans cette langue.

trum paraît avoir fourni au K. le nom d'*Elydr*, qu'il donne à l'eirain, métal également composé. Quant à *Subalternicum* qui représente le nom de la seconde espèce d'ambre, et devrait se retrouver à la même source qu'Electron, il s'est tellement déformé et probablement allongé dans les bouches romaines, car il n'a rien de grec, qu'il est tout à fait méconnaissable aujourd'hui.

H. Ces mêmes Æstyi, dont je viens de parler, donnaient à l'ambre le nom de *Glesum* ou *Glæsum* (Tac., l. cit.), mot germanique, suivant Pline, XXXVII, 11, et d'après lequel les Romains, dit-il, nommèrent *Glessariæ* ces îles Electrides que j'ai pareillement citées tout à l'heure (Ibid. et IV, 30; conf. Solin, 21). Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce mot le Tud. *Glass* ou *Glaes*, verre, cristal, qui conduit à l'Angl. Sax. *Glaere*, l'ambre; mais c'est, je crois, le seul dialecte où un vocable de cette famille ait conservé cette signification. Dans tous les autres l'ambre doit ses noms à sa grande inflammabilité, et l'on a même prétendu que le Lat. *Succinum* avait le même sens (du verbe *succendere*, brûler, en K. *Kinneu*). Ainsi *Glæsum* vient-il de Glaes, ou celui-ci est-il tiré de la transparence du Glæsum? Il est certain que *Glas* (glose Ir. *glaucus*, Z.) ou *Glais* s'est maintenu dans le Néo-Celtique avec le sens de couleur grise ou pâle, verte ou bleue, c'est-à-dire avec une signification changeante comme l'aspect de la mer qui produit l'ambre, et que les Irlandais nomment elle-même *Glas*. Mais il est également vrai que les dénominations kymriques et gaëliques de l'ambre n'ont plus rien de commun avec Glæsum, ni même, dois-je ajouter, avec Elektron. Les Scythes l'appelaient pour leur compte, dans le Ier siècle de notre ère (Pline, XXXVII, id.), *Sacrium* ou *Satrium*, dont Schafarik fait le lettique *Sihtars*; Slaw. Alterth, 1er, p. 104.

I. **Carrus** ou **Carrum**, mot joint par T.-Live, X, 28, au terme gaulois Essedum, voy. 72, en parlant des chars de bataille des Gaulois. César s'en était servi comme d'un terme spécial plutôt que du Lat. *currus*, pour désigner non-seulement leurs chariots, 1er, 3 et 26, mais aussi ceux des Ger-

mains, IV, 14, et du jeune Pompée en Espagne, *Hisp.*, 6. Mais Sisenna l'avait employé avant lui (*Non. M.*, III, 35), ce qui rattacherait ce terme au Gaulois ital. Il existe dans nos quatre idiomes : — K. *Karr*, Z. voiture, charriot. — Ar. Ir. et E. *Karr*, charrette, voiture, traîneau. Ridicule étymologie forgée par Isid. de Sév., XX, 12. — *Carrago*, nom donné au retranchement circulaire que les Barbares formaient avec ces chariots ; Am. Marc., XXXI, 7.

J. **Taniacæ**, al. *Tanacæ*, et que l'on a voulu, pour l'amour du Grec, changer en *Tæniacæ*, désigne dans Varron, *R. R.*, II, 4, une espèce de viandes salées qui arrivaient chaque année de la Gaule, avec des *pernæ tomacinæ* et des *petasiones*, jambons, cervelas, etc. On ne peut donc pas absolument conclure de cette origine que ce terme soit plus gaulois que ceux qui l'accompagnent dans ce texte ; et l'on n'est point d'accord sur sa véritable signification, jambons, langues, ou bandes longues et étroites. J'entendrais des bandes de lard, car en fait, le K. nous donne *Tannu*, étendre, allonger ; *Teneu*, Ar. *Tanau* ; Ir. E. *Tana*, mince. — Ir. *Tanaighim*, j'amincis, en E. *Tanaich*.

K. **Saunion**, arme de jet que Diefenb. dit gauloise, d'après Diodore qui la nomme en effet à propos des Gaulois, V, 29, mais qui la donne aussi, id., 30, à d'autres peuples barbares. Festus en fait, sous la forme grecque *Sainia*, une lance et tire de ce terme le nom des Samnites. Mais d'origine nationale ou étrangère, il est resté dans le Celtique : K. *Saffwn*, flèche, dard, *Saffwy*, lance. — Ar. *Sankka*, piquer, enfoncer, *Sankkuz*, qui pique. — Ir. *Sonn*, pieu, dard ; *Sonnaim*, je perce. — E. *Sonn*, un héros.

L. **Zuthos**, de Diodore. Ainsi se nommait une boisson que les Gaulois tiraient de l'orge, c'est-à-dire la bière, V, 26. Pline semble attribuer ce terme aux Égyptiens, de même que la *Ceria* aux Espagnols et la *Cervisia* aux Gaulois, XXII, 82 (voyez ce mot, 189, et Korma, 92). Columelle mentionne en effet sous ce nom la bière de Péluse, X, v. 116. Mais Strabon (XVII, p. 799 de 1620) et même Galien, *Comm. in Hippocr.*, II, aph. 20, paraissent en restreindre l'usage à la population

pauvre d'Alexandrie, tandis que le géographe l'attribue en Espagne aux montagnards Lusitains, III, p. 128, Did. Ceci nous ramène très-près des Celtes, et nous avons en effet l'Ir. *Suth*, jus, extrait; et le K. *Diawt*, auj. *Diawd*, boisson, *Diodi*, boire, *Diota*, s'enivrer; *Diodhaidd*, bière. — C. *Diot*, boisson. — Ar....... — Ir. E. *Diot*, repas. Je n'ai retrouvé nulle part le K. *Sider*, bière, de Camden; mais le Tud. donne *Zuhti*, nourriture; *Gazuhtot* à l'imparf. du verbe *Zuchten*, nourrir (Wachter)[1].

M. **Armoracia**, nom qu'on donnait en Italie au raifort sauvage qu'on y mangeait pendant l'été (Pline, XX, 12 et XIX, 26); *Armoracea* dans Pallad., XI, 11; *Armoracium* aussi dans Colum., XII, 9; dit aujourd'hui Cochlearia de Bretagne. Ce double rapport de nom, ancien et moderne, avec notre Armorique, me persuade que ce terme était gaulois comme ce dernier, dont il est si rapproché par ses éléments, voy. 77. Ce célèbre antiscorbutique est particulièrement commun sur notre littoral armoricain.

Une autre plante qui réussissait particulièrement dans la Gaule septentrionale, légume dont Tibère s'approvisionnait chaque année à Gelduba, dans la seconde Germanie (Pline XIX, 28; conf. Hor., *Sat.*, II, 8, v. 9), le *Siser* ou chervis, en grec Sisaron (mot sans racine dans cette langue), ne m'a rien offert d'analogue à son nom dans le Celtique moderne. J'observe seulement que les Gallois l'appellent carotte (*moron*) de France ou d'Allemagne.

N. **Coccus** ou **Coccum** (en grec *Kokkos*), et *Cusculium*, N *bis*, deux noms que Pline donne à la graine d'écarlate, IX, 65, XVI, 12, XXIV, 4. Nous avons interprété celui-ci avec le *Hus* de Pausanias, 106, et noté celui-là comme ayant été faussement compté parmi les mots gaulois sous le couvert de saint Jérôme. C'était par Camden. Mais Pline nous dit, IX, 65, que le Coccus le plus estimé était celui de Galatie, et le fait est que ce mot, admis dans le Grec avec le sens général

[1] M. de La Villemarqué, en citant, p. VII, *Athénée*, IV, 13, a changé Zuthos en *Siston*, et la bière en cidre.

de graine, est pur K. *Koch ;* Ar. *Koc'h*, rouge ; K. *Kochi*, rougir. — Ar. *Kok*, le fruit du houx, qui est d'un rouge vif. — Ir. *Kokuir*, Z. coquillage dont on tirait la pourpre. — E........ — La numismatique et l'épigraphie gauloise nous donnent les noms de *Cocilia*, *Cocestius*, etc. — Ainsi les Grecs et les Latins auraient emprunté au dialecte galate trois termes pour désigner cette matière colorante.

O. On peut rapporter encore à cette racine K. et Ar. comme probablement celtibérien, le *Cocolubes* de Colum., III, 2, *Cocolobis* de Pline, XIV, 4, nom que les Espagnols, disent-ils, donnaient à la vigne basilique, ou du moins à une de ses variétés. Le K. nous offrirait en outre *Kochlas*, de couleur pourpre ; ou pour deuxième élément de ce mot : *Llwb*, ce qui se gonfle outre mesure, ce qui tend à crever en se gonflant, comme il arrivait peut-être particulièrement à cette espèce de raisin[1]. — Ir. E........

P. **Selago,** nom d'une plante qui ressemblait à la sabine, et que les Druides ne cueillaient qu'en suivant un rite spécial, et comme s'ils commettaient un larcin ; particulièrement bonne pour les maladies d'yeux (Pline, XXIV, 62). On n'a pu se fixer sur la plante que désignait ce nom[2]. L'Irl. nous présente sur-le-champ un mot presque identique, mais d'un sens beaucoup trop vague pour nous convaincre, *Selagh*, qui pénètre, qui perce, imbibe. Le K. nous dirige vers des idées plus précises, *Hela*, recueillir ou *Selu*, voir de loin, *Sel*, vue perçante. — Ar. *Sell*, regard. — Ir. *Sail*, Z. œil ; *Seallain*, E. *Seall*, voir. — *Sel* ou *Sell* ont pu se combiner avec l'ancien K. *Iacc*, Z. santé ; *iechuit*, Z. id. ; *iac'hau*, guérir. — Ar. *iachet*, Z. guéri. — Ir. *Iokaim* ou *iok*, Z. je guéris. — E. *iok*, médecine ; — ou plus simplement avec le K. *Achu*, sauver, conserver.

[1] On voit dans les not. du Pline Panck. que plusieurs commentateurs attribuaient à Cocolobis le sens de crête de coq. Je n'ai trouvé cela ni dans le Celtique, ni dans le Basque, mais il y a encore du rouge dans cette indication.

[2] Suivant M. de La Villemarqué, le Sélage serait l'herbe d'or des Bretons, *Aourgeoten*, plante médic. *Ch. popul.*, I, p. 102 ; Ed. Davies en fait une *Gratia Dei*.

Q. **Siligo**, al. *Seligo*, Inscr. Le meilleur froment des Gaules et de l'Italie (Plin., XVIII, 20; conf. Colum., II, 6 et 9; Juvén., V, 70; Isid., *Or.*, XVII, 3, où il tire ce mot de *Seligere*, choisir). — K. *Siliaw*, produire; vanner le grain; *Siliad*, grain vanné, nettoyé. — Ar. *Sila*, passer, filtrer. — Ir. *Sil*, Z., semailles. — E. *Silean*, grain de choix.

R. **Viscus** ou **Viscum**. Ce mot, qui a diverses significations en Lat., y désignait entre autres le gui, cette plante si célèbre par le rôle que jouait particulièrement celui du chêne, dans les cérémonies religieuses des Druides. Ils l'appelaient d'un nom qui en Gaulois voulait dire : qui guérit tout (Pline, XVI, 95). On pressent l'origine gallo-cisalpine de Virgile à l'éclatante comparaison qu'il a faite avec cette plante étrange, du rameau d'or qui ouvrait la porte des enfers, *Æn.*, VI, 205. Hauteserre et la plupart des savants ont voulu que ce fût Viscum même qui répondît à l'*omnia sanantem* de Pline; d'autres ont rapporté cette qualification au sixième jour de la lune, celui où l'on recueillait le gui[1], interprétation peu vraisemblable du texte lat., qui n'est réellement pas très-clair sur ce point. Mais une idée bien plus étrange a été celle d'Eckhard, qui transportait cette signification au nom si connu d'Esus dont il faisait celui du gui[2]. Il me paraît certain que la propriété de tout guérir était attribuée à cette plante, mais il l'est fort peu que Pline ait pensé, en disant cela, au mot Viscum, peut-être grec d'origine, *ixos*, *iskos*, Il est à remarquer toutefois que ce terme était passé dans le Basq., où la glu se nomme *Visca*. On a prétendu, d'autre part, que *guérissant tout* se dirait aujourd'hui *Uil-iok* ou *Uil-ik*, en Ir. (*Uile*, Z. et E. id., tout, chaque. —*Ik*, Z. santé; *Ikim*, je guéris; *Ioka*, qui guérit. — E. *Iok*, médecine); *Olliach*, en K. — Il n'est pas impossible qu'une oreille latine ait changé *Uil-ik* en *Viscus*; mais pour les deux noms actuels du gui dans le Gaëlique, Ir. *Uile-ikeadh*, E. *Ant-uil-iok*, ils me paraissent un peu fabri-

[1] D. Martin, *Rel. d. Gaul.*, t. II, p. 93.
[2] A propos de l'Esus des célèbres pierres de N. D. de Paris, *De orig. Germ.*, p. 124. — Voy. ici n° 282.

qués d'après Pline. O'Reilly nous donne encore *Gius*. Le K. se prêterait beaucoup moins bien à cette assimilation de Viscus ; *Uile* y devient *Oll*, Ar. *Holl.*; et guérir s'y dit *iac'hau* ; voy. ci-dessus, P. Il s'y trouve des mots fort rapprochés de Viscus, mais dont les significations ne se rattachent en rien à cette plante, qu'on y appelle la haute branche, *Uchelfar*; *Uchelwydh*, Ar. *Huelvar*. Je n'ai pu retrouver nulle part que *Wydd* (de *Gwydd*, arbre) ait signifié le gui, comme le prétend La Tour d'Auvergne, *Orig. Gaul.*, p. 157, mais il y a un rapprochement plus facile que tout ce qui précède entre l'Ir. *Guiseog*, tige, et Viscus ; E. *Cuiseag*.

S. **Gurdus**, sot, nigaud, terme populaire, mais d'origine espagnole, avait-on dit à Quintilien, Ier, 5 ; dans ce cas, probablement celtibérien, puisqu'il avait cours en Italie, et que Laberius l'avait employé dans ses Mimes (A. Gell., XVI, 7); ce qui le rattacherait au Gaulois italique plutôt qu'à la langue ibérienne. Toutefois, le Basq. et l'Esp. disent encore, l'un *Gordoa*, sourd, ou pareil à un sourd ; l'autre *Gordo*, gras, lourd, massif. *Gurdonicus* se trouve dans Sulp. Sév., *Dial. de S. Mart.*, Ier, ad calc. et *Gurdi* revient à diverses reprises dans le latin d'Abbon (*Siége de Paris*, Ier, v. 424 et al.; conf. Isid., *Gloss.*). Il est resté dans notre langue, gourd, dégourdir. — K. *Hurt*, *Hyrt*, bûche, stupide. — Ar. *Gourt*, roide, rude. — Ir. *Gurt*, trouble, chagrin ; *Goirt*, sans esprit, sans cœur; en E., triste, douloureux.

T. **Canthus**, bande de roue, autre mot que Quintilien, quoiqu'il soit commun au Lat. et au Grec, cite, ibid., comme africain ou espagnol. C'est cette dernière indication qui paraît juste, et par espagnol il faut encore entendre, ce me semble, celtibérien, car ce terme paraît dans ce sens étranger au Basq. (où j'ai rencontré toutefois le v. Kanti, se mouvoir), tandis qu'il se retrouve identiquement dans le K. *Kant.*, cercle, la bande d'une roue. — Ar. *Kannt*, cercle. — Cantorix, nom connu par les méd. de Tours. Le Lat. du moyen âge disait Cantus et Canta, qu'on rencontre dans l'*Hist. des miracles de S. Germ. d'Aux.*, Bolland, 31 juill., App. Ier, par. 3. C'est de ce mot que nous avons tiré notre franç. Jante. L'Ir. a changé

la voyelle primitive dans *Kuidhal,* roue, E. *Kuidheal;* mais il s'en est rapproché dans *Keanntur*, le monde, si toutefois ce terme est tiré de l'idée de sa rondeur.

U. **Drausus**, de Suétone; nom d'un chef ennemi[1] passé comme surnom au Romain qui le tua, et qui fut un des ancêtres de Tibère, un Livius, le même qui, étant propréteur dans la Gaule (cisalpine) en rapporta, dit-on, l'or payé aux Sénonais (Tib., 3). Il y a tout lieu de croire que le chef tué fut un Gaulois, et que l'exploit de Livius se rattache à la conquête du pays des Sénonais d'Italie, en 283 av. J. C. C'est à peu d'années près, l'époque que lui assigne naturellement sa qualité de trisaïeul du consul Drusus, vainqueur des Scordisques en 112. Ce nom de Drausus appartenait donc au Gaulois italique, et devenu Drusus en Lat.[2], il avait, dit le Gloss. d'Isid., le sens de rigide, patient. — K. *Traus*, Z. auj. *Traws*, homme dur, sauvage; *Drud,* audacieux, — Ar. *Dreo,* gaillard, alerte. — Ir. *Tresa*, compar. Z. plus fort; *Droth,* constant. — E. *Trath*, vif, rapide. J'écarte l'Ar. *Druz,* gras; l'Ir. *Draos*, rebut, un drôle, et d'autres termes d'aussi mauvaise signification dans le Celtique moderne, *Drus, Druth*, *Droug,* etc. Du reste, ce terme qu'on a rapproché du grec *Thrasus* pourrait remonter encore au Tud. *Droes*, géant, héros; dans le Hollandais actuel, diable.

V. **Labarum**, al. *Laborum*, terme étranger au Lat. avant la conversion de Constantin, et qui signifie lance, dans une vie du saint irl. Fingar, par Anselme, biographe d'une époque incertaine (Boll., 23 mars, par. 4). Ceci indique que ce mot est celtique, mais il est à remarquer qu'il ne se trouve ni dans O'Reilly, ni dans O'Brien, M'Leod ou M'Alpin. Reste donc le K. où J. Davies nous offre *Lab*, coup, et *Llabyr*, épée; et Owen, *Llabiaw*, frapper; *Llab*, drapeau, bande d'étoffe, racine qui descend dans l'Ar. jusqu'au sens de *Labasken*,

[1] Zeuss, Gr., p. 29, attribue à Cicéron d'avoir dit, Brut., 28, que ce chef était gaulois; mais le passage qu'il cite appartient à l'Index d'Ernesti, et non à l'orateur romain.

[2] On trouve dans les *Inscr.* les formes *Drosus*, Orel., 1620, et *Drauso*, Stein. Rh., 727.

guenille, et *Lavrek*, culottes. — Je n'ai pu retrouver dans le Basq. le *Labarva*, bannière, donné par Adelung et Diefenbach ; mais Larramendi réclame le mot même de Labarum, qu'il fait synonyme de *Cantabrum*, étendard.

W. **Nausum** (et non *Nauso* qui est l'abl.) autre sorte de bateau mentionné deux fois par Ausone dans son *Épît.* 22, et dont ne parle, si je ne me trompe, aucun autre écrivain. Terme peut-être aquitain ; en rapport du moins peu direct avec le Celtique moderne. — K. *Nawsaidd*, doux, coulant. — Ar. *Naoz*, canal. — Ir. *Neis*, grand ; *Naobh*, vaisseau, est plus près du L. navis ; peut-être *Nois*, conduite, manière de se conduire (*carriage* en anglais) ? — E........ — En Basq. *Uncia* signifie vaisseau, et *Nausia*, maître.

X. **Hociamsani** (gén. d'Hociamsanum ?) synonyme d'*Argemonia*, l'aigremoine dans Marcel. de Bord., ch. 20. — Il ne dit pas dans quelle langue, mais suivant toute apparence, dans le Gaulois comme un grand nombre d'autres termes botaniques qu'il nous a déjà fournis. C'était alors un mot composé, car la première moitié répond de prime-abord au K. *Hokys*, mauve, lequel, suivi d'un qualificatif, sert à désigner d'autres plantes, *Hokys y morva*, la guimauve, etc. — L'Ar. nomme *Hogan*, le fruit de l'aubépine. — Ir. *Ukas*, mauve. — E........ — Je n'ai rien trouvé pour *Sani*, mais j'ai rencontré dans le K. *Sur ;* Ar. id. acide, aigre ; — K. *Surni*, acidité, aigreur, *Suran*, une plante acide, l'oseille. — Ar. *Suroni*, acidité. — Ir. E. *Geur*, aigre, acide, et il se pourrait bien qu'on dût lire *Hociam-Surni* ou *Suri*, ce mot n'étant pas, que je sache, écrit autre part que dans Marcel. de Bordeaux.

Y. L'herbe que nous nommons *Utrum* et les Grecs Isatis, dit le même auteur, ch. 23, en parlant d'une plante qui servait aux teinturiers, le guède ou pastel dont on extrait une couleur bleue. Sur ce *quam nos*, l'on n'a pas hésité à ranger Utrum parmi les mots gaulois, sans faire attention que cet auteur oppose quelquefois de la même manière, à d'autres noms grecs, des termes certainement latins, tels que *Sylvæ mater*, dans ce même chapitre (un des noms que porte le lierre dans cette langue, dit Dioscor., II, 210, *Spr.*). Voy. encore

Argemonia, ch. 8, Saxifraga, ch. 26, etc. César, v, 14, et Méla, III, 6, ont écrit *Vitrum*, ainsi que Vitruve, VII, 14, leçons que Forcellini regarde comme peu certaines. Des manuscrits portent *Ultrum*, dit-il, sans accorder de place à Utrum dans son immense lexique, exemple suivi par M. Quicherat. Nous avons vu Pline donner à cette plante dont les Bretons usaient pour se tatouer, un autre nom gaulois, *Glastum*, n° 26. Le K. nous fournit cependant ici *Hudd*, sombre, noir ; *Budr*, *Budyr* ; Ar. *Hudur*, sale. — Ir. E. *Odhar*, brun foncé. Ir. *Otrach*, saleté.

Z. **Verbena,** un autre nom de plante que Marcel de Bord. oppose au grec *Hiérabotanê*, en se servant des mêmes expressions que pour Utrum, *quam nos dicimus*, ch. Ier, conf. 23, 26. Le premier de ces mots peut donc être pris pour gaulois au même titre que le dernier et qu'Hociamsani; mais Pline le dit positivement latin, XXV, 59, *Verbenaca*. Il était même ancien dans cette langue pour désigner la verveine officinale, et les rameaux sacrés qu'elle fournissait particulièrement dans le principe (Serv., *Æn.*, XII, 120, 111, 24. Cicer., *Ver.*, IV, 50). Le commentateur ajoute, *Buc.*, VIII, 65, que ce nom, donné encore au romarin, était tiré de la verdure perpétuelle de ces plantes ; rejetant ainsi l'explication de Pline qui interprétait verbena ainsi que *Sagmen*, un gazon arraché d'une citadelle avec sa motte de terre, XXII, 3. Isidore arrive ensuite, XVII, 9, avec une 3e signification, celle de pur, qui a effectivement du rapport avec le nom armoricain de la verveine. Des scholiastes d'Horace et de Térence nous disent encore que *Verbena* est pour *Herbena* (*Od.*, IV, 11, v. 7 ; *Andr.*, Ac. IV, v. 727). Suivant d'autres, ce mot est une contraction de *Veneris vena*, cette plante servant aussi à composer des philtres.

Pour moi, d'après ces interprétations contradictoires et la pluralité de synonymes lat. qu'Apulée nous fournit encore pour ce nom, ch. 3, je le croirais volontiers celtique d'origine ; ce qui suit vient à l'appui de cette conjecture. Sacrée pour les Grecs, *Hierabotanê*, et pour les Romains, la verveine l'était particulièrement pour les Gaulois. C'était pour eux une plante magique, que les Druides ne cueillaient qu'avec des

précautions superstitieuses, et qui, entre autres vertus, faisait connaître l'avenir. Ils avaient sans doute, comme les Romains (Pline, xxv, 59), remarqué la ressemblance de ses feuilles avec celles du chêne, puisqu'ils en avaient tiré le nom qu'ils lui donnaient, K. *Derwen y ddaear*, chêne de terre[1], ou tout près de terre. *Fferffaen*, dans J. Davies, n'est probablement que le nom lat. repassé dans le Gallois, d'où il était venu, penserais-je volontiers, par une légère modification de *Derwen*. Celui-ci aurait alors appartenu également au Gaulois ital. — Ar. *Varlen* ou *Barlen*, qui me paraît n'être que le K. *Purlan*, parfaitement pur, sens indiqué plus haut par Isidore[2]. L'Ir. ne m'a rien offert; *Féarban* y désigne le ranunculus repens; la verveine s'y nomme *Crubha-Leomhain*, qu'on peut rendre par griffe ou patte de lion, E. *Crubhan-Leoghaim*. Une espèce de verveine anglaise se nomme en Ir. *Trombhod*. M'Leod donne pour l'E. *Trombhad* les deux sens de verveine et de mauve.

Parmi ces synonymes lat. énumérés dans Apulée, j'en remarque un d'origine certainement gauloise, celui de *Lisinia* qui se retrouve dans les cinq idiomes; c'est le nom général des plantes : K. *Llyseuyn*, ou *Llysieuyn;* Ar. *Louzou*, *Louzaou;* C. *Lysuân;* Ir. E. *Lus;* Ir. *Lusan*, petite plante.

Aa et *bb*. **Ledo** ou **Lædo, Ledona**, et **Malina**, deux termes que Bède dit adoptés, *placuit appellare*, pour indiquer celui-ci le flux, celui-là le reflux de la mer (*de Tempor., rat.* 29) et qui n'étaient point tirés de l'Anglo-Saxon, puisqu'ils se trouvent dans Marcel de Bord., ch. 36, le premier sous la forme *Liduna* (id., ch. 16 et 25), qui rappelle le nom de la déesse *Hludana*, connue par une inscr. de Clèves, Orel., 2014. Dans le Gloss. d'Isid., *Ledo* signifie la marée montante; et dans son traité *De ordine creat.*, ch. 9, de même que dans le livre *De mirab. S. Script.* attribué jadis à S. Augustin, ch. 7,

[1] Une espèce de Germandrée porte aussi le nom de Petit-Chêne.

[2] *Barlen* en K. signifie sein, giron, ce qui pourrait indiquer un autre genre de rapport avec cette herbe talismanique qu'on portait sur soi. Du reste, le nom Ar. le plus usité aujourd'hui est *Louzaouen-ar-groaz*, herbe à la croix, ou *Kroazik*, petite croix.

on voit ce terme employé pour désigner les petites marées, et *Malina*, les grandes. Mais sur les côtes de Normandie, au XI[e] siècle, on était revenu à la double définition de Bède[1]. Ces mots sont certainement gaulois, comme l'a pensé Du Cange. Zeuss cite, à la vérité, Gr., p. 833, des gloses Irl. qui donnent d'autres noms à ces divers mouvements de la mer; mais nous avons pour soutenir : 1° Liduna ; d'abord les anciens noms celtiques de Concolitanos, de la *vaste forêt Litana*, dans la Gaule cisalpine (T. Liv., XXIII, 24), et de Litanobriga, en Belgique; puis le K. *Lled* ou *Llyd*, largeur, étendue; *Lledanu*, se répandre. — Ar. *Leda*, s'élargir; *Ledanaat*, s'étendre. — Ir. *Lethan*, Z. et *Leud*, E. id. large, étendu. — E. *Leudaich*, s'élargir; rapprochements qui cadrent mieux avec l'idée d'une marée quelconque qu'avec celle de reflux. — Et 2° *Malina* (terme qui se retrouve encore dans la vie du saint breton Hermenland, écrite au VIII[e] siècle[2]), d'une part, une insc. de Cologne adressée : *Matronis Mahlinehis*, Henz. 5939; et de l'autre le K. *Mal*, ce qui s'étend, dépasse, écrase; *Malen*, ce qui use de violence. — Ar. *Mala*, broyer. — Ir. *Maile*, malfaisant, mauvais; *Meilim*, E. *Meil*, broyer, moudre.

cc. **Bigera** ou mieux **Bigerra**, vêtement poilu et roux (*rufa* pour *gufa* dans le Gloss. d'Isid , suivant une correction dictée par le Vocab. de Papias);—habillement bigerrique (Sulp. Sév., *Dial. de S. Mart.*, II, 1) et non *biherrica*, comme le prouve la vie du même saint, par Fortunat, III, v. 49. Il me paraît évident que ce genre de manteau, la marlotte rousse et grossière, encore portée par les pâtres de Bigorre, devait son nom aux Bigerriones ou Begerri, déjà connus de César, III, 27, et de Pline[3], plutôt qu'au Tud. *Beharich*, poilu, velu, mis en avant par Pontanus, Gloss. prisc. Gall. Il reste peut-être

[1] Raoul Glaber, III, 3. *Maris excrementum Malinas vocant, decrementum quoque Ledones nuncupant.*

[2] Ch. 14, dans Mabill., *Act. SS. B.*, III[e] siècle, vol. I[er].

[3] Le très-savant Walckenaer a fait, au sujet de ce peuple, une singulière confusion dans la *Geogr. anc. des Gaul.*, t. I, p. 292, en prenant le vent du Bigorre, *turbo Bigerricus*, dont parle Sid. Apoll., *Epist.*, VIII, 2, pour les habitants de ce pays.

quelque trace de cet ancien nom dans l'Ir. *Bigeun*, *Bigin*, coiffe, capuchon.

dd. **Corinel**, amas de pierres que font les paysans (Placid., Gloss., au t. III des Classic. auct. de Maï). Mot étranger à l'ancienne latinité, et qui appartient par conséquent au langage rustique de l'Italie ou de la Gaule, car il n'est autre que le K. *Karn* ou *Karnedd*, tas de pierres, tumulus; en Ar. grosse pierre, rocher. Le K. *Koryn*, sommet, couronnement, serait encore plus rapproché. — Ir. *Kairn*, E. *Karn*, amas de pierres, tumulus. Notre Bretagne nous indique en outre ses fameuses rangées de pierres de *Carnac*.

ee. **Ala**, nom que les paysans donnent à l'Inula des Latins (Isid., *Or.*, XVII, 11). L'aunée, plante qui se nomme encore ainsi dans l'Espagnol actuel. Mais l'origine de ce mot est-elle ibérique ou celtibérienne? *Alan* est encore un nom commun à plusieurs plantes en K., et *March-alan* y désigne particulièrement l'aunée. — Ar...... Ir. E. *Ailleann*. L'Ir. dit aussi *Ellea*, et l'Anglais *Ele-campane*. En allemand, *Alant*.

ff. **Britanuium**, voy. *Scoti*.

gg. **Capanna**, nom que les paysans donnent aux huttes que se font les gardiens des vignes (Isid., XV, 12; il ajoute niaisement: *quod capiat unum*). Autre mot sans doute celtibérien, car, outre notre français cabane, nous avons l'Ar. *Kabann*, le K. *Kab* et *Kaban*, l'Ir. *Kaban*. E. id. (Armstr.). — *Kapan*, Z. dans l'ancien K. couverture de tête, chapeau.

hh. **Dolumen**, petit temple (Delubrum, Gloss. d'Isid.). Je place ici ce terme parce que Du Cange s'y est totalement trompé, et n'y a pas reconnu l'un des noms de ces monuments celtiques si célèbres aujourd'hui, celui de Dolmen. Il corrige d'abord *Dolumen* en *Dolamen*, pour changer ensuite *Delubrum* en *Dolabrum*, hache, si bien qu'il métamorphose le texte tout entier. Mais l'auteur du Glossaire a bien écrit *Delubrum*, et quant au véritable sens du mot celtique *Dolmen*, temple ou autel, particulièrement armoricain, nous aurons plus tard l'occasion d'y revenir.

ii. **Bardaea** ou **Bardala**, l'alouette, mot trouvé dans un ancien lexique par Turnèbe (*Advers.*, XX, 37 et XXIII, 24); ce

qui est confirmé par le Gloss. lat.-grec de Philoxène, et par Du Cange, d'après les Exc. veter. Gloss. de Avibus, *Bardaia*, *Bardea*; ce nom est évidemment tiré de celui des Bardes, voy. 44, et convenait parfaitement au chantre ailé qui réjouissait les campagnes des Gaules, l'aimable oiseau qui paraît avoir été pour nos aïeux l'emblème chéri de la patrie. Voy. *Alauda*, 17.

jj. **Latenæ**, barque du Rhône qui servait aux transports du blé (*Vit. S. Cesar.*, par Cyprien, auteur du VI[e] siècle. Boll., 27 août, 1[er], 8). Le Gloss. d'Isid. nous donne, de son côté, *Latos*, vaisseau; *Latororum ?* bâtiment de pirates; et Du Cange, *Lautomia*, navire, d'après la vie de saint Wilfrid par Fridegode, auteur anglais du X[e] siècle. — K. *Llast*, vase, vaisseau quelconque, *Llateawd*, vase peu profond. — Ar........ — Ir. *Lad*, charge, fardeau; *Ladhaim*, j'envoie; *Ladh*, expédition, envoi. — E. *Lod*, charge, *Lodaich*, charger.

On trouve encore dans cette Vie de saint Césaire, qui était évêque d'Arles, et dans son testament, deux termes de l'idiome local auxquels je ne m'arrêterai point; le premier, *Dianus*, qui désignait un démon, n'étant qu'une dérivation évidente du nom de Diane; et le second, *Gariolæ*, indiquant un objet dont le saint dispose, mais que les Bollandistes n'ont pu reconnaître.

kk. **Buccones**, pl. fleurs de la Bretagne qui naissent dans les bois, dit un très-ancien Gloss. de Maï, *Classic. auct.*, t. 6, p. 512. Il donne en second lieu à ce terme le sens de sots. Le Gloss. d'Isid. dit sot et bavard, dernière signification qui ajoute encore à la ressemblance matérielle de Bucco avec le Becco de Suétone, voy. 193. Nous retrouvons l'un et l'autre sens dans le Celtique moderne; d'abord celui qui convient à l'origine britann. qui nous est indiquée. Ar. *Buk*. le petit houx, plante médicin. qui croît dans nos bois. — K. E........ — En Ir. *Bugh* et *Bugha* sont aussi des noms de plantes. — 2° K. *Buch*, pl. Bestiaux, *Buchiaw*, crier, beugler. — Ir. *Beic*, E. *Beuc*, cri, beuglement. — Ar. *Bugel*, enfant, pâtre, *Bugeleach*, puérilité. — Ir. *Buachail*, enfant, berger; *Buacach*, étourdi. — E. *Bucach*, enfant.

Note sur les gloses Malbergiques et les mots barbares de Virgile le grammairien; ses DOUZE LATINITÉS.

C'est dans cet appendice que se placeraient naturellement, s'ils m'inspiraient quelque confiance, tous ces mots qu'on a voulu reconnaître pour gaulois dans les gloses Malbergiques et dans Virgile le grammairien. L'époque qu'on peut assigner aux premières est fort incertaine. Je n'ai point vu, parmi tous les manuscrits de la Loi salique, décrits par M. Pardessus, qu'aucun de ceux qui portent ces gloses, remonte au delà du IX siècle ou des dernières années du VIIIe, point de départ qui les rejette en dehors des limites où je me suis renfermé. Elles varient ensuite d'une manière désespérante d'un manuscrit à l'autre. Quelques savants y voient les débris du texte primitif de cette loi rédigée en langue franke, puis traduite en latin à différentes reprises et en divers lieux, ce qui explique les grandes et nombreuses différences des textes que nous possédons. D'autres nient cette première rédaction germanique, en maintenant toutefois l'origine tudesque de ces gloses, que précèdent presque toujours l'avertissement *Malb* d'où elles ont tiré leur nom. Mais les difficultés que l'on trouve à les expliquer par les dialectes germaniques connus, ont poussé Léo à vouloir les celtiser toutes, comme autant d'interprétations gauloises des principaux termes du texte latin. Son système n'a pas fait fortune. Lui-même paraît y avoir renoncé, car il n'a point, autant que je puisse le savoir, terminé ce travail; et il n'en dit rien, si je ne me trompe, dans le 1er vol. de son dernier ouvrage sur l'histoire des Allemands, daté de 1854. Cependant Mone, en blâmant toutefois l'exagération de son système, vient de relever son drapeau (*Celt. Forsch.*, 1856). Il est certain que ces gloses ainsi que les autres mots barbares qu'on rencontre dans les textes mêmes de la Loi salique, avec ou sans explication subséquente, contiennent un assez grand nombre de racines celtiques, mais c'est d'abord un caractère qui leur est trop com-

mun avec tous les idiomes indo-germaniques, pour nous donner le droit de les accaparer. Quelle conviction peut-on se former ensuite d'après des termes qui varient continuellement d'un texte à l'autre, sans qu'on puisse, pour la plupart, fixer leur véritable leçon? Suivons donc, en les mettant de côté, l'exemple de Zeuss et de Grimm[1], et passons au grammairien *Virgilius Maro*, qu'ils ont pareillement repoussé.

Cet élève d'un autre Virgile dit l'Asiatique, parce qu'il était né en Cappadoce, fait entendre à diverses reprises qu'il était Gaulois. Il doit même avoir été Toulousain d'après le témoignage d'Abbon de Fleury[2], et avoir vécu dans le VIe siècle suivant l'éditeur qui a retrouvé ses œuvres, le célèbre cardinal Maï. Mais il résulte des recherches de M. Osann[3], que ce grammairien a dû être contemporain de Charlemagne. Les ouvrages publiés sous son nom, savoir : un traité en forme d'épîtres, *De octo partibus orationis*, et des *Epitomæ* ou lettres grammaticales adressées à un *Fabianus* d'Afrique, faisaient partie d'un manuscrit napolitain du XIe siècle extrêmement difficile à lire, et dont presque tous les mots présentaient des fautes qui assaillirent Maï, ce sont ses propres termes, de doutes et d'anxiétés[4]. Le texte qu'il en a tiré n'a donc pas une très-grande certitude pour les termes barbares que ce Virgile nous a transmis en si grand nombre, et qu'on peut classer en deux catégories : ceux qui étaient entrés dans le latin usuel, et ceux qui appartenaient aux onze autres latinités, qui, s'il faut l'en croire, existaient de son temps. Les premiers consistent souvent en prépositions dont il donne, *De oct. part. : Ep.*, 7, une longue liste appuyée de quelques exemples ; en interjections et en substantifs ou au-

[1] *Gramm. Celt.*, p. xlviij. — *Ueber die Marcell. form.*, 1855, p. 53. Il ne s'y trouve pas, dit Grimm, le moindre petit mot celtique.

[2] Voir une note de Maï, p. 349 du t. v, de ses *Classic. auctor.*, in-8.

[3] *Beiträge zur Litterat. Geschichte*, etc., t. II.

[4] On a retrouvé, depuis, un autre manuscrit à Rome, et il en existe encore un, mais incomplet, à Amiens. Voy. le *Catalog.* des manuscr. de cette ville, par M. Garnier, p. 349.

tres mots qu'il cite ou emploie lui-même à l'occasion[1]. La plupart de ces termes qu'on ne sait à quel idiome attribuer, ces onze latinités qui se seraient greffées à la fois sur le latin véritable, quelques-uns des spécimens qui nous en sont présentés, tout cela est si étrange qu'on croirait volontiers à quelque mystification. Je n'ai pas ici le loisir d'aller jusqu'au fond de cette question. Le vénérable éditeur qui est, pour son propre compte, au-dessus de tout soupçon, a accepté cette monstruosité qui lui a paru appuyée sur le témoignage d'une autre composition aussi baroque, et non moins suspecte, les *Hisperica famina*, qu'il a publiée dans le même volume. M. Ed. du Méril partage cette opinion, et m'a signalé avec l'obligeance qui accompagne son vaste savoir, d'autres monuments de ce genre de latinité. Osann, dans sa notice sur notre Virgile, ne dit pas un mot de cet étrange phénomène, dont il est au moins singulier, si je ne me trompe, qu'Isidore de Sév. et Bède, ces deux savants encyclopédistes du VIIe et du VIIIe siècle, n'aient eu aucune connaissance. Le premier, qui s'est tant occupé de philologie, ne parle que d'une langue mêlée, *mixta*, c'est-à-dire d'un latin corrompu par les nombreux idiomes qu'on parlait dans toute l'étendue de l'empire (*Orig.*, IX, 1). C'était cette *rustica* si célèbre aujourd'hui, variant sans doute de province en province, et dont quelques éléments parvenus jusqu'à nous dans les divers dialectes romans de la France méridionale et de la Suisse, non-seulement sont tout à fait étrangers au lat., mais paraissent avoir appartenu à une langue préexistante, et différente soit du Basque et du Celtique, soit du Tudesque[2]. Il se pourrait qu'une partie des termes inconnus de notre Toulousain eût la même origine. Quoi qu'il en soit, confrontation faite de tous ces mots avec le celtique, auquel il était naturel de les rapporter d'abord, je n'en ai trouvé qu'un petit nombre qu'on puisse opposer à l'arrêt de Zeuss qui les a rejetés

[1] Maï en donne l'Index particulier dans le même volume où il a publié ce *Virgile*.
[2] Voy. Fauriel, Dante, etc., t. II, p. 257, 260, et al.

en bloc, et au silence volontaire de J. Grimm. Mais quelques-uns me paraissent évidemment d'origine gauloise; tels sont (comme objets de curiosité plutôt que comme élément de démonstration) :

1° Parmi ceux qui avaient été reçus dans le Lat. ordinaire :

Les prép. *Aram*, L. tenus. — Ir. *Ar-amus*, près, vers une chose.

Caom, L. penès. — Ir. *Kaomh*, relation, *Kaomhain*, je protége, je garde.

Farax, L. secundum. — Ir. *Farradh*, comparaison; *Abh farradh*, en comparaison de, conjointement.

Gabil, L. usque. — Ir. *Gabhail*, direction.

Trásso, L. contra. — K. *Traws*, *Tros*, *Trosodd*, sur, par-dessus.

Les interj. — pour se hâter, *Celiu*. — K. *Kerth*, ce qui est de nature active, pénétrante; Ir. *Kedas*, d'abord, en premier.

Pour se plaindre : *Tatans*. — Ir. *Tathaim*, je détruis, je tue.

Les subst. *Pus*, gén. *Puris*, L. Custodia (prison). — K. *Pwys*, état de ce qui est déposé quelque part, mis en repos.

Thors, L. rex (à propos de *thronus*, trône). — Ir. *Torstol*, fauteuil d'apparat.

Je laisse en suspens *Con*, L. apud, également rapproché du L. *Cum* et du K. *Con*, *avec*; — ainsi que *Mané*, L. virtus; *Glores*, L. gloria et *Pope*, L. fortitudo, vel manuum, vel sensûs, malgré leur identité avec les Ir. *Manas*, force, pouvoir; *Maon*, héros, *Mann*, dieu. — *Glor*, récit, *Glorach*, fameux, — et *Popa*, maître, professeur; parce que ces trois termes peuvent sembler aussi d'origine classique. Reste une prép. dont notre grammairien n'a pas donné le sens, mais qui signifie évidemment *Ante*, c'est *Andi* (*Andi sæcula*, dans une prière adressée à Dieu à la fin de l'Ép. 7 des Oct. part.). — Ir. *Ande*, hier.

2° Parmi les mots des diverses latinités; c'est la 5e dite *Metrofia aut intellectualis* (Epitom. 1er), qui nous fournira presque tous les suivants :

Blaqth, L. Lux Solis. — Ir. *Bla*, jaune; *Blath*, clair, chaud. —

Tud. *Blitz*, éclair; Holl. *Blaken*, brûler; Angl. *Blaze*, flamme.

Bova, L. fortitudo. — K. *Bwa*, arc, *Bwbachu*, effrayer, épouvanter.

Coivum, L. Veneratio. — Ir. *Koibheis*, équité; *Koibhseacht*, bienséance.

Fan, L. recognitio. — K. *Ffan*, surface; Ir. *Fan*, voyage, *Fanear*, observation, attention.

Gabtal, L. obsequium. — Ir. *Gabhaltas*, intendance, service de maître d'hôtel, ferme louée.

Gnuæ, L. utilitas. — Ir. *Gno*, ouvrage, besogne; *Gnogadh*, profit; *Gnai*, ingénieux; *Gnumh*, amas, *Gnumhadh*, qui amasse.

Mymos, L. dignitas. — Ir. *Muim*, possession.

Sral, L. dies et nox. — K. *Ser*, les étoiles, *Serawl*, astral.

Uliob, L. honor. — Ir. *Ull*, grand, fier; *Uil*, science.

Dans la 9e dite *Bresina*, ou *unum phonum multa significat* : — *Sur*, L. amnis. — Ir. *Suir*, rivière.

Dans la 10e dite *Militana*, ou *pro uno phono multa ponuntur* : — *Selon*, *Sualin*, L. cursus. — Ir. *Seolaim*, naviguer; *Sealad*, cours du temps.

Dans la 11e dite *Spæla*, qui *res terrenas semper loquitur* : — *Gariga*, L. Grus. — Voy. 230, Garan, grue.

La 12e qui s'occupait des choses supérieures est dite *Polema*, terme à peu près identique à notre *Volema*, grand et bon, n° 71.

Enfin, parmi les grammairiens que cite Virgile, je remarque un *Galbungus*, et un *Glengus* duquel il vante la pure latinité. Le premier nous rappelle notre *Galba*, 41, et l'Ir. *Galbha*, rudesse, rigueur; le second est tout à fait analogue aux noms highlandais bien connus de *Glencoe*, *Glenelg*, etc. Il est à remarquer que la plupart de ces similitudes appartiennent à l'Ir. (16 contre 4 K. et 3 communes aux deux idiomes).

J'ai fait la même comparaison avec le Basq., comme représentant généralement reconnu de l'Aquitanique qu'on parlait entre Toulouse et les Pyrénées. Mais Lécluse et Larramendi ensemble m'ont à peine fourni quatre ou cinq rapprochements, encore peu concluants, comme *Maina*, industrie,

génie, ou *Manua,* ordre, commandement, pour *Mané*, virtus. — *Gogoa*, délibération, volonté, pour l'interjection de persuasion (Suadendi), *Goos!* — *Huna,* voici, *Hunat,* ici, pour celle qu'on adressait à quelqu'un, *Hunave!* — et *Beltza,* noir, pour le nom de la 8ᵉ latinité, la *Belsabia*, qui échangeait entre eux les cas des noms et les désinences des verbes : *legibus* pour lex, *rogant* ou *rogate* pour rogo. Il se peut qu'*Etchéa*, maison, soit dérivé d'*Et*, ignis; mais *Loria*, gloire, est beaucoup trop rapproché du L. gloria, pour que nous lui attribuions Glores, que nous avons vu plus haut. Je laisse donc là ces mots et ces latinités d'argot, sur lesquels on pensera peut-être que je me suis arrêté trop longtemps. Il y a néanmoins quelque chose de très-remarquable dans cette 8ᵉ latinité, c'est la manière dont elle employait, nous dit Virgile, les mots latins pour se les approprier, procédé qui la rattache à la généalogie des langues romanes ou néo-latines.

DEUXIÈME CATÉGORIE.

Mots dont les anciens ne nous ont pas transmis la signification.

Si cette seconde partie nous replace en terre ferme par rapport au gallicisme bien certain des mots que nous allons examiner, nous n'y retrouvons pour nous éclairer que de faibles lueurs, qui nous manqueront même pour la plupart des termes qu'elle pourrait contenir. A s'enfoncer avec ces derniers dans les ténèbres où règnent les fantaisies étymologiques, et où le hasard même d'une heureuse rencontre ne porterait point une lumière démonstrative, il n'y a de profit ni pour l'auteur, ni pour les études qu'il veut réhabiliter. Nous devons donc ici redoubler de circonspection, convaincu qu'il s'agit bien moins, pour la saine critique, d'allonger de quelques interprétations douteuses ce Glossaire de l'ancienne

langue gauloise, que d'établir, aussi bien que possible, la nationalité des mots que nous présentons au lecteur. Il nous faut pour cela quelque indice qui nous mette du moins sur la voie d'une interprétation plausible, laissant de côté les termes sur lesquels nous n'avons aucune prise.

Cette seconde catégorie se divise naturellement en trois sections : les mots du langage commun, ceux que nous voyons répétés d'une manière caractéristique dans la composition des noms propres, et parmi ces noms ceux dont quelque circonstance nous indique à peu près la signification.

SECTION PREMIÈRE. — MOTS AUTRES QUE DES NOMS PROPRES DONNÉS PAR LES ÉCRIVAINS, LES INSCRIPTIONS ET LES MÉDAILLES.

221. **Al** ; — 222. **Min** ; — et 223. **Tau.** Ces trois monosyllabes sont, en exceptant Tri que j'ai classé sous le n° 108, les seuls mots de cette catégorie que j'aie trouvés dans les auteurs classiques. Ils sont dus tous les trois au plus illustre enfant de la Gaule cisalpine, à Virgile. Il les avait rassemblés dans une épigramme[1] qu'il lança contre le rhéteur Cimber, traité par lui de Thucydide breton, à cause de l'obscurité de son style et de sa manie de larder ses phrases de termes surannés, et même, à ce qu'il paraît, celtiques. Cette pièce faisait en outre allusion au fratricide dont l'opinion publique chargeait ce personnage (Catalect.-Quintil., VIII, 3. Conf. Cicer., *Phil.*, XI, 6). Virgile donne à *Tau* l'épithète de gallique ; et Ausone qui cite ces trois monosyllabes parmi les tortures des grammairiens, Idyl. XII, qualifie *Al* de celtique. Il est donc tout naturel de croire que *Min* était également gaulois ; mais nous ne pouvons guère espérer comprendre ce que le poëte aquitain ne comprenait pas lui-même ; chose fort étrange, soit pour lui, s'il a parlé sérieusement, soit pour les grammai-

[1] Corinthiorum amator iste verborum,
Thucydides britannus, atticæ febres,
Tau Gallicum, Min, Al, spinæ illi sit.
Ita omnia ista verba miscuit fratri.

riens romains, à une époque où l'ancienne langue nationale était encore parlée dans les Gaules. Le fait est que *Al* appartient, avec des significations diverses, à nos quatre idiomes, production, race, K. et E.; — salive en Ar.; — aliment et épouvantail en Ir.; — lettre encore en K., etc. Bède nous garantit en Gaëlique, *Hist. A. Sax.*, I, 12, celle de rocher. — Il en est de même de *Min* qu'Ausone appelle *lethiferum*, mortel, et qui, signifiant entre autres en Ir et E. farine, repas, pouvait se rapporter, ainsi qu'*Al*, aliment, à la manière dont Cimber empoisonna son frère. — *Tau* n'est pas aussi général; mais sous des variantes, *Taô, Taoi, Tamh,* de l'Ar. et du Gaëlique, il conserve l'idée de silence qu'il exprime en K. Il y possède aussi le sens de se déployer, de s'étendre, et Borlase, de même qu'Ed. Davies, en ont conclu que c'était le nom consacré d'un chêne auquel on donnait, en abattant toutes ses branches, excepté deux, la forme d'une croix [1], et qui devenait ainsi, disent-ils, l'emblème du Jupiter druidique (Voyez *Celtic-research*, p. 143).

224 et 225. **Belliccus** et *Surbur*, mots inscrits, le premier au-dessous de la figure d'un chien (qu'on avait d'abord pris pour un lion), et le deuxième sous celle d'un sanglier, parmi les ruines découvertes sur le Donon ou Framont, haute montagne des Vosges (Voy. Schœpfl., *Als. Ill.*, t. I, p. 452 et pl. III, D. Martin, *Rel. des Gaul.*, t. I, p. 340). L'inscription et ces ruines appartenant à l'école gallo-romaine, il ne peut être question ici du *sus gallicus*, symbole de la nationalité gauloise. D'un autre côté, ces mots ne peuvent être que latins, grecs ou celtiques; mais Surbur étant étranger aux deux premières de ces langues [2], il semble certain que *Belliccus*, avec ses deux *c*, appartenait également à la troisième. Déjà connu comme nom propre gallo-romain, mais avec un seul *c*, par plusieurs inscriptions [3], il figure encore sur une pierre récemment trouvée à Vienne comme celui d'une famille consulaire

[1] C'est probablement d'après Isidore, *Or.*, I, 3, qu'on rattache l'idée de la croix à ce Tau, et Adelung s'est trompé en citant Quintilien à ce sujet.

[2] Lire *sus robur*, comme on l'a proposé, me paraît trop difficile.

[3] Voy. entre autres celles de Worms citées par Duchalais, *Méd. gaul.*, p. 180;

originaire de cette ville. Cette inscr., qui sera prochainement publiée avec toutes celles qui appartiennent à cette antique cité, rectifie le nom de *Bellicius*[1] inscrit dans les *Fastes* aux années 876 et 895 de R. (124 et 143 de J.-C.). Il s'y trouve même un *Bellicus* Natalis subrogé en 820. On a émis diverses opinions au sujet de ces deux mots ; la plus probable en fait les noms des animaux dont ils sont accompagnés. En effet, celui du chien pourrait, si toutefois le doublement de l'L n'y fait pas obstacle, venir du K. et Ar. *Béla*, étrangler, combattre ; K. *Belawg*, habile à détruire ; Ar. *Beluz*, batailleur. — Ir. *Beal*, voleur, brigand, *Beolaoch*, bon soldat. — E. *Feall*, trahison. Nous n'avons pour Surbur que des éléments incomplets, mais leurs significations presque pareilles justifient, sinon l'étymologie, du moins le sens présumé par Schœpflin, p. 457. L'Ar. *Soroc'h* veut dire grognement de porc, et le C. *Bora*, sanglier, c'est le *Boar* anglais. En Bavière, dit Radlof, p. 298, on nomme un verrat *Saubär*. Il y a bien encore le K. et Ir. *Bur*, violence, colère, mais tout seul il ne nous avance guère.

Nous arrivons au monument le plus considérable de l'épigraphie gauloise, à cet ensemble de pierres découvertes en 1711 sous le sol de Notre-Dame de Paris, et qui portaient en bas-reliefs sur leurs quatre faces, les unes des divinités romaines ou gauloises, les autres des divinités religieuses, chacune avec le nom de la divinité ou une légende explicative du sujet qu'elles représentaient. Malheureusement une grande partie des caractères et des figures était fortement endommagée ou même effacée. La principale inscription qui est lat. nous apprend toutefois que ces pierres faisaient partie d'un monument religieux élevé par les Nautes parisiens, sous le règne de Tibère, entre 14 et 37 de J.-C. Les divinités romaines nommées sont Jovis, Volcanus, et Castor qui fait reconnaître Pollux ; les gauloises, Esus et Cernunnos ; les légendes : 1° au-

conf., Steiner, *Dan. et Rh.*, 382, sans parler des invocations au dieu Endovellicus assez nombreuses en Espagne. Voy. Orel., 1991, etc.

[1] Forme romaine donnée à ce nom de famille d'origine gauloise.

dessus de trois hommes armés, *Eurises ;* 2° au-dessus d'un groupe de graves personnages, *Senani Veilo?* — 3° au-dessus du taureau placé sous un arbre ou dans un bois, et portant trois grues, *Tarvos trigaranus ;* — 4° enfin au-dessus d'un homme avec une massue? levée en face d'un serpent dressé contre lui, *Sevi. ri.. os.* Ces inscrip. nous présentent donc au moins six mots qui, n'étant point latins, mais accompagnant une dédicace faite dans cette langue, ne peuvent être que gaulois et nullement grecs, et doivent désigner, de même que les noms d'Esus et de Cernunnos, des fonctions ou des choses pour lesquelles les auteurs de ce monument ont voulu conserver les termes consacrés dans leur propre idiome. Ces figures du reste ont été souvent reproduites et expliquées de bien des façons par Mautour, Baudelot, Leibnitz, J.-G. Eckhard, Lobineau, Dulaure, etc.

226. **Eurises.** Ces trois hommes armés de piques et de boucliers, le premier portant en outre un grand cercle, sont accompagnés, sur une autre face de la même pierre, de trois autres hommes armés de même, mais avec des boucliers de forme différente. Cette face est sans inscr. Le K. possède une série de mots fort rapprochés d'*Eurises,* mais qui se rapportent à l'or et aux travaux qui le concernent, *Eurych*, ouvrier en or, *Eurydd*, affineur d'or, sens qui ne conviennent pas à notre bas-relief. Il est vrai qu'Eurych signifie aussi d'une manière générale, ouvrier en métaux, et c'est l'interprétation qu'avait adoptée Leibnitz. L'Ar. *Euruz* n'est autre que notre français *heureux*. L'Ir. *Eiris*, ami, est bien vague. Si nous décomposons le terme gaulois, *Eu* pourrait répondre au K. *Ew*, *Ey*, ce qui coule, l'eau (Chalmers)[1], et *Rises* à *Rhys*, course, élan; *Rhysedda*, s'élancer en avant; *Rhyswr*, combattant. Nous avons de cette manière les coureurs ou les guerrier de l'eau, les *Nautæ* mêmes que le bas-relief nous présente avec leurs armes, les navigateurs de cette époque devant toujours être aussi prêts à combattre qu'à trafiquer.

[1] Owen Pughes donne pour *Ew* ce qui est propre à glisser ou couler, ce qui est clair ou lisse.

L'Ir. *Eur*, escorte, nous conduit encore à cette interprétation, parfaitement en rapport avec l'inscr. suivante qui appartient à la même pierre.

227 et 228. **Senani** et **Veilo** qu'on a lus aussi : *Senan Weilo*, *Senani V. eilo* ou *V. eilom*, *Senanie Wielom*, ou *Wieilom*. Le double w étant tout à fait étranger à l'épigraphie lat. n'a jamais été qu'une mauvaise leçon, et les autres variantes sont peu importantes, à la distance de dix-huit siècles, pour l'objet qui nous occupe. C'est du reste la première qui est généralement reçue. Nous avons déjà, au sujet des *Semnotheoi*, 86, cité Senani qui est certainement dérivé du K. *Hen*, Z. pl. *Henon;* Ar. *Henann;* Ir. E. *Sen*, Z. *Sean*, vieux; K. *Henadur*, ancien, sénateur. — Ir. *Senan*, *senecio*, glose de Z.; *Seine*, ancien, prêtre; *Seanaid*, sénat[1]. — Reste *Veilo*, qu'on a tantôt grécisé, tantôt pris pour le nom gaulois du gui, je ne sais vraiment à quel propos, car il n'y a rien qui concerne cette plante dans le bas-relief que couronne cette légende. Le K. nous offre un rapprochement si frappant que je n'hésite pas à interpréter *Senani Veilo* par les *anciens*, ou le *sénat de la navigation : Huil*, Z. auj. *Hwyl*, voile; *Hwyliaw*, naviguer; *Hwyleawg*, étant sous voile. — Ar. *Gwel*, C. *Guil;* Ir. *Fial* et *Seol*, Z. et E. id. pl. *Siuil*, voile. — Ar. *Gwélia*, mettre à la voile. Que si la proche parenté de ces mots avec le *velum* lat. les rendait suspects, nous avons, pour les appuyer, ou même à leur défaut, l'Ir. *Geilios*, trafic; E. *Geall*, gage, nantissement; *Geill*, admettre, soumettre, très-proche lui-même du K. *Geilig*, exploration, chasse; — et le K. *Gweilgi*, la mer : Ir. *Gil*, eau; *Géoladh*, E. *Géola*, petite barque. Il me paraît donc certain que Senani Veilo désigne le sénat même, le conseil des *Nautæ parisiaci*, comme *Eurises*, les jeunes Nautæ, la partie active de la corporation.

229 et 230. **Tarvos Trigaranus**. Ces mots, littéralement celtiques, sont presque aussi grecs que gaulois; mais comme les Celtes n'ont certes pas été demander aux Grecs les noms

[1] On a remarqué dans le pays de Chartres, centre du culte druidique dans les Gaules, Cés., VI, 13, le voisinage des noms de Sénantes et de Dreux, mais ce dernier vient des Durocasses et non des Druides.

du nombre 3 et de l'animal qui traînait leurs chariots ou labourait leurs champs, on peut regarder cette inscr. comme une preuve positive que les précédentes sont pareillement gauloises. Tarvos est identique au K. *Taru*, Z. auj. *Tarw*; Ar. et C. *Tarv* et *Tarô*; Ir. *Tarb*, Z. et *Tarbh*, E. id. taureau[1]; — et les deux parties du mot *Trigaranus* le sont également : l'une au *Tri*, que nous connaissons déjà, nos 53 et 108; l'autre au K. Ar. et C. *Garan*, grue, Ir. *Korr*, E. id. grue, cigogne et héron, suivant les épithètes qui l'accompagnent. — E. *Gorran*, grue (La Villem.). *Taureau à 3 grues*, c'est ce que représente précisément le bas-relief. Quant au sens de ce singulier emblème, au culte de ce taureau et de ces grues, et au rapport de ces dernières avec les corbeaux d'Artémidore (Strab., IV), je n'ai pas à m'en occuper ici.

231. **Sevi.ri.. os**, légende toute mutilée et dont les tronçons n'ont pas même été lus de la même manière par les antiquaires. Quelques-uns les ont réduits à R. os. La moitié encore visible de l'avant-dernière lettre peut venir d'un D ou d'un Q, mais beaucoup plus probablement d'un O. L'espace vide entre cet O et l'I qui précède a pu contenir deux lettres. Le tout formait-il un seul mot ou plusieurs, c'est ce qu'on ignore. L'homme en face d'un serpent qu'il paraît combattre, semble avoir son explication toute trouvée dans le passage où Pline raconte comment on enlevait l'œuf magique, appelé *anguinum*, produit par ces reptiles, XXIX, 12. S'il en est ainsi, l'inscr. *Sevi-ri-os* devait offrir un sens en rapport avec les idées d'œuf ou de serpent, de magie ou d'enlèvement. Je n'ai trouvé aucun nom de reptile pouvant entrer dans cette légende, mais l'Ar. *Vi*, signifie œuf; K. *Wy*, C. *Wiy*. — Ir. *Ubh*, E. *Ugh*. Je n'ai rien pu faire du *se* qui précède. Les lettres suivantes, *ri*, ont pu appartenir à un mot dérivé, soit de l'Ar. *Ribla*, voler, ravir; soit du K. *Rheibiaw* ou *Rheibiô*, saisir, charmer par magie. *Rheibes* est un enchanteur, un fascinateur. — Ir. *Reabh*, artifice, ruse; *Reuban*, E. *Reubainn*,

[1] Remarquez la finale du nom de Dunotaurus, prince des Helviens, dans Cés., VII, 65, du galate Dejotarus, etc.

vol. Mais n'est-ce pas trop m'arrêter à une question insoluble?

231 *bis*. On rencontre sur un grand nombre de poteries d'autres inscr.; les unes n'étant, comme Cinna, que la signature évidente du potier; les autres pouvant être le nom de l'objet qu'elles représentent. Ainsi, sur une statuette de chien lancée à la course, on lit *cricuro*. Est-ce le nom de l'animal ou celui de l'artiste? La première supposition n'a rien qui l'appuie suffisamment; la seconde a pour elle les méd. et une inscr. de Langres qui constatent le nom propre *Cricirus* (Lelew, p. 223. M. de Saulcy, etc.). Deux autres statuettes en verre représentant des femmes assises, l'une avec un enfant dans les bras et le mot *Istillu* par derrière; l'autre avec deux enfants et l'inscr. *Isporon*, ont occupé les savants du siècle dernier[1], qui voulaient y voir soit du Grec, soit du Gaulois. Ces mots se laissent ramener à peu près aussi bien à l'une qu'à l'autre langue[2]. Mais le premier paraît définitivement être la signature du potier Pistillus, nom assez commun que reproduisent diverses méd. [3], — *Pichtilos*, etc., — et une inscr. de Worms dont j'ai déjà parlé, n° 225, *Pistillus f. de Bellicus*. Isporon n'est pas aussi bien éclairci. Un 3e mot, fort rapproché d'Istillu, et de physionomie toute celtique également[4], l'*Istatlif* de la Haute-borne de Fontaine, près de Joinville, autre sujet de discussions (*Viromarus Istatlif*), ne me paraît encore, ainsi qu'à Caylus, qu'un nom propre, Istatli filius.

Il y a du reste, dans la quantité toujours croissante de débris archéologiques qui sortent de l'ancien sol des Gaules, statuettes, vases, instruments, fioles ou formules médicales, etc., un grand nombre de mots ou d'assemblages de let-

[1] Voy. D. Martin, *Rel. d. Gaul.*, t. II, p. 265 et suiv.

[2] Grec, *Eis telos*, *Eis poron*. — K. *Ysteliw*, *ystyl*, *ysdil*, *yspori*, *ysporion*, etc.; *Tellou*, *Bron*, avec l'ancien article *Ys*. — Conf. l'Ir. *Tellim*, *Boroimhe*, etc.

[3] Voy. Grivaud de la Vincelle, Duchâlais, Lelewel, M. de Boissieu, etc.

[4] K. *Dathlu*, *Dathliad*, *Dadl*, Z. avec le même art. Conf. l'Ir. *Tatlaighim*, *Deadla*.

tres plus ou moins étranges, dont on a fait ou dont on veut faire tous les jours des inscr. gauloises. Mon intention n'est pas, et il serait impossible d'ailleurs, dans l'état actuel des choses, de passer en revue tous ces débris pour leur arracher quelques termes incertains. Quand toute l'épigraphie gallo-romaine aura été réunie en un vaste *corpus*, il sera possible de comparer et d'étudier tous ces fragments, et d'ajouter à nos glossaires les mots qui auront supporté l'épreuve d'une vérification sévère. N'oublions pas ce prétendu monument bilingue d'Eauze, latin et gaulois, qui a fait quelque bruit, même à l'Institut, dans les premières années de ce siècle; il devait être pour le Celtique une autre pierre de Rosette, et n'a été qu'une mystification. Plus consciencieuse, mais non moins illusoire, a été la découverte de cet alphabet gaulois glané sur les pierres et les rochers de notre Basse-Bretagne par l'amiral Thévenard[1], cet autre brave fasciné, comme le premier grenadier de France, par la celtomanie de son temps. J'avoue toute ma défiance quand je ne reconnais, dans cette foule d'inscr. que j'ai interrogées, et dont plusieurs sont assez étendues, qu'un si petit nombre de mots dont on puisse tirer parti; et c'est une chose qui me paraît fort singulière que la presque totalité des vocables gaulois qui nous ont été transmis par les écrivains, trouvant dans le Celtique moderne leurs semblables ou leurs proches analogues, nous arrivions à peine à expliquer avec quelque certitude une seule de ces écritures lapidaires. Une partie de ces mots semblerait même tout à fait étrangère aux idiomes actuels. Je citerai, comme exemples, quelques-unes de ces inscr. que je prends en pleine Lyonnaise, pour être plus sûr de ne pas me heurter au midi contre l'Aquitanique, au nord contre le Tudesque[2]. Dans la première, qui provient de fouilles récemment faites à Autun, et qui a été publiée dans l'*Autun archéo-*

[1] Voy. ses *Mémoires*, t. II, p. 117, 118, 122 et 550.

[2] Les inscr. bretonnes dont j'ai entendu parler, restent naturellement en dehors de cette étude comme postérieures, suivant toute probabilité, à l'arrivée des colonies britanniques.

logique de M. de Fontenay, p. 98, et par M. Devoucoux[1] :

LICNOS C°N
TEXT°S.IEVRV
ANVAL°NNACV.
CANEC°SEDL°N

Licnos Contextos paraît un double nom propre avec la finale des nominatifs en *os* dont j'ai déjà parlé, si commune sur les méd. gauloises. On peut prendre : 232, **Anvalonnacu**, pour un nom de localité ou pour un adj. ethnique proche parent du nom d'Aballo (Avalon), si probablement dérivé du K. *Afallon*, autrement *Afallenau*, les pommiers, Ir. *Ubhall.* Mais il me paraît se rattacher avec plus de probabilité à l'art. Ir. *An* et à la racine *Falla*, autorité, commandement, *Fallamhnachd*, id. *Fallamhnaim*, je gouverne. Anvalonnacu deviendrait alors le nom ou le titre d'un pouvoir soit humain, soit surnaturel, mis à la suite d'*ieuru* comme dans les inscr. d'Avignon et d'Alise dont je vais parler. Mais que faire de 233, **Canecosedlon?** Ce mot, dans son entier, se refuse à tout rapprochement. Si, en le décomposant, on peut rapporter en Ir. *Can* ou *Caneco* à *Cain*, pieux, ou à *Canach*, tribut, redevance, *Sedlon* (ou *Cosedlon*) demeure également étranger à l'un et à l'autre idiome. Voy. 237, 238.

234. Reste **Ieuru,** mot fort important par sa fréquente apparition dans les inscr. qui nous occupent. On le rencontre d'abord sur une pierre connue depuis plusieurs siècles, à Nevers[2], où on lisait :

ANDE
CAMV
LOSTOITI
SSICNOS
IEVRV

Encore deux nominatifs en *os,* dont le second suivi d'*ieuru* seul, repousse la signification de fils que l'un de nos plus habiles épigraphistes voulait dans le principe attribuer à ce mot. Elle était déjà peu probable dans l'inscr. précédente entre le nomin. Contextos et Anvallonacu. Quant aux deux noms de celle-ci, le premier est tout pareil à celui d'une ville des Gaules, Andecamulum, dont la fin

[1] *Hist. d'Autun,* par Ed. Thomas, nouv. éd. Ces MM. ont lu *Leuru* et *Ieuru;* celui-ci est la véritable leçon.

[2] Sainte-Marie, *Rech. hist. sur Nevers,* p. 8. Le célèbre abbé Lebœuf avait renoncé à déchiffrer cette inscr., quand un autre archéologue est venu l'expliquer en faisant d'Ieuru le nom de Jésus.

est identique à un surnom gaulois de Mars, *Camulus*, voy. 304. Nous allons rencontrer des analogues du second au nº 237. Ieuru revient encore dans les cinq inscriptions suivantes : 1º sur le manche d'une patère ou d'une casserole de métal trouvée en 1853 dans les environs de Dijon, et qui appartient à la commission d'antiquités de cette ville. M. l'abbé Auber vient d'en publier le dessin et le texte dans les *Bulletins de la Société des Antiq.* de l'Ouest (Poitiers, 1856). Ce manche porte, écrit en pointillé : DOIROS SEGOMARI IEVRV ALISANV. Nous remarquons d'abord ce dernier mot, 235, qui semble à première vue un adj. dérivé du nom d'Alisiia, que nous rencontrerons tout à l'heure, l'Alise de César, ou pour le moins celle de Pline, célèbre par ses étamages d'argent, xxxiv, 48. C'est donc, en attendant que nous revenions sur cet adj., une chose qui paraîtrait toute simple, n'étaient les inscr. précédentes, que de traduire ici : *Doiros Segomari filius Alesianus*, et nous aurions ainsi le nom et l'adresse du fabricant de cet ustensile. Mais on peut objecter encore que les idiomes modernes s'accordant en pareil cas, pour mettre le mot fils avant le nom du père, et disant *Mab* ou *Ab-Owain*, *O'Brien*, *Mac Calum*, il est peu probable qu'en dehors de quelques noms composés, voy. 278, les Gaulois aient écrit à la façon des Latins, *Segomari ieuru* plutôt qu'*ieuru Segomar*. Il y a même lieu de croire, d'après diverses inscr., qu'ils se contentaient souvent, pour indiquer la filiation, du gén. lat. employé à la grecque, c'est-à-dire en sous-entendant le mot fils. Quoi qu'il en soit, l'abbé Auber fait d'ieuru un verbe signifiant quelque chose comme *fecit*, *posuit* ou *dicavit*. Il rapporte à l'appui de son opinion cette inscr. d'un *peulven* du Poitou, depuis longtemps publiée[1] et discutée par les savants, et dans laquelle cet ieuru ne peut guère, à la place qu'il occupe, séparé du nomin. par une phrase entière, avoir le sens de fils. M. Auber aurait

RATN BRIVA..UM
FRONV. TARBEL....NOS
IEVRV

[1] Par Bourignon, *Dissert. sur le vieux Poitiers*, 1786. Plusieurs savants se

pu joindre à ce monument, que son état de dégradation rend d'ailleurs inintelligible, cette 3e inscr. gauloise en caractères grecs [1] qui appartient au musée d'Avignon, et dont nous devons la connaissance à M. de la Saussaie [2]. On y voit, sous une forme hellénique, mais très-reconnaissable, *ieuru* posé comme le verbe d'une dédicace qu'on peut traduire : *Segomar, fils d'Ouilloneus* (en lat. Vellaunus voy. 274)........ *de Nîmes, a consacré ce temple à Bêlêsama.* Nous sommes certain de l'ethnique *Namausatis* par le *Namaus* de l'inscr. géographique grecque du musée de Nîmes, et par les méd. *Namasat, Nemau;* — de *Nemeton,* voy. 158 ; — et de *Bêlêsami* ou Belisama, la Minerve gauloise, voy. 288. Ce dat. en *i* peut être grec (*ê* avec l'*i* souscrit), de même que le gén. [3] en *ôs* d'Ouilloneus, ou simplement gaulois, de pareils dat. sing ayant existé dans l'ancien Irl. Zeuss, p. 244, 257. — **Sosin**, 236, que nous reverrons tout à l'heure dans une autre inscr. où il paraît également remplir une fonction démonstrative, doit avoir été l'une des nombreuses formes du pron. Ir. *So, Sin, isin, Soin, Sodin,* ce; — peut-être un redoublement emphatique comme ceux des personnels *Sisi, Sésin.* L'E. dit *So* et *Sinn,* le K. pour ses trois genres, *Hwn, Hon, Hyn.* Nous reviendrons tout à l'heure à Ieuru.

ϹΕΓΟΜΑΡΟϹ
ΟΥΙΛΛΟΝΕΟϹ
ΤΟΟΥΤΙΟΥϹ
ΝΑΜΑΥϹΑΤΙϹ
ЄΙωΡοΥΒΗΛΗ
ϹΑΜΙϹΟϹΙΝ
ΝΕΜΗΤΟΝ.

237. **Tooutious,** que je n'ai point traduit, rappelle un surnom gaulois d'Apollon, Toutiorix, les noms propres Toutus, Touto, Toutia, Tutius, et en partie le Toitissicnos d'une ins-

sont, depuis, occupés de cette inscr. qui se retrouve encore avec de notables variantes, dans le t. v des *Mém. des Antiq. de France*, 1823, p. IV. *Ieuru* y est pris pour un nom propre gaulois. Parmi les signatures de potiers en terre rouge réunies par Grivaud de la Vincelle, se trouve un IERA F. (*Mon. ant. d. G.*, t. II, p. 152.)

[1] L's figurée par un c, suivant l'usage de l'époque gréco-romaine.

[2] *Numism. de la Gaule narbonn.*, p. 163. M. Holtzmann et M. Deloye, le savant bibliothécaire d'Avignon, ont aussi reproduit cette inscr.

[3] Exception toute locale. On trouve dans Gruter les noms de Villonius, Velonius, etc.

cription précédente. Il peut remonter à deux sources : 1° au K. *Twt*, ce qui est simple, complet; *Twtiaw*, rendre une chose complète, parfaite. — 2° K. *Tud*, *Tuedd*, contrée, pays; — Ar. *Tud* ou *Tut*, pl. *Tudou;* Ir. E. *Tuath*, peuple. — Ir. *Tuith*, association, confédération; voy. 256. L'un et l'autre rapprochement nous indiquent un titre de fonctions civiles ou religieuses, une magistrature nimoise dont Ségomar était revêtu. On pourrait même croire que telle, ou à peu près, devait être aussi la signification de Toitissicnos, dont la finale rappelle la forme probablement amplificative de Taranucnus pour Taranis, voy. 278. — 2° Mais la position de ce mot immédiatement après le nom de l'auteur de l'inscr. Andecamulos, ne lui laisse, pensé-je, qu'un sens patronymique; voy. ibid.

Ces interprétations que je crois aussi justes que simples, ne laissent point de doute sur la signification d'*Eiôrou*, mot qui tient à la fois par ses éléments : — à notre *ieuru* grécisé (*ei* = i dans les inscr. gr. de cette époque, et *ô* peut très-bien avoir représenté notre son *eu* qui paraît avoir été étranger au Grec classique) — et au verbe gr. *ieroô*, consacrer, employé à l'imparf. dans le jargon et par un ciseau gallo-grecs, *eiôrou* pour *ierou*[1]. Soit donc que les deux langues aient originellement possédé le même terme, comme on en peut citer de nombreux exemples; soit que les habitants de la Narbonnaise aient emprunté aux Grecs, puis communiqué aux autres Gaulois ce verbe sacramentel, le sens d'*ieuru* me paraît fixé par cette inscr. Le Doiros de la patère[2] dijonnaise n'en est donc pas le fabricant, ni comme fils de Ségomar, ni comme disant l'avoir faite, *fecit Alisiæ*, ainsi que l'accorderait M. Auber; mais celui qui la consacra au service de quelque dieu Alisanu; voy. 244. Ce sont des actes de dévotion du même genre, qu'il est facile de reconnaître dans les inscr. qui précèdent comme dans celles qui suivent.

[1] L'irrégularité de ce double augment ne serait d'ailleurs pas sans analogue dans le Grec classique; voy. *Eôrôn*, imparf. d'Oraô.

[2] La capacité donnée à la profondeur de cette patère l'a fait prendre pour une vulgaire casserole; mais Montfaucon nous en montre d'à peu près aussi grandes, t. II, pl. 59.

Le Celtique moderne, dans l'absence de tout mot qu'on puisse assimiler complétement à celui qui nous occupe, favorise néanmoins cette dernière interprétation bien plus que les précédentes. On ne peut guère s'arrêter, pour le sens de fils, au K. *iau*, jeune, à son comp. *ieuach*, ou à son superl. *ieuaf*. L'Ar. *iaouher*, fils cadet, conviendrait mieux s'il n'était le composé de *iaouank*, jeune, et d'*her*, héritier (Legon). En Ir. *Iar* signifie après; *ior*, ce qu'on laisse après soi; *iarmat*, postérité; *iursach*, jeune fille; *iorkaire*, les amis qui font célébrer tous les mois un service pour un mort. En faveur de consacrer, nous avons le K. *Ior*, l'Éternel, Dieu; *iol*, Z. implorer, adorer, en Ir. *iarraim*, E. *iarr*, demander, prier. — K. *iolus*, digne d'adoration, de respect; *iolwch*, reconnaissance. — Ar. *Iouli*, vouloir, désirer; *Iouluz*, désirable. Il y aurait encore le K. *ierf*, ce qui s'étend ou clôt tout autour, par un rapport possible, quoique déjà éloigné, avec les cérémonies dédicatoires. L'Ar. *Roi* ou *Rei*, donner, consacrer, ainsi qu'*Eré*, lien, *Eréa*, lier, seraient-ils des débris de cet ieuru? Quelques troisièmes pers. sing. en *u*, parmi les anciens prétérits irl. (Zeuss., p. 439, 481), nous montrent enfin que cette désinence peut avoir appartenu aux conjug. gauloises [1].

Cependant une autre inscr., la plus importante de toutes par son étendue, pourrait soulever quelque objection. Déterrée dans le sol même de l'Alesia ou Alise dont elle porte le nom, elle se trouve aujourd'hui au palais des archives de Dijon.

MARTIALIS· DANNOTALI
IEVRV. VCVETE. SOSIN
CELICNON ETIC
GOBEDBI. DUGIIONTIIO
VCVETIN.
IN ALISIIA

M. Auber, cité plus haut, l'a également publiée, ainsi que l'habile et spirituel défenseur de l'Alise bourguignonne, M. Rossignol, dans son premier mémoire sur cette bruyante question. Elle semble, au premier coup d'œil, être l'épitaphe d'un Martialis fils de Dannotalus, ou les noms du mort inscrits en langue

[1] D'autant plus que la 1re pers. de ce temps se terminait en *us*, dans deux séries, *ro-charus*, j'ai aimé; *ro-gnius*, j'ai fait; 3e pers. *ro-char*, *ro-gné*.

lat. seraient suivis des formules funéraires de l'idiome national; ieuru s'y trouve naturellement, sauf l'observation grammaticale faite ci-dessus, à la place de filius, et la répétition fort remarquable du *Ucuete*, *Ucuetin*, dont on peut conclure qu'il est un verbe, appuierait cette opinion. Mais cet *Ucuete* est suivi de deux termes dont le premier nous est connu par l'inscr. de Nîmes, et les éléments du second indiquent un sens si rapproché de Nemeton, que je n'hésite pas dans l'assimilation de ces deux phrases :

Eiωrou ou ieuru Bèlèsami sosin nemeton,
ieuru Ucuete sosin celicnon.

Formules analogues à celle du n° 232 (voy. encore 244) :

ieuru Anvalonnacu canecosedlon.

238. **Celicnon,** dont la forme rappelle Toitissicnos et le Taranucnus dont nous venons de parler, voy. 278; paraît en effet composé : 1° du K. *Kelu*, l'être mystérieux par excellence, Dieu, ou du verbe *Kelu* ou *Kelku*, Ir. *Keilim*, E. *Keil*, cacher, — *Kelkyn*, qui se cache soi-même. — C. *Kelli*, bois. — Ir. *Keill*, ciel; Ir. E. *Keall*, église, lieu de retraite. — 2° Du K. *Kna*, ce qui est arrondi, entouré, *Knykyn*, colline. — Ar. *Kñeac'h*, tertre, tumulus. — Ir. *Knok*, E. id. et *Knokan*, colline; *Ouenniknion*, cap d'Hibernie, Ptol. Ces rapprochements donnent à Celicnon la signification d'un lieu de retraite religieuse, d'un édifice de forme circulaire ou d'un tumulus consacré par Martialis. Peut-être n'y faut-il voir que le K. *Kelch*, Ar. *Kelc'h*, cercle et par extension temple, suivant Mone, *Nord. Heid.*, II, p. 436. Les enceintes de pierres celtiques ont presque toutes effectivement une forme ronde, ou du moins ovale, que les Gaulois donnaient aussi à leurs habitations; Strab., IV, p. 164, Did.[1].

239. **Ucuete** serait alors, comme Belisama, la divinité ou les êtres divins, auxquels ce monument était érigé. La racine

[1] C'est ainsi que Mone et la traduct. lat. entendent *Tholoeides;* mais les trad. franç. n'appliquent ce terme qu'aux toitures qui étaient en cintre, disent-ils.

de ce terme, *Uch* ou *Uc'h*, indique dans les cinq idiomes, au propre et au figuré, élévation, supériorité. La Narbonnaise avait un dieu *Uxovinus*, Henz, 5927. — K. *Uched*, haut, sublime; *Uchuch*, dessus et encore dessus; *Uchot*, C. *Huchot*, en haut. — Ir. *Uchd*, intercession; *Uchdach*, ascension; E. id. et escarpé. L'*Ucuetin*, qui revient plus bas, m'avait d'abord fait croire à un verbe, mais l'interprétation de d'*ieuru* m'ayant fait abandonner cette supposition, j'ai reconnu positivement dans cette dernière forme un dat. sing. de l'ancien Irl. 2[e] série du second ordre des déclin. de Zeuss, p. 264. Ce dat. correspond même dans la première de cette série à un nom en *e*, *Menme*, mens, dat. *Menmin*, de sorte que *Ucuetin* signifierait *A Ucuet..*, etc. Mais cette déclin. ni aucune autre n'ont de dat. en *e* pour l'*Ucuete*, complément indirect d'ieuru. Nous avons seulement dans le premier ordre des vocat. de cette forme, et l'on pourrait supposer, en l'absence de tout type de ce cas dans les déclin. du deuxième, qu'il était semblable au nomin.[1] Mais cette formule : Martialis a consacré, ô Ucuete, ce...., etc. — qui ne serait complétée que par un dat. subséquent et isolé, Ucuetin, aurait quelque chose d'étrange. J'aimerais mieux admettre un double dat. l'un en *e*, l'autre en *in*, celui-ci rappelant l'Uxovinus que j'ai cité plus haut.

Le lecteur a pu remarquer que l'inscr. d'Alise était divisée par des feuilles d'arbre en trois parties; je n'ai rien pu faire de la deuxième. Je ne sais à quoi rattacher: 240. **Etic**, — et 241. **Dugiiontiio**[2] me paraît aussi difficile que Canecosedlon. — **Gobedbi**, 242. seul, pourrait s'expliquer par le K. *Gobaith*, espérance, *Gobeithiaw*, espérer, ou par l'Irl. *Gubha*, deuil, lamentation. Quant aux deux derniers mots: *in Alisiia*, — l'**in**, 243, qu'on pourrait croire lat., est une prépos. également Ir. et K. avec les mêmes acceptions, Z. et Alisiia n'est autre que le nom même d'Alise annoncé au mot *Alisanu*, 235. Cette troisième partie signifierait donc : A Ucuete (ou au dieu supérieur) à Alise !

[1] C'est ce qui a lieu dans la cinquième déclin. de l'Irl. moderne. O'Don, p. 105.

[2] Les *E* répétés de cette inscr. et le nom d'Alisiia ne permettent pas, à mon

La cinquième inscription où se retrouve le mot ieuru se prête également à notre interprétation. Elle est encore inédite, et c'est M. L. Renier qui me l'a gracieusement communiquée[1]. Elle a été trouvée à Volnay, près de Beaune, vers la source d'une petite rivière intermittente dont le nom la Cave, semble offrir quelque rapport mystérieux avec celui du Gaulois que cette pierre nous fait connaître, c'est-à-dire:

ICCAVOS.OP
PIANICNOSIEV
RVBRIGINDON,,
CANTABOK,,,,,

Iccavos, fils d'Oppianos (non en vertu d'ieuru, mais de la fin. *Cnos*, voy. 278), a consacré à Brigindon — .... — La dernière lettre qui manque à 244, **Brigindon**, me paraît devoir être un V, conformément aux deux inscr. qui nous présentent, après ieuru, la même désinence, Anvalonnacu et Alisanu. Je pense qu'on aurait tort, soit de prendre ces deux mots, comme la forme du premier nous y inviterait particulièrement, pour des adj. ethniques désignant la patrie des consécrateurs, car ils nous offriraient dans ce cas la même fin. nominative en *os* que les noms auxquels ils se rapporteraient ; — soit de faire d'Anvalonnocu, à cause de sa terminaison (voy. *acus,* 209), le nom de l'endroit où avait eu lieu l'acte de piété que constate cette inscr., la pierre d'Alise nous apprenant que le Gaulois employait pour répondre à la question *ubi?* la prépos. in, *in Alisiia.* Ces désinences en *u* sont donc plutôt des dat. sing. tels qu'en possédait l'ancien Irl. (Zeuss, p. 246, 273 et al.)[2] et indiquant les divinités à qui ces consécrations étaient adressées, Anvalonnacus, Alesanus, Brigindonus. Les deux dernières particulièrement sembleraient des dieux topiques s'il ne manquait un *i* à Alesanus pour le rattacher à Alesia; et si nous avions dans les environs de Beaune quelque ancien Brigindon. Mais des noms de cette forme, assez communs en général[3], voy. Briga, 261, aucun

sens, de prendre ces doubles I pour des E, orthographe dont l'épigraphie offre divers exemples.

[1] D'après un estampage qu'en conserve M. Protat, à Brazey-en-Plaine, Côte-d'Or.

[2] O'Don., p. 84, cite aussi des dat. en *u,* mais tous au pl.

[3] Une inscr. géographiq. de Nîmes donne, entre autres, le nom de Briginn...

ne s'est retrouvé jusqu'ici dans l'ancien territoire des Eduens.

244-2° Reste **Canta.o.**, l'objet consacré, sur lequel je n'ai aucun renseignement. On reconnaît avant l'*o* les traces d'un B ou d'un R, et après la même lettre la moitié d'un M, ou peut-être un N qui nous donnerait un accus. grec en *on*, comme Nemeton et Celicnon ci-dessus, s'il ne paraissait manquer encore une lettre pour le moins à la fin de cette ligne. Le mot peut donc être lu presque en entier : Canta*bon*, et le K. nous fournirait pour premier élément *Kant*, Ar. *Kannt*, cercle ou une centaine. Le premier sens nous ramène aux idées d'édifice circulaire, de temple que nous avons déjà reconnu dans Celicnon, 238. L'Irl. *Kantail*, qui vote pour, fait naître celle de vœu, *votum*. Des deux côtés nous restons dans le vague, mais toujours d'accord avec l'interprétation que nous avons proposée pour ieuru. Ce verbe, ainsi qu'on l'a vu, était employé tantôt absolument et sans régime, Andecamulos ieuru, — tantôt avec l'indirect seul, ieuru Alesanu, — mais le plus souvent avec les deux : Bêlêsami sosin nemeton. Remarquons aussi, dans ces derniers exemples, malgré l'usage des cas, l'ordre analytique de la phrase, auquel est revenu, pour l'ordinaire du moins, l'Irl. moderne ; O'Don., p. 382.

245. Plusieurs inscr. semblables, provenant de Rheinzabern dans la Bavière Rhénane (Hefner, Rom. Bayern, 102 et suiv. 116), nous feront sortir de la Lyonnaise pour examiner une interprétation au moins fort spécieuse de Mone, *Gall. Spr.*, p. 186. Il paraît n'avoir aucun doute sur leur authenticité, mais Henzen, qui en rapporte une, n° 5754, avertit, d'après Mommsen, qu'il y a peu à s'y fier. M. L. Renier pense toutefois qu'elles sont des copies d'une inscr. véritablement ancienne.

SILVANO
TETEO (al. TETTO)
SERVS
FITACIT (al. FITACITI
EXVOTOR et FITAGIT)

Teteo ou *Tetto* y paraît un surnom du dieu Silvain, auquel nous reviendrons plus tard. *Serus* est pris par les uns pour un nom propre, par d'autres pour *Servus*, un esclave, dont Tetto devient le nom et Fitacitus le maître. Les premiers, au contraire, expliquaient Fitacit par

Filius Taciti, mais on a objecté avec raison que cette lecture n'est point conforme au style ordinaire de l'épigraphie qui se contente d'un F. pour Filius et place cette lettre après le nom du père. Mone voit dans ce mot qu'il lit *Fitagit*, un participe du verbe Irl. *Fiadaighim*, auj. perdu, mais dont le proche parent *Foith* s'est maintenu dans la langue actuelle avec le double sens de bois et de gardiens. Fitagit serait donc un garde-forestier? Cela irait fort bien à un adorateur du dieu des bois. Ce mélange de Lat. et de Gaulois que suppose cette explication n'est pas plus étrange dans ce cas, que sur les pierres de N. D. de Paris ou dans l'inscr. d'Alise des nos précédents. Seulement Mone s'est arrêté à moitié chemin, car l'Irl. moderne pouvait lui offrir encore, à l'appui de son *Fiadaighim*, la racine *Fiadh*, sauvage, bête fauve, E. id. pl. *Feidh*, daim, *Fiadhaich*, sauvage. — Irl. *Fiadhach*, chasse, *Fiadhaighe*, chasseur. Le K. nous abandonne à peu près sur ce point, car il n'offre que *Ffith*, action de glisser, mouvement rapide. — Ar. rien. Le sens de chasseur me paraîtrait préférable à celui qu'indique Mone pour deux raisons : 1° parce que ces inscr., suivant Henzen, accompagnent un bas-relief qui représente un chasseur attaquant un monstre marin; 2° à cause du rapport qui existe entre elles et celle de Birdoswald en Angleterre : *Deo Sancto Silvano Venatores Banne SS.* (les chasseurs de Banna [1], localité britanniq. Wright, *The Celt.*, p. 267). Je pense que ces rapprochements et ceux que nous fournira *Teteus*, 309, justifient pleinement l'opinion de M. Renier sur l'authenticité originelle de cet ex-voto.

Si ces inscr. m'ont entraîné plus loin que je n'en ai l'habitude et le goût, dans l'aventureuse voie des conjectures épigraphiques, je serai beaucoup plus réservé avec les médailles gauloises. Je ne vois pas que j'en puisse rien tirer, quoique M. Beale-Poste nous ait tout récemment donné, *Britannia antiqua*, 1857, un petit Glossaire particulier des titres qu'il croit y avoir reconnus. A l'ignorance où nous sommes de la

[1] Voy. une autre invocation de chasseur adressée au même dieu, n° 309, note.

signification des mots qu'elles présentent, se joint fort souvent l'incertitude de leur véritable forme, parmi les continuelles variations ou les difficiles lectures de ces monnaies barbares, et les plus habiles numismates se disputent en outre sur l'emploi de ces termes, soit comme noms propres d'hommes, de peuples ou de villes, soit comme titres ou qualifications qui rentrent dans le vocabulaire commun. Ainsi le *Carmanos* des méd. de *Com* revient, suivant Lelewel[1], au *Germanu d'Indutillil*, qu'il traduit par Germain, tandis que Duchalais et M. Barthélemy le rapportent, bien plus naturellement, suivant moi, à la ville de Carmanum[2]. — *Tasc*, dont on faisait un titre royal ou de commandement suprême[3], voy. 273, est dans Lelewel l'indication d'un nom de ville, et M. Birch y a reconnu, en dernière analyse, le père de Cunobelin, *Tasciovanus*. — *Eppilus*, qui devait, avec toutes ses variantes, *Eppi, Ippi, Atpili*, etc., signifier particulièrement roi chez les Celtes[4], devient aujourd'hui un fils breton du fameux Comius des Commentaires de César, EPPILVS COM F, et l'abréviation Eppi reçoit elle-même le titre de *rex*, EPPI REX CALLE, que M. Birch interprète : *Eppilus*, roi *de Calleva*, ou *à Calleva*, Rev. Num., 1850, p. 357. Le rôle d'*Eppenos*, titre royal ou nom propre, et le sens de *Contoutos*, nom propre, sénat[5], ou titre de commandement, ne sont pas plus certains, quoique les diverses interprétations de ces termes comme simples substantifs, s'appuient aussi bien que celles d'Eppili et d'Atepilli, sur de véritables éléments K. — La finale *ilil* ou plutôt *llil* donnée, avec la signification de pouvoir ou de richesse, comme l'équivalent à la fois de *rix* et de *marus* dans les noms d'Ambiorix ou Ambilil, d'Indutiomarus

[1] *Type gaul.*, p. 244, 247 et al.

[2] *Description des méd. gaul.*, p. 88. — *Manuel de Numism. anc.*, p. 100. M. Birch voit même dans *Germanu* un nom d'homme, fils d'Indutillus (*Rev. num.*, 1850, p. 357).

[3] Whitaker, *Hist. of Manch.*, t. I, 67, et M. B., Poste, *Brit. Antiq.*, 1857, p. 338.

[4] Lelewel et M. de Saulcy, *Typ. gaul.*, p. 245, 246; un fragment de poterie à Berne, donne le nom d'*Uxxopilli;* Mommsen, *Inscr. Helvet.*, p. 100, n° 222.

[5] Voy. la *Rev. num.*, 1840, p. 292. Je cite Eppenos d'après M. de Saulcy, l. l. dans la n. pr.

ou Indutillil, m'a toujours semblé, quoique M. B. Poste l'ait adoptée, une idée fort étrange de Lelewel. Incertitude de ces lectures, absence dans les lexiques de racines qui confirment cette synonymie d'*Ilil*, soit avec rix, soit avec mar [1]; silence absolu de Zeuss sur ce prétendu suffixe dans sa longue et minutieuse démonstration des composés celtiques, tout se réunit, pensé-je, pour combattre l'espèce d'assentiment que la Revue numism. de 1848, p. 234, paraît accorder à cette interprétation. *Commios*, peuple ou chef qui gouverne; *Aregwedd*, roi ou reine (B. Poste, p. 339, 340) ne me semblent pas mieux appuyés, bien qu'il y ait quelque chose de séduisant dans l'attribution des mots *Aregwedd Voeddig* à la reine Boadicea. En somme, je ne vois d'incontesté que le *Vercobreto* écrit en toutes lettres sur les méd. de Cisiambos, voy. n° 3, et les deux mots qui l'accompagnent, *semissos publicos*, lesquels ne sont que du latin. Aussi ne puis-je, dans l'état d'incertitude où la numismatique est encore sur les termes dont elle pourrait grossir ce Glossaire, accepter d'elle aucun élément de démonstration. Je n'ai même rien à tirer pour le moment des adjectifs ethniques en *os*, Lixovios, Turonos, etc., indiqués par M. Lenormant; ils intéressent la grammaire et la géographie; mais non le vocabulaire de la langue gauloise.

SECTION DEUXIÈME. — ÉLÉMENTS CARACTÉRISTIQUES DES NOMS PROPRES D'HOMMES, DE PEUPLES ET DE LOCALITÉS.

J'entends par éléments caractéristiques, les syllabes initiales ou finales dont on a remarqué la fréquente répétition dans les noms gaulois, et qui sont en conséquence regardées comme l'indication d'une origine celtique partout où elles se

[1] On trouve seulement dans l'Ir. *Il*, grand; K. *Ill*, ce qui est au-dessus; Ar. E....... — dont dérivait sans doute la finale *illus* de quelques noms propres gaulois, Celtillus, Cavarillus, Roscillus de César, etc.

trouvent reproduites. Cette répétition, qui se combina même quelquefois avec les noms des empereurs romains, prouve que chacun de ces éléments avait sa signification. Je n'y comprendrai point un certain nombre de ces initiales ou préfixes, pour la plupart monosyllabiques, qui sont communes à plusieurs langues, et n'ont plus dès lors pour nous de valeur démonstrative, toutes gauloises qu'elles peuvent être réellement, telles que *Ad, Ar, Be* ou *Bi, Argento, Camb* ou *Camp, Cat, Com, Con, Cor, Cyn, Div, Ebor, Ebur* ou *Ebro, Ec* ou *Ic, Med, Mor, Tre,* ou *Tri*, etc. *Car,* seul, me paraît exiger une exception. On peut consulter sur tous ces éléments de composition la Grammaire celtique de Zeuss. Les finales, par leurs formes particulières, sont généralement plus caractéristiques.

Une réflexion générale à faire, pour cette étude de noms propres, c'est que les Celtes, ainsi que d'autres races barbares, aimaient à se donner, comme peuples ou comme individus, des noms qui indiquaient les qualités guerrières, et l'effroi ou la haine même qu'ils pouvaient inspirer à leurs voisins ou aux vaincus. Je commence par les initiales.

246. **Ambi,** d'Ambigatus, des Ambiani, Ambibarri, Ambiliates, Ambitui en Galatie, du Vicus Ambitarinus, etc. Zeuss s'en tient pour cette init. à la prépos. et préfixe K. *Am* qui aurait été jadis *Ambi*, dit-il p. 640 et al. — Ir. *Imm* et *Imb*, en E. *Uime*, autour, réciprocité, intensité; mais elle comporterait encore d'autres significations. En Ar. *Ambil* est celui qui est en tête, qui marche le premier. — Ir. *Am*, peuple, *Anbha*, grand, terrible. Le sens intensitif me paraît avoir dominé dans les noms d'individus, tel que l'expliquent Zeuss, et M. Gluck, p. 20; mais dans les noms de peuples, ceux de trois tribus du Norique regardées comme gauloises d'origine, les Ambisontii, Ambilici et Ambidravi doivent se rapporter à leur position géographique *autour* des trois rivières de l'Igonta (la Salzach), du Lech et de la Drave. Voyez le *Pagus Ambitrebius* aux bords de la Trébie, dans la fameuse Table alimentaire de Veleia[1].

[1] Rapport de M. Ern. Desjardins, *Rev. d. Soc. sav.*, 1857, p. 605.

247. **Ande** ou **Ando,** d'Andebrocirix, Andarta, des Andes ou Andegavi, de l'Andes de Virgile, d'Anderitum, Andethanna, Andomatunum, etc. Cette init. commence encore aujourd'hui un grand nombre de noms géogr. français, Andilly, Anduze, etc. Zeuss lui donne comme particule Ir. *Int*, le sens de mouvement parti d'une chose ou vers une chose, mais je trouve, comme éléments de composition plus probables en certains cas, par exemple pour Andegavi, ceux d'*Andate*, la victoire, n° 114, du K. *Andwyaw,* ruiner, détruire, Ar. *Hanndéein*, chasser, Ir. *Andan*, E. *Andana*, audacieux, téméraire, fou. Il y a encore l'Ir. *Andeigh*, après, qu'on peut opposer à l'*Ambil*, du numéro précédent, et *Andothain,* abondance, qui semble tout fait pour *Andethanna*. Notez aussi l'Ar. *Annt*, tranchée, rigole, pour les noms de localités. — Tud. *Anden*, aller.

248. **Ate,** d'Atepomaros, Ateporix, Ateboduus, des Atesui, Atecoti, etc. — K. *At*, Z. Ir. *Ath*, Z E. id., particule réitérative, quelquefois privative en Gaëlique. — Ar. *Atô,* toujours, continuellement.

249. **Car**, qui me paraît tout à fait celtique dans les noms de villes, tels que Carpentoracte, Carbantorigon, etc. K. *Kaër*, fort, ville. — Ar. *Ker;* Ir. E. *Kathair*, ville, ville fortifiée. M. Gluck repousse ce rapprochement, du moins pour ce dernier nom, qu'il tire du mot *Carb,* dont il ne donne pas la signification ; p. IX. Je n'en ai point trouvé de satisfaisante, et j'observe qu'une ville d'Écosse s'appelait, au moyen âge, *Cairpentaloch.* (Nennius, *Hist. Brit.*, 19.)

Conda et *Condi*, voy. Condadiscone, 171.

250. **Durn,** de Durnum, Durnomagus, Durnovaria, etc. — K. *Duryn*, bec, extrémité, ce qui peut se dire d'une position extrême ou escarpée, comme est, dit-on, celle de Dorchester. Nous disons le bec d'Ambès, le bec d'Allier, etc. — K. *Turn,* rond. — Ar....... —Ir. *Torn,* tête, sommet; *Durnaidhm,* fortement attaché. — *Torran*, colline.

Epo, d'Eporedorix, Epasnactus, d'Epomandurum, etc., voy. Eporediæ, 24. Initiale qu'il ne faut pas confondre avec *Ebor, Ebur, Ebru,* non moins celtique (K. *Ebri*, passage, *Hebrwng*, conduire; Ir. *Ebar*, boue, *Ebrach*, fangeux, *Ebron,*

fer, etc.), mais qui se retrouve, indépendamment de l'Espagne celtibérienne, chez les Germains, *Eburones* (Tud. *Eber*, sanglier); en Lucanie, *Eburini;* en Grèce, *Hebros*, et jusqu'en Palestine, *Hebron*, etc.

Ges ou *Gæs*, voy. Gæsi, 68.

251. **Mand** ou **Mant,** de Mandubratius, des Mandubii, montagnards de l'Auxois, de *Mantalà*, Manduessedum, etc.; init. des Mantua d'Espagne et d'Italie, qui se montre encore dans les noms évidemment composés des Vero-mandui, d'Epo-manduo-durum, de Cartis-mandua, etc. — K. *Bant* (= *Mant*) haut, élevé, hauteur; *Tirbant*, le haut pays; *Maent*, grandeur, mesure; Ar. *Mennt*. — Ir. E........ — *Mando* en K. toit fait en tuiles ou pierres plates. Il y a encore *Mant*, bouche, Ir. *Man*.

252. **Nant** ou **Nan,** des Nantuates, Nannetes, de Nantus, etc. Un acte de l'Emp. Lothaire Ier, daté de 852, nous dit que le couvent de Nantuadis (Nantua) tirait son nom de sources qui l'avoisinaient (D. Bouq., t. VIII, p. 388). La Chroniq. de saint Bénigne, an 875, l'explique par la multitude des eaux qui s'y réunissaient. — K. *Nant*, Z. et C. *Nans*, vallon; auj. Nant est une ravine, un torrent. — Ar. *Nannt*, id.; *Annt*, rigole, tranchée. — Ir. E........ — *Nan* est resté en grand usage, dit Edwards, dans la Suisse française.

253. **Noi** ou **Noio,** de Noiodunum, Noiomagus, ou Nœomagus, Noidenolex, etc.; assimilé par les Romains à leur *novus* qu'ils modifièrent encore en *Nivo;* ils écrivirent aussi Noviodunum, Novimagus ou Nivomagus Novigentum, Noviregum, les Novantæ, etc. — K. *Newydd* (rac. *New*, ce qui avance, ce qui sort); Ar. *Nowid*, Z. *Nevez*, *Néoué;* C. *Neuyth*, Z. *Névé;* Ir. *No*, *Nù*, Z. *Nuis*, *Nuadh*, E. id. et *Nodha*, nouveau. — Tud. *New*, *Neowe*, *Neu*, id.

254. **Roto** ou **Rod** (qu'il ne faut pas confondre avec le *Rho* de Rhodanum, voy. 82), ou **Rut,** des Ruteni, de Rotomagus, Rodium, Rodumna, Rutupiæ, etc. Plusieurs sens se présenteraient dans nos idiomes modernes, mais nous sommes assuré par d'anciennes chartes bretonnes que *Roton*, le nom primitif du monastère de Redon, signifiait en Ar. un

gué[1], auj. *Rodo*, ou *Red;* en K. *Rit* ou *Ryt*. Z. et C. *Rid*. — Ir. *Rod*, passage, route. — E. id. (Armstr.). — Nous rencontrerons plus loin les fin. Ritum et Ratum, 272; la première n'est, à mon avis, qu'une variante de Roto.

255. **Sege, Sego, Segu** ou **Secu**, de Segonax, Segomon, des Segusiavi, Segovellauni, Segobrigii, de Segedunum, Segobodium, Segustero, Secussio, etc.; et peut-être encore de Sequani, Sequana, etc. L'init. *Sego* se montre aussi dans plusieurs noms de l'ancienne Espagne[2]. Elle peut remonter à trois sources distinctes, suivant qu'elle a servi à composer des noms d'hommes ou de localités : 1° K. *Seg*, sans ouverture, inaccessible; *Segfa*, ce qui est fermé, clos. Ar. Ir. E..... — 2° K. *Sech;* C. *Seygh*, Z.; Ar. *Seac'h*, *Sec'h;* Ir. *Sekk*, *Sechda;* E. *Seac*, sec, aride. — 3° Ir. *Segh*, taureau sauvage, buffe; *Seigh*, sorte de faucon; *Seich*, combat, attaque; *Seighion*, guerrier, champion; *Seacha*, *Seagha*, rusé, habile. — E. *Sigh*, s'élancer, briser. — K. Ar...... — Tud. *Sig*, *Seg*, victoire. Moke assimile Segodunum au *Sigtun*, d'Odin ou ville de la victoire; *Belg. anc.*, p. 37.

256. **Teut** ou **Teud, Tout**, de Teutomatus, Teutalus (Sil. It., IV, 199, la Tuathal gaëlique), de Toutiorix, surnom d'Apollon, des Teutobodiaci, de Teudorum, etc., auxquels je réunis le nom galate de Duteutos, et celui de Tutela, déesse ou plutôt dieu[3] particulièrement gaulois, et différent du *Genius loci* ou du *Custos hominis* qu'on nommait ainsi en latin. Cette init. commune aux noms germaniques des Teutons, de Teutoburgium, Deudorix, etc., et qui rappelle si vivement le Deutsch allemand, appartenait donc aux deux langues. — Tud. *Deut*, *Teut*, terre ou peuple. — K. *Tût*, Z. et C. *Tus;* Ar. *Tud;* Ir. *Tuath;* peuple; E. population, canton. — K. *Tud, Tuedd*, région, contrée. — Ir. E. *Tuaith*, territoire, seigneurie, etc. Voy. 237, Tooutios, et 284, Teutates; remarquez en outre sur les méd. des Séquanes le mot *Sequanotuos*. — Tutela était

[1] Voy. M. de Courson, *Hist d. pp. bret.*, I, p. 326, n.
[2] Entre autres celui de la principale ville des Celtibères, Segobriga. Plin., III, 4. Je ne dis rien, pour le moment, du nom de *Sigovesus*.
[3] *Deo Tutelæ*, à Tarragone, Orel., 2622; autre au 1698.

donc le pays ou le peuple même déifié, et c'est bien ce que démontrent le genre masc. (celui du radical K. Tud ou Tuedd) donné à ce terme, et les deux insc. : *Tutelæ Aug. Vesunnæ*, etc. [1], et *Tutelæ Aug. Ussupio labrum Silvinus Scipionis f. antistes D.* (Henz., 5926); chaque dieu Tutela recevant le nom du territoire ou de la ville qu'il protégeait, Tutela Vesunna, Tutela Ussupius, etc.

257. **Ux,** plus particulièrement **Uxel,** d'Uxela, Uxellodunum, Uxantis, etc., noms auxquels s'adjoignent naturellement les Ocellum des Alpes et de l'Ile-Britannique. L'assiette de ces lieux indique le sens de leur nom : K. *Uch*, sur; *Uchel*, Z. et C. *Ughel*, Ar. *Uc'hel*, haut; en Ir. et E. *Uasal*.

Ver de Vercingetorix, Veroductius, des Veromandui, Veragri, de Verometum, Verodunum (al. Vir), etc., et qu'il ne faut pas confondre avec *Vern* de Vernodubrum, Vernosole, voy. 63, ni peut-être avec le *Ver* de Vergasillaunus, et du *Mare Vergivium;* voy. Vergobretus, 3, et Vernemetis, 157.

258. **Vind** ou **Vint,** de Vindia, Vindalium, Vindesca, Vindonissa, Vindomagus, Vindocladia, Vintemelium, Vintium, etc., peut remonter à deux idées : 1° K. *Gwyn*, *Gwen*, blanc; *Gwendon*, peau blanche; *Gwynder*, blancheur; Ar. *Gwenn;* C. *Gwyn;* Ir. *Finn*, jadis *Find*, Z. — E. *Fionn*, blanc. — 2° K. *Gwynt*, Ar. *Gwennt*, C. *Gwynz*, vent. — Ar. *Gwinnt*, élévation. — Ir. *Gaoid*, *Gaoth;* E. id. vent. — Je crois ce mot tout à fait différent du nom de *Venta* donné à plusieurs villes de la Bretagne romaine, *Ventia* dans la Gaule, et qui vient peut-être du K. *Gwenith*, froment, désignant en ce cas des lieux d'approvisionnement. Ce terme signifie encore hôtellerie en Espagnol.

259. **Viro,** que je distingue ici de *Vir* et de *Viri*, dans Viromarus, Viromagus, Virosidum, Viroviacum, etc., peut aussi provenir de deux racines différentes : 1° K. et Ar. *Gwir*, pur, vrai, juste, K. *Gwired*, vérité. — C. *Fir*, prudent, sage.

[1] Périgueux, voy. D. Martin, *Rel. d. Gaul.*, t. II, p. 361. Ussubium, position encore incertaine entre Agen et Bordeaux. L'inscr. a été trouvée au Mas d'Agénais.

— Ir. *Fir*, Z. et *Fire*, vrai, fidèle, honnête; E. *Firinn*, vérité, loyauté. — 2° *Gwyr*, pur, frais; *Gwyrdd*, vert, *Gwyrddon*, champ de verdure. — Ar. *Gwer*, vert clair. — C. *Gwirt*, vert. — Ir. *Guirme*, verdure. — E. id. Dans M'Leod, couleur bleue.

Parmi les finales, quelques-unes sont mixtes, et se présentent souvent en tête des mots qu'elles servent à composer. Ce sont :

260. **Bod**, que nous connaissons déjà comme élément géographique de Bodincus, sans fond, et Bodincomagus, n° 91, ne peut se rapporter à la même racine dans les noms propres, Boduognatus, Ateboduus, Bodiontici, Bodiocasses, Teutobodiaci, etc. Zeuss en cite, p. 27, un assez grand nombre, gallois et bas-bretons, composés avec *Bodu* ou *Bud.* Les uns et les autres peuvent être tirés, soit : 1° du K. *Bud*, Z. prix, victoire, en Ir. *Boid*, Z. *Buaidh*, Z. et E. id. — *Budicaul.* Z. victorieux, *Buddyg*, vainqueur; *Budd*, profit. — Ir. *Butadh*, E. *Buidhin*, profit, butin. — Ar. *Bod*, assemblage de choses, *Bodenni*, abonder; C. *Bod*, maison. *Boadicea*, ou *Boudicca*, etc., nom d'une reine fameuse des anciens Bretons[1]. — Soit, 2° du K. *Bodd*, volonté, consentement; *Boddus*, plaisant, agréable. — Ar...... Ir. *Buidhe*, E. *Buidheach*, content, agréable.

261. **Briga** ou **Brica** (quelquefois *Bria*) qu'on a trop souvent confondu avec *Briva*[2], est à la vérité répandu sur la surface de toute l'Europe ancienne, et peut avoir appartenu à plusieurs langues; mais il se montre si fréquemment dans les Gaules et en Bretagne, et sa signification est si évidente par rapport aux lieux élevés auxquels il est toujours attaché, qu'on ne peut pas douter qu'il soit le K. *Brig*, sommet d'une chose; *Bry*, haut; *Bre*, Ar. id., montagne; K. *Brigant*, Ar. *Brigannt*, montagnard, pillard, brigand. — Ir. *Bri*, *Bruighin*, montagne, colline; *Brug*, place fortifiée; *Braigheach*, mon-

[1] *Cathbhudach*, in bellis triumphator. — *Vie du saint irl.*, Declan. VIe siècle, Boll., 24 juill., par. 9.

[2] Wachter, Du Cange, D'Anville, *Not. d. Gaul.* —Wernsdorff, Galat. — Prichard, Research, etc.

tagnard; — E. *Braigh*, sommet. De là, les Brigantes de l'Irlande, ceux de la Bretagne et leur déesse Brigantia (Henz. 5881), les Brigantii et les Brigiani des Alpes, les Bébryces des Pyrénées, les Latobrigi de la Suisse; les villes de Brigantio, Brige, Eburobriga, Baudobrica, etc., et la signification d'homme libre attribuée au mot Briga, suivant Hésychius, par le roi Juba[1] (Ir. *Brig*, valeur, dans les gloses de Zeuss[2]; Briganticus, nom d'un Batave dans Tacite). On a pu voir, à propos des Allobroges, 75, que les anciens confondaient volontiers ces 2 fin. *Brig* et *Brog;* ils disaient Latobrigi et Latobrogii, Ecobriga et Ecobrogis. Aussi G. de Humboldt, qui ne reconnaissait point le premier de ces termes pour ibérique, p. 90, 143, quoique l'ancienne Espagne soit la contrée qui nous montre le plus grand nombre de noms terminés en *briga*[3], l'assimilait-il comme celtique à *Bro*, lui donnant la même signification, celle de pays, mais restreinte au territoire d'une ville, et devenue par extension la ville elle-même. Cette dernière interprétation est confirmée par le nom de Brutobria en Espagne (*Et. de Byz.*), et par un texte, quoique altéré, de Festus, au mot *Lacobriga.* On comprend aisément que les hauteurs servant de refuge dans les invasions de l'ennemi, leur nom, le K. *Din*, ou *Tun*, par ex., ainsi qu'on l'a vu, n° 103, ait signifié par la suite un lieu fortifié, une ville[4]. Le Tud. va nous montrer une transition toute semblable. Le sens de ville est celui que Strabon donne expressément au *Bria* des Thraces (VII, p. 265 Did.; conf. Hesych. Bréa) si rapproché de notre Briga qu'il paraît en être sorti. Il est à remarquer, en effet : 1° que cette forme n'est pas étrangère à notre Gaule, où nous avions Magetobria, Sodobria, et où Bri-

[1] Ni l'un ni l'autre ne disent que ce fût en langue Thrace, comme l'a prétendu Adelung, *Aelt. Gesch.*, p. 285.

[2] Le biographe du saint irl. Endeus, VIe siècle, dit que sa mère se nommait *Brig, id est vigorosa vel virtuosa.* Bolland., 21 mars, par. 1.

[3] Pline nous montre, il est vrai, cette finale chez des peuples particulièrement celtibères ou celtiques, Segobriga, Mirobriga, etc. Remarquez encore Nemetobriga, dont le premier élément est essentiellement gaulois.

[4] M. Am. Thierry change cette conséquence en affirmation; *Briga*, en langue gallique, ville fortifiée, dit-il, I, p. 39, 3e éd. Je n'ai vu cela nulle part.

gantio et Brigiosum sont devenus Briançon et Briou, etc.; 2° que le pays de Mesembria s'appelait au temps d'Hérodote, VII, 108, *Briantica*, et antérieurement Gallaïka, noms qui semblent par leur réunion, un retentissement lointain du premier séjour des Galls et des Brigantes dans cette Thrace où étaient restés les *Briges* (*Et. de Byz.*), et où nos Gaulois devaient revenir cent cinquante ans plus tard. Nous parlerons ailleurs des Phrygiens.

La ressemblance de Briga avec l'ancien Tud. *Bryga*, *Brygge*, *Brugge*, en allem. actuel *Bruck*, a fait croire que cette fin. signifiait pont. C'était d'autant plus naturel que Briga me paraît avoir quelquefois pris dans les manuscrits la place de Briva, à qui cette signification appartient réellement, et que si l'idée de ville s'est facilement liée à celle de hauteur comme lieu de refuge, elle a dû tout aussi aisément se joindre avec celle de pont. Au point de vue allemand, le Tud. *Berg*, *Bierg* ou *Biarg*, montagne, qui a donné le verbe *Bergan*, *Birgan*, ou *Birigan*, sauver, mettre en sûreté, et qui se joint par les variantes Angl. Sax. *Berig*, *Byrg*, etc., au Burg actuel, château, bourg, est très-rapproché de Briga. On disait dans les Alpes *Byrigantum* et *Virgantia*, aussi bien que Brigantia[1]. D'un autre côté, Briga se montre sur nos cartes en des endroits où il n'existait fort vraisemblablement pas de pont du temps des Romains, à Baudobrica ou Boppart sur le Rhin, Sodobria ou Sûèvres sur Loire, etc. Si Litanobriga est devenu Pont-Sainte-Maxence, ce qui n'était pas l'opinion de D'Anville, il ne faut pas oublier que ce pont est au pied d'une haute colline, où la ville fut probablement bâtie avant de descendre au bord de l'Oise; ville ou simple forteresse, comme étaient sans doute aussi dans le principe les Bibracte ou Bibrax, dont le nom remonte à la même source. Voy. 210.

262. **Briva** (quelquefois aussi *Bria*), de Briva-Isaræ ou Brivisara, plus tard Pons-Isaræ (Pontoise), de Briva-Curretia Brivodurum, Samarobriva ou Sommonobria dans Sig. de Gembl., an. 385, Durobrivæ, Durocobrivæ, comparés à Duroli-pons,

[1] Nous voyons de même dans la Cisalpine Bergomum, et le dieu Bergimus à Bresce.

autre ville de la Bretagne insulaire, etc. G. de Humbolt a déjà remarqué que ce terme ne se retrouvait, ni de près ni de loin, dans aucun idiome néo-celtiq.; mais la composition des noms de villes où il est joint à ceux des deux rivières de l'Oise et de la Corrèze, et le remplacement de ce terme par le *Pons* lat.[1] ne laisse aucun doute sur sa signification, quoique Mone l'ait niée pour lui attribuer celle de lieu ou ville élevée, K. *Bre* ou *Bri-ma* (*Gall. Spr.*, p. 92). — Gall. *Briva, pons*, dit tout simplement Zeuss, Gr., 758. *Briva* subit la même syncope que *Briga*, comme on le voit dans Brivodurum, devenu Briodurum. Briare, et cette nouvelle forme continua de ce combiner avec des noms de rivières, *Briouera*, ou Briva Veræ sur la Vire, Saint-Lô; Carobria sur le Cher, Chabris, etc.; voy. Valois, *Not. Gall.*

263. **Brogi** ou **Broc**, de Brogitarus, Antebrogius, Andebrocirix, de Brocomagus, etc.; voy. Allobroges, 75; mais il est peu probable que cet élément ait dans tous ces noms, notamment celui de Brocomagus, le sens de pays, ou de contrée, et j'observe que dans nos 5 idiomes celtiq. *Broc* ou *Broch* signifie un blaireau.

264. **Cassi** ou **Casses**, de Cassivellaunus, des Cassii, Bajocasses, Durocasses, Tricasses ou Tricassini, etc., n'est caractéristique que comme fin. puisque le Grec nous offre des noms commençant par *Kass*, et que celui des *Cassitérides*, ces Iles-Britanniques fameuses par leur étain, remontait, d'après une étymologie d'Avienus, au Mont Cassius[2] de l'Espagne méridionale, *Or. mar.*, 260. Il est peu probable qu'il soit d'origine celtiq., ce serait plus supposable du Lat. *Stannum*, K. *Ystaen*, Ar. C. *Stean*; Ir. *Stan*; E. *Staoin*, ce métal ne pouvant guères avoir perdu son nom dans le pays même qui le produisait, pour en prendre un étranger. Nous avons pour Cassi ou Cases, nom que portèrent aussi des divinités gauloises (*Diis Cassibus*, Orel., 1979; Hefner, 119 et 120), soit l'Ir. *Kath*, tribu, descendant, convenable pour le sens, moins

[1] Je citerais encore *Pons-Audomari* s'il était plus certain qu'il soit un de nos Brivodurum, que Walckenaer place à un autre *Pont*, à Pont-Autou.
[2] Je n'ai pas trouvé de rapport dans le Basq. entre ce nom et celui de l'étain qui s'y dit *Esteinua*.

peut-être pour l'oreille; soit le K. *Kas*, état de séparation, lieu fortifié; *Kasai*, ennemi, ou *Keis*, recherche, attaque; *Keissaw*, chercher. — Ar. *Kas*, inimitié et rapidité. — Ir. E. *Kas*, vif, emporté. — Ir. *Kassal*, tempête; *Kasgar*, destructeur. — E. *Kasgair*, massacre. Je néglige le C. *Kassek*, jument, en K. *Kaseg*, Ar. *Kazek*. Cassinomagus et Cassinogilum doivent avoir une autre origine; ils rappellent à la fois le Casnar de Quintilien, n° 39, et le lat. du moyen âge *Casnus*, chêne, certainement celtique; Ir. *Kasnaidh*, E. *Kasnaid*, bois fendu; — Ar. *Gwezen*, arbre, K. *Koeden*.

265. **Dumn** ou **Dubn**, de Verjugodumnus, Dumno, Dumnorix, (Dubnorex, numism.), Togodoumnos, de Dumnotonus, Dumnissus, et peut-être des Damnii, Damnonii, Ostidamnii, etc. Plusieurs analogues : K, *Dwvyn*, auj. *Dwfn*, profond, rusé, grand; *Damnodi*, protéger. — Ar. *Don* ou *Doun*; C. *Down*, profond, haut. — Ir. E. *Domhain*, profond, Ir. *Domnu*; Z. profondeur; *Dub*, Z. couleur noire; *Dubh*, E. id.; K. et Ar. *Du*, C. *Duv*; noir. — *Dubh* en Ir. veut encore dire grand, prodigieux.

Dunum, voy. Dounos, 103.

266. **Duro**, **Durum** ou **Durus**, dans un grand nombre de noms géograph. Durocortorum, Durovernum, Duranius, Divodurum, Augustodurus, etc., est ordinairement interprété par le K. *Dwr*, eau, rivière. — Ar. *Dour*; C. *Dûr*, *Dour*, *Dower*; Ir. *Dur*, *Dovar*, eau. — E....... — Vernodubrum, nom de fleuve (la rivière des aunes, voy. 63), nous montre une variante qui répond certainement au K. *Dwfr*, ou *Dwfyr*, Z. Ir. *Dobhar*, eau; mais je pense que celui de *Dubræ* ou *Dubris*, Douvres, vient plutôt de l'Ir. *Dubhras*, sombre forêt, dérivé de Dubh, noir du numéro précédent. Pour revenir à Dour, on le retrouve dans le basq. *Iturra*, etc. Mais ce sens ne convient guère à certains noms, tels qu'Augustodurus, par exemple; aussi peut-on leur en attribuer un autre, celui de fort ou de château, *Daingean* , donné par une ancienne glose Irl. d'O'Reilly, et qui justifient, outre l'adj. même *Dur*, solide, opiniâtre, *E*. id. le subst. *Duras*, habitation. — En K. *Dur*, Ar. *Dir*, est l'acier; *Duraw*, durcir, *Dir*, solide, certain.

Essedum, voy. ce mot, 72.

267. **Inc**, qu'on rencontre si fréquemment dans les noms gaulois Aquincus, Pervincus, Abrincatui, Ingena, leur capitale, Incarus, Vapincum, Lemincum, etc., ne peut avoir partout, et surtout pour les peuples ou les individus, le même sens que dans Bodincus, n° 91. Zeuss réunit à cette fin. Gr., p. 774, celles en *ano*, *enc* et *unc*, mais pour la forme et non pour le sens, car le K. *Ang* et *Eng*, ample, signifient justement le contraire d'*Ing*, étroit, qui se dit en Ar. *Ennk;* Ir. *Ing.* (O'R. une langue de terre); *Kubhaing*. E. *Kumhann*, étroit.

268. **Mag**, de Magus (Méd.) Magunus, Magiorix (inscr.), de Magiovinium, Magetobria, Augustomagus, Cæsaromagus, etc., ne peut guère avoir dans les noms d'individus ou de peuples, — les Vacomagi, — le sens de plaine ou de champ qu'on lui attribue généralement d'après Bède [1] et l'Ir. *Maģ*, Z. et E. id.; K. *Maes;* Ar. *Maez*. Cette interprétation est en outre incompatible avec la position d'Argentomagus, Argenton, de Caturigomagus (Chorges chez les Caturiges, montagnards des Hautes-Alpes), des Noviomagus, Noyon, Senlis, Nimègue, etc. J'ajouterais : avec le sens qui en résulterait pour le nom de Bromagus (voy. Brogæ, 76), si cette leçon était parfaitement certaine. Il faut donc admettre au moins deux significations différentes, la première pour les personnes, de l'Ir. et E. *Mak*, fils, en Tud. *Magus*. — C. *Mâu*, enfant. — K. *Magu*, élever, nourrir; *Maël*, enfant, serviteur, dont Zeuss tire la fin. personnelle *magulus* (Taximagulus de César, Vidimaclus de Grég. de Tours, etc.). — Ar. *Maga*, nourrir; *Mager*, nourricier; *Maguz*, nourrissant, nutritif. — 2° pour certaines villes du moins, le K. *Ma*, *Magen*, place, lieu (*Ma Mouric*, locus Mauritii, Z., p. 96); *Magwyr*, enceinte, rempart, maison. — Ar. *Moger*, un mur; *Môg*, feu, le foyer de la famille, maison [2]. — Ir. *Magen*, *Maighean*, lieu, endroit. —

[1] *Hist. Eccl. Angl.*, III, 4. In Hibernia, ... Dearmach lingua Scottorum, hoc est campus roborum. Voy. pour les Bolland., Zeuss, Gr., p. 5, etc.

[2] Ce sens est peut-être confirmé par le Magalia de Virgile, quoique Placide tire ce terme du punique *Mager*, *Villa* (Gloss., supplém. au t. VI des *Classic. auctor.* de Maï). Magalia est du moins plus concluant que le Wormazvelt du

Ajoutons que plusieurs Novimagus ou Noviomagus se nomment aujourd'hui Neufchâteau, Neuville, Castelnau, etc. Le faux Bérose donnait à Magus le sens de *Domificator*.

269. **Neha**, nom d'une déesse particulière (ou abréviation de Nehalennia, Stein. Dan. et Rh. 1167), termine un grand nombre d'épithètes féminines données aux déesses Maires, et qu'on peut croire, d'après leur étrangeté, toutes topiques, c'est-à-dire tirées du nom des lieux où ces divinités protectrices étaient adorées, comme les Veteranehæ de Vetera castra [1], Amanehæ, Asericinehæ, ou Acernehæ ? Axsinginehæ, Hamanehæ (pour Hamavehæ), Maviatinehæ, Romonehæ, Vacallinehæ, etc. Toutefois Mahlinehæ que nous avons vu, App. *bb*, doit faire exception. Elles ne sont connues que par des inscr. trouvées sur les bords du Rhin ou dans les Pays-Bas.—K. *Nef*, ciel, *Naf*, créateur, *Neifion*, dieu celtique de la mer, suivant Owen. — Ar. *Nef*, Ir. E. *Neamh*, ciel. *Neha* se rapportait donc à l'idée d'une puissance céleste. Cependant Mone n'attache à ce mot que l'idée de femme, Ir. *Nae*, Celt. F. 234 et 246. Keysler, remontant au Tud. *Aha*, eau, rivière, entendait par ce nom des divinités aquatiques (*Antiq. Septentr.*, p. 263). Pougens [2] et J. Grimm repoussent cette assimilation, et Wachter, partant du Tud. *Neh* ou *Nahe*, proche, voyait dans ces divinités les *Proxumæ* de la Gaule Narbonnaise.

Nemeto ou *Nemetum*, de Nemetocenna, Augustonemetum, etc. ; voy. Nemetis, 158.

270. **Nerto** ou **Nertus**, de Nertomarus, Esunertus, Cobnertus, etc. (Nertobriga en Espagne ?) Mot qui se retrouve dans tout le celtique moderne avec les sens de valeur, force, puissance, K. et C. *Nerth*, Z., Ar. *Nerz* [3], Ir. *Nert*, Z. et E. *Neart*.

moyen âge, le champ de Worms, dont Mone, qui n'admet pour Magus que cette interprétation, *Celt. F.*, p. 229, veut faire la traduction littérale du Borbetomagus lat., la ville même de Worms. Il ajoute cependant que l'Ir. *Mag* signifie aussi cour.

[1] Cette étymologie me semble évidente d'après l'inscr. 5941 de Henzen, trouvée à Tolbiac. Conf, Steiner, Dan. et Rh., 1234 et suiv.

[2] *Mém. Acad. Celt.*, 1er. Je n'ai retrouvé nulle part la *Nia* ou Cérès polonaise de Keysler, dont Karamsin fait le Pluton des Slaves.

[3] Voy. la note sur la prononciation du mot Bardus, 44.

271. **Rico** ou **Rigo, Rigon**, ou *rigium*, *ricum* et *regum*, de Ricomir, de Ricomagus, Rigodulum, Dariorigon, Egorigium, Navioregum, etc., Avaricum, etc. — K. *Rhyg*, seigle; *Rhich*, *Rhych*, fossé, sillon; *Rhig*, rivage dans Baxter. — Ar. *Rega*, fouir la terre. — Ir. *Reigh*, plaine. — E. *Reidh*, id. Voy. 281. Rix.

272. *Ritu* ou *Ritum*, de Ritumagus, Anderitum, Augustoritum, etc., me paraît une simple variante de *Roto*, n° 254. Il en est de même pour l'init. *Ratu*, dans le nom de Rotomagus ou Ratumacos, Méd.; mais non pour la fin. **Ratum** d'Argentoratum, etc., qui doit avoir, pensé-je, signifié un fort comme le *burg* allemand, Ir. *Rath ;* en K. une colline à pente douce, un sommet uni.

273. **Tasc** ou **Tasg**, et **Tax**, de Tasgius, Tasgetius, Taximagulus, Moristasgus, des Tasconi, de Tasciaca, Taxgætium, etc., nous rappelle le *Taskos* galate du n° 115, qui peut convenir à une enceinte fortifiée avec des pieux. Nous avons en outre le K. *Tasg*; ouvrage, tâche, tribut; *Tasgu*, imposer une tâche, une contribution; *Tasgiad*, celui qui l'impose. — Ar. *Tas*, taxe, taux. — Ir. *Tasgadh;* E. *Tasg*, ouvrage; Ir. *Tasgaire*, esclave, serviteur; *Toisc*, Z. nécessaire; *Tasgid*, Z. aliments. L'Ir. offre de plus *Taisg*, amassé; *Tasgaidh*, E. id. amas; *Tasg*, rumeurs, renommée; *Tasgamhuil*, célèbre. Voy. ci-dessus, aux méd. gauloises (après 245).

274. **Vellaun** ou **Velaun**, de Cassivelaunus, Bellaunus du Monument d'Ancyre, des Velauni, de Vellaunodunum, etc., pourrait bien être lui-même un composé de *Vel* qui se montre au commencement des noms des Vellates, Vellocases, Veliboroi, Velatodurum, etc.; et de *Laun* qui termine entre autres ceux de Vergasillaunus, Catalauni, Orolaunum, Alauna. Je n'ai point trouvé d'analogue à Vellaun même, si ce n'est l'élément qui domine dans les noms propres gallois et armoricains de Caswallawn, Riguallaun, ou Riwallon, Indguallon, etc. En décomposant le mot ancien, nous avons pour *Vel*, dans les noms d'hommes, celui d'Huwel, Hoel, Higuel, Z. le grand législateur gallois; puis le K. et Ar. *Gwel*, meilleur; K. *Ffel*, subtil, habile; Ir. E...... — Ou bien K. Ar. *Bel*,

combat, dévastation; Ir. *Fel*, lutte, débat. — Et comme position de lieux, l'Ar. *Huel*, haut, voy. 257; ou l'Ar. K. *Gwel*, vue. — Ir. E. *Suil*, œil.

Launum, qui doit être le même que Lanum, peut se rapporter, d'une part au K. *Llawen;* C. *Lauen;* Ar. *Laouen*, joyeux, agréable. — Ir. *Lon*, lumière, éclat; en E. *Lonnradh*, — et de l'autre, au K. *Llawn;* C. *Len;* Ar, *Leun;* Ir. *Lan*, Z. et E. id. plein. —K. *Llan*, lieu découvert, enceinte. —Ar. *Lan*, ou *Lann*, territoire (La Villem.), jadis lieu clos[1], E. id. — Ir. *Lann*, pays, maison. — Mediolanum, ce nom si fréquent, devient donc la forteresse ou la place centrale du pays; par le K. *Medd;* Ar. *Metou*, etc.; voy. 211. J'ajouterai ici le K. *Medyant*, Z. possession; puissance; *Mid*, enclos, *Midlan*, surface plane entourée d'une clôture (*oppidum* de refuge?); sens que je crois l'un ou l'autre préférables au vague *Interamna* des Italiens[2]; et aux interprétations diverses de Mone et de Léo.

Passons aux finales absolues :

275. **Acus**, que nous avons déjà vu, dans les noms de lieux, répondre aux idées de propriété, 209, et d'eau, 212, reparaît encore dans beaucoup de noms personnels, Divitiacus, Dumnacus, Caractacus, Galgacus, etc. — K. *Ach*, souche, rejeton; C. id. postérité, enfants. — Ar. *Ac'h*, race, généalogie. — Ir. E. finale patronymique, *Brianach*, *Donullach*, descendant de Brian de Donull ou Donald[3]; Ir. *Aike*, famille, tribu; E. proximité.

276. **Bogi**, de Vercombogius, d'Adbogius, du galate Adobogion[4], etc., et même des Tolistoboii que Pline et les Grecs nomment Tolistobogii, ce qui implique un rapport étroit entre Bogii et *Boii*, le nom célèbre des Boiens. Celui-ci remonte naturellement au K. *Bw*, objet menaçant, terrible; *Bo*, *Bwg*, épouvantail, fantôme. — Ar..... — Ir. *Bokan*, *Puka*, fantôme, esprit (le Puck de Shakspeare); *Bogher*, menace; ou bien

[1] *Lanna Pauli*, le couvent de Saint-Paul de Léon, au VIe siècle, Boll., 12 mars, par. 28.

[2] Voy. Mone, *Celt. F.*, p. 231.

[3] O'Donov. — Ahlwardt, *Gram. gaël.*

[4] Peut-être aussi de Bogodiatoros, Strab., XII.

Bogha, arc, E. id. Le *Bo,* ou *Bw,* K. n'est-il pas encore proche parent du L. *Boas,* serpent et même de *Boia,* carcan, instrument de torture? Henzen nous donne en Italie un dieu *Bocius,* 5827; *Bugius* à Tarquinpol, 5882. Voy. Beaulieu, *Archéol. Lorraine,* Ier, p. 16.

277. **Bona,** d'Augustobona, Juliobona, Bonna? etc. [1] Ce mot qu'Adelung interprétait source, ou embouchure (Mithr. Te 2), avait au moyen âge le sens de borne ou de limite, d'après le chroniqueur du XIe siècle, Raoul Glaber, II, 10, et plusieurs documents cités par Du Cange et Valois (*Not. Gall.*, Juliobona). C'était conforme à l'Ar. *Bonn,* mais je ne pense pas que telle fut la signification primitive. Qu'auraient signifié, sous la domination romaine, ces noms de limites d'Auguste ou de Jules? Les autres idiomes ont conservé soit le sens de fondation, Ir. et E. *Bonn;* K. *Bonad;* ou de base, de fondement, K. *Bon;* — soit celui de terre, domaine, *Bonn,* Z. ou *Fonn,* en Ir. et E.

Adelung a également donné à la finale *Gilum,* qu'on rencontre quelquefois parmi les noms de la Gaule franke, Argentogilum, Vernogilum, etc., deux significations différentes, forêt d'abord, puis maison [2], que j'ai, l'une et l'autre, aussi vainement cherchées que celle dont il gratifiait Bona. Je n'en parle ici que pour rétablir le sens de cette fin, dont je ne me rappelle aucun exemple dans la géographie gallo-romaine. *Gil* en Ir. signifie eau; E. id. (Armstr.). — M. *Geill,* source jaillissante. — C. *Gy,* ruisseau. — K. *Gel,* disposition à suinter, à couler; *Gele,* ruisseau lent. — Ar..... — Mone en fait dériver le nom gaulois de Gelduba; celui de Nantogilum (Voy. *Nant,* 252), se refuserait peut-être à ces rapprochements. Le celtiste allemand cite encore une autre terminaison du même temps, *Olium,* à qui la vie de S. Agile donnerait, pense-t-il, un sens d'appartenance ou de propriété [3].

[1] Il ne m'a point paru certain que ce fût le même mot que l'initiale *Bon* des Bononia de notre Gaule, d'Italie, de Pannonie et de Mœsie.

[2] *Mithrid.*, t. II, p. 50 et 69.

[3] Ch. 14 : Rado monasterium ædificavit quod ex suo nomine Radolium nominavit (*Act. SS. Ben.*, t. II). Voy. Mone, *Gall. Spr.*, p. 36, 188.

278. **Gnatus** et **Gnata**; je n'ai point trouvé, et Zeuss ni Diefenbach ne connaissent avec le sens de fils, le *Gnat* ou *Nat* gaëlique de M. Am. Thierry. Nous sommes du moins certain que cette fin, commune à beaucoup de noms gaulois, ne venait point du Lat. *natus,* puisqu'elle se montre en Europe et en Asie antérieurement à la conquête romaine, Critognatus, Boduognatus, les galates Carsignatos, Eposognatus, etc. Zeuss n'y voit que l'ancien Ir. *Gnath,* ou *Gnad,* habitué, auj. *Gnathach;* Ir. et E. actuels *Gnath,* habitude; K. *Gnawd,* jadis *Gnaut.* Ce sens est effectivement très-probable pour quelques noms tels que Boduognatus, qui aurait signifié habitué à la victoire, voy. 260. Mais, quoique Gnatus et Gnatius forment seuls, ainsi que Zeuss l'a remarqué, des noms particuliers dans Steiner, 200 et 303, le premier de ces mots semble comme fin. avoir réellement indiqué, dans d'autres cas, filiation ou postérité, comme s'il était une contraction de *Gnabat,* voy. 166. Il est à remarquer, en effet, qu'il prend quelquefois la place d'une autre fin. gauloise à tournure grecque qui nous frappe dans le nom de *Camulogenus.* Du moins un de nos savants philologues pense-t-il [1] que ceux de *Cintogena* et de *Cintognata* de 2 inscr. de Bordeaux désignent la même personne, et le *Camulognata* des Vases de Berthouville (Mém. de M. Le Prévost, p. 29), a tout l'air d'une variante féminine de Camulogenus. Camulus étant le Mars gaulois, voy. 304, il est tout naturel que le nom du héros parisien signifie fils de Mars : il l'est beaucoup moins qu'une fille gallo-romaine ait reçu celui d'habituée à Mars. Gnata aurait donc été une fin. synonyme de Gena, et Boduognatus pourrait aussi vouloir dire fils de la Victoire. Reste à vérifier le sens de Genus.

278.-2°. — Cette fin. me paraît d'abord la forme latinisée d'un suffixe que nous avons déjà rencontré dans le mot *Oppianicnos,* voy. le n° 244, et qui, par la position de ce terme immédiatement après le nom même de l'auteur de l'inscr. Iccavos, ne peut guère avoir eu, sauf les exceptions dont je parlerai ensuite, d'autre signification que celle de fils. Nous

[1] M. Alf. Maury, *Mém. de la Soc. d'antiq. de Fr.,* XIX, p. 23 et suiv.

avons fait la même remarque au sujet de Toitissicnos, n° 237. La notoriété du nom d'*Oppianus* la rend, ce me semble, évidente. Ce nom, la gloire de l'hellénisme cilicien, est tiré de celui d'Oppius que portait une ancienne famille romaine, et qu'on rencontre également en Campamè et jusqu'en Apulie (Oppianicus). Oppianicnos veut donc dire fils d'Oppianus, et Toitissicnos, fils de Toitissus. *Gobannicno* donnerait un sens analogue[1]. Ainsi *Cnos* est dans ces noms identique à *Genus*, et Camulocnos serait la véritable forme de Camulogenus. L'une et l'autre fin. remontent, non-seulement aux mêmes sources que Gnatus, voy. 166, mais se rapportent plus directement au K. *Kenaw*, enfant, fils; *Kenau*, le petit d'un animal quelconque, Ar. *Kolen*. Il n'en serait pas de même pour *Taranucnus*. Ce dieu britannique, voy. 286, assimilé à Jupiter, ne peut guère avoir été le fils de Taranis ou du tonnerre, mais bien Taranis lui-même, avec une suffixe amplificative, l'Ir. *Kno*, illustre, excellent. Je crois donc qu'il faut, provisoirement du moins, distinguer le Cnos gaulois du Cnus breton. Quant au nom du cap d'Hibernie, *Ouenniknion*, dont un peuple voisin, les *Ouenniknioi*, avait sans doute pris le sien (Ptol., II, 2 et 3), sa dernière syllabe se rattache naturellement à l'Ir. *Knok*; K. *Knykyn*, colline, éminence; Ar. *Kneac'h*; voy. 238, Celicnon.

279. **Iscus, Isco, Isca, Iscum,** de Vertiscus, des Vivisci, Taurisci, Scordisci, de Matisco, Viviscum, Petenisca, et des Isca de la Bretagne. Cette fin. dont Zeuss a rapproché les formes en *esc* et en *asc*, Gr. p. 775, est peut-être moins certaine que d'autres, car elle se retrouve dans le Tud. et le Slave. Elle peut remonter, pour les noms de peuples, au K. *Ysg*, tendance à se mouvoir, à se séparer; *Ysgoi*, se jeter de côté; *Ysguth*, fuite; *Ysgw*, refuge. *Scordisci*, voudrait dire les réfugiés du M[t] Scordus (voy. Just., XXXII, 3. Athen., VI, 5), Taurisci, ceux des montagnes. — Ar....... — Ir. *Eiskim*, j'exclus, j'excepte; *Eiseart*, émigrant. — E. *Eiseairt*, pauvre, abandonné. — Quant aux noms de villes, ils dérivent peut-être

[1] César donne le nom de Gobannitio.

de l'Ir. *Uisg*, eau, rivière, E. *Uisge*. — K. Ar....... — Le Gaëlique formait au surplus des adj. en *sce*, *Muirsce*, maritime, etc., Z. p. 780.

280. **Marus, Mara,** de Virdumarus, Indutiomarus, Civismarus, Solimara, etc. — K. *Maur* et *Mawr*, Z., C. *Mear;* Ar. *Meûr;* Ir. *Mar*. Z. et *Mor;* E. *Môr*, grand. — Britomarus, dit M. de La Villem., le grand Breton[1]; voy. 161.

Ratum, voy. 272.

281. **Rix** ou **Ricus,** au pl. **Riges,** de Vercingetorix, Ambiorix, Bellorix, Togirix, des Bituriges, Caturiges, etc., fin. commune aux noms gaulois et germaniq. et qui n'est probablement pas différente, au moins dans les noms d'hommes, de l'init. *Rico* ou *Rigo*, 271. — K. *Rhî*, chef, *Rhiydd*, roi; Ar. *Rue;* C. *Ruy;* Ir. *Rig*, Z. et E. *Righ*, roi. — Tud. *Reich*, *Rich*, puissant, fort; *Chilpericus* signifiait *adjutor fortis*, dit Fortunat, *Carm.*, IX, 1. Mone pense, *Celt. Forsch.*, p. 186, 192, que cette fin. ne peut avoir eu le même sens dans les noms de serviteurs ou de colons qu'il cite, et y fait intervenir l'Ir. *Reach*, homme.

282. **Vicus** ou **Vix,** au pl. **Vices,** de Litavicus, Viridovix, des Eburovices, Brannovices, Ordovices, etc. Nous sommes ici en présence de trois interprétations savantes. Suivant Whitaker, démenti sur ce point par Betham[2], *ic*, *uc*, ou *vic* auraient signifié brave, courageux; les Iceni étaient le peuple brave. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'on doive confondre la fin. *Vicus* ou *Vices* avec l'init. *Ic* ou *Ec* d'Iculisna ou Eculisma, d'Icidmagus, du cap Iccium (plutôt qu'Itium), etc., laquelle remonte certainement, d'après l'aspect des lieux (Angoulême, Usson ou Yssengeaux, le cap Grinez) au K. *Ik*, aigu, pointu. — Ar. *Ek*, pointe. Ir. E....... — L'Irl. Betham, qui ne voit partout que du Gaëlique, tire *vices* de *Mhic*, qu'on prononce *vic*, pl. de *Mac*, fils, E. id. pl. *Mic* (en K. et Ar., *Mab*, pl. *maibien* et *mibien*). Les Brannovices, par exemple, deviendraient le clan des descendants de Brann; c'est ainsi

[1] Observons toutefois que c'est un nom de princes cisalpins (Appien, Florus).
[2] *Gaël and Cymbri*, p. 365.

que l'Écossais dit encore les Mac-Donald, les Mac-Alpin, etc. Cela est au moins très-spécieux pour les noms des peuples, mais ce pluriel ne peut s'appliquer au nom d'un individu. M. Gluck est remonté à l'Ir. *Fich*, village, E. id., mais hors d'usage. — Ancien Ar. *Gwik*, une cité; K....... — Vient enfin Zeuss qui donne à *Wic* une signification assez voisine, celle d'originaire d'un pays. Litavicus aurait signifié originaire du Llydaw, notre Bretagne, en lat. barbare Letavia. Il cite en effet le nom de *Lletewic*, pl. *Lletewicion*, donné aux Armoricains dans Nennius et dans le Mabinogion; mais il oublie que le personnage ainsi nommé par César sortait d'une grande famille Eduenne. Voy. *B. Gall.*, VII, 37. Pour moi, je placerai à côté du *Mhic* de Betham, les K. *Gwŷch*, brave, brillant, et *Gwich*, grand cri, fracas, qui donnerait aux noms en vic un sens analogue à celui des Germani de J. Grimm. Voy. 318.

SECTION TROISIÈME. — NOMS PROPRES DONT QUELQUE CIRCONSTANCE NOUS INDIQUE LA SIGNIFICATION.

283. **Cernunnos,** c'est ainsi qu'on lisait, mais on ne le peut plus aujourd'hui, le nom d'un dieu représenté sur une des pierres trouvées à N. D. de Paris, avec deux cornes, à chacune desquelles pend un anneau — K. *Korn*, au pl. *Kyrn*. — Ar. *Korn*, pl. *Kern*, corne; *Kern ounn?* cornes de taureau[1]. — Ir. E. *Korn*, corne à boire, — Ir. *Kern*, victoire[2]. Ne pas confondre ce nom avec le Jupiter Cernenius d'une colonie dacique, au n° 6087 d'Henzen.

284. **Esus,** nom inscrit encore fort lisiblement au-dessus d'un autre dieu représenté sur les mêmes pierres, auprès d'un arbre qu'il semble frapper d'une hache, ou sur lequel il coupe

[1] *Ounn*, contr. d'*Houen*, jeune taureau (El. Johanneau, *Mém. Ac. Celtiq.*, I, p. 166, 169). Legonidec ne donne que *Ounner*, génisse. *Ounn* chez lui est le frêne.

[2] Mone cite un dieu irl. nommé Carneios, *Nord. Heid.*, t. II, p. 490.

peut-être le rameau qui porte le gui. C'était du moins l'opinion d'Eckhard, qui en avait conclu qu'Esus était le nom même de cette plante que récoltait un Druide (voy. *Viscus*, App. R.). Mais nous savons par Lucain, I, 440, par Lactance, *Instit.*, I, 21, par Tertullien, etc., que ce mot désignait l'une des deux ou trois principales et des plus terribles divinités gauloises. Cette inscr. et celle d'Esunertus nous donnent même la véritable forme lat. de ce nom qu'on voit encore écrit *Hesus* et *Æsus*. Nous savons en outre par Suétone, *Aug.*, 97, que *Æsar* signifiait Dieu en langue étrusque. Hésychius, qui répète cette assertion, dit *Aisoi* au plur., préoccupé sans doute de l'*Aisa* des Grecs, le destin. Tous ces termes remontent à une origine commune, ainsi que les suivants : Ir. *Æsar*, Dieu[1] qui ne se retrouve pas dans l'E. et me serait suspect, s'il n'était, pensé-je, garanti par la racine *Ais*, Z. âge, siècle ; E. *Aois*, âge, antiquité; par le K. *Esu*, repousser, pousser toujours; et même par l'Ar. *Euz*, terreur, horreur; *Euzuz*, ou *Ec'huz*, terrible; — Ir. E. *Eug*, la mort. — K. *Euogi*, condamner, mais il nous offre aussi l'idée de protection : *Heus*, ce qui est capable d'entourer; *Heusaw*, protéger, sauver. — Tud. *As*, dieu, et les Ases scandinaves.

285. **Teutates**, dieu que Lactance et Lucain associent à Esus dans les sacrifices de victimes humaines que les Gaulois faisaient à leurs principales divinités. Nous avons vu, 237 et 256, l'init. *Teut*, répondre à l'idée de peuple, *Tut* ou *Tuath;* et comme *Tad* en K., *Tat* en C. et Ar. signifient père, ainsi qu'en lat. *Tata* ; Ir. et E. *Daid*, *Athair;* — Ir. *Tath*, seigneur, maître ; — il était facile d'en conclure pour Teutatès le sens de père du peuple, de même que Toutiorix en signifiait le roi. C'est précisément ce qu'indique un passage célèbre de Cés., VI, 18, où il dit que tous les Gaulois se prétendent issus de Dispater, qui pour lui est le Pluton romain. Si l'on veut s'en tenir strictement aux idées qu'implique le nom lat., nous avons, soit le K. *Diu*, Z. *Duw;* C. *Duy;* Ir. *Dia*, Z. et E. id.

[1] Æsfhear dans Pictet, qu'on peut interpréter l'homme des siècles (*Fear*, homme), mais où le savant celtiste reconnaît l'*Isvara* du Sanscrit. Une inscr. suisse donne le mot ASFARR. Orell., *Inscr. Helv.*, 246.

Ar. *Doué*, Dieu; — soit le K. *Tudd*, ombre, ténèbres, *Tuddlad*, obscurité. — Ar. *Tutum*, lourd, épais, *Teoual*, sombre, obscur; — Ir. *Tuitim*, chute, la mort. — E. *Tuit*, tomber, se coucher; — ou enfin l'Ir. *Tit*, la terre. Teutates aboutirait de cette manière au Dieu père, ou au père des ténèbres, ou bien au sol père d'une race autochtone; mais je préfère la première interprétation, père du peuple, *Tut-tat.* Zeuss propose, Gr. p. 956, et al. *Teutaut*, aujourd'hui *Tewdawt*, dérivé de *Tew*, gras, solide, abondant, ce qui me paraît aussi peu vraisemblable pour le sens que ressemblant pour la forme. J'aime mieux Mone observant que l'Ir. *Tis* signifie homme. Je ne m'arrête point au Mercurius Teutatès de Carthagène en Espagne, Liv. XXVI, 44; cette leçon ayant disparu des éditions modernes de cet historien.

286. Lucain a joint en troisième à ces deux divinités homicides de nos pères, **Taranis**, al. *Taramis*, nom sans nul doute identique à *Taranucus* ou *Taranucnus*[1], qu'on a rencontré en Bretagne, tantôt seul, Orel., 2055, tantôt donné comme surnom de Jupiter, I. O. M. Taranuco, id. 2956. — Voy. 278-2°. Cette assimilation prouve que Taranis était bien le dieu tonnant des Celtes, conformément à ce qu'indiquent les idiomes actuels. — K. et C. *Taran*, tonnerre, *Taranidd*, *Taranus*, celui qui lance la foudre. — Ar. *Taran*, feu follet, éclair, peut-être aussi tonnerre. — Ir. *Torin*, Ir. E. *Torrunn*, E. *Toireann*, tonnerre. Un autre surnom de Jupiter, également breton et fort rapproché de Taranis, c'est celui de *Tanarus*, dans une inscr.[2] de l'an 154; on a prétendu qu'ils étaient identiques, en s'appuyant sur *Tanar*, fausse variante du celtique Taran. Tanarus peut effectivement avoir eu quelque signification du même genre, s'il provenait du K. *Tan*, Z. et Ar. Ir. id.; Ir. *Tene*, Z. et E. *Teine*, feu. Mais *Tan* veut dire aussi pays en Ir., et *Tann*, prince, Seigneur; en E. *Tanaiste.* Tanarus toutefois rappelle le Tud. *Thonar*, *thunar*, tonnerre, comme Ta-

[1] Il semble que Taranuco soit une faute du sculpteur, ou un adoucissement lat. pour Taranucno, mais il se peut aussi que ce soit une forme adjective, pour dire tonnant. Voy. Em. Walchius, *De Deo Taranucno*, Iéna, 1767.

[2] De Chester, voy. Wright, *The Celt.*, etc., p. 260.

ranis le dieu Thor, et le Scand. *Thorr*, à qui Graff donne aussi le sens de tonnerre.

287. **Belenus, Belinus** ou **Bellinus,** dieu gaulois identifié avec Apollon (Hist. Aug. Maximin., 22), de même que le *Belis* d'Aquilée dans Hérodien, VIII, 7. Inscr. diverses à Apollon Belenus ou Belenus Apollon, dans Gruter, 36, et al. Conf. Ausone, aux mots Patera, 51, et Belinuntia, 117, de ce Glossaire. Peut-être la même divinité que l'Abellio de Comminges; mais ce dernier nom est grec, signifiant le soleil chez les Crétois, comme *Bela* en Laconie (Hésych.). Nous pouvons, d'après l'idée qu'on se fait d'Apollon, le dieu blond, aux cheveux d'or, assimiler Belenus au K. *Melen* (= *Belen*), *Melyn*, jaune d'or, *Melynu*, rendre jaune, *Welen*, safran suiv. M. de La Villemarqué. — Ar. *Melen* ; C. *Milin*, jaune, Ar. *Melenuz*, jaunissant. C'est probablement dans ce sens de brillant comme de l'or aux rayons du soleil qu'Aquilée avait donné à une de ses fontaines le nom de Belenus, Grut. 37. L'Ir. nous place sur un autre terrain; *Beal*, *Beul*, le soleil lui-même, *Belltaine* ou *Baltine* (dans le Gloss. de Cormac) le feu de la Saint-Jean allumé jadis au 1er mai qu'on nomme encore ainsi (E. *Bealtainn*), en souvenir d'un dieu *Beal* ou *Beil*. — Ir. *Bil*, idole. Voy. Belatucadrus, n° 305.

Les propriétés malfaisantes de la Belinuntia ou jusquiame qui porte encore en K. le nom de *Bela* comme le loup, voyez 117, nous ouvrent un autre point de vue, peu probable toutefois sous le ciel brumeux des Gaules, qui ne connaissait guère les traits mortels d'Apollon. On a cependant tiré Bélénus du grec *Belos*, flèche, quand on avait sous la main le K. *Bel*, *Beli*, dévastation, guerre. — Ar. *Bel*, combat; *Beluz*, belliqueux. — Ir. *Beal*, brigand. — *Beolach*, soldat. — E....... — *Belues* dans le Gloss. d'Isid. signifie la pauvreté, parce qu'elle est ordinairement, dit-il, causée par la dévastation. — Dans le Lat. allemand du moyen âge, la jusquiame se nommait *Belisa* (Burchard, *Decret.*, XIX, 5 ad calc.), en Tud. *Pilisa* et aujourd'hui *Bilsenkraut*, ou plante de Belis. Peut-être faudrait-il distinguer, quoique appartenant au même dieu, ces deux noms de Belenus et de Belis, le premier dérivé de Melen, le

second de Beli[1]. On a trouvé près de Virton, en Belgique, l'inscr. *Lino Marti*, probablement pour Belino (*Journ. de l'Institut*, 1853, p. 144). Le fait est que Belin semble nommé le dieu du carnage dans une citation que M. de La Villemarqué tire d'un vieux poëme gallois, Not. d. anc. manuscrit Bret. p. 23. — Belinus? et Cynobellinus, noms de rois bretons.

288. C'est à Beli qu'il faudrait alors rattacher le surnom de Belisana ou Belisama, donné à Minerve dans une inscription de Conserans aujourd'hui Saint-Lizier. Cette divinité gauloise ne répondait point, dans ce cas, à la déesse de la Sagesse, mais à la Minerve guerrière; à Pallas; c'était le *Beineid* irl. en rapport étroit de nom et d'union avec *Néid*, le Mars gaëlique. (Voy. O'Reilly d'après Cormac; Betham, Etrur. Cel., t. 2, p. 41.) Ptolémée donne à un æstuarium de l'Ile-Britannique le nom de *Belisama*, II, 3.

MINERVAE
BELISANAE
SACRVM
Q.VALERIVS
MONTANVS.
(Orelli, 1969, BELISA-MAE au n° 1431 [2])

289. **Ogmios**, nom gaulois d'Hercule, suivant Lucien, mais d'un Hercule vieux, dieu de l'éloquence et de la bouche duquel partaient, dans les peintures où il était représenté, des chaînes d'or et d'ambre attachées aux oreilles des hommes qui s'empressaient à le suivre (Heracl.). M. Hucher (*Rev. Numism.*, 1850, pl. 3, p. 106 et suiv.) reconnaissait ce symbole sur des méd. où l'on voit de petites têtes enchaînées à la tête principale. Lucien nomme plus loin cet Hercule comme l'Éloquence même personnifiée, le *Logos*, ce qui indique un rapport au moins indirect de signification entre ce terme et Ogmios. On a rapporté ce nom au grec *Ogmos*, sillon, sentier; mais les Irlandais donnent justement à l'inventeur de leur an-

[1] On a voulu tirer de Belenus l'Arm. *Belek*, prêtre, et M. de La Villemarqué a faussé dans ce sens, p. viij, un passage d'Ausone, *Prof.*, 4, qui se rapporte expressément aux noms de Patera, de Phœbitius et de Delphidius. Em. Souvestre faisait venir Belek tout simplement de *Belc'h*, lin.

[2] Voir l'inscr. de Nîmes expliquée aux n[os] 234, 236.

cien alphabet national le nom d'*Ogma*, et à cette écriture même celui d'*Ogham* ou d'*Ogum*, E. *Oghum*. Betham dit qu'*Ogam* ou *Ogum* signifia d'abord le secret de cette invention (*Gaël and C.*, p. 88 et 90). Ces traditions paraissent trop clairement découler de l'auteur grec pour inspirer une grande confiance. S'il est vrai néanmoins qu'un ancien alphabet irl. eut pour principes des brindilles de branches d'arbres ou de plantes combinées pour former des lettres (voy. Ed. Davies, *Research.*, p. 237 et suiv.; Zeuss, Gr. p. 3), l'écriture gaëlique a pu tirer son nom d'*Oigan*, Ir. et E. brindille, ramille. Il nous reste à part cela : Ir. *Ogh*, oreille; et adj. jeune, d'où *Oghmios*, E. id. le mois de juin. — *Oighim*, je regarde, j'examine. — *Oigheam*, E. *Oighain*, obéissance; Ir. *Okmil*, élève. — *Og*, Z. entier, parfait, en K. jeune, plein de mouvement et de vie; *Of*, élément, élémentaire; *Ofydd*, savant, philosophe, derniers rapprochements faits par Zeuss.

290. **Épona,** déesse des palefreniers (Schol., *Juv.*, VIII, 157); des bêtes de somme (Tertull., *Apolog.*, 16 et al.). Plutarque dit en outre qu'un certain Fulvius ayant eu de sa jument une fille, la nomma Eponê, et qu'elle devint la déesse des chevaux (*Parall. gr. et rom.*, 29). On a voulu bien à tort corriger en Hippona, pour le faire venir du grec, ce nom constaté d'ailleurs par diverses inscr., entre autres celle-ci où cette déité chevaline est réunie d'une manière curieuse à plusieurs autres divinités : MARTI MINERVAE CAMPESTRIBVS HERO..... EPONA VICTORIAE *M.* COCCEI FIRMVS Ↄ LEG II AVG [1] Un autel qui lui était consacré, la représente entre deux chevaux. Voy. Beaulieu, *Archéol de la Lorraine*, 1er, p. 160. — *Mém. d. Antiq. d. Fr.*, 1840. Voy. Eporediæ, 24.

291. **Sirona**, divinité connue par des inscr. de Rome, Orel., 2001; du Wurtemberg, Orel., 2047, — de Nierstein, au bord du Rhin, où les Allemands ont relevé depuis 1826 des thermes romains qu'ils ont nommés Sironabad (Steiner, *Rh.*, 305), etc. F. G. Mathiæ s'est particulièrement occupé de cette

[1] A Auchindavy, en Écosse; Wright, *The Celt.*, p. 262; EPONAE dans Orel., 1855.

divinité [1], la même sans doute que la *Dirona* ou *Deirona* de Saint-Avold et de Trèves (Orel., 1987; Henzen, 5890), quoique Léo persiste à les distinguer [2], faisant de l'une la déesse des hommes libres, Ir. *Soir*, Z. et de l'autre celle des esclaves, Ir., *Doer*, Z. Sirona est presque toujours réunie à Apollon, et je crois, d'après ce rapprochement habituel et la signification de son nom, en K. *Seron* (voy. Saronides, 96), qu'elle présidait aux astres; interprétation plus simple et plus naturelle, pensé-je, que celles de Steiner et de Léo. L'Ir. nous donnerait encore le préfixe *Sir*, qui indique durée, perpétuité.

292 et 293. **Bormonia Damona**, déesse à qui s'adresse une inscr. trouvée à Bourbon l'Ancy (*Mill. Monum.* ined., t. 1, Orel. 1974); *Deo Apollini Borvoni et Damonæ*, divinités réunies dans une autre invocation postérieurement découverte à Bourbonne-les-Bains [3]. — Une troisième pierre qu'on voit encore dans la même ville, porte : *Orvo* ou *Borvo Tomona*, ce dernier mot mal lu d'abord : E T MONA, THMONA, MAMMONA (Caylus, *Antiq.*, t. 5, M. de Xivrey, etc.). Ces inscr. nous présentent avec le nom classique d'*Aquæ Bormonis*, Bourbon l'Archambault, trois localités d'eaux thermales portant le même nom, et ces eaux déifiées sous ceux de Bormonia, au fém. — masc. *Bormo* ou *Borvo*, — probablement la même divinité que *Bormana* invoquée sur une pierre votive incrustée dans le mur de l'église de Saint-Vulbas en Bugey [4]. Nous avons vu, n° 210, le mot Bebronna, et notre Français a gardé celui de Bourbe, plus rapproché du Lat. du VIII[e] siècle qui disait *Burbo*. Ce nom, qui paraît bien avoir été un nom propre, puisque nous le voyons suivi de l'épithète de *Damona* ou *Tomona*, servait cependant aussi de surnom à Apollon. Il est identique à l'Ar. *Bourbon*, *Bourbounen*, ampoule, ébullition,

[1] De Sirona dea prolusio, Francf., 1806.

[2] Die Malberg., Gloss., 1[er] cah., p. 23. Je n'ai rien à dire d'une inscr. probablement fort mal déchiffrée que Steiner donne, *Rh.*, 925, et où l'on a lu *S. ronis Wlali* suivi d'une série de lettres inintelligibles et du mot *Canocimbis*.

[3] M. Berger de Xivrey, *Lettre à M. Hase sur Bourbonne*, etc., p. 5.

[4] M. Guillemot, *Introduct. à la Monogr. du Bugey*, p. 105.

bouillonnement. — K. *Berw*, bouillonnement, *Bwrlymu*, faire glouglou, *Bwmbwr*, murmure, — Ir. *Borbhaim*, j'enfle; *Bearbhad*, bouillonnement. — E. *Borb*, enfler, enflammer; *Borbhan*, murmure; *Beirm*, ferment. M. de Xivrey, pense que *Borvo* était particulièrement le génie de la boue salutaire des eaux de Bourbonne, id. p. 56.

Reste *Damona* avec ses variantes (Orel. nous montre, 2013, deux Bretons nommés *Tammonius*), tantôt nom propre, tantôt épithète. C'est elle peut-être, plutôt que Sirona qui était nommée avec Apollon Grannus, dans une inscr. d'Irsing en Bavière, dont les lettres, presque effacées à cette place, ont été lues *Pomonæ*. Je ne rapporterai pas son nom à l'Ir. *Deamhon*, E. *Deamhan*, qui vient trop visiblement du lat. *Dæmon*. Damona ou Tomona doit être un mot composé comme Divona et Nemetona, dont nous allons parler : K. *Twym*, *Twymyn*; C. *Tum*, *Tubm*, chaud; Ar. *Tomm*, id. *Tomma*, chauffer. — Ir. *Tomhaidhm*, éruption, jaillissement d'eau; *Doimhann*, E. *Doimhain*, profond. Il y a encore le K. *Damunaw*, désirer.

294. Nous avons dans les trois noms de déesses qui précèdent, Epona, Sirona, Damona, une même fin. qui se retrouve encore dans ceux de *Nemetona* que nous avons vue, 158, associée à Mars dans une inscr. d'Altrip près de Spire[1]; des *Fatæ Dervones*, Orel. 1774; de *Jalona*, en Angleterre[2], et de *Divona*, la fontaine divine de Bordeaux[3]. Il est donc difficile de ne pas reconnaître dans cette finale, avec Mone et Valois[4] un sens analogue à celui de divinité. — K. *On*, ce qui s'élève, est très-supérieur; *Ion*, Dieu; Ar....... — Ir. *On*, bon, excellent, *Ion*, soleil. — E. *Ion*, convenable. — Aussi quelques savants regardent-ils Nemetona comme la déesse topique des Némètes qui habitaient cette partie de la rive gauche du

[1] Henzen, 5904. Une autre en Anglet., id., 5898, mais due à un citoyen de Trèves.

[2] A Ribchester. Wright, *The Celt.*, p. 295.

[3] On peut sans doute joindre à ces noms ceux d'*Acionna* connu par une inscr. d'Orléans, Orel., 1955; d'Aponus, d'Arciaconus et de Maponus en Angleterre; voy. Wright.

[4] *Not. Gall. Divio.*

Rhin; voy. 213. La signification d'**Ona** est d'ailleurs à peu près démontrée dans le mot suivant :

295. **Divona** d'Ausone, Clar. Urb. 14 ; ou plus exactement *Duiona*, suivant les prem. édi., et le nom que porte Cahors dans le Grec de Ptolémée, *Douëôna* (sur une méd. de cette ville, *Deiouin*, Numism. anc., p. 89). C'est ainsi que se nommait, ai-je dit, la grande fontaine de Bordeaux, et ce mot aurait signifié : fontaine mise au rang des dieux, répète-t-on depuis trois siècles, d'après ce vers célèbre, *Divona Celtarum lingua, fons addite Divis*. J'ai déjà eu l'occasion[1] d'exprimer mes doutes sur le sens que l'on prête à ce vers, qu'on cite toujours isolé des trois qui le précèdent. Or, les quatre ensemble n'offrent qu'une longue série de vocatifs dont *Fons addite Divis* est tout simplement le dernier. Ausone n'a donc pas dit, pensé-je, que ces mots donnaient la signification de Divona, mais que cette fontaine nommée ainsi dans la langue des Celtes avait été mise au rang des dieux. Telle est toutefois, pouvons-nous croire, d'après ses éléments, l'idée qu'exprimait réellement ce nom. On l'a expliqué de deux manières inverses l'une de l'autre, *Div*, étant pour les uns les dieux ou la déesse, pour les autres la fontaine, et *Ona*, par contre-coup la fontaine pour les premiers, la déesse pour les seconds. Le piquant de l'affaire, c'est que les deux explications peuvent être également justes. — 1° K. *Diu*, Z. *Diw*, *Dew*, *Duw*[2]; Ar. *Doué*, jadis *Div;* C. *Déou, Duy;* Ir. E. *Dia*, gén. *Dee*, Z. Dieu, divinité. — K. *Dwio;* Ar. *Douéa*, déifier. C'est à cet élément que je rapporterais les noms gaulois de Divico, Divitiacus, Divodurum, etc. — Puis le K. *Ffoun*,* source; *Awon;* C. *Aon* ou *Aen;* Ar. *Avon* ou *Aven*, rivière. — Ir. *An* et *On?* eau; *Abhann* (prononcez *Aun*), E. *Abhainn*, rivière. — Ir. *Fions?* fontaine. Enfin le grand nombre des ri-

[1] *Origines dijonnaises*, p. 74. Vinet, dans l'Ausone de Tollius, avait déjà remarqué que *Fons addite Divis* était du Virgile, *Æn.*, VIII, 301, decus *addite Divis*, et Pott (*Étym. F.*, II, p. 212), tout en citant le vers du poëte, proposait, en contradiction avec lui, l'étymol. K. de *Dyfan*, pur, sans tache.

[2] Inscr. du comté d'York donnée par Camden, DVI. CI. BRIG., Dui civitatis Brigantum, c'est-à-dire au dieu des Brigantes; en 208 de J. C.

vières de France dont les noms se terminaient en *ona*, Axona, Saucona, Matrona, etc. — L'interprétation inverse a pour elle les noms de rivières *Dée*, *Dify*, répétés en Angleterre comme *Dive* et *Divette* en France; le K. *Difrdwy*, eau sainte, ancien nom de la Dée galloise; *Dyfer*, goutte, *Dyferu*, tomber en gouttes; Ar. *Divera*, découler. *Douée*, *Douix*, *Dwi*, désignent encore des sources plus ou moins remarquables de la Bourgogne, du Nivernais et de la Saintonge. Dans quelques villes de Bretagne, les lavoirs publics s'appellent *Douet*. On ne peut regarder enfin comme une coïncidence fortuite, l'identité de noms dont deux magnifiques fontaines offrent l'explication à Cahors comme à Bordeaux, et dont est si proche celui de *Divio* ou Dijon, vantée par Grégoire de Tours pour la beauté de ses eaux. En Ir. *Dob*, rivière. — E. *Dibhe*, *Dibh*, gén. et dat. de *Déoch*, boisson, liqueur. Reste donc pour Ona le sens de divine ou de déesse qui ressort particulièrement d'Epona et des autres noms mythologiques qui précèdent, auxquels se joindrait le Lat. Bellona, probablement d'origine celtique; voy. le nº précédent, et au 287, la 2ᵉ interprétation du nom de Bélénus[1]. Notons pour mémoire qu'il existait une ville de Douéôna en Germanie, Ptol., II, 10, Wilb., et une Dipone ou Dipo en Espagne.

296. **Dervones** ou **Dervonnæ** *fatæ*, que j'ai citées au nº 294, d'après une inscr. des environs de Bresce en Italie. Ce nom paraît à Mone, *Gall. Spr.*, p, 95 et 97, désigner évidemment des Dryades ou nymphes des chênes, et n'être que la traduction gauloise du terme grec. — K. *Derw*, Ar. *Derô*, et *Derf*, chêne, *Derven*, un seul chêne; voy. 22. Notez le *Dervensis saltus*, ou la grande forêt du Derf en Champagne, autour de Montier-en-Der[2]. A défaut d'une assimilation peut-être douteuse au point de vue de la mythologie celtique, il semble au contraire que ces fées primitives doivent leur nom aux chênes dont elles habitaient sans doute les solitudes comme leurs sœurs septentrionales, les Nimidæ du nº 213.

[1] Une inscr. de Langres donne le nom de Bellorix.

[2] Et la rivière *Deruventio* de Bède, *H. Angl.*, II, 9, aujourd'hui le Derwent du C. d'York.

297. **Marunus** paraît un surnom de Mercure dans une inscr. fort dégradée, recueillie auprès de Baden en Suisse (Orel., *Inscr. Helvet.*, 237). Cette supposition est confirmée [1] par le sens même que devait avoir cette épithète donnée au dieu du commerce et des voyageurs, celui d'indicateur du chemin, car tel était dans les Alpes, suivant un passage de la chronique de saint Trond, cité par Du Cange, la signification du mot *Marrones*, à l'occasion duquel Pott cite le surnom même de Virgile, *Maro* (*Etym. Forsch.*, II, p. 589). C'est probablement à cette divinité que s'adressait cette invocation de l'an 191, trouvée dans l'Yorkshire : *Deo qui vias et semitas commentus est*, etc. Wright, *the Celt.*, p. 274. On appelle encore Marronniers, au couvent du Saint-Bernard, les domestiques qui vont à la recherche des voyageurs. — K. *Mair*, Z. *Maeron*, celui qui garde, qui veille sur quelqu'un, en C. *Mair*. — Ar. *Maer*, jadis surveillant, *Mera*, conduire, surveiller. — Ir. E. *Mairn*, garde, surveillance.

298. **Mairæ**, al. *Matræ*, les déesses Maires, dont les Romains eux-mêmes ont confondu le nom avec les mots de leur langue qui signifiaient mères et matrones, celui-ci dans le sens de protectrices. Aussi Banier, repoussant l'idée de Keysler qui en faisait des Druidesses déifiées, n'a-t-il vu, ainsi que D. Martin [2], dans les dat. *Mairabus* ou *Matrabus* qu'une corruption du lat. Matribus qu'on lit quelquefois à leur place [3]. Je pense que c'est justement l'inverse. Ces déesses sont connues par un grand nombre d'inscr. où leur nom est ordinairement accompagné d'épithètes qui semblent presque toutes topiques, et terminées fort souvent en *Nehæ*, fin. gauloise que nous avons examinée n° 269. Divers monuments les représentent au nombre de trois avec des fruits dans les mains et des cornes d'abondance, ce qui me paraît assez peu conciliable

[1] Le nom même me paraît l'être aussi par une inscr. du Cumberland, DEO MAPONO, etc. (Henzen, 5900), où je lirais MARONO.

[2] *Rel. d. Gaul.*, II, p. 149.

[3] Dissert. sur les Déesses Mères, *Mém. de l'Acad. d. Inscr.*, t. X, in-12. Il y avait effectivement des divinités qu'on nommait ainsi, même chez les Grecs de Sicile, voy. Plut., *Marcel.*, 20.

avec le rôle de Parques qu'on a voulu leur attribuer. C'étaient les protectrices, les génies tutélaires des provinces, des cités, des bourgs, des familles. *Matribus Suis Similio*, porte une inscr. de Bonn (*Lersch. Centr. Museum*, 145). *Matribus Mopatibus suis*, dit le Nervien Libérius dans une insc. de Nimègue., Stein. *Rhen.*, 932. Aussi pensé-je que le nom de Mairæ, ni lat. ni grec (*Moirai*, les Parques), n'est autre que le K. *Maer*, pl. *Mairi*, qui a le même sens que le *Mair*, du numéro précédent, auquel je prends la liberté de renvoyer le lecteur. —Tud. *Mœr*, vierge, jeune fille.

299. **Sulfi,** au masc., et **Suleviæ** ou **Sulevíæ**, au fém., autres divinités protectrices connues par diverses inscr.; les dernières confondues souvent avec les Maires, et représentées comme elles au nombre de trois sur quelques monuments. Mais elles paraissent avoir été particulièrement champêtres [1]; et les Sulfi attachés plus spécialement au foyer domestique, *Sulfis suis qui nostram curam agunt*, disent Banira et ses frères dans une inscr. du pays de Vaud (Orel., *Helvet.*, 117; D. Mart., *Rel. des Gaul.*, 3e p. 176; Forcellini). Je les prendrais volontiers pour ces follets de nos campagnes qui faisaient, pendant la nuit, le service de propreté et d'arrangement des maisons dont ils étaient les génies familiers. Les modernes ont emprunté leur nom gaulois pour leurs sylphes. Le K. nous offre à leur sujet deux interprétations : 1° *Sulwi*, observer, *Sulwy*, inspection, exploration. — Ar. *Sellout-piz*, regarder avec intention; *Sul, Suliaf*, ou *Sulivus*, nom d'un saint breton, vulgairement Suliau. —Ir. E. *Suil*, œil; Ir. *Suilbheim*, qui charme par son regard, qui fascine; *Suilbhir*, E. id. gai, joyeux, plaisant. La deuxième interprétation se rapporterait à la mystérieuse destinée qui attachait ces génies à certains foyers: K. *Sylfa*, fondation: *Sylfaenwr*, *Sylfaenydd*, fondateurs. — Ar. *Sevel*, fonder. — Ir. E. *Seilbh*, possession, propriété. Il y aurait encore le K. *Swylaw*, sauver; C. *Selwel*.

[1] Une inscr. de Nîmes réunit cependant les trois noms suivants qui peuvent être entendus de plusieurs manières : *Suliviæ Idennicæ Minervæ votum*. Orel., 2051.

Le nom du dieu *Syleianus*, constaté par une inscr. des charpentiers de Feurs, devait remonter à la même source (D. Mart., *Rel. des Gaul.*, t. 2).

300. C'est au contraire à la première de ces deux explications que je rattacherai celui de **Sul** ou **Sulis**, déesse de *Bath* en Angleterre, confondue par la suite avec Minerve [1]; Orel., 2052, Henz, 5914. Wright joint les deux noms ensemble, *Suliminerva ; The Celt.*, p. 263.

301. **Tutela**, voy. 256.

302. **Nehalennia**, déesse dont la mer découvrit, en 1647, près des bouches du Rhin, un temple en ruines et plusieurs figures qui la représentaient avec des paniers de fruits et un chien. On en a trouvé une à peu près pareille à Nîmes, ce qui repousserait l'idée qu'elle ait été, comme on l'a prétendu, quelque divinité Frisonne ou germanique (Voy. D. Martin, *Rel. des Gaul.*, t. 2, p. 79 et suiv.). C'est encore moins la nouvelle lune ou *Nea Sélênê* des Grecs [2]. Nous avons vérifié, n° 269, que la première partie de son nom *Neha* était celtique, et devait signifier un pouvoir céleste. La seconde, *Lennia*, peut se rapporter soit aux fruits de la terre placés sous la protection de cette divinité ; soit à la chasse indiquée par son chien et par le chasseur figuré sur une des pierres dont elle occupe une autre face ; soit enfin à quelque puissance sur les flots de l'Océan, puissance dont une proue placée sous ses pieds paraît l'emblème, et qui paraît constatée par une pierre votive du négociant Silvanus pour le salut de ses marchandises (D. Mart., id., Reinesius, Spon, etc.). Aussi Pougens, réunissant tous ces attributs, faisait-il de Nehalenia une déesse Lare, protectrice des marchés et du commerce maritime [3]. Cette dernière hypothèse, en rapport avec la position même de son temple et l'image de Neptune trouvée parmi les siennes, est fortement appuyée par le Celtique moderne. — K.

[1] Mone rapproche de ce nom celui de la charmante Bissula d'Ausone.

[2] El. Johanneau, qui adoptait cette nouvelle lune, en faisait, dans un Arm. qui me paraît fort douteux, une vierge affligée, *Neh-al-Lean* (*Mém. Acad. Celtiq.*, I, p. 177).

[3] *Mém. Acad. Celtiq.*, I, p. 243.

Llenwi, arriver en abondance, grossir comme la marée; *Llenw*, le flux, en Ar. *Lanô ;* Ir. E. *Lann, Lanmara.* Mone compose ce mot différemment, de l'intensitif K. *Ny* et de *Halenai*, qui produit ou procure le sel; *Gall. Spr.*, p. 98.

303. **Arduinna** ou **Ardoina**, surnom de Diane dans une inscr. de Gruter, p. 40, et son nom seul sur un monument où elle est représentée en chasseresse, avec Camulus, Jupiter, Mercure et Hercule (id. et D. Martin, *Rel. d. Gaul.*, t. 1er, p. 486). On l'avait ainsi nommée probablement à cause de cette vaste et sombre forêt dont parle César, v, 3, et dont on comprend qu'elle ait été la divinité topique. — K. *Arddu* et *Ardwn*, très-sombre. — Ar. l'art. *Ar*, le, et *Du*, noir; *Doun*, profond. — Ir. E. *Dubh*, noir, sombre; *Ard*, haut; *Ardan*, colline; *Arddu*, compar, Z., plus haut, plus élevé. Owen ne donne pas l'*Ard*, élevé, avec lequel Mone, *Gall., Spr.*, 107, compose en K. son Arduenna, par l'adjonction de *Gwaen* (en comp. *waen*), haut plateau, hautes prairies. La partie orientale des Ardennes, dit-il, se nomme encore en Allem. *Hohe Veen*, les hautes Venn [1]. Un bois de la Frise au delà du Rhin, portait un nom analogue, celui de *Baduhenna*. Tac., *Ann.*, iv, 73. Ajoutons qu'*Ardenn* a pris en patois champenois le sens général de forêt.

304. **Camulus**, surnom de Mars dans plusieurs inscr. Orel. 1977, 1978, et son nom seul dans celle que je viens de citer [2] au sujet d'Arduinna. On a prétendu à tort que ce terme était d'origine sabine; l'une de ces inscr. est d'un Rémois, et l'autre des citoyens de Reims, en l'honneur de Tibère. C'est d'ailleurs un élément très-gaulois du nom de Camulogenus et d'autres que nous ont révélés nos inscr. Andecamulos, voy. 234, et les Andecamulenses, Camulia, Camulognata, etc. — *Kam*, courbe, quoique commun aux cinq idiomes, Z. me plaît peu pour le sens, mais nous avons l'Ir. *Kam*, fort, puissant, et querelle, duel. — Ir. E. *Kama*, brave, — et le K. *Kam*,

[1] Zeuss, id., *Die Deut.*, p. 11, mais il tire ce nom du Tud. *Fenni*, marais.

[2] Voir sur cette divinité une Dissert. particulière de M. Alf Maury, *Mém. d. Antiq. de Fr.*, t. xix, 1849.

mauvais; *Kamu*, Ar. *Kamma*, courber (l'arc). Mone compose Camulus de l'Ir. *Kam*, et de *Ull*, grand, superbe, *Celt. F.*, 214. Notez en Bretagne Camulo ou Camalodunum, et Camulossesa du géogr. de Ravenne.

305. **Belatucadrus**, al. *Belatucardus* et *Belutucadrus*, Orel., 1965, 1966; Henzen, 5879 (Belatuca n'est qu'une abréviation); tantôt nom d'un dieu particulier : *Deo Sancto Belatucadro*, Wright, *Celt.*, p. 292), — tantôt simple surnom de Mars, dans des inscr. britanniques, où Betham l'interprète : Dieu ami des hommes, Ir. *Beal tuath Caidreach*[1]; Owen : Mars le puissant Dieu, K. *Bel y Duw Cadr*, et M. de La Villem. : Bel toujours guerrier, *etu Cadr*. L'assimilation de Belatucadrus et de Mars repousse naturellement l'interprétation de Betham. Celle d'Owen suppose que *Bel* signifiait Mars en K., ce qui ferait répéter assez inutilement le nom de ce dieu dans l'inscr. où il se trouve déjà en lat., mais d'une langue à l'autre ces redondances sont communes. Nous disons tous les jours l'Alcoran, la montagne de Montmartre, la ville de Civita-Vecchia. Nous avons vu *Bel*, *Bil*, signifier carnage et idole, au mot Belenus, 287, et *Duw*, dieu, au mot Divona, 295. Reste le K. *Kadr*, *Z.* beau, et auj. fort, puissant; *Hu Gadarn*, dans les Triades, est le chef de la race bretonne. — Ar. *Kadarn*, brave, *Kadour*, guerrier. — Ir. *Kaithreim*, victoire. — *Kaithream*, cri de victoire. Pour l'Atu de M. de La Villem. voy. 248.

306. **Segomon** (ou **Segomo**, suivant M. Gluck), Orel., 1356; M. de Boissieu, p. 9, etc. Autre surnom de Mars qu'on trouve également comme nom propre d'une divinité, et même accompagné d'épithètes particulières, telles que *Cuntinus*, probablement topique, etc. D'après l'Ir. *Maon*, héros; E. id. (Armstr.); — K. *Maon*, peuple, population; — Ar. *Man*, homme; et les deux significations qu'on peut attribuer en Ir. à Ségo, combat ou taureau, voy. 255; nous aurions ici le héros des combats ou le taureau héroïque, dernier sens qui aurait peut-

[1] *Gael and Cymr.*, p. 227. Voy. encore Baxter, Mone, etc.; celui-ci avait d'abord vu dans Mars Belatucadrus une trinité de Mars, Bel et Hu-Gadarn ou le Fort, père de la race kymriq. *Nord. Heidenth.*, t. II, p. 489, n.

être quelque rapport, sinon avec le fameux taureau des Cimbres, du moins avec ces statues de taureau à trois cornes, trouvées en Bourgogne et en Franche-Comté [1], ou avec le *Tarvos* aux trois grues de N. D. de Paris, voy. 230, Quant au grec *Sêkôma*, récompense, il est tout à fait hors de cause, ce me semble, dans les montagnes de la Séquanie où Mars portait particulièrement ce surnom. Mais il est une autre interprétation fort curieuse assurément, qu'a suggérée une statuette d'âne trouvée à Nuits (*Autun archéol.*, p. 262) et dédiée : DEO SEGOMONI. M. Léon Renier a rapproché cette brève inscr. de l'étrange dédicace que porte une pierre de Craon (Mayenne) : AVG. MARTI MVLIONI TAVRICVS, etc., à Mars Muletier ! Serait-ce, demande le savant épigraphiste, la trad. lat. du nom de Segomon, ce dieu auquel on vouait des images d'âne ou de mulet ? C'est peu probable, l'âne ayant en K. le nom même de *Mul; Mules*, une ânesse, *Mulyn*, un petit âne, *Bastardd-Mul*, un mulet. L'Ar. emploie *Mûl* pour le mulet même; en Ir. *Muille*, E. *Muileid*, et une glose Ir. de Z. nous donne *Muldae*, *Mulionicus*. Un Gallo-romain n'aurait donc pas eu besoin de chercher un nom aussi éloigné du Lat. que celui de Ségomon pour son dieu muletier. Mone en fait le génie local des habitations, *Sigh*, esprit, fantôme, *Omhna*, fidèle; *Celt. F.*, 239 ; cette double ressemblance lui fait oublier qu'il s'agit d'un dieu Mars.

307. **Dunas** ou **Dunates**, épithète donnée à Mars Ségomon dans une inscr. de Culoz, Ain (Henzen, suppl., p. 500. *Rev. archéol.*, 1852, p. 315). C'est absolument l'Ir. *Dunattæ* de Zeuss, avec sa gl. *Castrensis*, et dérivé de *Dun*, château, forteresse; voy. 104. Cette invocation s'adressait donc à Mars protecteur des citadelles, ce qui nous rappelle la Minerve Poliade des Grecs.

308. **Grannus**, surnom du soleil (Orel., 1997, 2001; voy. la dissert. spéciale d'Eckhart), qu'on trouve aussi joint en Alsace à celui de *Mogounus*, *Apollini Granno Mogouno*, Orel., 2000. Nous savons qu'une des principales épithètes d'Apollon

[1] M. de Fontenay, *Autun archéol.*, p. 259 et suiv.

le nommait le dieu à la belle chevelure. — Ir. *Granni*; E. *Green*, longue chevelure. L'Ir. *Grian*, gén. *Grene*, Z. et E. id. signifie encore le soleil auj. — K. *Greian*, ce qui répand la chaleur, le soleil; *Grain*, anneau, orbite. — Ar. *Grias*, ardent. Notez dans le Tud. *Granni*, barbu, un des surnoms d'Odin; Isid. de Sév. nomme *grani* les moustaches des Goths, *Or.*, XIX, 23. Quant au grec Gryneus, venu de l'Asie Mineure, je le crois tout à fait différent de notre Grannus, quel que soit celui de ces deux surnoms qu'il faille lire dans Dion, LXXVII, 15.

309. **Teteus** ou **Tettus** (si ce dernier n'est pas le nom de l'invocateur, Tetto?) surnom du dieu Silvain dans plusieurs inscr. assez suspectes de la Bavière rhénane. Hefner, 102 et suiv., 116. Voy. ici 245. Zeuss explique ce terme d'une manière qui convient parfaitement à la mauvaise réputation de ce dieu à l'égard des femmes. Ir. *Teit*, gl. *luxuriosæ*, auj. *Teith*, E. *Teth*, chaud, ardent. — K. *Tes*, chaleur. — Ar. *Teuzi*, *Teein*, fondre; *Teuz*, fonte, et au fig. rusé, lutin. Seulement est-il bien naturel que des chasseurs, voy. 245, aient précisément invoqué ce dieu sous cette épithète[1]?

Mars, Apollon, Hercule et d'autres dieux avaient en outre reçu dans les Gaules un grand nombre de surnoms que nous fait également connaître l'épigraphie, les uns d'apparence toute latine, *Saxanus*, *Livius*, etc.; d'autres simplement topiques, tels que *Arvernus*, *Devsoniensis*, *Gabiæ*, ou pouvant être revendiqués par le Grec comme *Dolichenus*, *Olloudius*[2], etc. Mais il en est qu'on peut hardiment prendre pour des épithètes gauloises, non-seulement parce que leurs éléments ont une signification qui nous est connue, mais encore quand le sens nous échappe au milieu des attributions si diverses de toutes ces divinités. Une circonstance quelconque pouvant chaque jour amener l'explication de quelqu'un de ces termes, le lecteur sera sans doute satisfait de voir ras-

[1] Par une rencontre singulière, une pierre votive de Durham, dédiée à Silvain par un chasseur breton, nomme celui-ci C. Tetius. Wright, p. 207.
[2] A remarquer toutefois qu'on lit *Ollordio* dans Orel., 2066.

sembler ici tous les surnoms de ce genre que j'ai rencontrés.

Pour Apollon : *Aponus*, Whitaker, Wright, p. 263. — Livius, al. *Livicus?* (Ir. *Li, couleur*, éclat, Z., en K. *Lliw*); Stein, *Rh.*, 785, et *Dan.*, 1046. — *Mogounus*, en Alsace, Orel., 2000, Schœpflin, etc.; probablement identique au dieu *Mounus* et *Mogon* des Bretons, Orel., 2026 et 2027; ce dernier surnommé lui-même parfois *Cad.....* et parfois *Vitires*, autre nom qu'on trouve plus souvent seul. — *Toutiorix*, à Wiesbaden, Orel., 2059 (le roi du peuple ou de la contrée, voy. Teut, 256, et Rix, 281. Mone a préféré le K. *Dydd*, pl. *Dyddiau*, jour, c'est-à-dire roi des jours; *Gall. Spr.*, p. 104). — *Siannus*, que Wachter rapportait au Tud. *Sonne*, le soleil, p. 1197, et Mone à l'Ir. *Siann*, voix, *Siansa*, harmonie, n'est qu'une fin de mot tronqué dans les Inscr. Lyonn. de M. de Boissieu, p. 18.

Pour Mars : *Albiorix*, à Avignon, Henz. 5867 (le roi des montagnes ou des citadelles? voy. 67 et 281). — *Braciaca*, Gibson, et Wright, p. 262). — *Britovius*, Orel., 1356. — *Cabetius?* Stein., *Dan. et Rh.*, 34. — *Caturix*, Orel., 1980, Momms. 70 (le roi des Batailles, voy. 159 et 281). — *Ceaiius*, en Anglet. Orel., 1981. Wright, p. 295. — *Cocidius* ou *Cocideus*, trouvé aussi seul et même avec l'épithète? *Taurunc*, en Anglet. Wright, p. 293. — *Cososus*, Orel., 1984. — *Halamardus*, Orel., 2002. — *Lacavus*, id., 2018. — *Leherennus*, répété plusieurs fois dans le Musée de Toulouse [1], Henz., 5895 : et probablement aquitain [2] (Basq. *Lehercéa*, briser, écraser. M. Chaho, qui fait de ce dieu une des grandes divinités des anciens Basques, décompose ce nom en *Lehen-heren*, premier-dernier; Hist. prim. d. Eusk., p. XVII). — *Linus*, voy. 287. — *Loucetius* ou *Leucetius*, Stein., *Rh.*, 309 et 248, peut-être topique, ainsi que *Vintius*, Orel., 2066, donné aussi à Pollux [3]? Orel., 2065.

[1] Il est aussi à Strasbourg. Voy. M. Mérimée, *Rev. archéol.*, t. I. Keysler, *Antiq. Sept.*, p. 276, l'avait identifié avec un dieu thuringien, Lahran, que je ne retrouve pas dans la *Myth.* de Grimm. Le Musée de Toulouse nous donne une déesse *Laha*, Henz., 5896, etc.

[2] El. Johanneau a rejeté avec toute raison, pensé-je, l'interprétation Ar. *Lec'h-er-ren*, pierre de la conduite. *Mém. de l'Acad. celt.*, III, p. 223.

[3] Qu a lu aussi *invicto*.

Pour Jupiter : *Addus?* Henz., 5610, appuyé par l'*Adoneicus* de Milan, id., 5611 (conf. *Agganaicus.* de Pavie, id., 5612). — *Melo,* Stein., *Rh.*, 363, confirmé par Mélia, surnom donné à une déesse Maire, id., 362. — *Bemiluc,* Orel., 1970, est fort douteux, car on en fait aussi un dieu particulier, celui des Vendanges entre autres, sous le nom de Bemiluciovix ou Bemiluciovius. — *Pœninus,* voy. 9. — *Saranicus?* Orel., 1261 ; probablement Taranucus, voy. 286.

Pour Hercule : *Macusanus* ou *Magusanus, Macsusanus,* Orel., 2004, 2005, Médaill., etc., probablement topique. — Peut-être aussi *Gilius* ou *Gylius,* sur une pierre de Pouzzoles, Orel., 1540. — *Toliandossus,* Henz., 5916, et Illunus (ILLUNO-ANDOSE, voy. *Mém. d. l. Soc. des Antiq. de Fr.*, t. 16, et ceux des *Antiq. du Midi d. l. Fr.*, t. I, p. 285 et 287.

Pour Mercure (nous avons vu Marunus et Vasso) : *Cambus,* Stein., *Rh.*, 181, confirmé par le nom d'une déesse *Cambona*, Lelew., Typ., G., p. 261; et auquel se rapporte peut-être le Mercure CBRIANO de Stein., *Dan.*, 1677. — *Canetonnessis,* et *Canetus?* (M. Le Prévost, *Mém. s. l. vases de Berthouville,* p. 17 et 23). — *Moccus,* Orel., 1407 — *Secate,* Stein., *Dan.*, 838. — *Tourenus*, id., 754, 781. *Toorencetanus?* (*Mém. de la Soc. d. Ant. de Fr.*, XVII, p. 39.) — *Visucius,* Stein., *Rh.*, 63, avec une déesse *Visucia*, peut-être topique. — *Cissonius,* rapporté au grec *Kissos,* lierre, est réclamé par Mone au nom du K. *Kyson,* harmonieux.

Pour Minerve : *Arnalia* ou *Arnalya,* Orel., 1961. — *Lada?* ou *Cur. lada?* Henz., 5211.

Pour Neptune, *Sarabosinus?* (Neptuno Sarabo Sino) en Anglet., Wright, p. 295.

Pour Sylvain, *Sinquates,* Henzen, 7416, a, et 7417.

Pour les déesses Maires (voy. 298 et 269) : *Aufaniæ, Afliæ, Malvisiæ, Mopates, Melia, Ubercæ, Vapthiæ,* un grand nombre d'épithètes enfin, qui doivent avoir été presque toutes topiques. Le premier de ces surnoms, dans tous les cas, ne venait certes point d'Ofen en Hongrie, ainsi qu'on l'a supposé avec si peu de vraisemblance, malgré son fréquent emploi dans notre pays, et comme le prouve ce vœu : *Matronis Aufanib.*

dont Mansuetus s'acquitte à Cologne après l'avoir fait au pied du Caucase; Henz., 5930.

L'épigraphie gallo-romaine nous a pareillement révélé un grand nombre de divinités gauloises qui étaient, et qui sont encore, à leurs noms près, entièrement inconnues. Quelques-uns de ces noms *Aghon*, *Cesonius*, etc., sont ou paraissent grecs ou lat. ; la majeure partie est certainement gauloise ; mais sauf les dieux topiques, tels qu'*Aventia*, *Luxovius*, *Lixo* [1], *Vesunna* [2], et peut-être les deux Mars, *Divanno* et *Dinomogetimarus,* d'une insc. de Saint-Pons (Hérault) [3], rien n'indique, du moins avec quelque certitude, le sens de ces termes, ni le rôle ou les attributions de ces divinités. La critique ne peut accepter, ai-je dit, comme démonstratives d'une signification quelconque, de simples similitudes, qu'on peut toujours traiter de fortuites, avec tels ou tels mots du Celtique moderne. Je crois donc inutile de rapporter ici tous ces noms absolument isolés, d'autant plus que ce travail a déjà été fait par M. Berger de Xivrey dans sa remarquable lettre à M. Hase, que j'ai citée [4]. Je passe donc à ceux qui suivent.

310. **Brennus,** nom donné par les historiens, non-seulement aux chefs qui conduisirent les Gaulois à la prise de Rome, et à l'attaque de Delphes, mais encore à celui que vainquit Sosthènes en Macédoine [5], coïncidence qui a fait penser avec raison que c'était moins un nom propre qu'un titre de commandement. En effet, nous avons dans le K. (ces mots fussent-ils d'anciennes contractions [6] du *Brigentin* de Zeuss,

[1] Remarquez l'analogie de ces deux noms d'eaux thermales, Luxeu et Luchon.

[2] J'observe, au sujet de cette déesse de Périgueux, qu'une Vésuna était adorée en Italie; Henz., 5830, qui renvoie à Lanzi, *Saggio*, t. III.

[3] Divannoni Dinomogetimaro Martib. V. S. L. M. *Mém. de la Soc. d. Antiq. de Fr.*, XIII, p. XVIIJ.

[4] On peut ajouter aujourd'hui quelques noms à cette liste, tels que *Bopiennus*, Henzen, 5880, a; *Drucca, Rev. num.*, 1842, 1846; — *Heliougmon*, mi-part. grec, idem, 1850; *Sornauses*, Henz., 5913; *Ancasta*, Wright, p. 294, etc.,

[5] *Eusèb. Chron.*, 1re part., éd. Mai, p. 175; nous retrouverons encore ce nom à Troie.

[6] M. Glück, p. 128, n'admet point qu'ils aient rien de commun avec notre Brennus, malgré le doute exprimé par Zeuss lui-même, p. 1107.

p. 162) : *Brëen*, suprématie, *Brëenin*, *Brennin*, K. et Ar. *Brenn*, roi. — C. *Brenniat*, timonier, celui qui tient le gouvernail. — Ir. *Brain*, chef, capitaine; *Brainteagh*, la maison du prince, le palais [1]. — Ir. E. *Breas*, prince. — Remarquez toutefois le nom propre germanique *Brinno*, Tac., *Hist.*, IV, 15, et celui des Alpes Brennoises ou Mont *Brenner*, du Tirol, dont les *Brenni* d'Horace (*Od.*, liv. IV, 14, et autres auteurs) attestent l'antiquité. C'est à leur pied que naît la Drave, le Haut Ister d'Hérodote et d'Aristote qui plaçaient la source de ce fleuve chez les Celtes, l'un, II, 33, près d'une ville; l'autre, *Météor.*, I, 13, près d'une montagne, qu'ils nommaient également :

311. **Pyrênê.** Denys le Pér., d'après les documents souvent fort anciens sur lesquels il composa son poëme, transporta ce nom aux sources de l'Eridan ou du Pô (v. 288; conf. Eustathe, ib.), c'est-à-dire dans les Alpes, quoique Polybe, III, 35, et d'autres écrivains l'eussent déjà attaché aux montagnes qui séparent la Gaule de l'Espagne. Pyrênê était donc, ainsi que l'ont présumé Wachter et Diefenbach, un terme d'origine celtique et d'une signification générale applicable à toutes les hautes sommités. Il se rattache ainsi au nom du Brenner comme celui-ci au K. *Breen*, *Bryn*, Ar. et C. *Bryn*, *Bre;* Ir. id., montagne, colline. — E. *Bri*, éminence. — Les Brenni ou Breuni n'étaient donc que des montagnards. Diefenbach a fait encore un autre rapprochement avec le K. *Pyr*, cône, sapin ; — C. *Pir*, *Peran*, id. Mais voici Diodore avec une étymologie grecque tirée d'un incendie qui aurait embrasé les forêts de nos Pyrénées, et chose singulière, la langue allemande en fournirait, quant au sens, une toute pareille pour le Brenner, *Brennen* y signifiant brûler. Sur quoi j'observe : 1° que ces traditions d'incendie existaient dans plusieurs contrées ; 2° que le Pyrênê des Alpes tiroliennes n'avait point une origine grecque, quoiqu'on ait fort longtemps attribué cette dénomination locale à une confusion géographi-

[1] Il y a encore les *Bréhon*, anciens juges de l'Irlande et de la Calédonie; voy. Whitaker, Chalmers, Walker, *Ir. Bards*, p. 10, etc.

que d'Hérodote, supposition que réfutait l'existence même du nom de Brenner et de Brenni vers les sources de la Drave. La même raison m'empêche de croire ibérien ou basq., ce mot barbare que les Grecs ont harmonieusement rattaché à leur propre idiome.

312. C'était probablement aussi un simple titre que ce fameux nom de *Vercingetorix* dont Florus a dit qu'il semblait fait pour inspirer la terreur, III, 11. Nous avons déjà remarqué qu'un préfixe dont le sens nous est bien connu, voy. Vernemetis, 157, distinguait seul ce mot d'un autre nom contemporain. D'après cette observation, Vercingétorix aurait d'abord signifié le *grand Cingétorix*, et celui-ci n'eût été lui-même qu'un titre vraisemblablement traduisible par roi ou chef des braves : Ir. *Kingeadh*, de *King*, fort, vaillant; E. *Kingeach*. — K. *Pinc*, vif, vigoureux (on se rappelle qu'en Ir. le K. remplace souvent le P initial du Kymr.). Ar....... — Nous avons vu Rix au n° 281. Cette interprétation de Gluck, p. 75, me paraît, en tout cas, plus satisfaisante que le *Fear-cin-go-toir*, ou l'*homme tête de l'expédition*, d'O'Brien, p. XXVIII, et le *Cinn-ceto-righ*, ou chef de cent têtes, de M. Am. Thierry qui fait si étrangement dire à l'Ir. les *têtes-cent*[1]. Même faute, *Montagnes-cent*, pour *Orgétorix*, qui viendrait plutôt d'*Orcadh*, tueur, exterminateur[2].

313. **Graiæ** (mont *Graius*, dans Tacite, *Hist.*, IV, 68; conf. Plin., III, 21), nom d'une partie des Alpes dont Pétrone signale les rochers, mais sans dire, quoique Diefenbach l'affirme, que telle fut la signification de ce mot, *Sat.*, 122. Il rappelle au contraire la tradition qui rapportait ce nom au passage d'Hercule (voy. Plin., id., 24), et que T.-Live, V, 34, traite de fable, laissant à ce terme son origine locale et toute celtique. Le sens nous en est indiqué par celui de la Crau (du provençal *crauc*, pierreux); nom donné en Provence aux *Campi Lapidei* des anciens, et qu'un document du moyen âge tra-

[1] Le K. *Gwr-Kyncad-or-wych* qu'il met en regard de son Gaëlique valait-il la peine d'être cité?

[2] *Or*, montagne, ne se trouve ni dans O'R. ni dans M'Alpin. *Gorcad* donné pour K, n'est pas davantage dans Ow.

duit par : champ de pierres, *in Cravo sive in agro lapideo* (Diefenb., I[er], p. 241). — K. et Ir. *Kraig; E. Kreig*, rocher.— Ar. *Krag*, grès, caillou; *Mene Kragou*, montagne de notre Bretagne, le nom même des Cragus de Lycie et de Cilicie. Celui-ci n'était qu'une énorme roche escarpée de tout côté, ainsi que l'Anticragus, nous dit Strabon, XIV, p. 570 et 568, Did.

314. **Lemanus** ou **Lemannus**, un des noms les plus fréquents de la géographie gauloise ou britannique, donné au lac de Genève, dans Cés. I[er], 8; en grec *Lemanê*, Strab. ou *Limenê*, Ptol. *Lemanos* ou *Lembanos*, Dion C. — puis à la Limagne d'Auvergne, *Lemene*, *Lemmane* et *Limane*, dans Grég. de T.; — au port *Lemannis* ou *Lemanna* de Bretagne, Itin. Ant.; Not. Imp.; dans Ptol. Limên ; — au golfe *Leilamnonios* ou *Lemanhonios*, auj. le Loch-Fyn d'Écosse ; au Loch-*Leven*, du même pays, etc. Ce mot, si proche parent du grec *Limên* et *Limnê*, doit avoir signifié une vaste concavité, un grand bassin (*cavo Lemanno*, dit Lucain, I[er], 396) rempli d'eau comme le lac de Genève, ou vidé comme la Limagne, dont une partie s'appelle encore le Marais. Mais je n'ai rien trouvé qui fortifiât cette conjecture, si ce n'est le nom du lac *Lyfann*, Z. au pays de Galles, écrit *Liuan* dans le Lat. de Nennius, p. 76, éd. San Marte. Je laisse de côté les similitudes vocales dont Baxter et Betham ont tiré, le premier, du Gallois, Aeris aqua, *Llym aûn ;* — le second, de l'Irlandais, lac ou rivière à bateaux, *Leam Abhan* (ce dernier mot prononcé *aun.*). J'aimerais mieux regarder le K. actuel *Llyn*, en Ar. *Lenn*, lac, marais, comme une contraction de l'ancien mot Leman [1]. Ne pas confondre ce dernier avec l'Ar. *Loman* ou *Lokman*, de qui nous vient notre mot Lamaneur.

315. **Ouergiouios**, al. *Ouiergiouios*, en Lat. *Vergivius*, et fautivement Verginius, était le nom de cette partie de l'Océan qui baigne le côté sud de l'Irlande, entre elle et la Cornouaille anglaise; Ptol., II, 2 et al.; Marcien d'Her., II, 13, 14. Nous connaissons la première syllabe de ce mot pour avoir signifié

[1] Lemania en Basq., levain.

grand, n° 157, qualification qu'on a pu donner au notable élargissement du détroit qui sépare l'Irlande du pays de Galles. Nous aurions précisément pour répondre à cette idée, le K. *Gwyf*, ce qui s'étend, *Ver*, grandement, largement; — ou *Gweilgi*, la mer, *Ueilgi* suivant Price; en C. *Vylgy;* Ar.... — Mais les gloses irl. de Zeuss nous fournissent le mot lui-même, *Foirgae, Thetis, id est Oceanus*, dérivé probablement de *ferg* ou *ferc*, Z. agitation, colère, *fercach*, Z. irrité. *Feürg* veut encore dire la mer en Ir. *Fairge* en E.

316. **Britannia**, l'île de Bretagne qui tirait son nom d'un mot même de la langue des Bretons; Isid., *Or.*, XIV, 6. Voy. 161.

317. **Aquitania**, la 3e partie des Gaules, suivant Cés., I, 1 et III, 20, entre la Garonne et les Pyrénées, et nommée antérieurement *Aremorica*, dit Pline, IV, 31, qui ajoute, id., 33, qu'elle devait son nouveau nom à un peuple particulier appelé Aquitani, dont ne parle, si je ne me trompe, aucun autre ancien. On a prétendu, parce que cet auteur dit autre part, XXXI, 2, que les Tarbelli de Dax étaient un peuple aquitain, qu'ils étaient les mêmes que ces Aquitani, et Walckenaer a observé, à l'appui de cette opinion, que le golfe aquitanique du géographe est appelé Tarbellique par Lucain, Ier, 421, et par Ausone, Parent., IV. Cette synonymie aurait quelque chose de spécieux, si Pline lui-même n'avait positivement distingué les Tarbelli des Aquitani, dans son énumération des peuples de cette province, IV, 33. Quoi qu'il en soit, ce nom ne venait pas du L. Aquæ, comme l'a pensé D'Anville (*Not. d. Gaul.*); il paraît avoir été celtique, car ce sont les Gaulois qui l'ont fait connaître aux Romains pendant la conquête de César, et cette présomption est fortement appuyée par ses éléments qui répondent, dans nos idiomes modernes, à l'une comme à l'autre des significations qu'on a tirées des deux passages de Pline. En effet, si Aquitania n'est qu'un synonyme d'Aremorica, dont le sens de pays maritime nous est bien connu, voy. 77; nous avons pour la composition de ce terme : 1° K. *Ach;* Ir. *Oiche,* eau. — K. *Aig, Eigiawn;* Ir. *Aigein;* E. *Aigean*, mer; et nous remarquerons en passant le

rapport frappant de ces mots avec le nom d'*Aigaion* que portait la mer hellénique. — Ar. *Agen*, fontaine. — 2° le K. ne nous fournit que *Tan*, continu; la prép. *Tan* signifie quelquefois ; le long de, mais peut-on la faire marcher après son régime? — Ar...... — L'Ir. nous offre en revanche *Tan*, gén. *Tain*, pays, contrée, mot peu usité aujourd'hui, du moins dans l'E. suivant Armstr., mais qu'on peut rapprocher du K. *Tannu*, étendre. — Si l'on veut au contraire que le nom d'Aquitania dérive des eaux chaudes, soit de Dax, soit de cette contrée en général, le K. *Ach*, eau, nous revient encore avec *Tan*, feu, Z. et C. Ar. id.; en Ir. *Tene*, Z. et E. *Teine*. — K. *Tanaïd*, *Tanawg;* Ar. *Tanuz;* Ir. *Teinid*, E. *Teinndidh*, chaud, ardent. Je ne me suis point arrêté à toutes les étymologies qu'on rencontre pour ce mot; je remarquerai seulement que, la finale *Tani* étant si fréquente dans l'ancienne géographie de l'Espagne, je n'ai pu la retrouver dans le Basq. et que G. de Humboldt n'a pas même dit un seul mot d'Aquitania dans son célèbre ouvrage.

317 *bis*. Un autre nom dont les éléments ne paraissent pas moins celtiques et se rapporteraient également au voisinage de la mer, est celui de *Ligur*, si rapproché du K. *Lloégr*, l'ancienne partie belge de l'Ile-Britannique; *Lloégrwr*, un habitant du Lloegr. Mais ce nom ayant précédé celui des Celtes, sur les bords de la Méditerranée, et l'origine des Ligures étant généralement regardée comme ibérique, je ne puis, jusqu'à plus ample information, l'attribuer positivement à la langue gauloise[1]. Le fait est seulement que *Lli* en K. veut dire flot, marée, et *Li* en Ir., la mer. — Ar........ — E. *Lith*, marais, eau stagnante; — et que, d'une part, le K. *Gwr*, pl. *Gwyr*, Ir. et E. pl. *Fir;* Ar. *Gour*, C. *Gur*, signifient homme ou les hommes, — et de l'autre, le K. *Gor*, bord ou frontière. Les Ligures auraient donc été les hommes de la mer ou du littoral, ou bien la Ligurie le bord de la mer. Mais parmi les étymologies diverses de ce nom, il ne faut pas perdre de vue le basque *Gora*, montagne, quoique je n'aie retrouvé nulle

[1] Ni le rattacher, comme on l'a fait, au nom du Liger ou la Loire.

part le *Ligorac*, montagnard, de Fauriel, ni le *Lli-Gor* de M. H. Martin. *Gor* même en K. signifie encore ce qui est élevé.

317 *ter*. Après ces deux noms d'Aquitania et de Ligures, se placeraient naturellement les trois autres dénominations générales de Belges, de Celtes et de Gaulois; mais les anciens ne nous ont transmis, et les circonstances historiques ou locales ne nous fournissent aucune indication sur le sens probable de ces mots, qu'on a interprétés de tant de manières. Je n'ai donc à leur assigner aucune place dans ce Glossaire, pas même à Belgæ, quelque plausible que soit l'explication qu'en peut offrir le K. *Bel*, tumulte, guerre; *Bela*, Ar. id combattre. — *Belg*, envahisseur, ravageur. — Ir. *Beol;* brigand; *Beolaoch*, soldat. — E. *Boil*, furie. Ed. Davies préférait le sens d'hommes de mer, ou habitants les bords de la mer, Gweilgi ou Vylgy, voy. 315. Nous aurons d'ailleurs à nous occuper plus tard de ces étymologies. Mais je protesterai dès ce moment contre la distinction qu'on a voulu établir entre les Galls et les Celtes, soit en faisant des prémiers les habitants des terres cultivées, et des seconds ceux des forêts (Owen, Edwards, etc.); soit en restreignant dans d'étroites limites le sens du mot *Celtæ* pour généraliser celui de *Galli*, identique, affirmait-on, au *Galatai* des Grecs. Tous les raisonnements de M. Am. Thierry, et les auteurs grecs dont il invoque l'autorité lointaine, ne peuvent prévaloir contre ces paroles du conquérant même des Gaules, de l'historien qui, pendant neuf ans, a été plus que tout autre à même de constater un fait aussi simple et aussi facile à vérifier. — *Qui ipsorum lingua Celtæ, nostra Galli appellantur*, Ier, 1; c'est-à-dire que Celtæ (conf. Paus., I, 3) était le nom même que se donnaient les Gaulois proprement dits, et Galli celui qu'ils portaient dans la langue latine. L'un de ces termes était absolument l'équivalent de l'autre. Or, à quelle époque et par qui les Romains apprirent-ils le nom des ennemis qu'ils allaient avoir à combattre pour la première fois? Ce fut quand ceux-ci s'avancèrent dans le centre de l'Italie, en passant sur le ventre des Étrusques. Galli est donc, suivant toute proba-

bilité, un nom né en Italie[1], que je croirais même d'origine toscane, et porté ensuite au delà des Alpes par les conquérants romains. Il est très-différent, pensé-je, du Galatai grec, et c'est une observation curieuse à répéter, que ce mot signifie précisément, dans les idiomes celtiques modernes, un étranger, un ennemi[2]. Mais le moment n'est pas encore venu d'aborder les divers points de cette discussion, et je reviens à mon Glossaire.

Je crois pouvoir joindre aux mots de cette section deux noms qu'aucun texte formel ne donne pour gaulois, mais qu'un grand nombre de savants ont regardés comme tels, et qui me paraissent l'être véritablement, malgré tout ce qu'on a soutenu contre ou en dehors de cette opinion. Ces mots sont :

318. **Germani**, nom nouveau, dit Tacite, et restreint d'abord aux Barbares d'au delà du Rhin, qui franchirent les premiers le fleuve pour s'établir dans les Gaules. Il s'est étendu depuis peu à la nation entière, adopté successivement par les autres tribus, à cause de la terreur qu'inspiraient les vainqueurs ; — ou bien : dérivé de la crainte des vaincus (*Germ.*, 2). Tels sont les deux sens attribués, depuis Juste Lipse et Bochart, à cette phrase qui a soulevé tant de discussions, et provoqué sur plusieurs points de ce texte si obscur, des corrections toujours contestées. Il en résulte (sans nous arrêter à la pauvre étymologie latine de Strabon et aux vrais Gaulois que M. Holtzmann[3] en a tirés), que Germani, suivant les uns, est un mot tudesque ; suivant les autres, un terme gaulois. Cette dernière opinion, celle d'Adelung, de Zeuss et J. Grimm, est certainement plus naturelle et plus logique,

[1] G. de Humboldt a remarqué que ce nom resta toujours étranger aux Celtes d'Espagne, *Urbewohn. Hispan.*, p. 146.

[2] Particulièrement en Ir. et en E. où *Gall* est encore l'Anglais, un homme qui ne parle point le Gaëlique. Ce nom a même désigné les pirates danois du IXe siècle. Voy. Chalmers, *Caledonia*, I, p. 332.

[3] P. 45 et al. Il ne s'est attaché, dans cette étymologie, qu'aux Germains d'Arioviste avec lesquels il veut confondre ceux de la Belgique, dont le nom existait évidemment (Cés., II, 4) avant que César ou aucun soldat romain eût mis les pieds dans ce pays.

par rapport à l'ensemble de ce passage ; mais il faut accepter dans ce cas le changement de *victore* en *victis* ou *victo*, et c'est à quoi s'opposent tous les manuscrits, disent les savantes notes du Tacite-Naudet. Il faut convenir en outre que Germani s'explique plus simplement par le Tud. *Ger-mann*, homme armé de traits, homme de guerre (Goldast, Wachter, *Gwer-man*, suivant Lelewel), que de toute autre manière ; mais indépendamment de toute objection philologique, la simplicité même de cette interprétation la rend peu probable, car les Gaulois avaient les mêmes armes et ne se prétendaient pas moins hommes de guerre que ces Germains primitifs. Aussi les savants ne s'accordent-ils pas plus dans une langue que dans l'autre sur l'étymologie de ce terme. Zeuss lui attribua d'abord en Celtique la signification d'habitant des forêts montagneuses, soit celle des Ardennes en Belgique, soit l'Hercynienne au delà du Rhin[1]; l'Espagne même, dit-il, avait ses Germani ou montagnards (*Oretani* de Pline, III, 3; Ptol., II, 6) dans la Sierra-Moréna. Mais ce nom, observe Ukert, *Germ.*, p. 77, peut y avoir été porté par une colonie de Germains auxiliaires. La Gaule en présente d'analogues dans ses Bormanni, Cenomani, etc., dont la finale répond si remarquablement à l'Ar. *Man*[2], homme, *Mor-van* (pour *man*) homme de mer ; — K. *Maon*, peuple, population ; — Ir. *Maon*, pl. *Main* (E. id., jadis), héros. L'E. *Maoim*, attaque soudaine, *Maom*, terreur, s'en éloignent pour le sens particulier, mais non pour l'idée en général. Mais Zeuss, qui avait laissé dans le vague les éléments de cette première étymologie, en a par la suite adopté une autre qu'il dit toute simple, celle de voisins : K. *Gar*, *Ger*; Ir. *Gar*, jadis *Gair*, près, tout contre[3]. — Ar....... — E. *Gair*, le voisinage, les voisins. Trop simple en effet, répéterai-je, c'est-à-dire d'une signification beaucoup trop générale[4]. J. Grimm et Léo en ont produit, chacun de

[1] *Die Deutsche*, p. 59.

[2] Qu'il ne faut pas confondre avec le K. *Man*, petit, ou *Man*, lieu, place.

[3] *Gramm.*, p. 735. Mone, qui soutient cette étymologie contre toutes les autres, la complète avec le K. *Maon*, peuple. *Celt. F.*, 330.

[4] Celle de *petits voisins*, que M. Holtzmann découvre encore à la p. 862 de Z., n'est qu'une malice de sa part, p. 41.

leur côté, une nouvelle qui se rattache du moins à un fait caractéristique signalé par Tacite, le *barritus* ou cri de guerre terrifiant des Germains, lancé du creux des boucliers, voy. le mot *Bardus*, 44, et si propre à frapper l'imagination des vaincus; cri tout particulier dont quelques troupes romaines adoptèrent l'usage dans la suite (Am. Marc., XVI, 12). — K. *Ger, Garm*, cri, clameur; *Germain*, crier souvent; *Garmiaw*, pousser un cri. — Ar. *Ger*, parole, *Garm*, cri, *Garmi*, crier; C. id., crier fort. — Ir. *Gairim*, appeler, crier; *Gairm*, appel, acclamation dont Grimm tire le plur. *Gairmeanna*[1]; *Gairm-chuillein*, hurlement de chiens. — E. *Garain*, se plaindre, faire appel. Ce qui vient à l'appui de cette étymologie, c'est : 1° que le K. en a tiré le mot *Garmwyn*, guerrier, proprement un jeteur de cris; — et 2° qu'un passage trop peu remarqué de César, v. 26, signale justement cette habitude de crier propre aux Eburons, c'est-à-dire aux Germains primitifs. Zeuss oppose à cette interprétation, appuyée sur un usage positif, des difficultés grammaticales qui, à dix-neuf siècles de distance, me paraissent de pures chicanes; Gram., p. 735. Il est assurément plus facile d'admettre que l'euphonie romaine a changé le plur. *Germnan* (s'il a jamais existé) en Germani, que de croire qu'un nom nouveau et devenu si terrible ait signifié tout bonnement voisins. Du reste, en partant toujours de Man ou Maon pour deuxième élément de ce mot, on aurait encore pour le premier : K. *Geri*, colère, ou l'Ir. *Gear*, compar. *Geire*, E. id., tranchant, coupant; Ir. *Gearaim*, E. *Gearr*, couper, *Gearait*, un guerrier. *Gearmain* est le nom même de l'Allemagne en Ir. Je crois donc que Germani est un terme certainement gaulois[2]. Pour les *Germanoi*, *Dschermanen* ou *Ermanen* de l'Orient, je n'ai point à m'en occuper ici.

319. **Læti** ou **Leti**. Autre mot encore plus vivement débattu que le précédent, et que, malgré la science et les sarcasmes de M. Bœcking[3], je me permettrai de croire d'origine

[1] *Gesch. d. D. Spr.*, p. 787.

[2] Je ne fais point valoir le *Germanu* et le *Carmanos* des méd. dont j'ai relevé les interprétations contradictoires.

[3] Voy. *Notit. Dignit. Imp.*, t. II, p. 1044 et suiv., sa dissert. sur les Læti.

plus vraisemblablement gauloise que germanique. On l'a confondu, tantôt avec le lat. *lætus*, joyeux, et quelquefois avec le grec *Laita*, domaines publics; tantôt avec les Leudes mérovingiens, ou avec *Liti, Ledi* ou *Lassi*, qui voulaient dire esclaves chez les peuples de la Germanie septentrionale. Ces trois premières assimilations sont presque universellement abandonnées aujourd'hui; il se peut que la quatrième remonte à une racine commune au Celtiq. et au Tudesq. ou bien indique une dégénération réelle de nos Læti, mot qui est certainement, quant aux témoignages qui nous restent de l'un et de l'autre, plus ancien que *Liti*. On comprend que la fierté germanique n'ait vu que des esclaves dans ces captifs et ces transfuges dont Rome faisait des colons de condition libre, il est vrai, mais assujettis à un tribut et au service militaire. Or, ce qui me paraît prouver que le terme qui nous occupe était bien d'origine gauloise, c'est que ces colons ayant été à diverses époques, mais pour la plupart sans doute aux mêmes conditions, établis en diverses provinces de l'empire, on ne voit que ceux des Gaules qualifiés de Læti, quoique ceux d'Italie entre autres, dont parle Am. Marcellin, xxviii, 5, fussent également de race germanique[1]. Aussi le Grec Zosime dit-il, ii, 54, que ce nom désignait un *peuple* gaulois. Plusieurs modernes ont encore voulu que les Læti fussent une nation particulière venue d'au delà du Rhin, et qu'on a même placée en Souabe, d'après un passage mal compris, à mon sens, d'Am. Marcel., xvi, 11. La *Notitia dignitatum* démontre cependant que ce mot n'était qu'une qualification applicable au contraire à des troupes de nationalités diverses, Bataves, Francs, peut-être Sarmates, etc., et dont la signification me semble indiquée par Eumènes, quand il parle à la fois du Læte rétabli dans ses foyers, et du Franc devenu ou redevenu l'hôte de l'empire romain (*Panég. à Const. Cés.*, 21, conf. 8; et *Panég. à Constant. Aug*,. 6). — K. *Lletyyd*, locataire, hôte, du verbe *Lletyu*, loger. — Ar.......; mais j'y

[1] Comme ceux de la Thrace et de la Macédoine, voy. Zos., i, 46, car les Scythes de ce passage sont les vaincus de Claude le Gothique.

remarque *Leton*, terre en friche. — Ir. *Laidhim*, je me couche, je me repose. — E. *Laidh*, se tapir.

Enfin j'aurais encore à m'occuper ici, n'était que cette discussion appartient plus naturellement au chapitre où il sera question des Ombres, du nom des *Isombrés* ou Insubres, des *Olombres* et des *Vilombres* de M. Am. Thierry, c'est-à-dire, suivant lui, des Ombres inférieurs, des Hauts Ombres et des Ombres maritimes. Les premiers habitaient, dit-il, les plaines du Pô ; les seconds, les deux versants de l'Apennin et le littoral montueux de l'Adriatique, et les derniers, la côte de la mer de Toscane, entre l'Arno et le Tibre. Sans chicaner sur le sens de haut (au lieu de grand, O'Reilly, Armstrong) donné au mot *Oll*, j'observerai seulement, pour ce qui concerne les Olombres et les Vilombres, que les positions qui leur sont assignées par Ptolémée (le seul auteur, pensé-je, qui nous ait transmis, III, 1, ces deux noms fort obscurs, et dont le premier est même fort douteux), sont en contradiction formelle avec la double interprétation de M. Thierry. En effet, l'Olombrie de Ptol., avec ses villes de Fossombrone et d'Iési, est beaucoup plus maritime que sa Vilombrie, dont les cités Spello, Bevagna, Spolette, Narni, etc., sont dans une région centrale et fort élevée entre les deux mers. Ajouter à cet unique renseignement que dans les temps primitifs elle s'est étendue sur le littoral tyrrhénien, c'est une pure supposition combattue par le silence de toute l'antiquité, qui n'a connu sur cette côte, en laissant de côté les Ligures, que des Sicanes, des Sicules, des Aborigènes, des Pélasges et des Étrusques. En admettant même le fait, pour quelle raison aurait-on donné le surnom de maritimes aux Ombres d'un côté de l'Apennin plutôt que de l'autre ?

Note sur les formules de Marcellus de Bordeaux.

Ces formules sont tout simplement des mots ou des phrases qu'il fallait prononcer, — ou écrire et appliquer sur l'endroit souffrant, — pour assurer l'efficacité de quelques-uns des re-

mèdes dont Marcellus a rassemblé les ordonnances ou les recettes populaires [1]. Caton, R. R., 160 (conf. Pline, XXVIII, 4), et Pline, XXVII, 75, nous ont transmis plusieurs de ces formules superstitieuses, qui étaient tantôt grecques ou latines, tantôt composées de termes barbares ou bizarrement assemblés, ou bien d'une suite de syllabes inintelligibles. Quelques-unes de cette dernière catégorie se trouvent dans Marcellus, et le grand philologue allemand, J. Grimm, a cru reconnaître dans ces mystérieux baragouins, du Celtique et même de l'Irlandais, découverte qui serait d'une grande importance, car il en tire cette conclusion qu'un dialecte gaëlique était au IVe siècle l'idiome populaire de l'Aquitaine, patrie de notre médecin. Plusieurs de ces noms de plantes gaulois que Marcellus nous a conservés, et les mots isolés de *Toles* et d'*Arithmato* lui servent à soutenir cette thèse dans son mémoire sur l'auteur bordelais, publié en 1849 [2]. Malgré l'autorité de son nom, elle trouva peu de créance, même parmi les celtistes, et Zeuss lui porta un rude coup en déclarant, Gr., p. XLVIII, que ces formules, aussi bien que les gloses malbergiques de Léo, ne contenaient pas un mot de Celtique. Échec en partie compensé en 1855 par l'importante adhésion de M. Ad. Pictet, qui aida Grimm à composer sur cette question un second mémoire intitulé : *Ueber die Marcellischen Formeln.* Cette coopération toutefois n'implique pas dans les détails le même accord que sur le fond, car les deux auteurs se contrôlent et se critiquent même, dans leur brochure franco-allemande, avec une indépendance qui lui donne une piquante originalité.

En résumé, l'on trouve dans le premier mémoire où Grimm a réuni toutes ces ordonnances superstitieuses, quatorze formules inintelligibles en Grec et en Latin ; les deux savants en expliquent ensemble ou séparément dix, plus les deux mots *Toles* et *Arithmato*,, qui figurent dans deux invocations latines. Nous avons vu Toles au numéro 164. Arithmato désigne un génie ou une divinité invoquée contre les douleurs d'esto-

[1] J'ai cité ses propres termes : *Ab agrestibus et plebeis..... didici.*
[2] *Ueber Marcellus Burdigalensis*, in-4°.

mac, *aufer dolores stomachi*, etc. Marcell., ch. 20. Grimm y voit (premier Mém., p 32, et M. Pictet également) l'Ir. *Ardhmath*, Summum bonum, c'est-à-dire être souverainement bon. *Ard*, haut, suprême, E. id. — *Math*, bon, E. id. — interprétation certainement plus satisfaisante que toute autre tirée du grec *Arithmos* ou des nombres.

La chose n'est plus aussi simple quand il s'agit de formules mystérieuses dont la langue est inconnue, et dont la signification flotte dès lors sur un océan de possibilités et d'idées superstitieuses, aussi bien en dehors qu'au dedans des limites de la raison. Il est incontestable que ces longues séries de syllabes monstrueusement soudées l'une à l'autre dans les textes que nous avons sous les yeux, se partagent fort aisément, avec peu ou même point de changement, en mots irlandais ; mais le sens que forment ensuite ces mots ressuscités ne me paraît pas toujours convaincant, ni même bien plausible. J'en fais juge le lecteur.

1° Marcell., ch. 8. Pour la chassie des yeux : — arracher une millefeuille entière, la plier en forme de cercle, et regarder à travers ce cercle en disant trois fois *Excicumacriosos*, etc. Pictet lit, p. 59 : *Exci cuma criosos*, vois la forme de la ceinture. — Exci rapporté à *Ecet*, ils virent (prétérit donné par O'Reilly) ou au verbe *Cim*, voir, composé avec la préfixe *ex* ou *ess*, au dehors ; — *cuma*, forme ; — Criosos, de *crios*, ceinture. Les cercles ou ceintures paraissent avoir joué un rôle dans les incantations irl., observe Pictet en nous renvoyant au *Mochris* (Cingulum meum) traduit par Zeuss, p. 933. J'y remarque entre autres ce passage : *Cingulum Viminis cingulum meum contra morbum et curam*, etc. Pictet les ramènera au numéro 8 suivant.

2° Ibid. Pour une petite ordure entrée dans l'œil : le frotter légèrement avec les cinq doigts, et dire trois fois : *Tetuncresonco*, *bregan*, *gresso*, etc. Grimm et Pictet lisent ensemble, premier Mém., p. 27, et deuxième, p. 58, *Tet un cre son co*, mais le premier continue de lire : *bregan gresso*, et le second : *breg an gressa ;* ce qui donne à cette formule deux fins différentes qui ont chacune leur sens, Grimm en ayant même pro-

posé l'un après l'autre deux pour la sienne. Que *Tet un cre son* signifie : Fuis loin de nous, ordure (fuis), d'ici ! — *Teith*, impér. donné par O'R., fuis ; — *un* pour *uainn*, de nous ; — *cre*, poussière, ordure ; — *son* pour *soin*, qu'O'R. rend par *there*, là, et non par *hence*, ici (différence peu importante au fond), — c'est une interprétation fort vraisemblable ; mais grande est ensuite la divergence entre les deux sens prêtés aux derniers mots : par la vertu de la formule (Pictet) ; — ou : Va au diable ! (Grimm.) — Celui-ci juge l'autre fin qui est si calme, peu en rapport avec le ton du commencement, soit ! mais les termes figurés qu'il rapporte au diable me semblent appartenir à un ordre d'idées postérieur au siècle de Marcellus.

3° Ibid. Pour un œil qu'une enflure tient fermé : — le frictionner avec patience, et dire trois fois, en crachant chaque fois : *Inmon dercomarcos axatison*, que Gr. lit, 1er Mém., p. 27 : *Inmon derc omar cos ax ati son*, (sois) agréable (pour moi) lit de l'œil ; au loin la douleur et le gonflement ! — *Inmhuin*, agréable (l'Inmhion de Gr. n'est pas dans O'R.) ; — *dearc*, œil ; — *omar*, auge, c'est-à-dire cavité, orbite de l'œil ; Cos pour *gus*, douleur ; — Ax pour *agus*, la conj. et ; — Ati pour *aith*, gonflement ; — *son*, déjà peu exactement expliqué tout à l'heure, serait encore plus éloigné de signifier dehors, au loin ! Ce qui, avec la manière un peu leste dont on dispose de *cos* et d'*ax*, donne à un sens aussi satisfaisant des appuis peut-être contestables.

4° Ibid. Pour un orgelet : — couvrir l'œil avec trois doigts de la main gauche, cracher trois fois et dire autant de fois : *Rira rica soro*. Pictet traduit, p. 59 : viens, viens, ô mal ! c'est-à-dire, sors de mon œil. — Rica, du verbe *Roichim*, venir, *Riach*, il vint (prétér. donné par O'R., racine, *Ric*, voy. Zeuss, p. 493, glose : *Rigthir cuccuib*, venit ad vos, etc.). — Soro de *saor*, mal, douleur. Cette répétition de *rica* est semblable à celles qu'offrent plusieurs formules grecq. et lat. *Pheuge, pheuge! Fuge, fuge!* et l'explication en devient très-vraisemblable.

5° Ibid. Pour le même mal : — piquer l'apostume avec des

grains d'orge, etc., en disant à chaque piqûre ces mots écrits en lettres grecques : *Kuria Kuria Kassariasourôrbi.* Grimm corrige d'abord, IIe Mém., p. 62, une faute d'impression du dernier mot, qui doit être, suivant lui, *sourôphbi,* et lit : *curia, curia, casaria, sor obhi,* que ce charme éloigne ce mal de vous ! — Curia est répété ici comme les Pheuge ! et les fuge ! dont on vient de parler. Il dériverait de *cuirim,* poser, déposer, que Grimm prend dans le sens d'écarter de soi ; — Cassaria, que nous verrons tout à l'heure écrit *gasaria*, représenterait *geasa,* charme, enchantement ; — Sor vient d'être expliqué ; — et Ophbi ou obhi serait une ancienne forme d'*uaibh,* de vous ; — assimilation qui pourra, de même que le sens déduit de Cuirim, paraître hardie à plus d'un lecteur.

6° Ibid. Encore pour les orgelets : — les toucher avec le doigt annulaire, en disant trois fois : *Vigaria gasaria,* et les brûler ensuite avec un grain d'orge ardent, etc. C'est Pictet qui a reconnu, p. 61, *gasaria* pour le *Geasa* ci-dessus ; il rapporte *Vigaria* à *feig,* aigu, tranchant, qui prendrait avec le suffixe *ar,* le sens d'incisif, mordant. Grimm rejette cette interprétation effectivement peu satisfaisante, de charme incisif, et se rattache à *Fichim,* je brise, dont *vigariā* aurait été l'impér. passif : charme, sois brisé !

7° Ch. 12. Pour le mal de dents : — répéter sept fois le mardi ou le jeudi : *Argidam margidam sturgidam,* que Pictet, p. 62, lit : *argi dam, margi dam, sturgi dam.* Il y reconnaît trois impér. : chasse la douleur, maudis la douleur, dissipe la douleur. — *Airgim,* je chasse, j'emporte ; — *Mairgim* (pour *Mairgnighim,* de *mairg,* douleur), je me lamente, je déplore, donc je maudis ; — *Stroighim* (*Stroichim,* dans O'R.), j'enlève, j'arrache ; — enfin *damh,* souffrance, douleur.

8° Ch. 14. Pour une douleur à la luette : — passer la main renversée, les doigts joints, depuis le gosier jusqu'au cerveau, et dire : *Crisi crasi concrasi,* etc. Pictet traduit, p. 63 : mets la ceinture jusqu'à la guérison. — *Cris,* ceinture ; — *creasaim,* je mets ; — Con pour *co in,* de *go,* jusqu'à, et de l'ancien art. *in,* le ; — Crasi de *greas,* préservation. Grimm avait aussi, Ier Mém., p. 31, pensé à ces deux sens de ceinture et de gué-

rison ; mais il n'y a pas dans cette ordonnance de Marcellus un seul mot qui se rapporte, comme dans la première incantation, de près ou de loin, à l'idée de ceinture.

La longueur de la formule suivante lui donnerait, comme phrase gauloise, une importance décisive, si son interprétation était aussi clairement justifiée que quelques-unes des précédentes.

9° Ch. 15. Tout ce qui s'arrête dans le gosier en est expulsé quand on dit trois fois et en crachant chaque fois : *Heilen prosaggeri uome sipolla, nabuliet onodieni iden eliton,* formule dont quelques mots ont une physionomie slave, observe Grimm, 1er Mém., p. 30. Pictet les ramène tous au Celtique, p. 64. Il lit : *Heilen, prosag geri uome! Sipolla, na buliet ono dieni! i den e liton!* Ordure, sors promptement de moi! pars afin que ne (te) frappent pas les hommes! va vite au large! — On peut objecter sur-le-champ qu'un pépin, une arête ou toute autre chose qui reste dans le gosier en mangeant, n'est pas une ordure, et que donner, en tous cas, à une ordure la crainte d'être frappée par les hommes, est une idée fort étrange. Mais voyons l'analyse de la phrase. — Heilen est *Eilne*, jadis *Hœllned*, Z. saleté, souillure, — Prosag décomposé en *Pro,* qui devient un préfixe, le *For* actuel des Irl. ? et *Sag*, impér. d'un verbe *Saighim*, que suppose le prétérit *Saighsiot,* ils vinrent, donné par O'R.; — Geri, de *Ger*, tranchant, aigu, d'où le sens de prompt, promptement ; — Uome pour *Uaim*, de moi ; — Sipolla, impér. pour *Siubhal* de *Siubhlaim,* je pars ; — *Na*, non, que ne ; — Buliet, conjonctif de *Buailim* ou *Bualaim*, je frappe ; *Buille*, coup ; — Ono, art. pour *ana*, auj. *na*, les ; — Dieni pour *Duini*, pl., de *Duine*, homme ; — *i* serait l'impér. d'un verbe radical *eit*, ou *et*, aller, lequel n'est lui-même qu'une déduction que Zeuss a tirée de quelques gloses, mais confirmée par l'Irl. actuel *eathaim*, je vais ; — Den, de *Dein*, promptitude ; — *E* pour *i*, prépos. *in*, dans ; — Liton, pour *leathan*, large. — Ce détail nous offre, à côté de rencontres heureuses, des suppositions passablement hasardées, telles que Pro-sag, etc.

La 10e formule est encore plus longue, mais les répétitions

dont elle est composée, lui enlèvent, à notre point de vue, une partie de son importance. L'interprétation qu'en donne Pictet, n'est d'ailleurs pas exempte de suppositions du même genre, et repose sur deux changements qui ne sont motivés que par cette interprétation même. Il s'agit encore de quelque chose qui s'est attaché au gosier. Dites en le frottant : *Xi exucricone xu crigrionaisus scrisumiouelor exugriconexugrilau*: Pictet divise ainsi les mots : *Xi ex u cricon, ex u crig rion aisus. Scris u mi ouelor. Ex u gricon, ex u grilau;* — et traduit : Sors, hors du gosier! hors de la gorge (par) la voie du vomissement! glisse hors de mon cou, hors du gosier, hors des entrailles! — On ne pense guère aux entrailles en pareil cas, mais passons. Xi qui ne donne aucun sens est complété en *Ex-i*, formé de la préposition préfixe *Es* ou *ex*, hors, et de l'impér. *i* supposé ci-dessus; — Ex, la même prépos. encore répétée plus loin, ainsi que *u* assimilé à *ua*, de; — Cricon, augment. de *cric* ou *crig* qui suit, lequel est le *craig* actuel, gosier (je n'ai point vu d'augmentatifs irl. dans O'Don.); — Rion pour *rian*, chemin; — Aisus pour *aisios*, disposition à vomir, *aisioc*, ce qu'on a vomi; — Scris (impér.) de *scriosaim*, je balaie, je glisse sur; — Mi pour *mo*, mon; — Ouelor formant avec l'*i* qui précède, dit M. P., une accumulation insolite de voyelles, *ioue*, est visiblement corrompu; il le corrige en *cuelor*, pour *coileir*, cou; — Gricon est le même mot que le *cricon* ci-dessus; — enfin Grilau, anc. dat. en *u* (voy. O'Don., p. 84), se retrouverait dans *grealach*, entrailles.

Telles sont ces dix interprétations qui acquerraient une très-grande importance, si leur exactitude venait quelque jour à se confirmer. En somme, balance faite des parties faibles et des rapprochements heureux, je pense qu'aux yeux de tout homme impartial, ceux-ci l'emportent sur celles-là, et que Zeuss avait porté sur la curieuse tentative de Grimm un jugement beaucoup trop précipité. L'hypothèse d'où est parti ce dernier, que ces formules, n'étant ni grecques, ni latines, pouvaient être gauloises, puisqu'elles nous ont été transmises par un médecin bordelais, est en elle-même fort naturelle. Sans prendre la défense de telle ou telle de ces interpré-

tations, l'ensemble de son travail me paraît rapprocher réellement ces formules du Celtique, et me porte à les regarder comme ayant effectivement appartenu à la langue gauloise.

Faut-il en conclure avec eux que cette langue (sans faire d'exception pour les Belges) était probablement gaëlique, et que l'Irlandais particulièrement était l'idiome de l'Aquitaine[1]? C'est une question qui nous reste à examiner, quand nous aurons classé tous les éléments de ce Glossaire. Mais une observation à faire dès ce moment, c'est que la thèse de Grimm suppose que le Gaulois de la Celtique proprement dite aurait refoulé vers les Pyrénées l'Aquitain parlé du temps de César, et que l'on croit généralement avoir été Ibère ou Basque. En second lieu, ni Grimm, ni Pictet ne disent s'ils ont essayé la même confrontation avec le Kymrique; ils se sont contentés de mettre en présence de cinq ou six mots irl. le terme gallois qui leur ressemble. Cette épreuve était cependant nécessaire pour compléter leur démonstration. J'ai donc tenté, pour mon compte, de retrouver dans le Gallois les interprétations qu'ils avaient tirées du Gaëlique; l'avantage est resté entièrement à ce dernier. J'ai même si peu réussi, qu'en comparant avec cet insuccès la facilité que m'avait présentée, pour la plupart des mots gaulois qui nous sont garantis par les anciens, leur confrontation avec les quatre idiomes néo-celtiques à la fois, j'en ai gardé quelque doute de plus sur la parfaite exactitude de ces traductions. Quoi qu'il en soit, voici les termes gallois que je puis comparer avec les textes irlandais.

Pour le mot *Arithmato*, suprême bien : *Mad*, bon, bien.

1re formule. — Pour Exi : *Es*, séparation, *Esgar*, *Ysgar*, séparer, quitter.

2e — Pour Gresso : *Grési*, pitié, compassion.

3e — Pour Cos : *Kos*, démangeaison, ce qui est irrité.

[1] Mr. P. peut n'avoir pensé, p. 67, qu'aux Celtes bituriges établis à Bordeaux dès le temps de Strabon, mais Gr. parle de l'idiome dominant généralement en Aquitaine, 1er Mém., p. 10, et même dans les Gaules, 2e Mém., p. 52.

4° — Pour Rica, deux sens différents l'un et l'autre de l'Ir. — *Rhygas*, très-haïssable, — ou *Rhygen*, grain de seigle, singulier rapport avec le grain d'orge ou d'orgelet. — Pour Soro : *Sor*, irritation ; *Sori*, offenser ; *Swri! Swri!* crie-t-on en Gallois au chien qu'on veut irriter contre quelqu'un.

5° — Pour Kuria : *Kur*, coup, douleur ; *Kuriaw*, vexer, tourmenter. — Pour Kassaria : *Kasau*, haïr ; *Kasaus*, haïssable. Deux sens qui diffèrent des mots irl.

6° — Pour Vigaria : *Bikra*, vexer, tourmenter.

7° — Pour Margidam : *Margidaham*, evanesco, glose de Zeuss ; s'évanouir, disparaître.

8° — Pour Crisi : avec un autre sens, *Krys*, promptitude ; *Krysia*, hâter.

9° — Pour Geri : un autre sens, *Ger*, cri ; — pour Uome, de même, en séparant *wo*, impér. arrête, demeure tranquille, — de *me*, pron. (régime) le ; — pour Sipolla, *Syfalu*, agir avec inconstance ; P. dit : se mouvoir, être instable ; — *Na*, non, ne ; — *e* particule indicative d'un mouvement ; — pour Dieni, *Dyn*, homme, Ar. *Den* ; — (pour i, impér. supposé d'*Eit*, auj. *eathaim : â*, impér. d'*athu*, aller.) — Pour Liton, *llydan*, large.

10° — Pour Ex. : *Es* déjà cité, *Esg*, ce qui sort, pousse au dehors ; — pour Exu, *Esu*, repousser, éloigner.

A ces dix formules qu'on peut donc croire d'origine gauloise, je joindrais une de celles que les deux célèbres philologues n'ont pu expliquer, et qui me paraît avoir un véritable air de famille avec les précédentes. Elle appartient au ch. 10 de Marcell. — Si le sang se porte avec excès vers une partie quelconque du corps, entourer cette partie malade avec un linge auquel est attaché un papier vierge où l'on a écrit ces mots : *Sicycuma cucuma ucuma cuma uma ma a*. Nous retrouvons ici les *cuma* de la première formule. Le mot même dont les suivants ne sont qu'un écho successif, Sicycuma, touche de très-près à Exicuma, et rappelle deux verbes K. d'une signification fort opposée, *Sikiaw*, tremper, mouiller, et *Sychu*, sécher ; Ir. *Siochaim* ; — *Sik*, sec.

Les trois dernières formules inexpliquées sont mixtes, c'est-à-dire un mélange de latin et de termes étrangers à cette lan-

gue, mais qui se rapprochaient plutôt du Grec que du Celtique. Ainsi au ch. 21, le vers *Utos Utos Utos*, dans une invocation que j'ai peine à croire d'origine juive, malgré l'autorité de Grimm, ce peuple n'ayant encore pénétré que fort peu dans les Gaules, au temps de Marcellus. Utos représente tout simplement, pensé-je, *autos*, moi-même, moi-même, moi-même. *præparabo tibi vinum leve*, etc. — Enfin, au ch. 31 : *Absi apsa phereos*, et *Absis paphar*, dont je n'ai rien à dire.

Notre inventaire enfin terminé, passons à la double classification des mots que nous avons recueillis et confrontés.

CLASSIFICATION DES MOTS RASSEMBLÉS DANS LE GLOSSAIRE, ET CONCLUSIONS.

I. Nous sommes arrivé dans notre Glossaire à un total de 321 mots[1], sans compter les 38 de l'Appendice qui feraient 359. Ce nombre s'élèverait même à 371 avec les numéros *bis* et *ter*, et approcherait de 400, si je voulais y ajouter les termes incertains que nous ont fournis les médailles, et quelques autres dont nous avons eu l'occasion de parler. On voit que nous sommes encore loin des 700 mots gaulois que M. de La Villemarqué dit : (Essai sur l'hist. de la langue bretonne, p. VI) *avoir comptés, parmi ceux qui sont cités et traduits par les écrivains de l'antiquité, comme se retrouvant dans les quatre dialectes celtiques modernes*. Je pourrais affirmer de prime abord que cette énorme différence est impossible, car, sans prétendre qu'aucun mot n'a échappé à mes investigations, ce n'est certainement point par centaines qu'ils peuvent s'être dérobés à toutes mes recherches; mais il vaut mieux répondre par des faits. Ce nombre formidable se réduit, dans les preuves données par M. de La Villemarqué,

[1] Il y a 319 n^{os}, dont un vide, le 8, — et 3 doubles, 208, 244 et 218.

p. VII-XII, à 108, dont 46 noms de divinités d'hommes, de peuples ou de lieux, interprétés, sauf une douzaine, d'une façon purement arbitraire, c'est-à-dire sans que nous possédions le plus léger renseignement sur leur ancienne signification. Quelques-uns le sont même, en dépit de la science philologique de l'auteur, d'une manière assez peu satisfaisante; *Galgacus*, par exemple, qui signifierait bègue, malgré le magnifique discours que Tacite a placé dans la bouche du héros calédonien. Quelques autres font, par les éléments dont ils sont composés, double et même triple emploi, avec des mots déjà cités antérieurement. C'est donc aux 62 termes communs qu'il faut nous en tenir, et nous en retrancherons encore 3 autres doubles emplois, *Pen*, *Kraég*, *Beg*, et le fantastique *Didoron*, que nous avons déjà rejeté. Nous descendons ainsi à 58, et c'est par conséquent le chiffre de M. de La Villemarqué qui se trouve fort au-dessous du nôtre, défalcation faite également des quelques noms propres que nous avons essayé d'expliquer.

De ces 58 mots, 39 se trouvent dans notre Glossaire. On a vu, numéros 96, 287, et App. L. que 3 autres, *Saronicus* ou *Dero*, *Belek* et *Siston*, n'étaient dus qu'à des méprises sur les textes de Pline, d'Ausone et d'Athénée. Restent 16 mots, c'est beaucoup; mais je n'ai pu, d'une part, découvrir aucun ancien qui ait jamais cité comme gaulois : *Div* ou *Diou*, deux, et *Dorn* ou *Doron*, main; ni retrouver de l'autre, soit aux endroits indiqués, soit dans leurs œuvres entières, les citations que M. de La Villemarqué a faites : — de Pline, 18, pour *Gwinmeled*, vrille[1], et *Bresk*, gâteau de miel; — de Festus, pour *Barren*, verrou; — de Perse, Sat. 6 pour *Garr*, jambe; et de Plutarque, ainsi que de Leibnitz, Miscell. p. 157, pour *trifenn*, dard à trois pointes. En troisième lieu, *Argel* et *Mori* nous sont donnés, non pour gaulois, mais le premier pour cimmérien et le second pour cimbrique; ce qui n'est pas encore la même chose pour nous. Enfin des sept éléments de

[1] Pline parle de la tarière gauloise, *terebra gallica*, XVII, 25, mais il ne lui donne pas d'autre nom.

noms géographiques qui complètent ces 16 mots : *Bre*, montagne; *Komb*, vallée; *Glenn*, vallon; *Luc'h*, marais; *Man* ou *Men*, pierre; *Lenn*, lac, et *Aven*, *Aon*, *An*, ou *On*, eau, rivière; — aucun ne m'a paru assez caractéristique pour figurer dans mon Glossaire. *Glen* et *Lenn* n'entrent même, si je ne me trompe, comme éléments particuliers, dans aucun nom de la géographie des Gaules[1].

Je regretterais vivement que ces remarques, déjà précédées de quelques critiques dans mon Glossaire, parussent empreintes du moindre sentiment de malveillance envers un homme auquel nous avons tous, littérateurs non moins que celtistes, de véritables obligations. Personne n'apprécie plus que moi ce que nous devons au continuateur de Legonidec, au digne Breton qui a pieusement rassemblé les chants populaires de son pays ; mais sa réputation même donnant plus d'importance aux fautes qu'il a pu commettre sur les limites de son terrain, j'ai dû, pour éviter, autant qu'il m'était possible, tout reproche d'omission, m'expliquer avec franchise sur ce qui m'a semblé faux ou contestable dans le Gaulois de M. de La Villemarqué. La vérité d'ailleurs, ne doit-elle pas toujours nous être plus chère que Platon ?

II. Revenons à nos 321 mots. La manière dont nous les avons distribués dans notre Glossaire établissait entre eux un premier classement à la fois chronologique et littéraire, par rapport aux sources où nous les avions puisés. On a vu qu'ils forment deux catégories. La première comprend les 220 termes dont nous connaissons la signification, et sur lesquels 182 sont expressément donnés pour gaulois; mais l'on peut hardiment regarder comme tels les 38 autres d'après la manière dont les anciens les ont cités. De ces 220 mots, 179 datent des temps antérieurs à l'invasion des barbares, et sont, avons-nous dit, ceux qui doivent inspirer le plus de confiance. La deuxième catégorie contient les termes ou les élé-

[1] Je n'y ai vu ni Glenum, ni Lendunum, nommés par M. de La Villemarq. Peut-être a-t-il voulu parler de Glanum et de Landunum; celui-ci, retrouvé dans le canton de Laignes (Côte-d'Or), ne touchait à aucun lac dont il pût tirer son nom.

ments caractérisques des noms propres gaulois dont la signification nous est inconnue, mais dont nous avons tenté l'interprétation d'après les indices qui pouvaient nous mettre sur la voie. Partie toute conjecturale, mais qui nous a fourni des rapprochements si évidents, que nous pouvons en mettre au moins 70 à peu près sur la même ligne que les 220 mots traduits par les anciens. Nous avons en même temps noté dans les deux catégories, quand le fait nous était connu, de quelle partie des Gaules chacun de ces vocables avait été transmis. C'était le principe d'une seconde classification, plus importante au point de vue philologique, mais qui restera toujours fort incomplète par l'insuffisance de nos renseignements. Nous sommes donc forcé d'abandonner à la langue gauloise en général tous les vocables dont l'origine ne nous est pas indiquée, c'est-à-dire les deux cinquièmes de ceux que nous avons rassemblés. Il est vrai que la plupart consistent en noms propres ou éléments de noms propres, le plus souvent communs aux diverses branches de la grande famille celtique, et d'une importance moindre que les mots de l'autre moitié. Ceux-ci, parmi lesquels s'en trouvent encore de peu certains, se répartissent fort inégalement entre la Gaule cisalpine ou italique, — les Alpes, — la Ligurie, — l'Aquitaine, — la Gaule proprement dite, — la Belgique, — la Bretagne insulaire et la Galatie ; huit catégories qui n'ont rien d'absolu, beaucoup de ces mots ayant certainement appartenu à plusieurs à la fois. Elles établissent seulement le point de départ connu de chacun de ceux qui s'y trouvent compris.

On verra par le tableau ci-contre, que nous ne possédons qu'un seul terme qui soit certainement aquitain ; que trois ligures et dix des dialectes alpins. La Gaule cisalpine ou italique peut en réclamer vingt-cinq, la Belgique onze, la Bretagne douze et les Galates dix, quatre de plus que n'en avait reconnu Wernsdorff. Reste la Gaule proprement dite ou celtique, à laquelle on peut en attribuer cent vingt-cinq, en y comprenant les noms de plantes que nous devons à Marcellus de Bordeaux, et quelques termes que je rapporte aux provinces où l'on a trouvé les inscr. dont ils sont tirés.

III. Cette classification rétrospective nous conduit à une troisième, celle de tous nos mots gaulois d'après les idiomes celtiques auxquels ils se rattachent le plus naturellement aujourd'hui. J'ai apporté dans ce dernier classement toute l'attention et toute l'impartialité qui pouvaient en diminuer l'arbitraire aux yeux du lecteur. C'était une chose délicate, après tant de siècles et en présence des opinions opposées qui se disputent les débris du Gaulois, que de faire entre les deux branches si rapprochées du Celtique moderne, un partage équitable de tous ces mots d'une forme souvent peu certaine, et dont quelques-uns n'ont pu se rattacher qu'à des sens détournés ou à de simples analogies. Il est probable que le lecteur sera plus d'une fois en désaccord avec moi sur les attributions que j'ai faites, mais qu'il me permette de lui rappeler encore que ce n'est point d'après les détails, mais sur l'ensemble qu'il faut juger un travail consciencieux de ce genre. Son importance est dans les résultats.

IV. Or, le premier est le plus frappant de tous, celui pour lequel j'ai entrepris ce Glossaire, et qui en résume la partie démonstrative, c'est qu'à l'exception de 24 mots, tous ceux que j'ai recueillis se sont retrouvés, directement ou indirectement, dans le Celtique moderne :

Directement, par leurs semblables de formes et de significations à la fois, ou par une communauté de racines dont on ne peut nier l'évidence. J'ai dans mon second tableau, à la fin de ce volume, marqué ceux-ci d'un astérisque (ou de deux quand leur composition révélait deux radicaux), et désigné par des initiales semblables à celles du Glossaire les mots qu'on peut regarder comme identiquement conservés dans l'un ou l'autre des idiomes actuels.

Indirectement, par de frappantes analogies, ou des rapports faciles à saisir entre le sens propre de l'un des termes comparés, et le sens figuré qui a pu s'attacher à l'autre.

Douze mots seulement sur 321 ont résisté à toute assimilation. Des douze autres qui nous manquent, cinq ont été rendus aux Germains, deux nous ont paru purement grecs, et deux probablement basques; les trois derniers sont *Santo-*

nion, tiré du nom des Santones, *Alesanu* et *Bergiñdon*, qui doivent être pareillement des noms propres, ou en être dérivés.

Je n'ai point compris dans cette classification les mots de l'Appendice dont je ne puis imposer comme preuve l'origine, si probable qu'elle me paraisse [1]. Mais les 297 que nous avons retrouvés sur 321 forment une majorité si formidable que nous n'avons pas besoin d'auxiliaires. Quand nous en déduirions une douzaine que, pour une cause ou pour une autre, j'ai marqués d'un signe dubitatif dans ce second tableau, quelle résistance peuvent opposer à ce nombre écrasant les 40 mots triés à grand'peine par M. Holtzmann ; et comme les cris de victoire que lui ont fait jeter, à tort ou à raison, quatre ou cinq d'entre eux se perdraient au milieu des quatre-vingts hourras que nous pourrions pousser pour autant de termes identiquement retrouvés dans le Celtique moderne ! Ce nombre irait même à près de cent, si nous y comprenions les éléments reconnus dans les mots que j'ai décomposés. Comptons ensuite les racines évidemment communes que j'ai indiquées par des astérisques, ce seront encore, ou peu s'en faut, 140 cris de triomphe à renvoyer à M. Holtzmann ; et pour combien d'autres termes puis-je dire que j'ai été trop scrupuleux ? Que l'on chicane encore sur tel ou tel mot passé dans le Gallois ou dans l'Irlandais par l'entremise du Latin, ou dont la racine appartiendra également au Tudesque, le Gaulois n'en restera pas moins, — avec les conséquences qu'on peut tirer de ce fait, — acquis au Celtique, jusqu'à ce qu'on ait convaincu de bâtardise la majeure partie des vocables modernes qui répondent à nos 297, ou qu'on ait ramené chacun de ceux-ci à des éléments germaniques plus simples et plus vraisemblables que les éléments celtiques.

[1] Quatre mots seulement sur 38 n'ont pu être reconnus ; ce sont des noms de poissons donnés par Ausone, *Alausa*, *Fario*, *Salar* et *Tinca* ; un cinquième est dérivé du nom d'un peuple aquitain, *Bigerra*. 33, par conséquent, ont été ramenés au Celtique ; 4 peut-être d'une manière peu certaine, *Carroco*, *Nauso*, *Viscus* et *Utrum* ; mais 19 par des racines au moins fort probables, et 10 comme existant encore dans l'un ou l'autre des idiomes actuels, savoir : *Canthus*, *Verbena*, *Polumen*, *Saunion*, *Zuthos*, *Carrus*, *Coccus*, *Gurdus*, *Drausus* et *Cabanna*

V. Je crois donc avoir mis hors de doute, pour tout lecteur impartial, le troisième principe fondamental que j'avais posé, celui de l'identité originelle du Kymryque ou du Gaëlique avec l'ancien Gaulois. Cette alternative nous reste à examiner. La question a divisé les celtistes, non moins que les philologues. Dès le siècle dernier, nous trouvons en présence le Bas-Breton et l'Irlandais. Le ridicule n'aurait pas tué les prétentions universelles du premier qu'elles seraient aujourd'hui confondues avec celles du Gallois ou de la branche kymryque. Le second n'appuya d'abord les siennes que sur l'interprétation du titre de Vergobretus donnée par Ed. Lhuyd [1]; — puis sur une méprise de Chamberlayne qui avait attribué aux Vaudois des Alpes une version gaëlique de l'Oraison dominicale [2], rendue enfin par Adelung à la petite colonie irlandaise de Walden au comté d'Essex en Angleterre [3]. Le *Gothiste* Pinkerton faisait de ces montagnards, enfermés dans leurs quatre vallées piémontaises, les restes des Gaulois de Brennus; et de ceux-ci des Belges, préparant ainsi le système qu'allait échafauder Ed. Davies. Celui-ci, partant en effet des mêmes données, et pensant en outre que les noms géographiques de la Rhétie, de la Vindélicie et de la Pannonie, se rapportaient plus directement à l'Irl. qu'au Gallois, vit dans le Kymryque l'idiome des Gaulois et des Bretons primitifs, et dans le Gaëlique celui des envahisseurs belges et scots [4]; — justement l'inverse de ce qu'on soutient aujourd'hui. Le savant Cambrien abandonnait donc à ces nouveaux venus à peu près toute la Celtique continentale et l'Irlande; mais c'est le Gallois qui, suivant lui, p. 222, nous a conservé le plus parfait spécimen de la langue des Druides. Il aurait dû cet avantage, tant à sa consistance et à son caractère d'uniformité, qu'à ses écrits qui remontent à plus de dix siècles, et dont quelques-uns sont des monuments évidents du druidisme, plus pur en Bretagne que dans les Gaules. Le fougueux ir-

[1] Préf. galloise de son *Archeol. Brit.* Conf. Betham, *Gaël and C.*, p. 144.
[2] Orat. domin., etc., 1715, p. 39.
[3] Mithrid., II, p. 101.
[4] Celtic Research., p. 207, 210, 211, 224 et 226.

landiste Betham ne veut point de ce partage; il n'accepte point pour ses Gaëls ce rôle de conquérant. Dans son système, tout Celte était Gaël, et le Gaëlique l'unique langage parlé dans l'Italie gauloise, les Gaules et les Iles-Britanniques [1]. Les Gallois, sous leur ancien nom de Calédoniens et de Pictes, n'auraient jamais été que des intrus arrivés de la Péninsule cimbrique, — race intermédiaire entre les Germains et les Celtes, — et auxquels les Anglo-Saxons seraient venus disputer et arracher, dans la Bretagne, la plus grande partie de l'héritage des Romains. Chacun de ces vainqueurs imposa son idiome aux populations conquises, lesquelles avaient depuis longtemps oublié leur propre langue étouffée par le Latin [2] ? Ce n'est pas tout. Les Celtes eux-mêmes n'étaient que des colons phéniciens, et conséquemment le Carthaginois du *Pœnulus* de Plaute du pur Irlandais. Mais ce texte peu certain ne lui paraissant plus assez démonstratif, c'est aux fameuses Tables Eugubiennes elles-mêmes que Betham s'est attaqué avec ses vieux monosyllabes gaëliques, et ces antiques inscriptions ombriennes sont devenues tout simplement un récit officiel de la découverte de l'Irlande par les Phéniciens [3]!

VI. Nous avons vu d'autres philologues trouver dans Marcellus de Bordeaux des arguments plus sérieux, pour soutenir que l'ancien Gaulois appartenait probablement à la branche gaëlique, ou que l'Irlandais, pour le moins, était la langue dominante de l'Aquitaine. Grimm avait compris dans son premier travail, avec les formules barbares transcrites par Marcellus, une quinzaine de mots gaulois que celui-ci nous a conservés dans son livre. Or, il faut remarquer, relativement à ces derniers, que l'habile philologue n'est parvenu à en expliquer que le tiers. Il en a laissé six sans solution, et reconnu *Alauda* pour armoricain; *Bricumum* (avec une cor-

[1] *Gaël and C.*, p. 220; *Etruria Celt.*, I, p. 3, etc.

[2] *Gaël*, p. 327, 338, 398, etc. Nous aurons à examiner plus tard les fondements historiques de ce système, dont se rapproche beaucoup M. Nash, dans son *Taliésin* paru tout récemment.

[3] *Gaël*, etc. — *Etruria Celtica*, I, p. 95, etc., 1842.

rection) pour gallois; la seconde moitié de *Calliomarcus* pour galloise et irlandaise à la fois; *Ratis* pour irl. et arm. Il ne lui reste donc de purement gaëliques que les cinq suivants, *Visumarus*, *Calocatanus* (avec une correction), *Baditis*, *Toles* et *Arithmato*. Ce ne serait pas assez pour maintenir son opinion, mais les formules lui sont, à mon avis, plus favorables, entre autres la 4ᵉ, *Rica;* la première partie de la 2ᵉ, *Tat;* et peut-être la 1ʳᵉ, *Exci;* la 6ᵉ, *Vigaria* et la 7ᵉ, *Argidam*. Toutes les dix offrent des rapprochements assez frappants pour admettre en principe, ai-je dit, leur origine gauloise. Ce fait accepté, il faut reconnaître qu'elles tiennent beaucoup plus de l'Irlandais que du Gallois. Nous sommes arrivé au même résultat, avec les mots barbares de Virgile le grammairien, et nous avons en outre observé que l'existence des cas dans l'ancienne langue la rapprochait plutôt du Gaëlique que du Kymryque, dont les trois rameaux en sont presque entièrement dépourvus. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce fait.

VII. Ces considérations n'empêchèrent point Zeuss d'adopter l'opinion contraire, et d'avancer que le Gaulois, s'il n'était pas la même langue que le Kymryque, en était du moins beaucoup plus voisin que de l'autre branche. C'est ce que le célèbre Prichard avait déjà cherché à établir par une confrontation de termes et de noms propres gaulois d'hommes et de localités avec les deux idiomes celtiques [1], travail exécuté sur une trop petite quantité de mots pour être démonstratif. M. Brandes et l'historien de la langue anglaise, Latham, se sont bornés à un nombre encore plus restreint pour soutenir d'une manière encore plus affirmative qu'il est certain, ou presque certain que l'ancien Breton et l'ancien Gaulois appartenaient à la langue kymryque [2]. Zeuss du moins s'était appuyé, p. V-VIII de sa Gramm., sur des raisons tirées du fond même des idiomes actuels, et qui, — si elles ne sont pas tout à fait convaincantes, puisqu'ils ont certainement

[1] *Physic. Hist. of Mankind*, t. III, 3ᵉ éd., 1841.

[2] Brandes, *Ethnogr. Verhältniss*, etc., p. 89; Latham, *English language*, I, p. 320 et 328, 4ᵉ éd., 1855.

perdu, chacun de son côté, pendant quinze ou dix-huit siècles, une partie des traits qui leur étaient communs, — me paraissent en définitive plus puissantes que celles des irlandistes. Ainsi : 1° la similitude particulière de certains sons entre le Gaulois et le Kymryque, celle du *P* par exemple, auquel nous avons vu que le Gaëlique substituait le *K*, *Ken*, *Kethir*, *Ech*, etc., au lieu de *Penn*, *Petuar*, *Epo;* — 2° la communauté de quelques finales, *on*, *en*, le pluriel *et*, inconnues à l'Irlandais; — 3° l'existence dans le Kymryque de plusieurs éléments qui entraient dans la composition des mots gaulois, et qu'on ne retrouve plus dans le Gaëlique, entre autres *Kun*, et le préfixe *Gwr*, *Gur* ou *Gor*. Enfin Zeuss remarquait des transformations, des éliminations et des additions de lettres semblables dans le Gallois et dans la formation de notre langue romane, *V* ou *W* devenant dans l'une et l'autre *Gu* ou *Gw ;* — le *g* disparaissant de même dans l'intérieur des mots, — et le Kymryque faisant précéder d'une voyelle faible, particulièrement de l'*y* fort rapproché de notre *e*, les doubles initiales *Sc*, *Sp*, *St,* auxquelles le Roman ajoutait précisément cet *e*. Des mots latins *Schola*, *Spina*, *Stola*, etc., le premier a fait : *Ysgol*, *Yspin*, *Ystol*, et le second : *Eschole*, *Espine*, *Estole;* — et notre Français dit encore aujourd'hui, sans adoucissement : escabeau, espérer, estomac, pour *Scabellum*, *Sperare*, *Stomachus*, etc.

VIII. Le lecteur aura sans doute remarqué, dans ce conflit d'opinions, qu'irlandistes et kymrystes n'ont point tenu compte du fameux passage de César relatif à la différence d'idiomes qui existait entre les trois grandes divisions de la Gaule, la Celtique, la Belgique et l'Aquitaine. Laissant de côté l'Aquitain, qu'elle rattache à la famille ibérique, une troisième opinion qu'on pourrait nommer celle des *Bi-linguistes*, s'est attachée au texte de César pour faire parler le Gaëlique aux Gaulois proprement dits, et le Kymryque aux Belges établis les derniers dans le nord de la Gaule et le midi de la Bretagne. M. W. Edwards n'est pas allé plus loin; mais dans le système complet de M. Am. Thierry, les Celtibériens d'Espagne et la majeure partie des colonies cisalpines appartiennent

encore à la première de ces branches, et les Galates d'Asie à la seconde. Si ce système est vrai, les mots qui nous sont venus de la Gaule centrale et de l'Italie doivent se rattacher particulièrement au Gaëlique, et ceux de la Belgique, de la Bretagne et de la Galatie au Kymryque. Or, en comparant l'un à l'autre, les deux tableaux où nous avons classé nos vocables gaulois, d'après leur origine connue, puis d'après les idiomes modernes auxquels ils se rapportent le plus naturellement, nous arrivons, dans cette première épreuve, aux résultats suivants :

De nos 33 mots belges, bretons et galates, 8 seulement me paraissent pencher d'une façon particulière vers le Kymrysme : *Hus*, *Agasseus*, *Taskos*, *Drougos*, *Splênion*, *Legousmata*, *Dadsilas* et *Surbur*, encore les deux derniers seraient-ils sujets à contradiction. Deux sont décidément gaëliques, savoir : *Scoti*, déjà excepté, et *Ouergiouios*. Les 23 autres sont communs aux deux langues.

Des 125 mots de la Gaule proprement dite, nous devons d'abord déduire les 4 germaniques, *Teutoni*, *Uri*, *Alkê* et *Frameæ*, dit à tort armoricain ; les 2 grecs, *Toxicon* et *Korakion*, et les 3 dérivés de noms propres, *Santonion*, *Alisanu* et *Bergindon*. M. Thierry réclamera sans doute pour le Kymryque *Senæ* comme terme armoricain. Restent 115 mots qui devraient être gaëliques ; 6 font partie des 11 qui ne sont pas encore reconnus. Des 109 autres, 70 sont communs aux deux langues, 24 semblent spécialement kymryques, et 15 seulement appartiendraient au Gaëlique !

On voit : 1° que, dans l'une et l'autre branche du système, sans parler encore de l'Italie, la très-grande majorité des mots, 93 sur 141[1], tourne également contre la scission des idiomes et des races ; — 2° que ceux qui nous viennent des Belges, des Bretons et des Galates, et qu'on peut rapporter exclusivement au Kymryque, ne forment qu'un nombre insignifiant ; — 3° enfin que ceux de la Gaule proprement dite et qui restent purement gaëliques se trouvent précisément en forte minorité devant les 24 kymryques.

[1] C'est-à-dire 23 et 70 d'une part, 33 et 109 de l'autre.

Si nous étendons cette vérification aux autres divisions de ce 1er tableau, les 25 mots de la Cisalpine se répartiront en 4 kymr., 5 gaël. et 16 communs; proportion encore bien peu favorable au gaëlisme italique.

Les 10 alpins en 7 communs, 1 kymr., 1 gaël., 1 basque?

Les 3 liguriens en 1 commun, 1 non reconnu, le 3e probablement faux ou fautif.

Enfin l'unique aquitain, s'il n'est point basque, reviendrait au Kymryque.

IX. Partout la même majorité pour les mots qui tiennent également aux deux langues. Ajoutons que les noms d'hommes et de lieux communs aux peuples des deux races, abondent pareillement sur toute l'étendue de leurs territoires respectifs. Les Galates de Delphes et de l'Asie Mineure ont leur Brennus et leur Bituitus (*Bitoetos*), comme les Sénonais d'Italie et les Arvernes. Je vois un Divitiacus, un Galba, en Belgique, comme chez les Eduens et dans la Gaule cisalpine; un Cingétorix à Trèves, et Vercingétorix chez ces mêmes Arvernes; Orgétorix chez les Helvètes et Lugotorix en Bretagne. Ce *Lugo*, élément du nom lyonnais de Lugudunum, se présente également dans le Luguvallum breton. Comparez ensuite les noms belges et galates Boduognatus, Carsignatos, Eposognatos, avec l'arverne Critognatus, le bordelais Cintognata, etc., et le 3e encore avec l'éduen Eporédorix, le cisalpin Eporediæ; — les bretons Ségonax et Cogidunus avec l'éduen Segomarus et le carnute Conetodunus, etc. La Belgique et la Bretagne ont, de même que le centre ou le midi de la Gaule, des Mediolanum, des Condate, des Bibrax ou Bibracte, des Nemet..., des Uxell..., des Cæsaromagus et des Noviomagus, des Noviodunum, des Brigantes ou Brigantii[1], des Ceutrones, des Eburones, Eburobriga, Eburovices, ou des noms terminés par cette même finale, par dorum, durum, acus; d'autres commençant par Sego, Bodi, Vind, etc. J'ai déjà cité la curieuse op-

[1] Je ne cite point les Hedui bretons de Richard de Cirencester, autorité si justement suspecte, et contre laquelle j'aurai plus d'une fois occasion de protester.

position britanique de Durobriva et Duroverum avec notre Brivodurum et Vernodubrum. Enfin la Galatie avait aussi ses *briga*, et son Drynemeton comme Ageu son Vernemetis; Ucena y reproduisait le nom des Uceni des Alpes, et Vasata celui des Vasates d'Aquitaine, etc. Ce mélange général et réciproque de noms géographiques ne peut être attribué à la première occupation du sol par la race gaëlique, puisque ce sont des hordes kymryques, dit-on, qui ont porté au loin ceux de la Gaule centrale et méridionale, et que les appellations significatives de Noviodunum, Noviomagus, Cæsaromagus, appartenaient évidemment à des fondations récentes chez l'une et l'autre race. La répartition que M. Thierry a faite entre elles du territoire des Gaules, de la Bretagne et même de la Galatie, n'est donc justifiée ni par les mots, ni par les noms propres qui nous sont arrivés des pays ou des peuples qu'il leur avait attribués.

X. Vaincu dans ces détails, son système ne soutiendra pas mieux, dans son ensemble, la seconde épreuve que nous lui ferons subir. En effet, sur les 297 mots gaulois que nous avons rattachés au Celtique moderne, combien, dans notre second tableau, en avons-nous rapporté particulièrement au Gaëlique et particulièrement au Kymryque? 40 seulement au premier, 63 au second. Les 194 autres peuvent, avec la même probabilité, ou des titres à peu près égaux, appartenir aussi bien à l'un qu'à l'autre. Ce chiffre nous donne donc une énorme majorité de mots communs aux deux langues[1]; indépendamment de laquelle il ne faut pas oublier que la plupart de ceux que nous avons préférablement assignés au Kymryque ne sont pas pour cela étrangers au Gaëlique, ni ceux du Gaëlique aux idiomes kymryques. Le lecteur remarquera, en outre, que les trois quarts des 80 mots gaulois que j'ai notés

[1] Ils ont encore la majorité dans notre Appendice. Sur 33 mots reconnus (voy. la note de la p. 271), 3 seulement reviendraient particulièrement aux dialectes gaëliques, *Saunion, Zuthos* et *Viscus*; — 13 aux Kymriques, *Karroco, Redo, Elektron, Glæsum ?, Armoracia, Cusculium, Cocolubes, Canthus, Labarum, Nauso, Verbena, Ala* et *Dolumen*; — et les 17 restants à l'un comme à l'autre idiome.

dans mon grand tableau, comme existant encore dans le Celtique moderne, se rattachent aux deux langues, et qu'il en est à peu près de même pour les racines dont nous avons reconnu l'évidence. Des 37 initiales ou finales caractéristiques que contient notre Glossaire, 32 sont notamment dans ce cas ; aucune même n'est particulièrement gaëlique. Tout ce qui précède nous conduit donc au même résultat, c'est-à-dire à reconnaître la plus étroite parenté de langage entre les deux branches qui auraient divisé la grande famille gauloise, les Galls et les Kymrys. De cette conclusion à l'unité même, il n'y a plus qu'un pas ; ce qui suit va peut-être nous le faire franchir.

XI. En effet, au point où nous en sommes, je ne mets pas en doute qu'en creusant plus profondément que je ne puis le faire, les antiquités du Celtique moderne, on arriverait, non-seulement à une démonstration encore plus complète de notre deuxième principe fondamental, mais à reconnaître même que les deux langues s'éloignaient beaucoup moins l'une de l'autre que le Gallois et l'Irlandais actuels. Nous avons déjà vu, p. 18, qu'ils possèdent chacun des familles de mots et des composés, dont les radicaux ou les éléments, perdus chez l'un, se sont conservés chez l'autre, et réciproquement. Nous avons, en second lieu, reconnu des cas dans l'ancien Gaulois, en ajoutant que, sauf quelques flexions dans les pronoms personnels, les idiomes kymryques en étaient aujourd'hui tout à fait dépourvus. Mais l'on peut en retrouver encore des traces dans chacun des trois, — et des traces toutes gaëliques, dans la formation d'un assez grand nombre de pluriels qui remplacent l'adjonction extérieure des suffixes par le changement intérieur des voyelles du singulier, changement qui se fait le plus souvent par *atténuation*. Owen observe expressément que les substantifs qui forment ainsi leurs pluriels, sont généralement des mots primitifs. Ainsi :

Le K.	Bardd fait	*Beirdd*,	les Bardes.
	Bran	*Brain*,	les corbeaux.
	Tarw	*Teirw*,	les taureaux.
	Bychan (adj.)	*Bechen*,	les petits.

Le C.	Mahr fait	*Mehr*,	les chevaux.
L'Ar.	Gavr	*Gevr*,	les chèvres.
	Dannvad	*Dennved*,	les brebis.
	Askourn	*Eskern*,	les os.

C'est aussi par le changement intérieur de la voyelle que le masculin devient féminin dans les adjectifs primitifs gallois : *Crwn*, rond, *Cron*, ronde, etc. Or, c'est précisément la manière dont l'Irlandais et l'Erse forment une grande partie de leurs nominatifs pluriels; *Baird,* de Bard; *Tairbh,* de Tarbh, *Eic* ou *Eich* d'Each; mais ces nomin. pl. ne sont autres dans le Gaëlique que les génitifs du singulier, auxquels on a donné cette seconde fonction, tandis que le nomin. sing. devient symétriquement le gén. pl.

N. S. *Bard,* le Barde.		N. Pl. *Baird,* les Bardes.	
G. S. *Baird,* du Barde.		G. Pl. *Bard,* des Bardes.	

Cela posé, n'est-il pas déjà vraisemblable que le gén. gaëlique a existé dans le Kymryque, et cette vraisemblance n'acquiert-elle pas une très-grande probabilité par le curieux rapprochement que voici? Nous avons vu que l'ancien Gaulois se rapprochait davantage de ce dernier idiome, et que l'opinion régnante lui assignait même en partage la moitié septentrionale de la Gaule conquise par César, c'est-à-dire les provinces où se forma principalement notre vieille langue d'Oïl. Eh bien, celle-ci, qui n'avait, en se dégageant du Latin, conservé que deux cas, les employait exactement avec la même symétrie, l'un avec un *s*, pour le sujet de la phrase au sing. et le régime (quelconque) au pluriel, et l'autre sans *s*, pour le régime au sing. et le sujet au pl.

Sujet sing. *Li cuers*, le cœur.	Sujet pl. *Li cuer*, les cœurs.
Rég. *del cuer, au cuer, le cuer, par son cuer.*	Rég. *des cuers, as cuers, les cuers.*

Ce n'est pas certainement par l'effet d'une rencontre fortuite que la langue d'Oïl, en se substituant peu à peu au La-

tin, a employé ce singulier procédé d'une langue antérieure à l'une et à l'autre sur le sol gaulois, et que, des cinq déclinaisons latines, elle a choisi précisément pour lui emprunter les deux cas qu'elle voulait garder, celle dont les désinences se prêtaient le mieux à l'imitation de ce procédé :

N. S.	Dominus.	N. Pl.	Domini.
G.	Domini.	Acc.	Dominos ;

accusatif que la prononciation en *ous* de Dominus rendait presque identique au nomin. sing.

Ce rapprochement intime entre le Gaëlique et le Kymryque primitifs ne serait certainement pas le seul qu'on pourrait découvrir, en étudiant leurs plus anciennes formes et leurs plus vieux monuments, tels que les inscriptions irlandaises ou la grammaire galloise, composée par Géraint, au IXe siècle, et qui nous est parvenue révisée d'abord par Eynion, puis par Edeyrn *à la langue d'or*, vers 1260 [1]; — mais cette similitude dans la formation de leurs pluriels et ces traces de cas dans le Kymryque, sont à mes yeux ce qu'il y a de plus significatif. Elles justifient ce que Tacite nous a déjà dit du peu de différence qui existait entre le Breton et le Gaulois [2], et la conséquence que nous avons tirée des prédications de S. Germain d'Auxerre et de S. Loup de Troyes dans la Bretagne insulaire. Ces populations rustiques, qui accouraient en foule par tous les chemins, pour les entendre à leur passage, parlaient le Kymryque [3], et ces deux évêques appartenaient à la Gaule celtique. De toute manière, quels que fussent encore ses rapports plus ou moins intimes avec le Kymryque, l'Irlandais à peu près, sinon tout à fait, confiné dans son île était devenu, dès le Ier siècle de notre ère, comme au

[1] Cette grammaire a été publiée récemment avec une traduction anglaise, mais je n'ai pu me la procurer; l'édition, m'a-t-on dit, est déjà épuisée.

[2] *Sermo haud multum diversus*, Agr. 12. C'est justement par une semblable négation que Tite-Live établit, XXI, 32, la ressemblance des dialectes alpins avec le Gaulois.

[3] Voy. ci-dessus le n° XIX de la 1re partie. Betham lui-même ne pourrait réclamer en faveur du Gaëlique, puisque l'ancienne langue bretonne avait été, suivant lui, *Gaël and C.*, p. 327, complétement étouffée par le Latin.

vᵉ, étranger à notre Gaule. La dualité gauloise de M. Am. Thierry me paraît donc bien près de la ruine au point de vue philologique, et ce n'est pas le fameux passage de Sulp. Sévère[1] qui pourrait l'en préserver.

XII. Mais il lui reste un plus puissant appui, l'imposante autorité du conquérant même des Gaules, qui nous dit, au célèbre début de ses Commentaires, que les trois parties dont se composait leur population, différaient entre elles, *inter se differunt*, par le langage, les institutions et les lois. Lui-même nous démontrera plus tard ce qu'il y a d'exagéré dans ces deux dernières assertions. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer, à propos de la Bretagne, qu'il doit avoir écrit ses Commentaires, pour ainsi dire, chaque jour, en même temps qu'il combattait, et qu'il faut en appeler quelquefois des premiers renseignements qu'il avait pu se procurer, aux connaissances plus exactes qu'il acquérait à mesure que ses conquêtes lui faisaient mieux connaître les hommes et les choses. Nous n'avons, pour le moment, à nous occuper que des différences de langage signalées par lui, en laissant de côté, sauf à revenir plus tard sur ce qui les concerne, les Aquitains qu'un assentiment à peu près général a depuis longtemps détachés de la grande famille celtique. La question reste donc, comme elle était posée, entre les Belges, — ou *Kymrys*, — et les Gaulois du centre et de l'est, — ou *Galls* de M. Thierry.

César leur donne pour ligne de séparation la Seine et la Marne, en adjugeant toutefois à la Gaule celtique, bornée au sud par la Garonne[2], les Séquanes qui habitaient la Franche-Comté. M. Thierry veut, de son côté, que les Belges se soient étendus le long de l'Océan jusqu'à la Loire et leur attribue par conséquent les cités armoricaines ou notre Bretagne. C'est un point sur lequel nous reviendrons en temps et lieu; il ne s'agit ici que du véritable sens de l'*inter se differunt* des

[1] Voy. ibid., le nᵒ XVIII.
[2] Et dans laquelle il faut comprendre, au S.-E., la province romaine qui s'étendait jusqu'à la Méditerranée.

Commentaires. Les Allemands en général et une partie des savants de la Belgique, dominés par des préoccupations de nationalité, ont pris le verbe latin dans se signification la plus absolue, pour séparer entièrement de la langue gauloise et des Gaulois, celle des Belges et ce peuple qu'ils prétendaient rattacher à la souche germanique. Ceux qui veulent au contraire les maintenir dans la famille celtique, accusent César d'exagération, ou atténuent le sens de ce verbe de manière à réduire cette différence d'idiomes à une simple variété de dialectes. Ils en appellent, d'une façon comme de l'autre, à Strabon qui dit expressément (IV, p. 146, Did.) que si les Aquitains se distinguent, d'une manière absolue, des deux autres peuples, ceux-ci n'offrent entre eux que peu de différence, sous le triple point de vue indiqué par César, le langage, les mœurs et les institutions. Il me paraît évident qu'en s'exprimant ainsi, l'auteur grec a voulu réduire à sa juste valeur ce qui lui semblait excessif dans ce passage des Commentaires. Le lecteur a vu que, dans tout ce qui concernait les Gaules, la Bretagne et la Germanie, nous préférions toujours le témoignage des écrivains romains; mais nous pensons que ce principe doit admettre dans cette circonstance une exception que justifie la suite même du récit de César. En effet, il n'est plus une seule fois question dans les huit livres de la guerre des Gaules, d'aucune différence de langage entre toutes les nations qui se liguèrent tant de fois pour les défendre ou les affranchir du joug que leur apportait leur continuel vainqueur. Les Belges (excepté ceux dont l'origine germanique est constatée par lui-même ou par Tacite) — et les Gaulois de la Celtique s'assemblent, se concertent, font en commun la guerre, comme des peuples *unius labii et sermonum eorumdem*[1]. Nous voyons même parmi ces derniers, d'intimes liaisons formées avec quelques-unes de ces tribus kymryques qui les auraient chassés; entre les Edues par exemple et les Bellovaques, Cés., II, 4, et dans un autre endroit, VI, 4, les Carnutes clients des Rémes. La ma-

[1] *Genèse*, XI.

nière dont ceux-ci s'expriment en expliquant à César l'état politique de la Gaule septentrionale : *plerosque Belgas esse ortos ab Germanis..... Gallosque expulisse*, etc., ibid. indique, ce me semble, qu'ils regardaient une grande partie des Belges comme appartenant à une autre race que la leur et celle des Suessiones, qu'ils appellent leurs parents et leurs frères, II, 3. Ce nom de Belges aurait ainsi perdu, dès cette époque, sa signification ethnologique, pour n'être plus en dehors du Belgium proprement dit (dont la véritable étendue n'a pas encore été bien déterminée), qu'une simple appellation géographique. C'est une question qui nous occupera en son lieu.

Revenons à notre sujet. L'enseignement religieux commun à toutes les Gaules et à la Bretagne, les vers en si grand nombre qui en contenaient les doctrines, les jugements que rendaient les Druides sur presque toutes les contestations publiques et privées, enfin tout l'ensemble du tableau que César, arrivé à une complète connaissance des peuples qu'il avait subjugués, nous présente dans son sixième livre, repousse cette dualité d'idiomes sur laquelle on insiste si fortement aujourd'hui[1]. Nous avons vu ce qu'en pensait Tacite; sa comparaison du Breton avec le Gaulois exclut certainement l'idée que ce mot comprît, à sa connaissance, deux langues différentes. Aussi peu favorable à cette supposition me paraît la manière dont la nouvelle des grands événements se transmettait de proche en proche, par des cris poussés dans la campagne, à toutes les cités de ce vaste territoire des Gaules et avec une incroyable rapidité, *incredebili celeritate*, VII, 3, et V, 53. L'unité de la langue gauloise se montre encore dans le récit qu'Appien nous a fait de la fuite et de la mort de Décimus Brutus, qui comptait sur la connaissance qu'il avait de cette langue pour gagner, déguisé en Gaulois, la Macédoine à travers les contrées barbares qui la séparaient du Rhin. Arrêté par des voleurs sur la route d'Aquilée, il les questionna et

[1] Observez que les partisans de cette dualité l'oublient quelquefois d'une manière singulière, par exemple, pour le nom ou le peuple essentiellement celtiques des Ædui qu'ils font venir du chef kymrique Aedd Mawr, ou le Grand (M. d'Eckstein, Ch. Meyer, etc.).

apprit d'eux à quel prince appartenait le pays où il se trouvait; G. Civ., III, 97 et 98. Enfin, pendant toute la durée de la domination romaine, depuis Strabon jusqu'à la prétendue distinction de Sulp. Sévère, on ne trouve pas, que je sache, un seul mot des anciens qui fasse soupçonner l'existence de deux langues particulières dans les Gaules; et ceux qui parlent du Gaulois, A. Gelle, Ulpien, Lampride, s'expriment comme des contemporains qui n'en connaissent qu'un seul.

XIII. J'ai dit *unité* et non pas *uniformité*, car il est incontestable qu'il devait exister d'assez nombreuses variétés de langage parmi tant de peuples répandus sur une surface immense et séparés les uns des autres, tantôt par des mers, tantôt par de hautes montagnes. J'en ai parlé au numéro XVI de cette première partie. Mais ces différences n'altéraient pas le fond de la langue et ne les empêchaient pas de s'entendre réciproquement. Strabon, que nous avons cité tout d'abord, ne les attribue même qu'à un petit nombre d'entre eux, *enioi*. D'un autre côté, T.-Live réduit à fort peu de chose, *haud sane multum*, XXI, 32, celle qui pouvait exister entre le langage des Gaulois d'Annibal et celui des montagnards des Alpes cotiennes. Enfin, au bout de six siècles et à une distance qui dépassait toute la longueur de l'Europe, l'idiome des Galates n'était-il pas encore, à quelque corruption près, nous dit saint Jérôme [1], le même que celui des Trévires? C'est donc dans son sens le plus restreint qu'il faut prendre, au point de vue linguistique, le *differunt* de César, à moins qu'on ne pense que, dans ce premier coup d'œil jeté sur des contrées jusqu'alors inconnues, il a confondu les anciens Belges avec les populations germaniques nouvellement établies parmi eux. Pour résumer mon opinion, je pense que l'ancien Gaulois, avec ses variétés ou, si l'on veut, ses dialectes encore flottants peut-être dans cet état de *promiscuité primitive* décrit par M. Rénan [2], ne formait qu'une seule et même langue qui tenait à la fois au Kymrique et au Gaëlique du Celtique moderne, plus

[1] *Ad Galat.*, II, préf.
[2] *Hist. d. lang. sémitiq.*, 1er vol., p. 90 et suiv.

rapproché du premier par son vocabulaire, et du second par les désinences ou les flexions qu'elle possédait encore comme ses sœurs indo-européennes. Cette langue était donc positivement celtique et non tudesque. Telle est pour nous la double conclusion des recherches philologiques que nous avons réunies dans cette première partie. Nous verrons, dans la suivante, si les données physiologiques que nous possédons sur les Gaulois confirment ou contredisent ce premier résultat, et les rattachent pareillement à la race celtique. Je prie en conséquence le lecteur de ne voir dans ce jugement particulier qu'un arrêt de première instance, et de ne pas oublier que nous ne faisons, jusqu'aux conclusions définitives de cette introduction, qu'étudier consciencieusement, et en passant d'un ordre de preuves à un autre, les *documenta qua simus origine nati* [1].

[1] Ovid., *Métam.*, I, v. 415.

ERRATA ET POST-SCRIPTA.

Page 29, sur l'authenticité des poëmes gallois du VIe siècle. — La cause gagnée par Turner, en 1803, a perdu passablement de terrain dans ces dernières années, et M. Nash vient de lui porter de rudes coups dans son *Taliésin*, 1858, notamment p. 119-121. Mais une partie des preuves qu'il a fait valoir particulièrement contre le prétendu néo-druidisme des bardes gallois du moyen âge, peut être tournée avec le même avantage contre M. Holtzmann. En effet, l'absence complète de toute allusion aux Druides et au culte druidique, dans les histoires si populaires du *Brut Tysylio* et de Geoffroi de Monmouth (Nash, p. 332 et suiv.), ne prouve-t-elle pas que les écrivains et les poëtes gallois du Xe au XIIe siècle ne songèrent aucunement à parer de ces souvenirs classiques les vieilles traditions ou les fictions de leur vanité nationale ?

P. 31, note 2, l. 5. — Effacez le signe ? mis avant *fils des Druides*. Cette citation devrait même figurer parmi les preuves apportées dans le texte, d'après celles qu'a réunies pour le mot *Mocu*, M. Stokes dans le 3e cahier qui vient de paraître, 1858, des *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, etc., de MM. Kühn et Schleicher, p. 347. Je puis même, d'après M. Nash (*Taliésin*, p. 331), citer encore un exemple de l'emploi du mot *Druidhe* pour rendre le *Magi* latin, dans l'édition irlandaise de Nennius, aux par. 40 et suivants du texte de San Marte, où il est question des magiciens de Vortigern. C'est de M. Nash ou de M. Stokes, ces savants anglais si versés dans les antiquités celtiques de leur pays, qu'on pourrait justement attendre un travail tel que je l'aurais désiré, ai-je dit, p. 64.

P. 32, l. 2, — *ducuêre* — lis. docuêre.

P. 53 ; sur les changements de l'orthographe et de la prononciation du Gallois, voyez encore Stephens, *The Literature of the kymry*, p. 453 et suiv. — et M. Nash, *Taliésin*, p. 62.

P. 56, n. 2, l. 1re, — *Gallishe* — lis. *Gallische.*

P. 106, l. 23 et 24, — mettez une virgule après le mot *signification ;* — l'art. le, après le point d'interrogation, et lisez : ou ? le k., etc. ; — puis : et, au lieu d'*ou* après *if.*

P. 137, l. 20, — *pt* — lis. pl.

P. 159, au sujet d'*Acus*, propriété. — *Ach* sert aussi comme suffixe pour former en Gaëlique des termes ethniques, *Erionnach*, irlandais ; *Albanach*, écossais ; *Sacsanach*, anglais, etc.

P. id., n. 2, — *démonté* — lis. démontré.

Id. l. dernière, — *pupuli* — lis. pepuli.

P. 162, l. 8, — *schuch* — lis. schuh.

P. 169, n. 1re, l. 2, — *Estache* — lis. Eustathe.

P. 190, sur le mot *Belliccus*, nom de chien? — Une pierre qu'on vient de découvrir à Sens (*Rev. d. Soc. sav.*, février 1858, p. 241) nous montre un homme qui paraît un forgeron, avec deux chiens à ses pieds, et ces mots : MEMOR BELLICI BELLATOR.

P. 200, sur les mots *Ieuru* et *Eiôrou*. — La même Revue, *ibid.*, nous signale dans la même ville une autre découverte, celle d'une pierre représentant une femme debout, ayant la main gauche appuyée sur l'épaule de son mari. *Autour*, dit-on, de la niche qui encadre ces personnages, on lit :

M
BRILLAE IAC
STITVTVM. CVRA ATILI
MPEIANI. FIL. EORVE.

Si cette transcription est exacte, et que le dernier mot ne soit pas tout simplement EORVM, il nous offrirait justement une forme intermédiaire, *eorue*, entre *ieuru* et l'*eiôrou* d'Avignon ; avec cette singularité, assez suspecte, qu'il ferait cette fois partie d'une inscription latine.

P. 216, l. 10, — *Bruck* — lis. Brücke.

P. 218, l. 3 en remontant, — *qui* — lis. que.

P. 222, l. 24, — mettez une virgule après Brian.

P. 227, n. 1re, l. 1, — *Houen*, lis. *Ouhen*.

P. 228, l. 18, — mettez un point après *condamner*, et lis. ensuite : Mais.

P. 229, l. 19, — mettez après 2956, un point et virgule, et effacez le tiret.

Id., n. 1re, l. 4, — lis. Voyez au reste.

P. 232, pour la déesse *Sirona*. — Une pierre qu'on vient de trouver à Luxeuil présente sur trois de ses faces divers personnages en relief, et sur la quatrième les noms : APOLLINI ET SIRONAE, etc. La *Revue des Soc. sav.* qui nous apprend ce fait, févr. 1858, p. 240, n'entre malheureusement dans aucun détail sur ces personnages.

P. 244, aux surnoms gaulois d'Apollon, ajoutez celui de *Cobledulitavus*, découvert tout récemment à Périgueux (*Rev. d. Soc. sav.*, janvier 1858, p. 106).

Imprimerie de W. Remquet et Cie, rue Garancière, n. 5.

Hus, 105.
Petrinos, 110, K.
Agasseus,* 113.
Taskos,* 115.
Drouggos,* 116.
Belinuntia,* 117.
Pempe-doula, 124, comp
Ponem,* 125.
Usubim, ou Eugubim, 1
? Vigentia, 130.
Ioupi-Kellouson, 135, c
Peperakioum, 140, comp
Sistrameor, 143, comp. ?
Scobies,* 144.

Laginon,* 138.
Salioungka, 141.
Skoubouloum,* 14
Theximon,* 149.
Thona,* 150.
Dusii,* 151, Ar. E.
(Uri, 152.)
Vargus, 153, Ir.
Manni,* 154.
Vasso, 156, Ir. E.
Ver, 157, C. M.
Nemetis, 158, Ir.
Caterva, 159, K.
Toles,* 164.
Gnabat,* 166.
Trajectus,* 167.
Balma,* 170.
Isarno*dorum*, 173
K. Ar. C. Ir. E.
Abranas, 174; —
Esbrekton,* 176.
Karnon, 177, K.
Kurtiai,* 178.
Kartamera,* 180,
Varrôn (courageu
Pontones, 183.
Atiniæ,* 185.
Rum-potinus, 18
? Arinka, 187.

—

V. MOTS RENDUS AU TUDESQUE.

Cimber, 47.
Uri, 152.
Frameæ, 155.
Teutoni, 163.
Alke, 219.
(Ganta, 37 ter.)

5

—

VI. MOTS RENDUS AU GREC.

Toxikon, 87 (peut-être Ir.).
Korakion, 88.

2

—

VII. MOTS PROBABLEMENT BASQUES.

Soldurii, 2.
Asia, 18.
(? Gêgênioi, 154 bis.)
(Leherennus.)

2

—

24

Total, 321.

